NAZIONALE
B. Prov.
1230
BIBLIOTECA
VITT. EM III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XX

Palchetto 1

Num.° d' ordine 14

IV. 8

9-D-24

B Cur. III 1230

11 9 X
Dr 2 a

DE LA MONARCHIE PRUSSIENNE, SOUS FRÉDÉRIC LE GRAND.

TOME QUATRIÈME,

PARTIE II.

R. ISTITUTO ORIENTALE
NAPOLI
BIBLIOTECA M. RIPA

LISTE

DES TABLEAUX

CONTENUS dans le quatrième volume, partie II, de la Monarchie Prussienne.

LIVRE VII, *page* 44. Tableau général de l'armée prussienne.

SSN 612865

DE LA MONARCHIE PRUSSIENNE,

SOUS

FRÉDÉRIC LE GRAND;

AVEC UN APPENDICE

Contenant des Recherches sur la situation actuelle des principales Contrées de l'Allemagne.

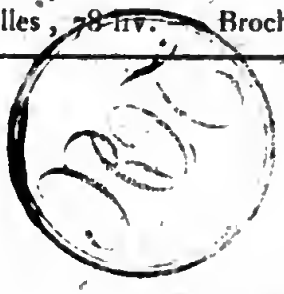
Par le Comte DE MIRABEAU.

Habuerunt virtutes spatium exemplorum.
TACIT. Agricolæ vitâ. §. 8.

TOME QUATRIÈME,

PARTIE II.

Prix de l'in-8° en feuilles, 50 liv. — Broché 51 liv.
— de l'in-4° en feuilles, 78 liv. — Broché en carton, 80 liv.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXVIII.

DE LA MONARCHIE PRUSSIENNE, SOUS FRÉDÉRIC LE GRAND.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SEPTIÈME.

Affaires militaires.

Cet objet est si vaste, que nous sommes forcés de subdiviser ce livre en plusieurs sections. Nous commencerons par détailler l'état de l'armée prussienne, telle qu'elle étoit composée à la mort de Frédéric II. Nous traiterons ensuite de sa formation et de sa constitution, de son armure et de son habillement. Nous examinerons quel

a été le véritable esprit du système militaire de ce grand roi. Nous parlerons de son artillerie, de ses ingénieurs, de ses forteresses. Nous développerons enfin le système d'attaque et de défense de la monarchie prussienne.

Que si quelque lecteur étoit tenté de s'étonner que nous osassions entreprendre un examen si profond des affaires militaires du pays le plus guerrier de l'Europe, Nous qui depuis notre première jeunesse avons quitté la profession des armes, nous répondrions qu'une année entière de séjour à Berlin, d'application assidue aux écoles prussiennes, depuis les plus petits détails jusqu'aux plus grandes manœuvres, et des conversations fréquentes avec des hommes de guerre du premier ordre, ont facilement réveillé en nous les idées favorites et les traces des premiers travaux de notre jeunesse, pendant laquelle nous n'avons pas employé moins de cinq années de méditations et d'études très-assidues sur un métier qui, dans le cours naturel des choses, devoit être celui de notre vie

entière. Nous ajouterons que nous avons eu de grands, de nobles secours, et qu'il nous en coûte de n'être pas libres d'en exprimer plus nettement notre reconnoissance. Nous soutiendrons enfin que l'art de la guerre a, comme tous les autres, ses charlatans; que nous avons sous les yeux un des hommes de l'Europe qui a fait les plus grandes choses militaires, et qui ne porta jamais l'uniforme (1); qu'en un mot, un esprit capable d'attention, peut entendre, discerner, analyser, approfondir même l'objet quelconque auquel il s'applique : c'est une vérité que les charlatans seuls ont intérêt de ternir ou de dissimuler.

SECTION PREMIÈRE.

ÉTAT DE L'ARMÉE PRUSSIENNE.

L'infanterie prussienne se divise en infanterie, nommée vulgairement de

Composition et force de l'infanterie régulière.

(1) M. de Westphalen, secrétaire des commandemens du duc Ferdinand.

campagne (*feld infanterie*), mais qu'on peut nommer plus justement infanterie de ligne ; et en infanterie de garnison. Celle-ci est réputée moins bien formée, moins bien exercée, moins soigneusement composée en officiers que l'autre. Frédéric s'en servoit en ligne le moins qu'il pouvoit ; mais il lui faisoit occuper des postes, des places, des lieux fermes, et la chargeoit aussi des convois, des communications, et enfin de toutes les corvées de l'armée.

Il y a en outre quatre régimens de milices, dont tous les officiers, les bas-officiers et les tambours sont nommés, enrégimentés, et reçoivent la demi-paye, mais qui ne se rassemblent jamais qu'en cas de nécessité, et dont alors les états de chaque province fournissent les recrues; aussi ne les ferons-nous pas entrer dans le compte de l'armée.

Un régiment d'infanterie de ligne est composé de deux bataillons, chacun de six compagnies, y compris celle des grenadiers. Celle-ci quitte toujours le bataillon

dès que les troupes se rassemblent, soit à la guerre, soit aux camps en temps de paix, pour aller former des bataillons de grenadiers séparés. Il n'y a dans toute l'armée prussienne qu'un seul régiment de trois bataillons, et deux d'un seul bataillon, non compris le premier bataillon des gardes, dont le roi lui-même est le colonel.

Un régiment d'infanterie de ligne de deux bataillons, est composé de

50	officiers.
160	bas-officiers.
38	tambours.
4	fifres.
14	charpentiers.
6	hautbois.
218	grenadiers.
1220	fusiliers.
TOTAL. 1710	hommes sous les armes.
12	fraters.
7	sous-état-major (1).
TOTAL. 1729	hommes.

(1) En allemand, *unter stab*. Il est composé du

Chaque compagnie a quatre officiers, un capitaine en pied ou en second, un premier lieutenant, un sous-lieutenant et un enseigne, ou deux sous-lieutenans.

Il y a outre cela quelques bataillons de grenadiers constamment sur pied, qui sont composés de

17 officiers.
36 bas-officiers.
10 musiciens.
28 charpentiers.
520 grenadiers.

TOTAL...611 hommes.
4 fraters
1 homme du sous-état-major.

TOTAL..616 hommes.

Voilà l'indication commune de l'état militaire. Mais en mil sept cent soixante-huit, Frédéric II résolut de renforcer ses

trésorier du régiment, de l'aumônier, du légiste, nommé auditeur, etc.

régimens de vingt hommes et un bas-officier par compagnie, excepté les régimens en quartier à Berlin et dans le reste de la Marche électorale, qui devoient recevoir une augmentation de quarante hommes et un bas-officier. On a nommé cette opération, dans l'armée prussienne, l'*augmentation*, et comme elle n'a dû avoir lieu que successivement, il s'est trouvé pendant long-temps des régimens qui ne l'avoient pas complète, suivant l'abondance d'hommes de leurs cantons, ou les succès de leurs recruteurs dans l'empire, et encore plus selon que le roi jugeoit à propos qu'un tel régiment fût complet préférablement à d'autres. Même à présent, il est encore des régimens qui n'ont point encore l'augmentation complète; mais il n'est pas possible de savoir lesquels. Il en est probablement d'ailleurs qui ont *l'augmentation* en partie, et point entière. Il suit de là que les régimens prussiens ne sont pas tous de la même force. Quelques-uns sont de deux mille deux cents hommes, d'autres de dix-neuf cent

soixante, et enfin plusieurs de moins encore (1).

NOMS DES RÉGIMENS D'INFANTERIE DE LIGNE.

RÉGIMENS.	Bataillons.	ANNÉES de la formation.	QUARTIER.
1. Vieux Bornstaedt.....	2	1656	Berlin.
2. Anhalt.....	2	1656	Kœnigsberg.
3. Leipziger.....	3	1665	Halle.
4. Eglofstein.....	2	1671	Elbingen.
5. Lengefeld.....	2	1672	Magdebourg.
6. Gardes grenadiers.....	1	1673	Potzdam.
7. Goltz.....	2	1677	Stettin.
8. Scholtein.....	2	1677	Stettin.
9. Budberg.....	2	1677	Hamm.
10. Stwolensky.....	2	1683	Bilefeld.
11. Voss.....	2	1685	Kœnigsberg.
12 Wunsch.....	2	1685	Preutzlau.
13. Braun.....	2	1687	Berlin.
14. Comte Henkel.....	2	1688	Bartenstein.
15. Gardes composées du premier bataillon et du régiment des gardes.....	1 2	1689	Potzdam.
16. Romberg.....	2	1690	Kœnigsberg.
17. Jeune Kenitz.....	2	1694	Cœslin.
18. Prince de Prusse.....	2	1698	Potzdam.
19. Duc Frédéric de Brunswjk.....	2	1702	Berlin.

(1) On trouvera quelques pages plus bas, dans l'état général de l'armée prussienne, la récapitulation la plus récente et par conséquent la plus exacte de tous les régimens qui la composent.

Suite des régimens de ligne.

RÉGIMENS.	Bataillons.	ANNÉES de la formation.	QUARTIER.
20. Jeune Bornstaedt.....	2	1706	Magdebourg.
21. Duc de Brunswik.. ...	2	1713	Halberstadt.
22. Comte de Schlieben....	2	1713	Stargard.
23. Lichnowsky.....	2	1713	Berlin.
24. Beville.....	2	1713	Francfort-sur-l'Od.
25. Moellendorf.....	2	1713	Berlin.
26. Vieux Woldeck.....	2	1714	Berlin.
27. Knobelsdorf.....	2	1715	Stendal.
28. Kalckstein.....	2	1722	Brieg.
29. Wendessen.....	2	1725	Breslau.
30. Schœnfeld.....	2	1728	Anclam.
31. Tauenzien.....	2	1729	Breslau.
32. Prince de Hohenlohe...	2	1730	Neisse.
33. Goetzen...	2	1740	Glatz.
34. Prince Ferd. de Prusse.	2	1740	Ruppin.
35. Prince Henri de Prusse.	2	1740	Spandau.
36. Fruning.....	2	1740	Brandebourg.
37. Wolframsdorf.....	2	1740	Glogau.
38. Hager.....	2	1740	Frankenstein.
39. Vieux Kenitz.....	2	1740	Kœnisgberg dans la nouvelle-Marche.
40. Erlach..... ..	2	1740	Schweidnitz.
41. Jeune Woldeck.....	2	1741	Minden.
42. Marcgrave Henri.....	2	1741	Breslau.
43. Comte d'Anhalt.....	2	1741	Liegnitz.
44. Gaudi.....	2	1742	Wesel.
45. Eckartsberg	2	1743	Wesel.
46. Pfuhl.....	2	1743	Berlin.
47. Lehwaldt.....	2	1743	Burg.
48. Eichmann.....	2	1743	Wesel.
49. Schwars.....	2	1758	Neisse.
50. Troschke.....	1	1772	Silberberg.
51. Krockow.....	2	1773	Marienburg.
52. Comte de Schwerin.....	2	1773	Preussisch holland.
53. Favrat	2	1773	Braunsberg.
54. Bonin.....	2	1773	Graudens.
55. Koschenbahn.....	2	1774	Mewa.
TOTAL.....	110		

Il y a outre les régimens de ligne, dont un état particulier se trouve ci-joint, sept bataillons de grenadiers constamment sur pied et rassemblés, dont quelques-uns sont tirés des régimens de garnison, et que l'on pourroit comparer à cet égard aux anciens grenadiers-royaux de France.

Premier bataillon de grenadiers. Il est tiré des régimens de garnison trois et quatre. On y a joint les compagnies de grenadiers de deux numéros sept; mais ce n'est que pour le temps de paix. En guerre, ces deux compagnies le quittent, et vont former, avec deux d'un régiment de ligne numéro trente-six, un bataillon à part. Son quartier est à Treuenbritzen.

Second bataillon de grenadiers. Il est formé des compagnies de grenadiers des régimens numéros quarante-cinq et quarante-huit. Son quartier est à Magdebourg.

Troisième bataillon de grenadiers. Il est formé des compagnies de grenadiers des régimens numéros quarante-un et quarante-quatre. Quartier, Magdebourg.

Quatrième bataillon de grenadiers. Il

est formé de quatre compagnies des régimens de garnison numéros un et deux. Quartier, Kœnigsberg en Prusse.

Cinquième bataillon de grenadiers. Il est formé de quatre compagnies des régimens de garnison numéros cinq et dix. Quartier, Breslau.

Sixième bataillon de grenadiers. Il est formé de quatre compagnies des régimens de garnison numéros six et huit. Quartier, Neisse.

Septième bataillon de grenadiers. Il est formé de quatre compagnies du régiment de garnison numéro onze. Quartier, Kœnigsberg en Prusse.

Régimens de garnison.

Les régimens de garnison sont différemment composés; il y en a d'un bataillon, et de quatre. Voici la force de ceux de quatre bataillons, d'après laquelle il sera aisé de fixer, à-peu-près, celle des régimens qui n'en ont qu'un. Il y a;

80 officiers.
200 bas-officiers.
60 tambours.
2440 fusiliers.

TOTAL.. 2780 hommes sous les armes.
30 fraters.
4 du sous-état-major.

TOTAL.. 2814 hommes.

RÉGIMENS.	Bataillons.	ANNÉE de leur formation.	QUARTIER.
1. Bose	4	1714	Rastenburg.
2. Pirch	4	1715	Schidlitz près de Dantzig.
3. Vittenghof	1	1715	Colberg.
4. Hulsen	1	1740	Acken.
5. Natalis	4	1741	Crossen.
6. Sass	4	1741	Cosel,
7. Kowalsky	4	1741	Neustadt-Eberswalde.
8. Heukyng	4	1741	Glatz.
9. Salenmon	1	1743	Gueldres.
10. Oven	4	1743	Patzsckau.
11. Bernhauer	4	1743	Heiligenbeil.
12. Courbière	1	1744	Emden.
TOTAL	36		

Voici enfin le nombre et la composition des bataillons de grenadiers en temps de guerre, et dans les camps d'instruction.

Régimens dont sont tirées les compagnies.

Ceux marqués ☙ sont régimens de garnison.

Bataillons de grenadiers.		
1	30	47
2	29	31
3	38	33
4	51	52
5	2	16
6	26	23
7	17	22
8	21	27
9	9	10
10	15	18
11	24	39
12	35	46
13	3	6

Bataillons de grenadiers.

14..... 5.....20
15..... 4.....53
16.....19.....25
17.....11.....14
18.....13..... 1
19.....12.....34
20.....40.....43
21..... 7..... 8
22.....28.....32
23.....37.....42
24.....54.....55
25.....45.....48
26.....41.....42
27.....36..... 7 G.
28..... 3 G..... 4 G.
29..... 1 G..... 2 G.
30..... 5 G.....10 G.
31..... 6 G..... 8 G.
32.....11 G.

Récapitulation de l'infanterie.

110 bataillons d'infanterie de ligne.
32 bataillons de grenadiers y compris les sept qui sont constamment sur pied.
36 bataillons de garnison.

TOTAL. 178 bataillons.

Infanterie légère.

Dans ses premières guerres, Frédéric II n'avoit, pour ainsi dire, aucunes troupes légères sur pied. Il sentit la nécessité de s'en procurer. Au milieu d'un cours non-interrompu de victoires, il se trouvoit continuellement resserré, gêné dans ses subsistances, ses convois, ses fourrages; en un mot, il avoit beaucoup de peine à se soutenir contre des ennemis continuellement battus. Frédéric répara cette faute, en formant beaucoup de corps de troupes légères à pied dans la guerre de mil sept cent cinquante-six, indépendamment de ses hussards qui s'étoient aguerris

jusqu'à se rendre redoutables à ceux des Autrichiens.

On nommoit alors les troupes légères à pied, des bataillons francs. Frédéric se rendit coupable envers eux d'une action qu'il faut compter dans le petit nombre de celles où il montra une extrême dureté, laquelle, selon nous, ne lui étoit pas naturelle.

L'armée des alliés avoit un gros corps de troupes légères, partie à la solde de l'électorat de Hanovre, partie payée par la caisse des contributions, et qui étoit de nom seulement au service de l'Angleterre, ou à celui de Prusse. Au moment où les alliés firent la paix, ce corps fut réformé, et le colonel de Bauwer, maréchal général des logis de l'armée du prince Ferdinand, et l'un des premiers hommes de guerre de son temps, auquel on avoit donné un régiment de hussards de cette espèce, reçut son congé avec le reste du corps. Cet homme habile, actif, infatigable, étoit ambitieux, entreprenant, audacieux même, comme on l'est communément

communément avec ces qualités. Le roi de Prusse, qui faisoit encore la guerre avec chaleur contre la maison d'Autriche, ignorant le moment où cette puissance, qui a la redoutable facilité d'engloutir une population immense dans ses armées, voudroit y mettre fin, et se voyant près de manquer d'argent pour la continuer, parce que les subsides de l'Angleterre étoient finis, conçut un grand projet, et le fonda sur Bauwer. Il lui fit proposer d'entrer comme général-major à son service, d'engager tout ce que les alliés réformoient à ne point se débander, mais à rester réuni en corps, pour s'incorporer au nombre de ses troupes légères. Un ordre et un arrangement secrets portoient de saisir le moment où les alliés évacueroient les évêchés de Munster, de Paderborn et d'Osnabruck, pour s'en rendre maîtres au nom du roi. George III vouloit beaucoup trop la paix, pour qu'on pût espérer de l'engager à favoriser une telle mesure par connivence. Il falloit donc l'exécuter sans secours, et par ruse; la mine

fut éventée un moment avant l'exécution. Ce fut un beau sujet d'effroi pour MM. les chanoines. Ils supplièrent les alliés de ne pas les livrer au loup ravisseur; et quelques-unes des troupes des alliés restèrent dans les capitales de ces provinces, jusqu'à ce qu'on eût pris des mesures pour les mettre hors d'insulte.

Voilà le fond du fait. Nous ignorons si les troupes ou le général Bauwer commirent quelque faute qui entrava le succès, ou si, répréhensibles ou non, ce revers leur attira le mépris et la colère de Frédéric. Au moins est-il très-probable que s'ils avoient réussi, le roi n'en auroit pas agi comme il fit à leur égard. On avoit encouragé par ses ordres les officiers à compléter leurs compagnies, à les bien équiper et armer, et sur-tout à s'entr'aider, parce que plusieurs d'entre eux avoient fait leur bourse pendant la guerre, et que d'autres au contraire étoient réduits à rien. Ces officiers saisis d'enthousiasme croyoient, sous les drapeaux du grand Frédéric, marcher à la conquête de l'univers.

Puisque ce héros étoit délivré de tous autres ennemis que les Autrichiens, ils ne voyoient à son service qu'une suite de victoires, où ils feroient un butin immense. Au milieu de ce beau délire, le roi fit la paix. Les troupes légères de son armée eurent ordre de se porter sur Magdebourg. Il fut enjoint à celles qu'il avoit tirées des troupes alliées de se rendre à Wesel. Quand elles approchèrent des glacis de ces places, elles y trouvèrent les garnisons en bataille, qui les entourèrent et leur firent mettre bas les armes. Alors le roi fit dire à tous les officiers, qu'ils étoient les maîtres d'aller où ils voudroient; que si quelques-uns d'entre eux s'étoient mieux conduits que les autres, il les placeroit peut-être; mais qu'ils ne devoient pas même faire fond sur cette espérance. Pour les soldats et les bas-officiers, il les incorpora dans ses troupes. Enfin il obligea tous les capitaines à remettre l'armure et les équipages de leurs hommes, sans le moindre dédommagement. Cette action est inique et barbare.

Sans doute il y avoit des brigands parmi ces officiers ; mais outre qu'un roi n'est pas fait pour exercer la peine du talion, ce n'est pas Frédéric II qu'ils avoient pillé, et dans le nombre on comptoit aussi de fort braves gens, dignes d'un meilleur sort(1). Ces malheureux tombèrent comme des essaims de sauterelles affamées chez les garnisons des pays d'alentour, jusqu'à ce qu'enfin ils périrent ou se dispersèrent.

---

(1) Il arriva à cette occasion, à Magdebourg, un fait qui ne nous a pas paru indigne de trouver place ici. Un chef d'escadron de ces hussards, à qui l'on avoit promis de passer au service du roi de Prusse, arrivé sur les glacis de cette place, et se voyant dépouillé de toute sa fortune, vu qu'on lui prenoit ses hommes et ses chevaux pour les incorporer, s'en plaignoit vivement à l'officier supérieur chargé de l'exécution des ordres du roi. Cet officier lui répond avec dureté : le capitaine des hussards lui donne un soufflet, saute à cheval, franchit la barrière et gagne la frontière. Le roi informé de ce délit, fit casser l'officier supérieur, et le même capitaine est venu à Berlin en 1766, sur une lettre de Frédéric. Le roi qui lui promettoit de le placer, ne pouvant, ou ne voulant pas lui donner d'escadron, le fit inspecteur de la manufacture d'Yserlohn, en Westphalie.

L'estimable et profond auteur de l'ouvrage trop peu connu sur *l'influence de la poudre à canon dans l'art de la guerre* (1), a dit que cette constitution des troupes légères, suivant laquelle on les lève au commencement d'une guerre, et on les renvoie lorsqu'elle est terminée, influe nécessairement sur leur esprit, les rend rapaces, peu courageuses, peu affidées sur-tout, et qu'on ne pourra en avoir de meilleures qu'en donnant à leur constitution plus de stabilité. On sent bien que la conduite de Frédéric dut augmenter cette mauvaise influence dans ses troupes légères : aussi eut-il sujet d'être mécontent de celles qu'il leva pour la courte guerre de mil sept cent soixante-dix-huit. Du moins paroît-il avoir adopté, sur la fin de sa vie, le principe de permanence même pour ce genre de service, dans l'espoir de se procurer un jour de meilleures

(2) M. Mauvillon, alors capitaine au service de Hesse, aujourd'hui major du génie au service de Brunswick.

troupes. Il en a formé trois régimens, qui doivent être sur un pied aussi fixe que le reste de son armée. Il a nommé les chefs, avec lesquels il s'est arrangé pour la fourniture des hommes, et il a désigné tous les officiers. Mais il est mort avant d'avoir achevé cet ouvrage qui se continue: les régimens ont dû être complets pour la première revue du nouveau règne. Voici l'accord que Frédéric II avoit fait avec les chefs, au moins avec celui d'un de ces régimens, nommé *le régiment Suisse*, parce que le colonel et presque tous les officiers sont de cette nation, et qu'on cherche, autant qu'il est possible, à tirer les soldats du même pays. Il leur donne quarante livres par chaque homme, et dès le mois de novembre de l'année mil sept cent quatre-vingt-six, le colonel et les capitaines ont reçu le prêt sur le pied du complet. Cependant le régiment n'a dû passer la revue qu'au printemps de mil sept cent quatre-vingt-sept. Si ces colonels parviennent à former ces régimens à ce prix (et tous les officiers prussiens

nous ont paru en douter), ils ne reviendront pas cher au roi de Prusse.

Quoi qu'il en soit, c'étoit-là sans doute le seul moyen de mettre ses troupes légères en état de faire tête à l'excellente infanterie de ce genre, que possède la maison d'Autriche. Les Croates ont naturellement toutes les qualités que ce service demande. Ils sont chasseurs, parce que, nés dans un pays sauvage et presque barbare, la chasse est un de leurs plus grands moyens de subsistance. Ils sont élevés à la vie la plus dure; c'est celle de leur pays et de leur état de civilisation. Dans ces deux situations, les hommes ne manquent presque jamais d'être courageux. Ceux-là d'ailleurs ont un grand enthousiasme pour la maison d'Autriche, et ils n'entendent pas un mot de la langue du pays où on les envoie à la guerre. Ces deux circonstances font qu'ils ne désertent presque jamais; mais aussi la dernière doit leur susciter à tous les pas des difficultés, et les forcer souvent de mettre la violence à la place de la ruse, qui n'en est jamais parfaitement suppléée.

Cependant, à tout prendre, il n'est point de troupes légères qui leur soient égales. La maison d'Autriche doit tout son éclat militaire à ses Croates et à ses hussards. Sans eux, elle auroit succombé dans la guerre de mil sept cent quarante, et même dans celle de mil sept cent cinquante-six. On a peut-être mal fait en France, au lieu d'y former un régiment Royal-Corse infanterie, de n'y pas lever un corps de troupes légères, composé de Corses très-nombreux, parce que c'est encore là un de ces peuples que la nature forme à ce genre de service (1). Il est vrai que du côté de l'attachement, il y auroit une grande différence de cette légion aux Croates.

---

(1) Nous ne devons pas dissimuler que l'officier le plus distingué de l'armée de France, qui a bien voulu examiner cet écrit, pense que les Corses ne serviroient pas aussi bien en corps, que s'ils étoient répartis par une ou deux compagnies dans les bataillons francs. Le Corse, dit-il, n'est dans toute sa valeur qu'autant qu'il a un point d'appui; il ne compte jamais assez sur ceux de sa nation, pour se montrer avec confiance quand il n'est soutenu que par eux.

Le roi de Prusse avoit en mil sept cent cinquante-six, quelque soixante chasseurs à pied, qui lui rendirent de si bons services, qu'il les augmenta pendant cette guerre, jusqu'à en former un bataillon complet. Il les conserva ensuite sur ce pied; mais lorsqu'en mil sept cent quatre-vingt-cinq, il résolut de former un régiment d'infanterie légère de deux bataillons, il rangea ses chasseurs sous la même constitution. C'est un très-bon corps, formé de fils des sous-garde-chasses répandus dans les provinces prussiennes, ou de ce que l'on nomme en Allemagne chasseurs sous-forêtiers. Il y en a dans toutes les parties de cette immense contrée d'attachés au service des propriétaires des bois; et du Rhin au Danube, ou même jusqu'au fond du nord, le souverain est le plus grand propriétaire en ce genre. On prend aussi dans ces corps tous les chasseurs qu'on peut trouver occasion d'enrôler chez l'étranger.

Dans la guerre de mil sept cent soixante-dix-huit, les chasseurs désertèrent, et

firent beaucoup moins bien qu'autrefois, par une raison singulière, qui prouve l'attention qu'on doit donner aux préjugés du simple soldat, dans l'introduction des nouveautés militaires. Ces chasseurs avoient eu de ces carabines rayées de chasse, sans bayonnettes, que l'on nomme en allemand *büschsen*. C'est l'arme propre du chasseur dans toute l'Allemagne. Cette arme a plusieurs inconvéniens à la guerre: elle se charge lentement, et dépourvue de bayonnette, celui qui la porte est perdu dès qu'on le joint. Nous avons entendu observer à des hommes de guerre du premier ordre, qu'au combat de Sangershausen, par exemple, le régiment suisse de Planta n'auroit pas perdu le quart des soldats qui lui furent tués, s'il étoit entré dans le bois d'Ellenback au lieu de se contenter de le masquer. Ces considérations engagèrent le roi de Prusse à changer l'arme de ses chasseurs pour le fusil et la bayonnette. Au fond, cette innovation fut peut-être avantageuse; mais le corps même n'en jugea pas ainsi. Il se

crut dégradé, il fut mécontent, la désertion s'y introduisit, et il se comporta mal. Le roi ayant reconnu cette cause de la désertion des chasseurs, n'a pas fait compléter ce corps en fusils avec des bayonnettes; de sorte qu'on y voit en ce moment des carabines rayées, des carabines non rayées (1), et des fusils ordinaires.

Voici donc l'état des troupes légères du roi de Prusse :

Le régiment de chasseurs à pied de dix compagnies. Quartier, Mittenwalde et Zossen dans la Marche.

Le régiment de volontaires suisses de dix compagnies. Quartier, Xanten sur le Rhin.

Le régiment de Chaumontel de dix compagnies. Quartier, Lœwenberg ou Lemberg en Silésie sur les frontières de la Lusace.

Le régiment des volontaires d'Arnaud

---

(1) Appelées en allemand *glad-büschsen*. Nous avons vu ce corps armé ainsi à Mittenwalde, où il est en quartier.

de dix compagnies. Quartier, Conitz dans la Prusse orientale.

Quand ces quatre régimens seront complets, on devra les évaluer à cinq mille hommes au moins.

II. *Cavalerie.*

Cuirassiers. Un régiment de cuirassiers est toujours composé de cinq escadrons, excepté les gardes-du-corps qui n'en forment que trois. Chaque escadron est formé de deux compagnies. Voici la manière dont un pareil régiment est constitué. Il a :

	37	officiers.
	70	bas-officiers.
	12	trompettes avec le timbalier.
	720	maîtres.
TOTAL...	839	hommes sous les armes.
	5	fraters.
	10	maréchaux ferrans.
	7	du sous-état-major.
TOTAL...	861	hommes
et	740	chevaux à la charge du roi.

Voici la liste des Régimens.

RÉGIMENS.	Escadrons.	ANNÉES de la formation.	QUARTIER.
1. Bohlen	5	1666	Breslau.
2. Backhof.	5	1666	Kyritz.
3. Régiment du Roi...	5	1672	Schœnebeck.
4. Mengden.	5	1672	Neustadt en Silésie.
5. Prince Louis de Wirtemberg.	5	1683	Treptow sur la Rega.
6. Rohr.....	5	1688	Aschersleben.
7. Kalckreuth.	5	1689	Saltzwedel.
8. Pannewitz.	5	1690	Ohlau.
9. Braunschweig.	5	1691	Oppeln.
10. Gendarmes.	5	1691	Berlin
11. Carabiniers du Roi..	5	1692	Rathenau.
12. Dalwig.	5	1695	Ratibor.
13. Gardes-du-Corps....	3	1740	Potzdam.
TOTAL.....	63		

Un régiment de dragons est ordinairement composé de cinq escadrons ; mais il y en a aussi de dix. Ceux-ci composent deux bataillons lorsqu'ils mettent pied à terre ; les autres n'en font qu'un. De-là vient cette dénomination de bataillon pour tous les corps à cheval de dix escadrons, lors même qu'ils ne mettent jamais Dragons.

pied à terre, comme les hussards prussiens. On dit, le premier bataillon d'Usedom, pour signifier les cinq escadrons de la droite des hussards d'Usedom.

Dans les cuirassiers et dragons, l'escadron est composé de deux compagnies. Le plus ancien des deux capitaines, qui, pour l'ordinaire, a le rang d'officier supérieur (1), commande l'escadron.

Voici comment un régiment de dragons de cinq escadrons est composé.

	37	officiers.
	70	bas-officiers.
	10	trompettes.
	5	tambours.
	7	hautbois.
	740	dragons.
TOTAL...	869	hommes sous les armes.
	5	fraters.
	5	maréchaux ferrans.
	7	du sous-état-major.
TOTAL...	886	hommes
et	740	chevaux entretenus par le roi en temps de paix.

(1) Dans les hussards et Bosniacks, une com-

Voici la liste des Régimens.

RÉGIMENS.	Escadrons.	ANNÉES de la formation.	QUARTIER.
1. Lottum.....	5	1690	Schwedt.
2. Mahlen.....	5	1690	Lubben en Silésie.
3. Thun.....	5	1705	Friedeberg.
4. Goetzen.....	5	1705	Landsberg sur la Warta.
5. Marcgrave d'Anspach.	10	1717	Pasewalk.
6. Posadowsky.....	10	1717	Kœnisberg en Prusse.
7. Bork.....	5	1725	Tilsit.
8. Platen.....	5	1725	Insterburg.
9. Zitzwitz.....	5	1727	Riesinburg.
10. Rosenbruch.....	5	1727	Saalfeld.
11. Bosse.....	5	1741	Sagan.
12. Kalckreuth.....	5	1748	Greifenberg.
TOTAL.....	70		

Les hussards sont par leur nom seul et leur habillement, un hommage rendu à la supériorité des troupes légères de la maison d'Autriche. Originairement les hussards étoient formés de la noblesse Hussards.

pagnie forme un escadron, et le commandant est ordinairement aussi bréveté d'officier supérieur.

hongroise, montant à cheval pour faire la guerre. Le hongrois a naturellement de l'esprit et même de la ruse. Il vit dans un pays qui abonde en chevaux. Il est cavalier dès son enfance, et, désœuvré comme on l'est dans un pays à demi sauvage, il fait faire mille tours à son cheval, et acquiert une adresse particulière dans ce genre d'équitation. Habitant d'un pays mal peuplé, où les habitations sont très-éparses, il est obligé de bien s'orienter dans ses courses pour retrouver son chemin. Elevé ainsi, c'est en un mot un chevau-léger parfait sans autre soin. Mais un paysan de nos contrées ne l'est pas autant, à beaucoup près, parce qu'on lui a donné l'habillement et le harnois du cheval à la hongroise. On auroit peut-être mieux fait de former une cavalerie légère sur d'autres principes. Nous discuterons bientôt cette question militaire. Il suffit ici de dire, que le roi de Prusse a pris à cet égard les troupes légères de ses ennemis pour modèle ; savoir les hussards et les houlans ou cosaques.

Un

Un régiment de hussards est composé de dix escadrons, faisant en tout,

51 officiers.
110 bas-officiers.
1320 hussards.

TOTAL.. 1481 hommes sous les armes.

10 trompettes.
10 fraters.
10 maréchaux ferrans.
7 du sous-état-major.

TOTAL.. 1518 hommes
et 1440 chevaux toujours entretenus.

Voici la liste des Régimens.

RÉGIMENS.	Escadrons.	ANNÉES de la formation.	QUARTIER.
1. Czettritz.....	10	1721	Hernstadt.
2. Eben et Brun.....	10	1730	Berlin.
3. Kœoszegy.....	10	1740	Creutzburg.
4. Prince Eugène de Wurtemberg.....	10	1740	Oels.
5. Hohenstock.....	10	1741	Goldap.
6. Grœling.....	10	1741	Peiskretscham.
7. Usedom.....	10	1743	Bromberg.
8. Schulenbourg.....	10	1768	Stolpe.
9. Les Bosniakes, armés et équipés à la cosaque.....	10	1760	Luck.
10. Wurthenow.....	10	1773	Soldau.
TOTAL.....	100		

Récapitulation de la cavalerie.

Cuirassiers.....	63	escadrons.
Dragons.....	70	
Hussards.....	100	
TOTAL.....	233	escadrons.

Voici quels sont les officiers généraux qui commandent toutes les troupes.

Le duc régnant de Brunswick vient d'être nommé feld-maréchal par le roi régnant. La voix militaire et publique le désigne pour le premier homme de guerre de l'Europe; et ce qui est inconcevable, mais parfaitement exact, c'est qu'il est aussi profond et supérieur dans les détails, que grand dans les hautes parties de la guerre (1).

Les trois généraux en chef de l'infanterie, sont les princes Henri et Ferdinand de Prusse, et M. de Tauenzien, officier d'une capacité plus qu'ordinaire.

On compte quinze lieutenans généraux

(1) Nous avons eu le bonheur d'approcher beaucoup ce prince, qui dans toutes les classes de la société, et dans tous les états de la vie humaine, eût été un homme d'un mérite transcendant. Il nous a été impossible de découvrir une seule partie de la science de l'administration où il n'eût pas, avec des principes parfaitement sains, une connoissance immense des détails. Il n'a rien fait, il ne fera rien, il ne peut rien pour nous, que nous honorer à nos propres yeux par son estime, et nous osons nous

d'infanterie, parmi lesquels M. de Mœllendorf, aussi digne de respect par ses vertus que par ses talens; M. de Lengefeld, dont nous avons entendu vanter l'habileté, et M. d'Anhalt, habile tacticien, doué d'un coup d'œil supérieur, mais dur jusqu'à la férocité, et peut-être dénaturé dans son talent et même dans son bon sens, par une chute pour laquelle il a été trépané (1).

Il y a en outre trente-cinq généraux-majors d'infanterie, parmi lesquels il faut distinguer M. de Gaudi (2), le plus ingé-

---

flatter que peu d'hommes sont, par leur caractère, aussi exempts que nous d'être soupçonnés d'adulation. Mais cet hommage d'un écrivain sévère, qui toujours a dit sa pensée sans ménagemens et sans crainte, est dû à l'espèce de phénomène d'un talent aussi universel, et sur-tout à l'exemple à jamais respectable d'une administration tout à-la-fois éclairée, ferme et paternelle, dont les succès sont vraiment inconcevables, à raison du délabrement où le duc régnant de Brunswick a trouvé son pays.

(1) M. d'Anhalt a quitté le service. Le roi d'aujourd'hui lui a cependant dit, que si les circonstances le mettoient dans le cas de l'employer, il étoit disposé à le faire, et qu'ainsi il ne devoit pas se regarder comme hors de l'armée.

(2) Il a été fait cette année lieutenant général.

nieux comme le plus savant *professeur* qu'ait l'art militaire, et dont l'ouvrage manuscrit sur la guerre de sept ans, est, dit-on, un chef-d'œuvre, sur-tout jusqu'à l'année mil sept cent cinquante-neuf. Sans doute il est, dans le nombre des généraux-majors, plusieurs autres sujets très-capables, mais que l'on ne connoît pas assez pour leur donner place ici.

Nous avons dit que l'on distingue en Prusse, l'infanterie de garnison de celle de ligne : on lui assigne un rang inférieur, et chacune a son avancement séparé ; si ce n'est, comme il arrive assez fréquemment, qu'un officier de troupes de ligne, à cause de son âge ou de quelque infirmité, ou enfin pour quelque faute commise, ne soit placé dans les troupes de garnison. Ainsi nous croyons devoir énoncer séparément un lieutenant général et six généraux-majors de l'infanterie de garnison, quoi qu'il ne soit pas sans exemple qu'un de ces officiers généraux ait été replacé à la tête d'un régiment de troupes de ligne.

La cavalerie est commandée par sept lieutenans généraux, car nous ne comptons pas dans leur nombre le marcgrave d'Anspach, pour qui ce grade n'est qu'un titre. Un de ces lieutenans généraux appartient aux hussards. Parmi les généraux de cavalerie, le lieutenant général Dalwig jouit de la plus haute réputation ; M. de Pritwitz, général de la gendarmerie, passe pour un habile officier, et pour le plus intrépide des hommes.

Il y a vingt-sept généraux-majors de cavalerie (dont huit aux hussards), parmi lesquels il faut distinguer M. de Thun, et sur-tout ce Kalkreut, désigné à vingt ans comme un général du premier ordre, et rompu aux grandes opérations de la guerre depuis sa jeunesse. Au reste, l'armée prussienne est formée de manière (ainsi que nous le ferons voir bientôt), qu'on peut compter parmi ses officiers, plusieurs hommes profondément consommés dans leur partie, tant pour le détail que pour l'ensemble.

Enfin il est encore des officiers qu'on

nomme de la suite ou de l'armée, parce qu'ils ne sont attachés à aucun régiment. Parmi eux se trouvent quelques officiers généraux qui peuvent être employés, et qui le seront sans doute, mais que nous n'avons point fait entrer en ligne de compte, parce qu'actuellement ils n'ont aucune part au commandement des troupes.

Artillerie.

L'artillerie du roi de Prusse se divise également en artillerie de campagne et en artillerie de garnison.

L'artillerie de campagne est très-forte; elle consiste en quatre régimens. Le premier est de trois bataillons et de treize compagnies. Deux de ces bataillons sont de cinq, et l'autre de trois compagnies, formées en mil sept cent quatre-vingt-deux et mil sept cent quatre-vingt-trois, pour en faire un bataillon, que le roi donna à M. de Tempelhoff en le faisant major, quoiqu'il fût un des plus jeunes capitaines; mais cet officier d'une capacité

toute particulière, méritoit à toute sorte de titres cette distinction. Aussi lorsqu'à l'occasion de cet événement les anciens de M. de Tempelhoff firent leurs représentations au feu roi, il répondit qu'ils eussent à se tranquilliser, que c'étoit un cas sans conséquence, et qu'il avoit des vues particulières sur M. de Tempelhoff. En effet, cet officier est non-seulement connu depuis long-temps comme un mathématicien très-profond (1); mais encore il vient de publier une traduction de l'histoire de la guerre de sept ans, de Lloyd, avec des observations et une continuation, qui, à beaucoup d'égards, est un modèle d'histoire militaire, et un trésor de connoissances dans cette partie (2). L'étude de ce livre est indispensablement nécessaire à tout officier qui veut connoître à fond le métier dans son état actuel, et

(1) Comme le prouvent sa dissertation sur la courbe des projectiles lancés par la poudre, et son bombardier prussien.

(2) M. Mauvillon va en publier une traduction françoise.

le plus beau cours de grande tactique-pratique qui existe. En un mot, M. de Tempelhoff s'est montré, par cet ouvrage, l'un des hommes les plus versés, du moins dans la théorie de toutes les parties de la guerre, qui soit actuellement en Europe.

Les trois autres régimens d'artillerie sont de deux bataillons, chacun de cinq compagnies, ce qui forme en tout quarante-trois compagnies. Le roi de Prusse n'en avoit autrefois que trente; mais dès qu'il eut acquis la Prusse occidentale, en mil sept cent soixante-douze, il forma le quatrième régiment de dix compagnies (2). Nous ne savons pas précisément la force de chaque compagnie; mais elles sont à-peu-près de deux cents hommes, avec les officiers et les bas-officiers.

---

(2) C'est une chose remarquable que l'empressement avec lequel Frédéric II a saisi l'occasion de l'accroissement d'états qu'il sut se donner en 1772, pour augmenter son armée dans toutes les parties qui en avoient besoin. Il n'oublia pas même celle des mineurs, dont le siége de Schweidnitz, en 1762, lui avoit fait sentir à la vérité toute l'importance, soit pour l'attaque, soit pour la défense des places.

Quant à l'artillerie de garnison, elle est répandue dans les forteresses.

Il y en a :

1 compagnie à Magdebourg.
1 ..... à Graudenz.
1 ..... à Stettin, avec un détachement Custrin.
1 ..... à Wesel.
1 ..... à Kœnigsberg.
1 ..... à Colberg.
1 ..... à Neisse.
1 ..... à Schweidnitz.
1 ..... à Cosel.
1 ..... à Breslau.
1 ..... à Glogau.
1 ..... à Glatz.
1 ..... à Silberberg.
1 détachement à Brieg.

Nous ne connoissons pas exactement la force de ces compagnies; il se peut même qu'elles ne soient pas égales, mais que leur force soit en proportion de la grandeur et de l'importance des places.

Outre cela il y a un corps séparé de mineurs, consistant en quatre compagnies, dont deux à Glatz, et une à Neiss, qui tiennent des détachemens dans les et forteresses de Silésie, où il y a des contremines, et une à Graudenz, dans une forteresse nouvellement construite sur les bords de la Vistule.

En général, on fixe la force en nombre de l'artillerie prussienne, communément de dix à onze mille hommes, et nous pensons qu'on ne s'éloigne pas de la vérité.

Toutes ces troupes prises ensemble, et calculées comme nous l'allons montrer, donnent une somme que nous croyons s'approcher de très-près de la complète exactitude.

27 bataillons avec l'augmentation de quarante hommes par compagnie. . .	24,840 h.
84 bataillons avec l'augmentation de vingt hommes par compagnie.	68,880
33 bataillons de régimens de gar-	
144 *porté en l'autre part*	93,720

144 *de l'autre part*. . . . . 93,720 h.

nison, parce que nous en avons déduittrois bataillons pour les compagnies qu'ils donnent, afin d'en former les bataillons de grenadiers. 22,935

32 bataillons de grenadiers avec l'augmentation de vingt hommes par compagnie. 21,535

8 bataillons d'infanterie légère. . 5,000

184 bataillons.

TOTAL de l'infanterie. . . . . 143,190 h.

Artillerie. 10,000

63 escadrons de cuirassiers à 168 chevaux. . . 10,584 ch.

70 escadrons de dragons à 175 chevaux. . 12,250

100 escadrons de hussards à 149 chevaux. . 14,900

} 37,734 cavaliers.

233 escadrons.

TOTAL de l'armée. . . . . 190,924, à ne compter que les hommes sous les armes.

Troupes à pied.....	.....
Troupes à cheval.....	.....
TOTAL GÉNÉRAL.	.....

Nota. En temps de guerre ſe forment encore les c
temps de paix.

On n'a pas compté ici les cadets ni les invalides, pa

Les ingénieurs, les officiers de l'état major de l'armé
parce que leur nombre varie.

N- ers	Musique	Chirurgiens.	Maréchaux ferrans	Sous Etat-Major.	Cavaliers.	TOTAL.
1						
2	12	5	10	5	720	859
3	12	5	10	5	720	859
4	12	5	10	5	720	859
	10	10	10	8	1220	1520
	46	25	40	23	3480	4097

E LA CAVALERIE.

1						
2	42	23	36	23	3358	3930
3	48	20	40	20	2880	3436
4	147	45	50	38	6480	7669
..	101	40	40	31	5600	6582
5	64	30	30	26	4120	4202
..	98	50	60	44	6880	8046
	46	40	40	23	3480	4097
	546	233	296	205	32798	38568

E R A L E.

HEVAL.

Ma
Du

Ro

Cette armée est divisée en inspections, soit d'infanterie, soit de cavalerie. Voici l'origine de cette division. Le roi nomme dans chaque province quelque officier général de confiance, pour inspecteur de tous les régimens qui y sont en garnison. Cet officier a le contrôle de tous ces régimens; il voyage dans son inspection quand il le veut, et demande arbitrairement à voir les régimens, pour observer s'ils ont présent le nombre d'hommes requis, et comment ils font les exercices militaires. Les officiers qui veulent une permission de s'absenter, sont obligés de s'adresser à lui, et il fait passer leur demande au roi s'il le juge à propos. Enfin les inspecteurs jouissent de toute l'autorité nécessaire pour surveiller la manutention, soit économique, soit militaire, et cette autorité est très-grande. Ils préparent le travail du roi, qui inspecte ensuite ces régimens aux grandes revues, afin de porter le dernier jugement sur le rapport du chef et des inspecteurs (1).

(1) Le tableau ci-joint indiquera quelles sont les

L'artillerie a pour inspecteur son chef.

Ingénieurs. Après avoir détaillé ainsi la force actuelle de l'armée prussienne, ou du moins celle qu'elle aura dans le moment où elle entrera en campagne, il nous reste à parler de quelques corps particuliers, qui lui appartiennent.

Le premier, c'est le corps des ingénieurs.

Il est actuellement composé de

1 colonel.
1 lieutenant-colonel.
5 majors.
18 capitaines.
20 lieutenans.
13 sous-lieutenans.

Ce corps a deux destinations : l'une, de veiller et faire travailler aux forteresses; l'autre, d'enseigner aux jeunes officiers d'infanterie les mathématiques militaires. Il y a dans une des places ou des grandes

---

inspections de l'infanterie. Les sept bataillons de grenadiers, constamment rassemblés, sont mis ici en ligne de compte.

villes, au centre de chaque inspection, un ingénieur commandé pour instruire les jeunes officiers de ce district. Deux officiers de chaque régiment vont pendant deux années, à tour de rôle, y étudier sous cet ingénieur. Il est chargé de rendre compte de leurs progrès au chef du régiment et à l'inspecteur.

Etat-major de l'armée.

Le second corps particulier, est celui du maréchalat général des logis, si l'on peut parler ainsi, et revient à notre état-major de l'armée. Le roi tire de ses régimens, des officiers qu'il sait être instruits, actifs et capables, et les tient à Potzdam; là, ils travaillent dans la partie à laquelle il les destine. Ils ont rang de capitaine, et reçoivent cinquante écus par mois. L'aide de camp général du roi les commande; mais lorsque leur tour vient d'avoir une compagnie dans leur régiment, ils y rentrent le plus souvent, parce que la propriété d'une compagnie forme un intérêt dont leur place ne les dédommageroit pas.

Le troisième de ces corps est celui des

chasseurs à cheval. Ce sont tous des fils de capitaines des chasses du roi, que l'on nomme en Allemagne *ober fœrſter* : ils sont au nombre de cent soixante-douze, et leurs bas-officiers ont le nom de maîtres chasseurs, *ober jæger*. L'aide de camp général du roi les commande, et, sous lui, deux officiers ont rang de capitaine de cavalerie; leur quartier est à Kœpenik. En temps de paix, il y en a sans cesse douze à Potzdam, dont la moitié tient toujours ses chevaux sellés pour exécuter les ordres du roi. Quand il y a des courriers à expédier, ce sont des chasseurs à cheval que l'on envoie. En temps de guerre, une partie de ces hommes est également chargée de cet emploi; l'autre sert de guide à l'armée, et cela est très-bien vu. Personne n'est plus propre à s'orienter subitement dans une contrée, à percer et à retrouver des chemins, que des hommes élevés au métier de chasseur, et qui, dès leur enfance, ont couru les bois et les montagnes. Leur traitement est médiocre, et leur fatigue énorme; mais on leur donne

de

de préférence les meilleurs emplois que le pays fournisse dans la partie des chasses et des eaux et forêts. Aussi les jeunes gens de cette classe, dont les pères ont souvent du bien, entrent-ils volontiers dans ce corps, quelque fatigantes que soient leurs fonctions.

Le quatrième corps est composé des invalides. Il y a un hôtel des invalides à Berlin, arrangé pour six cents hommes, qui y sont divisés en trois compagnies, vêtus, logés, chauffés, éclairés : ils y reçoivent la solde ordinaire. On lit au-dessus de la porte de cet hôtel, ces mots que Louis XIV a fait placer sur le sien : *Læso et invicto militi.* Cette inscription m'a toujours paru mauvaise, et l'imitation puérile. Les invalides prussiens, au reste, sont si mal tenus, que quelques-uns ont déserté ; et en cela, Frédéric n'est pas resté fidèle à son système, qui paroît avoir été, surtout dans son armée, de conduire les hommes par l'espoir. Les invalides des gardes sont établis dans une petite ville près de Potzdam, nommée le *Werder* ou Invalides.

l'*Ile*, parce qu'en effet elle est sur une île que forme la Havel. Cette ville a une jolie apparence, et là les vétérans sont très-soignés.

Cadets. Enfin le cinquième et dernier de ces corps est celui des cadets. Nous avons vu que leur régime est tout militaire. Ces jeunes gentilshommes, élevés durement, mais sainement et convenablement, commandés par des officiers, surveillés par d'anciens bas-officiers, indépendamment de la hiérarchie établie dans le corps même, ont quelques maîtres, assez instruits pour le commun des élèves, et pour mettre sur les voies ceux qui pourroient aspirer à des connoissances plus élevées. Cet institut, quoique arrangé avec économie, est très-dispendieux, et d'autant qu'il est alimenté des produits du loto, genre de revenu le plus immoral et le plus ruineux que la fiscalité ait inventé. On a cherché en tout pays à étayer ces établissemens pestilentiels, d'applications à de bonnes œuvres : comme si l'emploi d'un profit honteux pouvoit en purifier la source !

La maison des cadets est vaste, et contient deux cent trente-six jeunes gens: mais on ne les y reçoit qu'à quatorze ans ou environ, et les fils de gentilshommes tout-à-fait pauvres risqueroient de parvenir à cet âge sans la moindre instruction, et de s'en trouver ensuite absolument incapables, si l'on n'avoit pas établi des branches de ce grand institut; l'une à Potzdam, où elle est jointe en quelque sorte avec la grande maison des orphelins; l'autre à Stolpe en Poméranie; la troisième à Culm, dans la Prusse orientale. Là on les prend à l'âge de sept ou huit ans, et on les prépare pour les envoyer ensuite à Berlin. Il y a quarante cadets de cette espèce à Potzdam, quarante-huit à Stolpe, et autant à Culm; ce qui fait en tout trois cent soixante-douze jeunes gentilshommes que le roi de Prusse élève à ses frais. Si l'on y joint cinq mille enfans de soldats ou environ, qu'on éduque de même à Potzdam, on conviendra qu'il est peu d'états où l'on ait plus fait à cet égard pour le bien public. Notez que ces

maisons d'éducation ne sont en aucune manière dans les mains des théologiens, qu'on y écoute par conséquent les avis, et qu'on y introduit sans difficulté les innovations utiles, proposées par les experts en éducation ; or nous ne connoissons point de pays où plus de bons esprits aient mieux approfondi cette matière, qu'en Allemagne (1).

Ecole militaire.

Frédéric II avoit encore un autre institut d'éducation, sous le même nom d'*école militaire*. C'est une école destinée pour douze jeunes gens tirés du corps des cadets, comme se distinguant particulièrement par leur esprit. On les y élève avec luxe et profusion de tout genre; ils ont des gouverneurs, des domestiques, une table bien servie. Frédéric permettoit à un certain nombre de jeunes gentilshommes aisés, d'entrer dans cette maison comme pensionnaires, pour y être traités et instruits de même que les élèves. Cet enfant de sa fantaisie coûte beaucoup au roi, et

(1) Voyez le livre huitième.

bien plus qu'il ne lui vaut. Les professeurs ont deux mille cinq cents à trois mille livres, et font peu de chose, tandis que les professeurs des cadets n'en reçoivent que mille à douze cents. A la vérité, on enseigne à ces jeunes favoris, les belles-lettres, la philosophie, le droit naturel, et bien d'autres choses que l'on n'apprend pas aux cadets. Il paroît que l'intention de Frédéric étoit de former là des plançons pour le corps diplomatique comme pour l'armée. Mais les hommes propres à plusieurs choses sont rares ; et le plus sûr pour en savoir très-bien une, est de consentir à ignorer les autres. Quoi qu'il en soit, tous ces jeunes gens sont placés dans l'armée, à mesure qu'ils sortent de l'école militaire ; les douze élèves privilégiés comme officiers, les autres comme bas-officiers à moins qu'ils ne l'aient été dans leurs corps, auquel cas, ils entrent aussi comme officiers dans l'armée.

Les pages, au moins pour la plus grande partie, recrutent aussi l'armée : nous ne croyons pas que ceux de la cour

de Prusse forment une exception à la règle générale sur l'éducation des pages. Cependant l'exemple d'un roi instruit, et même à quelques égards profondément instruit, et plus encore son extrême sagacité à choisir, à distinguer les jeunes gens doués d'esprit naturel, ont fait que beaucoup des pages du roi, sur-tout de ceux qui avoient été un certain temps attachés à sa personne, en qualité de ce que les Allemands appellent *leib pagen* (pages de corps), ont très-bien réussi, et sont devenus des officiers d'un grand mérite. Comme Frédéric les gardoit assez long-temps, une fois qu'il y étoit habitué, ces sortes de pages entroient lieutenans dans l'armée.

Toutes ces pépinières d'officiers ne suffisent pas pour fournir à une armée aussi nombreuse ceux dont elle a besoin. On en tire encore un grand nombre des provinces, de la manière dont nous l'exposerons dans la section suivante, où nous traiterons de la formation et de la constitution de cette armée.

SECTION SECONDE.

FORMATION ET CONSTITUTION DE L'ARMÉE PRUSSIENNE.

Après avoir vu quelle est la force numérique de l'armée prussienne, si nous pouvons parler ainsi, il faut, pour arriver à connoître sa force d'énergie, examiner la manière dont elle lève ses hommes. Nous verrons ensuite comment elle est constituée, équipée et soudoyée, soit en paix soit en guerre.

L'infanterie se forme indistinctement de soldats étrangers et nationaux. Les hussards sont composés de ce qu'il y a de plus sûr : toujours abandonnés à eux-mêmes, chargés de veiller à la désertion de l'armée, en même-temps qu'ils la gardent, ils ne comportent guère d'étrangers. Les cuirassiers et les dragons doivent, dans la règle, n'en recevoir aucun. Voici les arrangemens pris à cet égard.

Le roi de Prusse vouloit que dans toutes les compagnies d'infanterie, il y eût un tiers d'étrangers, et que les deux tiers fussent tirés du pays. Parmi les étrangers, sont comptés tous ceux qui sont nés hors des états du roi, de quelque nation qu'ils puissent être, et ceux qui sont nés dans ses provinces, mais que quelques priviléges affranchissent du recrutement national, et de la conscription militaire ou de l'arrangement des cantons. Frédéric entretenoit pour cet effet dans toutes les villes impériales, et dans les principales de ses propres provinces privilégiées, des officiers recruteurs qui devoient lui fournir ces soldats étrangers.

Recrutement national.

Quant aux nationaux qu'il allouoit, voici comment s'en faisoit le recrutement.

Tous les habitans des états du roi de Prusse se divisent en exempts et non-exempts (*eximirte und nicht eximirte*); c'est-à-dire, en ceux qui sont exempts de la fourniture des recrues, et ceux qui ne le sont pas. Au nombre des premiers il faut compter, outre tous les nobles, les

pourvus d'emplois qui exigent des études, ceux qui professent les sciences ou arts libéraux, les ministres de la parole de Dieu, les gros marchands, les fabricans considérables, enfin un grand nombre d'hommes auxquels Frédéric II ou ses prédécesseurs ont accordé ce privilége pour les attirer dans leur pays. Les autres sont tous sujets à l'enrôlement, qui se fait de la manière suivante.

Chaque régiment a son canton qui lui est assigné, d'où il doit tirer le nombre de ses indigènes. Le même canton peut être destiné pour un régiment de cavalerie, pour un régiment d'infanterie, et pour un régiment de garnison, parce que les recrues de la cavalerie doivent avoir, outre la taille fixée, une propriété terrienne, c'est-à-dire être fils de paysans possédans terres et chevaux. L'infanterie ne regarde qu'à une certaine taille, et prend des hommes de toutes les classes. Le régiment de garnison est obligé de se contenter du rebut de celui d'infanterie.

Au moment où naît un enfant mâle,

le ministre qui le baptise est obligé de le faire savoir au bailli ou autre préposé royal, et il est inscrit sur le rôle militaire. Les parens sont obligés d'en répondre jusqu'à l'âge de puberté, qui est également indiqué dans l'Allemagne protestante, par l'acte religieux de l'admission à la cène. A peine cette cérémonie est-elle consommée, qu'on fait prêter au jeune homme le serment militaire, et dès-lors il est soldat. S'il sort du pays, il est coupable de désertion, et puni en conséquence, mais plus légèrement; et s'il ne revient pas, sa propriété est confisquée au profit de la caisse des invalides. Il faut que les parens prouvent qu'ils n'ont aucune part à la fuite du fils; alors on leur laisse ce qu'ils possèdent jusqu'à leur décès, et l'on ne confisque qu'à ce moment la portion héréditaire du déserteur. Les chefs des régimens envoient de temps en temps visiter le canton, examiner le nombre de jeunes gens qui s'y trouvent, leur âge, leur taille, leur figure. Enfin chaque année, quand le temps des exercices

approche, un officier supérieur fait la tournée du canton, et prend les hommes dont il a besoin. Il n'ose cependant pas en agir despotiquement à cet égard. Il ne peut faire son choix qu'accompagné du pouvoir civil, qui l'arrête lorsqu'il veut prendre des jeunes gens dont la culture ou l'industrie ne sauroient se passer, comme des fils uniques de paysans, ou de maîtres artisans; des hommes mariés et pères de familles; des fils de veuves, ou ceux qui font aller le métier, le trafic, la culture d'une femme isolée, etc. L'officier choisit parmi le reste, que l'on nomme *gens disponibles*; mais de ceux là il n'en peut pas prendre non plus autant qu'il veut. Il faut qu'il se borne au nombre nécessaire pour remplacer ceux des indigènes que le régiment a perdus pendant le cours de l'année, soit par la mort, soit par la désertion, ou parce qu'un sujet autrefois disponible, a cessé de l'être par quelque événement, comme la mort d'un frère, etc.; soit enfin par les congés accordés pour maladie, infirmité, vieillesse, ou quelque

autre cause que ce soit. Ce que le régiment a perdu en étrangers, doit se recruter par des étrangers.

Recrutement étranger.

C'étoient autrefois les capitaines eux-mêmes qui les faisoient enrôler pour leur compte. Ils retiroient alors dans cet objet le revenu des semestriers de leurs compagnies. Il y a même encore un petit nombre de corps sous ce régime, que l'on nomme *l'ancien pied*. A l'égard des autres, le roi leur alloue un certain nombre de semestriers, comme revenant-bon pour eux. Il en retire lui-même une partie, et livre l'équivalent des recrues dont on a besoin. Cet autre mode varie encore; car en formant de nouveaux régimens, le roi a exigé un plus grand nombre de semestriers pour son compte; de sorte qu'il est des régimens dont les capitaines n'ont que quatre mille cinq cents livres de revenu; d'autres où ils en ont six mille, et même quelques-uns jusqu'à huit mille livres par an (1).

(1) Tous ces arrangemens ont subi des changemens sous le nouveau règne. Le roi s'est chargé de toutes

Voilà l'état des choses en thèse. Dans le fait, cela est différent. On peut compter que la moitié de ce qu'on nomme étrangers dans les régimens ne l'est point. Ils ont ce qu'on appelle *des étrangers faits* (*gemachte auslænder*) en très-grand nombre. Ce sont des gens sans aveu, qu'on enrôle dans le canton; ou bien des fugitifs du canton qui y reviennent, ou même des gens d'un autre canton, ou enfin des habitans d'une autre province qui se sont engagés ailleurs. Les inspecteurs le savent; mais ils y connivent; parce qu'ils n'ignorent pas que les recruteurs envoyés au dehors ne peuvent pas fournir le nombre des recrues nécessaires pour remplacer les étrangers que Frédéric vouloit absolument voir sur la liste des régimens.

Il est intéressant de déterminer si ces

---

les recrues étrangères, en se réservant les semestriers. Les appointemens des capitaines sont plus forts, et fixés irrévocablement. Ils auront désormais depuis seize cents jusqu'à deux mille écus à Berlin, et les autres depuis quinze cents jusqu'à dix-huit cents.

arrangemens sont avantageux ou nuisibles, soit militairement et par rapport à l'armée même, soit politiquement et relativement au pays. Considérons sous ce double point de vue, d'abord le recrutement national, puis le recrutement étranger.

Influence militaire du recrutement national.

On est horriblement choqué de l'idée que tout homme est soldat-né dans les états du roi de Prusse. Comment des gens enlevés par force du sein de leurs familles, peuvent-ils faire de bons soldats? ne déserteront-ils pas au moment où ils en auront le pouvoir? ne jetteront-ils pas leurs armes au premier combat, à la première occasion, où ils seront obligés de faire un métier auquel on les a contraints? Telle est l'apparence des choses. Mais celui qui les scrutera plus exactement, avec une connoissance plus approfondie du cœur humain, n'en jugera pas ainsi.

D'abord les faits y sont contraires. Les régimens ainsi levés, se sont presque tous distingués au service de Prusse. On n'entend pas dire qu'à celui d'Angleterre

les matelots pressés aient fait battre les flottes britanniques. En France, où la milice se tire par le moyen du sort, les grenadiers-royaux, qui sont les grenadiers de cette milice, ont très-souvent combattu avec la dernière valeur. Enfin la méthode prussienne n'est pas inouïe, et nous ne savons pas pourquoi elle paroîtroit si odieuse, nommément en France, où l'on s'en sert pour la marine.

A la vérité, des exemples ne justifient rien en principes; mais outre que nous prétendons expliquer, et non justifier, on peut aisément assigner la raison de ces faits.

D'abord le cœur humain est constitué de manière qu'il se plie à la nécessité; l'habitude le familiarise avec les liens qu'il avoit le plus abhorrés. Combien de filles enlevées à leurs inclinations, et données, ou se donnant à des hommes qu'elles n'aimoient point, ont été d'excellentes femmes! Pour peu que dans nos mœurs on voulût relâcher les liens du mariage, on verroit tous les jours une foule de

divorces. A présent, que ce lien ne sauroit se dissoudre sans d'assez grandes difficultés (nous parlons des pays où le divorce est possible, car pour ceux où le mariage est indissoluble avec dissolubilité, c'est un état de démence, sur lequel il est impossible de raisonner); le sexe rusé s'y plie, le sexe tyran s'y accommode, et au fond toutes choses n'en vont que mieux; car enfin, ce n'est ni dans les grandes villes ni dans les hautes classes de la société qu'il faut chercher l'histoire de l'homme. Eh bien ! il en est de même du métier de soldat, avec cette différence, que les grands désagrémens de cette profession ne sont qu'instantanés et rares, au lieu que ceux du mariage, lorsqu'ils existent, sont continuels, et se répandent sur presque tous les momens de l'existence.

D'ailleurs la volonté de l'homme est si fugitive, que vous ne sauriez répondre qu'elle soit la même pendant dix minutes. Nous n'entendons pas parler ici des ruses des enrôleurs, adoptées, nécessaires même, dès que vous ne voulez avoir que des hommes

hommes de bonne volonté. Mais sans faire entrer en ligne de compte ces sortes de fraudes, vous appelez un homme librement engagé, celui qui a eu un moment la volonté de devenir soldat, qui est venu vous chercher dans ce moment, et qui a reçu et signé chez vous son engagement? Cependant cette volonté peut passer en quelques instans, et alors il ne sera plus ce même soldat de bonne volonté que vous vantez. Deux grands motifs engagent les hommes à s'enrôler, le libertinage et le besoin. Ceux que le libertinage pousse à se faire soldats, cessent bientôt d'en avoir la volonté, parce que cet état de contrainte, de gêne, de discipline, est entièrement contraire à leurs inclinations. Quant à ceux que le besoin y porte, on sait que le besoin une fois fini, l'homme n'y songe plus; et alors les mêmes individus qui cessant d'être soldats ne sauroient où donner de la tête, voudront cesser de l'être, parce qu'ils sentiront la gêne présente plus que le besoin passé. Au moins, dès qu'ils verront un autre

moyen de satisfaire à ce besoin, ils détesteront leur première résolution, ils voudront changer d'état, et s'ils le peuvent ils déserteront. Pour ce qui est du petit nombre de braves, avides du service militaire par goût naturel, qui les empêche d'y entrer en Prusse? ils y sont assurément les très bien-venus.

Enfin la façon de se comporter dans une profession quelconque, dépend beaucoup plus du caractère des hommes, que du goût qu'ils ont pour cet état. Or, certainement le caractère des gens élevés dans le sein de leur famille, et qui y resteroient si on les y laissoit, doit être infiniment plus porté à une conduite sage, réglée, soumise aux lois, que celui de la très-majeure partie des hommes qui se présentent aux enrôleurs.

Quant aux dangers de l'état militaire, au courage qu'il exige, et au peu d'apparence qu'il se trouve chez les hommes qu'on enlève contre leur gré de la charrue ou de l'atelier, voici ce qu'il faut observer. La manière dont l'homme vulgaire se

comporte dans le péril, dépend beaucoup du moment. Il n'est pas bien sûr que celui qui a montré du courage dans une occasion, en trouvera dans une autre. Bien moins est-il certain que celui qui se croit courageux au moment où il s'enrôle, soit tel lorsqu'il s'agira de combattre. Ensuite, dans la vie du soldat, on passe en un instant de l'état de sécurité à celui de danger réel : il n'y a, pour ainsi dire, qu'un pas; et dans ce danger, il n'est de moyen de l'éviter que de se bien défendre. Or l'espèce de courage qu'il faut pour se défendre au milieu du péril, est, sans qu'on sache trop comment, fort commun chez l'homme du peuple; il n'y a guère que le poltron de condition qui perde absolument la tête. D'ailleurs, dans les périls militaires, la compagnie fait beaucoup; les uns contiennent les autres; enfin l'officier, qui est l'ame des troupes, doit se montrer ici comme méritant ce nom, et c'est en effet-là le grand ressort. Cléanthe le lacédémonien connoissoit le métier de la guerre, lorsqu'il disoit : *Il faut que le*

soldat craigne plus son officier que ses ennemis. Or, comme dans le soldat pris à la manière prussienne, les qualités vulgaires et générales que nous venons de détailler, se trouvent mêlées avec un plus grand esprit d'obéissance; plus d'attachement aux lois et aux règles de la société, ils sont communément meilleurs soldats, que ceux qui se livrent aux enrôleurs de leur pleine volonté.

Mais l'équité?... Ah ! l'équité ! Et que nous fait l'équité, à nous qui recherchons si l'enrôlé de force est bon soldat ou non; s'il est aussi propre au métier des armes sur le pied actuel, que l'enrôlé de bonne volonté ? Nous vous parlons d'une armée exagérée, et non d'un ordre de choses naturelles et légales; d'un code militaire, et non de la constitution britannique; des nécessités d'une puissance factice, et non des droits d'un peuple libre; de considérations politiques, et non de spéculations morales. Faites disparoître le despotisme de la terre et tous les maux qu'il entraine; enchainez à jamais l'autorité arbitraire;

changez en petits états fédératifs ces grands empires toujours prêts à se heurter, et qui n'ont de sauve-garde, même pour la paix, que d'innombrables armées toujours subsistantes: qu'un système défensif, assis dans la constitution même, préserve tout à-la-fois les hommes d'offenser et d'être offensés, d'envahir et d'être envahis; certes, vous n'aurez pas besoin de recruter par cantons, parce que vous n'aurez pas de grande armée sur pied, et que même il vous sera défendu d'en avoir; parce que tout homme naîtra à son poste; parce que tous les concitoyens frères se porteront avec joie à la défense de leurs foyers, de leurs femmes, de leurs enfans, ces témoins chéris, ces gages sacrés de leur valeur.... Mais, de bonne-foi, est-ce-là ce dont il s'agit?

Il y a plus : dans l'ordre actuel des choses, le mode prussien n'est pas aussi inique en soi, qu'on est d'abord tenté de le croire, et que nous l'avons pensé nous-mêmes. L'état a besoin de soldats (nous ne dirons pas de défenseurs, puisqu'on

est convenu d'appeler *état* la volonté des rois); il n'en trouveroit pas assez de bon gré. Que fera-t-il, si ce n'est de les prendre de force? La constitution des monarchies ne rend-elle pas cette mesure absolument nécessaire? Tous ne sauroient aller combattre, et chacun voudroit qu'un autre y allât. Qui doit prononcer dans cette dispute, si ce n'est l'autorité souveraine? D'ailleurs est-ce donc que les hommes se choisissent un genre de vie? N'y sont-ils pas tous, généralement parlant, entraînés ou guidés par la volonté de leurs parens et par leurs circonstances? Un homme devient maçon, charpentier, cordonnier, tailleur, avant qu'il se connoisse lui-même? Il est très-peu d'individus qui percent au travers des difficultés de choisir un état, ou auxquels on en laisse l'option. Qu'y a-t-il donc de si étrange à ce que l'état, et son prétendu représentant, le souverain, fasse entrer une partie de ses sujets dans la profession de soldat? Le gouvernement prussien dit: *Vous êtes tous obligés de défendre l'état; ainsi nous*

vous mettons tous sur la liste des soldats ; ensuite nous décidons lequel doit aller à la guerre, lequel doit rester dans le pays à cultiver les champs, à faire les habits, les souliers, etc. pour les autres.... Cela est dur sans doute; eh bien ! attaquez la constitution, n'attaquez pas les recrutemens.

Mais, nous dira-t-on, le soldat prussien est soldat à vie : si chacun a le devoir de défendre la patrie, ne faut-il pas que chacun remplisse cette obligation à tour de rôle pendant un certain temps? le contraire peut-il être juste?.... Juste! nous ne connoissons pas de prescriptions qui le soient, ou même qui puissent l'être, dans un pays dont le gouvernement est purement despotique ; mais convenable dans l'ordre des choses, c'est ce qu'on pourroit soutenir. Aujourd'hui que le métier des armes est beaucoup plus compliqué qu'il ne l'étoit autrefois, ce n'est qu'après trois ans de service qu'un fantassin est vraiment soldat : pendant tout ce temps il n'est que recrue. Il faut six ans pour faire un bon cavalier. Tel est le principe en Prusse, et ce

principe est vrai pour toutes les troupes qui connoissent et pratiquent à fond l'art de la guerre. C'est donc un abus de se priver d'un homme utile, pour en prendre un dont on ne sauroit se servir. D'ailleurs il ne faut jamais cesser de considérer que tout est habitude chez l'homme. Le métier de la guerre ne sera point dur à celui qui y est accoutumé : il le sera infiniment pour celui qui ne fera que d'y entrer. C'est donc multiplier le mal-aise des sujets, et le répandre sur un plus grand nombre, que de changer de soldats. Enfin celui qui a servi dix à douze ans, devient un très-mauvais agriculteur. Accoutumé à l'activité oisive de la vie militaire, à un genre de vie où il est soudoyé, où il dépense à l'instant ce qu'il reçoit, où il est entretenu de tout, où il n'a aucun soin, aucun souci de l'avenir; et, s'il a fait la guerre, habitué à la rapine et au libertinage, comment veut-on qu'il se plie à la prévoyance, à l'économie, aux travaux assidus de la vie rurale, ou d'un métier sédentaire? En renvoyant le soldat,

en tirant à sa place un homme de l'atelier ou de la charrue, vous vous donnez à-la-fois un mauvais cultivateur, un mauvais artisan et un mauvais soldat.

Nous osons conclure de tout ceci que, militairement parlant, la méthode prussienne, dans l'état des choses modernes, est, par rapport à l'enrôlement national, très-bonne, et peut-être la seule vraiment propre à former une armée parfaite. Que les peuples, ou plutôt que le peuple qui a le bonheur d'avoir trouvé dans sa situation et sa constitution de quoi se passer des armées toujours subsistantes, chérisse sa condition, en pensant à ce que coûte à l'espèce humaine, aux droits de l'homme, au développement de ses facultés physiques et intellectuelles, le triste avantage d'avoir une excellente armée; qu'il ait trop bonne opinion de lui-même pour priser un moyen de puissance que la liberté doit payer si cher; à la bonne heure. Et nous aussi, nous estimons trop les Anglois, pour croire qu'ils puissent jamais être d'aussi bons soldats que les

Prussiens. Mais nous disons qu'on a trouvé les moyens politiques et militaires les plus propres à rendre ceux-ci les meilleurs soldats de l'univers.

Influence militaire du recrutement étranger.

Si la méthode prussienne du recrutement national nous paroît politiquement bonne, il n'en est pas ainsi de l'enrôlement étranger. Le roi de Prusse n'y a vu que l'accroissement de sujets qu'il reçoit par là du dehors, et l'avantage de ménager ses sujets naturels, dont il peut laisser ainsi une plus grande partie à l'agriculture. Peut-être a-t-il cru encore que l'argent qu'absorboit le recrutement étranger transformé en des hommes toujours sur pied, toujours sobres, toujours vêtus de drap, concilioit à un certain point la crainte que doit avoir un état d'être sans trésor, et le mal que semble faire la thésaurisation, qui met en inaction le grand moyen de l'industrie. N'est-ce pas, se sera-t-il dit, un véritable gain d'aller chercher partout des hommes, même à grands frais, même pour n'en faire que des soldats? Le colon des îles d'Amérique fait venir des

nègres dont chaque tête lui coûte deux mille livres, et cette industrie lui vaut des trésors. Ne pourroit-il pas arriver quelque chose de semblable au potentat qui attireroit des blancs pour lesquels il seroit à peine obligé de dépenser la moitié de la même somme ?

C'est probablement à des considérations de ce genre que Frédéric II a consacré les sommes énormes que lui coûtoit annuellement l'enrôlement étranger. Nous ne tenterons pas d'évaluer le nombre d'hommes qu'il recevoit chaque année par ce moyen, ni tout l'argent que ce système lui a coûté ; mais nous croyons pouvoir assurer qu'il n'est pas un de ces hommes qui ne lui soit revenu, tous frais faits, au moins à six cents livres (1). Or nous mettons en fait que le même argent, versé avec sagesse dans son pays, en y faisant naître le même nombre d'hommes,

(1) Le recrutement étranger coûte par régiment environ six mille écus, et ne produit pour cette somme que de cinquante à soixante hommes.

l'auroit mis en état de tirer tous ses soldats du sein de ses provinces. On assure qu'il est même un excellent projet à cet égard. Nous ne le connoissons pas ; mais la possibilité de la chose ne souffre aucun doute, et probablement il y auroit plus d'une voie d'arriver au même but. Quoi qu'il en soit, voici de très-grands inconvéniens auxquels on remédieroit par-là.

Les Prussiens abusent du principe, que l'officier est l'ame des troupes, et que la discipline peut faire tout exécuter aux hommes. Ce principe est parfaitement vrai ; mais Frédéric II l'étendoit trop loin. Sur la place où ils doivent combattre, quelques hommes que vous ayez, les officiers et les bas-officiers, s'ils le veulent bien, leur feront remplir leur devoir. Mais on ne combat pas tous les jours à la guerre ; et c'est hors du combat que se développe la différence des soldats affidés et de ceux qui ne le sont pas. Si vous avez un grand nombre de mauvais sujets dans votre armée, ils gâteront les autres : aussi devroit-on établir dans toutes les troupes

que l'on veut avoir bonnes, le principe immuable de ne jamais prendre un déserteur ; bien moins encore d'en prendre un de ses propres troupes qui revient (1). Ils ne servent qu'à inspirer à leurs camarades l'esprit de désertion. Ils sont mutins, raisonneurs, indisciplinables, et ces qualités répandues dans vos régimens, peuvent influer sur votre armée même au moment du combat, parce qu'enfin ce n'est que le

(1) C'étoit une loi chez les Romains. Au moins le jurisconsulte Arrius Menander, qui a écrit sur les lois militaires, dit expressément dans le corps de droit de l'empereur Justinien, liv. 49, tit. 16, loi 4, §. 6 : *Un soldat chassé avec infamie, ne doit jamais être reçu de nouveau.* Une coutume qui leur étoit absolument inconnue, et qui ne l'a point été en Allemagne, c'est la restitution de l'honneur perdu, par l'attouchement des drapeaux. Wada, professeur en droit à Kœnigsberg, a écrit une dissertation sur ce sujet. Je trouve dans un morceau intitulé : *Recherches sur les honneurs que les Romains rendoient à leurs drapeaux* (mémoires de la société des antiquités de Cassel), une anecdote singulière à ce sujet, qui indique les procédés qu'on y observoit, » Un pipeur » du régiment hessois de Verschwr, qui avoit été » déclaré infame, demanda la restitution de son » honneur : il étoit brave homme, et s'étoit fort » distingué dans quelques combats. On lui accorda

préjugé qui fait qu'une poignée d'officiers contient et range à l'obéissance votre armée. Or en courant le monde, on se défait des préjugés, et l'on apprend à connoître les choses suivant leurs forces et leurs propriétés réelles. Mais quand de pareils hommes ne seroient pas fort à craindre pour le moment du combat, ils le sont infiniment pour tous ceux qui le précèdent. Ce sont eux qui désertent, et vont instruire l'ennemi de vos mouvemens. Vous

---

» sa demande. Tout le régiment fut assemblé; le » coupable se mit à genoux à vingt pas des dra- » peaux. Comme l'auditeur lui avoit fait un signe » de s'approcher, il s'avança jusqu'aux drapeaux. » Là, les porte-enseignes demanderent : *Qui est là?* « Le coupable répondit : *Un coquin.* — *Que demande-* » *t-il?* interrogea-t-on de nouveau. — *Son honneur perdu*, » répondit le coupable. — *Nous te le rendons au nom de* » *son altesse notre très-gracieux prince*, répondirent les » porte-enseignes ; ils touchèrent son corps des » drapeaux. Après ces demandes et ces réponses, » l'auditeur lut une ordonnance, laquelle défendoit » sévèrement de faire des reproches au réhabilité, ou » d'insulter en aucune manière le nouveau cama- » rade, qui reçut, par la main de son colonel, ses » armes et son habillement, et se joignit à la com- » pagnie. »

ne prenez peut-être pas un vagabond, un déserteur, qui ne vous coûte deux hommes. Si vos gens se trouvent un moment dans le mal-être, un de ces coureurs n'a qu'à dire : *Ah ! que chez les ennemis on est mieux à cet égard !* et vingt soldats vont s'y rendre le même jour : tant il est dans la nature de l'homme de ne voir que les désagrémens de sa situation présente, et les agrémens de sa situation passée !

Les Prussiens, non contens de prendre des déserteurs, des vagabonds, n'ont fait aucune difficulté d'enrôler des malfaiteurs. Feu le landgrave de Hesse répugnoit à punir de mort, et condamnoit la plupart des criminels aux fers et aux travaux publics. De temps à autre, il envoyoit quelques douzaines de ces malheureux à son régiment à Wesel (1), où ils étoient reçus avec plaisir. On n'est pas plus délicat dans les autres corps. Cet ordre de choses peut être tolérable dans les garnisons où la discipline et des arrangemens stables

(1) N° 45.

savent contenir de tels sujets; mais quand les troupes sortent pour aller en campagne, l'effet pernicieux d'une pareille constitution se montre dans toute sa force. On ne peut compter sur rien avec une telle espèce d'hommes; et l'on emploie plus d'art, plus de soins, plus de fatigues pour les retenir, pour conserver parmi eux l'ordre et la discipline, qu'il n'en faut pour se garantir des entreprises de l'ennemi.

Voilà le premier et le plus frappant des inconvéniens du recrutement étranger introduit dans l'armée prussienne. Il en est un autre aussi considérable, quoique moins facile à discerner. L'emploi de recruteur est le plus propre de tous à corrompre. Il faut que ce genre d'hommes ait des relations continuelles avec les excrémens de la société, et qu'ils fréquentent les plus infames réduits. Ils deviennent naturellement libertins, ivrognes, filous, au moins menteurs et astucieux, deux qualités sans lesquelles il est impossible de recruter. Cependant on ne peut

envoyer

envoyer en recrue que des bas-officiers et des soldats sûrs et affidés. Par ce honteux commerce, il se corrompt donc continuellement un grand nombre d'excellens bas-officiers et soldats; c'est-là sans doute une perte fort essentielle.

Précautions contre la désertion.

Ce système de recrutement a rendu dans les états du roi de Prusse les précautions pour arrêter la désertion, en temps de paix, d'une sévérité qui passe toute croyance : voici quelques détails à ce sujet.

D'abord il faut que l'officier qui commande une compagnie, s'attache à connoître, et par ses observations personnelles, et par les ressources de l'espionnage, tous ses soldats; qu'il soit informé avec la dernière exactitude, de leurs inclinations, de leurs entours, de leurs relations. C'est sur cette connoissance qu'il les dispose dans les chambrées, ou dans les quartiers des casernes, pour leur ôter l'envie et les moyens de déserter. En général on distingue dans le militaire de Prusse, les soldats, entre gens surs et ceux qui ne le sont pas.

Il faut entre-mêler ces deux espèces d'hommes dans les quartiers, aux gardes, parmi les sentinelles même, partout enfin, de manière que l'homme sûr contienne toujours le soldat suspect. Mais ce n'est-là que la ligne de démarcation la plus grossière. Les nuances qu'il faut observer pour les mêler convenablement, afin que les gens de la même chambrée ne soient pas trop insupportables les uns aux autres, et que cependant ils ne soient pas trop amis, que le mauvais soldat n'infecte pas le bon, et qu'il ne se forme pas de complots de désertion, sont d'une finesse qui afflige le cœur, fatigue l'esprit, et dont ailleurs on n'a point d'idée. De tous les maux que cet état de choses produit, il naît pourtant un bien, c'est de forcer l'officier à étudier sa compagnie, à la soigner; son intelligence en est aiguisée, au moins quant à la connoissance du cœur humain; et comme l'homme s'attache toujours à ce qui lui coûte de la peine, les rapports des officiers et des soldats en sont plus étroits.

Une seconde précaution, c'est qu'aucun

soldat ne peut sortir des portes de la ville où il réside, sans permission expresse, par écrit, de son capitaine; permission non prodiguée, comme on peut croire, et qu'il est obligé de montrer à la garde. Cette précaution est portée si loin, que si dans une garnison un homme de la taille de soldat, quelque habit qu'il ait, galonné, uni, fût-il même vêtu de la robe d'un ecclésiastique, se présente aux portes, la sentinelle, si elle ne le connoît pas, le mène parler à l'officier de garde.

Il y a d'ailleurs un officier toujours commandé, qui doit avoir un cheval sellé le jour et la nuit, pour courir après les déserteurs. Dès qu'on s'apperçoit qu'il manque un homme, on tire un coup de canon. A ce signal tous les villages d'alentour sont obligés de battre l'estrade pour ramener l'homme mort ou vif. On paie dix écus à celui qui le rend; et malheur au cœur pitoyable qui tenteroit de faire évader le déserteur, et de le soustraire à la peine qui l'attend! un tel service seroit rigoureusement puni. Les visites, les

appels, les courses continuelles qu'occasionne cette manière d'être, fatiguent extrêmement les officiers et les bas-officiers, sur qui roule la plus grande charge de cet objet. Enfin, pour obliger tout le monde à la surveillance la plus inflexible, dès qu'il y a un déserteur, le commandant de la compagnie, et l'officier de garde ou d'inspection, sont mis aux arrêts sans autre information, parce qu'on suppose toujours qu'il y a négligence de leur part, et que s'ils avoient tenu la main à ce que leurs inférieurs observassent exactement tout ce qui leur est prescrit, cet accident n'auroit pas eu lieu. En général tout le système prussien porte sur l'inflexible et rigoureuse observation de ce principe indispensable, que la pression de la discipline doit aller de haut en bas : le chef du régiment pèse sur les officiers de l'état major ; ceux-ci sur les capitaines; les capitaines sur les subalternes ; les subalternes sur les bas-officiers, qui contiennent à leur tour le soldat.

Il est sans doute parmi les étrangers

au service de prusse, bien des hommes pris par ruse, et par des ruses vraiment infernales; mais ce n'est pourtant jamais là que le petit nombre : les autres s'enrôlent sur les belles paroles et les promesses que leur présentent très-légitimement les recruteurs. Ce sont donc les étrangers qui, dans la règle, sont les enrôlés de bonne volonté au service prussien; et cependant c'est principalement contre eux que se prennent les précautions que nous venons d'indiquer. A la vérité un étranger devient quelquefois un homme sûr, tandis que certains nationaux ne le sont pas; mais ce n'est pas la règle, c'est toujours l'exception : ce n'est donc pas la manière d'enrôler les nationaux qui répand l'esprit de désertion parmi les troupes prussiennes, mais bien plutôt ce cloaque d'étrangers rassemblés de tous côtés à grands frais. Un autre fait vient à l'appui de notre opinion, c'est que dans la cavalerie, dans les dragons et dans les hussards, où l'on n'a presque point d'étrangers, et où tous les hommes sont tirés,

bon gré malgré, du canton, la désertion est infiniment plus rare, les précautions sont beaucoup moindres.

Influence politique du recrutement national.

Mais il est temps de considérer politiquement l'influence des recrutemens nationaux, ou plutôt de l'immensité de l'armée prussienne, sur la prospérité de l'état.

Les états prussiens ont tout au plus cinq millions quatre cent mille habitans. Si l'on admet que le quart environ soit en âge de porter les armes, on aura un million trois cent cinquante mille sujets propres à recruter l'armée.

Nous avons vu que toute l'armée prussienne, en ne comptant que les seuls combattans, forme le nombre de cent quatre-vingt-dix mille hommes. Si l'on suppose dans cette armée trente mille étrangers, et certainement elle n'en renferme pas davantage, on trouvera que dans la monarchie prussienne, de dix-sept hommes en état de porter les armes, deux sont soldats. C'est beaucoup assurément, et doublement beaucoup, tant pour le recru-

tement que pour l'entretien de ces hommes, qui pèsent à tant d'égards sur le pays, ainsi que nous le ferons voir ailleurs; car il s'agit uniquement ici du nombre d'individus que cet ordre de choses enlève.

Voyons d'abord comment les états du roi de Prusse sont distribués par cantons entre ses régimens. Cet examen nous conduira à des résultats d'autant plus évidens, qu'ils découleront naturellement des faits.

L'armée prussienne consiste en cent dix bataillons d'infanterie de ligne, trente-six bataillons de régimens de garnison, et là sont compris tous les bataillons de grenadiers. De ces cent dix bataillons, il y en a quatre dont le recrutement se répand sur toute l'armée. Ce sont les trois des gardes, et celui des gardes-grenadiers; six en garnison à Wesel, qui n'ont point de cantons; deux dont il est dit qu'ils tirent leurs recrues du canton du roi (1); et enfin deux

(1) Il est dit dans l'ouvrage sur la Silésie, et nous l'avons déjà rapporté, que le district où se fait la toile dans cette province, est libre de l'enrôlement, et que c'est plus par une espèce de distinction, et

dont il est encore dit que le roi leur fournit les recrues. Si c'est du même canton, voilà deux bataillons de plus qui retomberoient sur la Silésie. Voyez à cet égard la note suivante de la page; mais comme le fait que nous y rapportons est incertain, nous les omettrons, les considérant comme s'ils formoient, avec les autres, une charge générale sur tous les états du roi. Des trente-six bataillons de garnison, deux encore n'ont point de canton, à savoir, celui de Gueldres et celui d'Embden.

Avec l'augmentation générale de vingt hommes par compagnie sur toute l'infanterie de ligne, chaque bataillon est, tout compris, de neuf cent quatre-vingt-cinq hommes, et le bataillon de garnison de sept cents.

---

nominalement qu'en réalité, que ce district est affecté pour canton aux gardes; mais il est certain que les gardes se recrutent absolument d'hommes pris sur toute l'armée, dont il y a toujours un dépôt qu'on nomme les *unrangirte*. C'est donc ce district qui se nomme canton du roi, parce qu'il s'en est reservé l'inspection particulière, pour le ménager en raison de son grand prix. On voit que ces deux bataillons chargent encore le département de la Silésie.

L'artillerie est de quarante-trois compagnies, que nous évaluons à huit mille trois cent quatre-vingts hommes, pour faire un compte rond. Elle est répartie sur la Marche électorale, sur la nouvelle Marche et sur la Prusse occidentale. Nous admettrons que la nouvelle Marche fournisse treize cent quatre-vingts hommes, et les deux autres provinces chacune trois mille cinq cents.

Les cuirassiers forment soixante-trois escadrons : chacun est de cent soixante-douze hommes (1). Il faut décompter les trois des gardes du corps, qui pèsent sur toute l'armée.

---

(1) Il ne peut y avoir qu'une très-petite erreur dans ce calcul, si même il en est. Un régiment étant composé de soixante-dix bas officiers, douze trompettes, desquels il faut ôter le timballier et le maître trompette, restent dix; et sept cent vingt maîtres; de plus cinq fraters; dix maréchaux ferrans; ce qui fait un total de huit cent quinze, qui produit un escadron de cent soixante-trois hommes et cent quarante-huit chevaux. Il en est de même des dragons, qui n'ont que cent soixante hommes par escadron.

Les dragons forment soixante-dix escadrons, chacun de cent soixante-dix-sept hommes, et qui tous sont distribués en cantons.

Enfin de cent escadrons de cavalerie légère, chacun a cent cinquante-un hommes (1), tout compris; cinquante n'ont point de cantons, et nous ne les faisons pas entrer en ligne de compte ici.

A la vérité on peut supposer que les régimens qui n'ont point de cantons, tirent la plupart de leurs hommes des environs de leurs quartiers; mais nous ne nous arrêterons pas à cette considération, et nous regarderons ces régimens, ainsi que les troupes légères à pied, et en un mot tout ce qui n'a pas de canton déterminé, comme pesant à cet égard sur la monarchie en général.

Suivant ces élémens, le total des troupes réparties en cantons, formera en hommes, et par conséquent en quantité

(1) Plus exactement cent quarante-six hommes, et cent quarante-quatre chevaux par escadron.

proportionnelle des recrues à livrer la somme suivante :

96 bataillons d'infanterie de ligne à.....	985	hommes	94560
34 bataillons de garnison à.....	700	....	23800
60 escadrons de cuirassiers à.....	172	....	10320
70 escadrons de dragons à.....	177	....	12390
50 escadrons de hussards à.....	151	....	7550
43 compagnies d'artillerie.....			8380
TOTAL....			157000

La Prusse orientale a reçu dans la répartition, dix bataillons d'infanterie, huit de garnison, 30 escadrons de dragons.

10 bataillons d'infanterie..	9850	hommes
8 bataillons de garnison..	5600	
30 escadrons de dragons..	5310	
TOTAL.....	20760	

Cela fait $\frac{2}{11}$ de l'armée répartie, et cette province contient $\frac{2}{12}$ de la population.

La Prusse occidentale a reçu

12	bataillons d'infanterie...	11820 hom.
4	bataillons de garnison...	2800
10	escadrons de hussards..	1510
3500	hommes d'artillerie....	3500
	TOTAL...	19630

Cela fait $\frac{1}{8}$ de l'armée répartie, et la province ne contient que $\frac{1}{10}$ de la population.

La Poméranie a reçu pour contingent,

12	bataillons d'infanterie..	11820 hom.
1	bataillon de garnison..	700
$2\frac{1}{2}$	escadrons de cuirassiers	430
$17\frac{1}{2}$	escadrons de dragons...	3100
	TOTAL...	16050

Cela fait $\frac{4}{39}$ de l'armée répartie, et elle n'a que $\frac{4}{48}$ de la population.

La nouvelle Marche a pour contingent,

5	bataillons d'infanterie..	4925 hom.
10	escadrons de dragons..	1770
	TOTAL...	6695

Cela fait $\frac{3}{71}$ de l'armée répartie, et la province a $\frac{3}{63}$ de la population.

Les troupes réparties sur la Silésie consistent en

25 bataillons d'infanterie..	24625	hom.
16 bataillons de garnison..	11200	
25 escadrons de cuirassiers..	4300	
10 escadrons de dragons....	1770	
40 escadrons de hussards...	6040	
TOTAL...	47935	

Cette province, qui contient tout au plus les $\frac{3}{11}$ de toute la population des états prussiens, entretient les $\frac{3}{10}$ de l'armée.

La Marche électorale a pour sa part

17 bataillons d'infanterie..	16745	hom.
4 bataillons de garnison..	2800	
Artillerie	3500	
18 escadrons de cuirassiers.	3096	
$2\frac{1}{2}$ escadrons de dragons.	440	
TOTAL...	26581	

La Marche fournit donc des recrues à un grand sixième de l'armée, et elle ne

contient qu'un foible septième, ou $\frac{4}{29}$ de la population.

Le duché de Magdebourg a reçu en répartition

7 bataillons d'infanterie...	6895	hom.
1 bataillon de garnison....	700	
7 escadrons de cuirassiers.	1205	
TOTAL...	8800	

C'est $\frac{1}{18}$ de l'armée répartie, et le pays de Magdebourg ne contient pas tout-à-fait $\frac{1}{19}$ de la population.

La principauté de Halberstadt a des recrues à fournir à

2 bataillons d'infanterie...	1970	hom.
7 escadrons de cuirassiers..	1204	
TOTAL...	3174	

Ce qui forme un peu plus que $\frac{1}{10}$ de l'armée répartie, et elle contient $\frac{1}{43}$ de la population.

La principauté de Minden a pour sa part

2 bataillons d'infanterie...	1970	hom.

Cela fait $\frac{1}{80}$ de l'armée, et elle ne contient que $\frac{1}{93}$ de la population générale.

Le comté de Ravensberg a également

2 bataillons d'infanterie. . 1970 hommes.

Mais le comté de la Marck concourt à la fourniture des recrues de ce régiment; c'est pourquoi nous les réunirons ici, et alors les deux provinces ont sur leur répartition

4 bataillons d'infanterie. . 3940 hommes.

Ce qui fait $\frac{1}{40}$ de l'armée, et elles contiennent $\frac{1}{27}$ de la population.

Telle est la situation des choses, à cet égard, dans les états du roi de Prusse, et l'on ne sauroit s'empêcher de reconnoître l'influence fâcheuse de cette grande armée sur la population, en ce que les provinces les plus chargées de recrutemens sont aussi les moins peuplées. Les comtés de Ravensberg et de la Marck, la principauté de Halberstadt, la nouvelle Marche et la Prusse orientale, sont les seuls pays où la proportion de la population surpasse celle de la répartition militaire. Aussi les trois premières provinces, sans aucuns

secours de leur souverain, surpassent-elles de beaucoup toutes les autres en population. La prospérité de la nouvelle Marche paroît s'élever ; le royaume de Prusse est en bonne situation, et si vous tenez compte des inconvéniens d'un climat rigoureux, vous trouverez que cette province est proportionnellement une des plus peuplées.

Mais il faut considérer que ce n'est pas seulement le nombre des recrues que le pays livre, qui l'énerve et l'épuise : ce sont les charges de tout genre qui résultent de ce nombreux militaire, les fournitures de logemens et d'ustensiles à la charge des villes, les fourrages, les pâtures, etc. à celle des campagnes, sans compter les vexations particulières, dont la somme et l'influence ne sauroient s'évaluer. Peut-être ne sera-t-il pas inutile de rechercher le pour et le contre à cet égard.

D'abord les recrues sont des hommes que l'on arrache à la charrue, et non-seulement ils sont enlevés à la culture, mais ils retombent encore sur elle, puisqu'il

puisqu'il faut qu'elle fournisse à leur entretien.

A cela on répond, que le roi de Prusse a tempéré ce grand inconvénient par un arrangement particulier. En temps de paix, ce sont les étrangers, ou ceux qui n'ont ni propriétés, ni travail, qui restent dans les garnisons et font le service. Ceux qui savent quelque profession, ou qui peuvent aider utilement, soit leurs parens, soit quelque propriétaire cultivateur, ont tous des congés pendant dix mois et demi, et ne viennent aux régimens que durant les temps d'exercice.

Sans doute cette réponse a quelque poids; et il faudroit être injuste pour ne pas reconnoître que cet arrangement rend la grande armée du roi de Prusse infiniment moins pernicieuse au pays, qu'elle ne le seroit sans cela. Tous les détails de ce procédé sont très-sages. Le capitaine tire toute la paie du semestrier; ainsi rien de plus facile à obtenir qu'un semestre. D'un autre côté, le capitaine doit, sous peine de cassation inévitable,

garder assez d'hommes à la compagnie, pour que le soldat ait trois jours de repos contre un de garde. Il n'en est point là comme dans quelques autres services, et nommément celui de Hanovre, où le capitaine ne tire point la solde du semestrier, mais où l'on en déduit les gardes qu'il seroit obligé de faire, payant d'ailleurs, selon un médiocre tarif, celle qu'un autre soldat monte à sa place. Là, les soldats montent cinq ou six gardes de suite pour ce misérable gain, et se ruinent ainsi la santé.

Nous soutiendrons cependant toujours, que l'arrangement prussien a de grands inconvéniens, qu'il ouvre la porte à une infinité d'abus.

Premièrement, les hommes qu'on devroit prendre de préférence pour soldats, dans une armée disproportionnée aux forces naturelles d'un pays, sont ceux qui, n'ayant rien et ne sachant point de métier, sustentent une vie précaire du travail journalier de leurs mains. L'état, en en faisant des soldats, leur assureroit

une subsistance, et ménageroit des ouvriers plus habiles, des hommes dont le temps est plus précieux. Le capitaine, au contraire, pour être sûr d'avoir toujours le nombre de semestriers qu'il désire, dédaigne ces hommes sans profession. Ou il les métamorphose en étrangers, et les prend sur ce pied dans sa compagnie; ou il tâche de les faire passer dans un des régimens qui, n'ayant point de cantons, sont obligés de tout prendre; ou bien même il connive à ce que ces hommes s'affranchissent de la nécessité d'être soldats, et il tire à leur place des hommes du canton qui ont quelque bien, ou dont le travail, soit à la campagne, soit dans les villes, est précieux : or il le peut toujours, puisque le canton est obligé de lui fournir le nombre de nationaux qui lui manquent. Certes, quand cette manœuvre n'auroit d'autre inconvénient que d'ôter à l'agriculture et à l'industrie des mains utiles au moins pendant deux mois de l'année, ce ne seroit pas un médioere mal; mais elle devient

en outre une source féconde d'oppression pour l'agriculteur : voici comment.

Un paysan qui a quatre ou cinq enfans, en enverroit deux ou trois pour servir de valets de ferme chez ses voisins, ou même au dehors, et il seroit délivré du poids de leur entretien. De cette façon, la distribution des mains laborieuses se feroit au moins avec égalité. Mais personne ne veut un soldat pour valet d'agriculture, parce qu'il faudroit se passer de lui pendant deux mois ; et quels mois encore ! D'ailleurs de tels valets sont infailliblement insolens et peu travailleurs ; mais le capitaine qui n'a pris cette sorte d'hommes que pour les envoyer en semestre, parce qu'il sait que leur père peut les nourrir, veut qu'ils y aillent. Il ne peut pas les y obliger sans doute ; mais s'ils s'obstinent à rester, on les rouera tellement de coups, qu'à moins que les parens n'eussent des cœurs de fer (et ce n'est pas dans le peuple que ceux-là se trouvent), ils aimeroient mieux s'épuiser que de laisser leurs enfans à la compagnie. Ils vont donc en semestre, ne gagnent

pas ce qu'ils coûtent, et achèvent ce que les impôts directs et indirects avoient oublié. Outre cela, si le capitaine est avide, il voudra que le semestrier rapporte des bas, des souliers, des culottes de toile, pour lui épargner toutes ces nippes que l'on nomme les petites pièces de l'uniforme, et de la livraison desquelles le capitaine est chargé.

Dans la cavalerie, c'est encore pis. Le fils revient avec son cheval chez son père. Il est vrai que le capitaine est obligé de lui en payer le fourrage; mais on sent bien que le père doit nourrir le cheval de son fils, ou que celui-ci lui volera le fourrage pour épargner cet argent, et cependant tenir son cheval en bon état. En un mot, il n'y a guère que l'artisan qui échappe à cette oppression : lorsque son fils revient, il se met à travailler de son métier, et gagne sa subsistance. L'artisan retire même du système que nous développons, cet avantage, que le capitaine cherche à procurer de l'ouvrage à chacun de ses soldats, tant nationaux qu'étrangers, dès

qu'il a quelque industrie, pour en faire un semestrier : ainsi, le grand poids de cet arrangement tombe sur le cultivateur.

Secondement, le soldat semestrier qui ne retire aucun avantage du service, n'y est point attaché, et ne le regarde que comme une charge.

Troisièmement, le soldat qui ne peut pas prendre de semestre, devient odieux au capitaine, et en est souvent maltraité comme un homme à charge. Que si pour éviter ces mauvais traitemens, il prend un semestre, il existe misérablement, il fait toutes sortes de mauvaises manœuvres pour vivre.

Quatrièmement, on force souvent les artisans et les cultivateurs à prendre chez eux des soldats pour les faire travailler, et ces mauvais ouvriers sont une vraie surcharge, une ruine pour leurs hôtes.

Voilà quelques-uns des abus et des principaux inconvéniens de la méthode prussienne à cet égard. Nous savons bien qu'on nous accusera de montrer la nature humaine en noir : mais, hélas ! ce n'est pas en

flattant les hommes qu'on peut leur être utile ; c'est en les instruisant.

Ajoutons que ce seroit une erreur considérable de croire que ce renvoi des semestriers dans leurs foyers, répare en entier le mal produit par une trop grande armée. Les deux mois que tout ce qui est soldat passe au régiment, sont les plus précieux de l'année pour les travaux de la campagne. C'étoit une grande charge pour l'état, que quelques provinces ressentoient plus douloureusement que les autres.

Frédéric assistoit à toutes les revues, où il rassembloit les troupes dans des camps, et leur faisoit exécuter de grandes manœuvres. La mi-mai étoit la saison de celles de Berlin et de Potzdam ; sur la fin du même mois, et dans celui de juin, venoient celles de Magdebourg, de la Poméranie, de la Prusse royale et de la Prusse polonoise ; au mois de juillet, le roi passoit en Silésie : tel fut l'ordre auquel il fut fidèle pendant quarante-quatre ans, sans que sa santé lui ait désobéi une seule fois pour ces grandes courses.

Les provinces où les revues tomboient, soit dans le temps de la fenaison, soit dans celui de la récolte, souffroient le plus sans doute; mais celles qui rassembloient leurs semestriers en avril et en mai, perdoient toujours un grand nombre de bras utiles lors des semailles et de la culture des jardins. Ainsi chaque province enduroit une perte de ses bras dans les temps les plus précieux.

On a dit que les garnisons faisoient vivre les petites villes où elles étoient, et donnoient du prix aux logemens et aux denrées. Cela est vrai. Mais ces villes paient ces mêmes quartiers, et par conséquent on ne fait que leur rendre ce qu'on leur prend, opération toujours incomplète et fâcheuse. Sans doute, elles se seroient trouvées dans l'impossibilité physique de payer les mêmes tributs, sans la compensation de la consommation des troupes; mais si on leur avoit laissé leur argent, et qu'elles eussent été affranchies de la charge militaire, elles auroient fleuri infiniment davantage. Et c'est à cet égard

que la Marche, qui contient le plus de soldats, est particulièrement chargée ; car, outre les troupes auxquelles elle doit fournir les recrues, elle a encore dans son sein les quatre bataillons des gardes, avec leur dépôt et leurs invalides, qui forment un nombre considérable ; le régiment numéro trente-cinq, les trois escadrons des gardes-du-corps, et dix escadrons de hussards. Notez encore que ces derniers tirent la plus grande partie de leurs recrues de Berlin et de ses environs. Voilà sans doute une des raisons pour lesquelles cette même Marche, malgré les accroissemens énormes de la ville de Berlin, n'a pu s'élever à aucun degré marqué de prospérité, comme nous l'avons démontré dans le livre second.

La Poméranie a aussi dix escadrons de hussards en quartier, outre les troupes de sa répartition : il en est de même de plusieurs autres provinces.

Observons encore que la cavalerie fait sur les provinces prussiennes une charge toute particulière, et infiniment oppressive.

Nous n'avons parlé que des hommes dans l'énumeration que nous avons faite de la répartition de l'armée : mais si l'on vouloit évaluer exactement le poids que porte chaque province, il faudroit distinguer la cavalerie de l'infanterie.

La Silésie renferme un tiers de toute la cavalerie ; la Prusse orientale, le grand quart ; l'occidentale, un vingt-quatrième ; la Poméranie et la Marche, un huitième chacune ; la nouvelle Marche, un vingtième ; le pays de Magdebourg, un vingt-quatrième ; et le pays de Halberstadt, un quarante-huitième. Les provinces de Westphalie n'ont pas un seul escadron à nourrir.

Les charges de la cavalerie sont de plus d'une espèce : il y en a de légitimes et d'abusives. Les légimes sont celles-ci :

1°. La province est obligée de livrer les fourrages à un certain prix. De là naît un grand abus ; les chefs achètent dans leur canton une quantité de fourrage qu'ils peuvent faire charier où il leur plaît dans leurs quartiers ; ils exigent des paysans de l'ouest de transporter les fourrages achetés,

au dernier de leurs quartiers à l'est, et réciproquement : c'est une distance de trois, quatre à cinq milles d'Allemagne. Pour se racheter de cette longue et pénible corvée, les paysans abonnent avec les officiers le transport. Ceux-ci font alors voiturer les fourrages par les plus courts chemins, et gagnent ainsi quelques gouttes du sang des peuples.

2°. La charge des semestriers, très-oppresive pour les cantons d'où l'on tire les recrues, et qui la portent. D'ailleurs les semestriers des régimens qui n'ont point de cantons pèsent sur la généralité des paysans.

3°. Les pâtures. Chaque régiment de cavalerie, sous prétexte de santé, mais au fond pour épargner l'argent des fourrages, envoyoit ses chevaux pendant deux mois de l'été en pâture. Ce n'étoient cependant pas les provinces où le régiment est en quartier qui souffroient toujours de cet arrangement ; car les régimens envoyoient souvent leurs chevaux assez loin : ce sont celles qui abondoient en pâturages.

Ainsi ce n'est pas absolument d'après les escadrons qu'une province contient, que l'on doit calculer sa part de cette espèce de dommage. Nous croyons, par exemple, que la nouvelle Marche et la Prusse occidentale fournissoient des pâtures, l'une à plus de douze et l'autre à plus de dix escadrons qu'elles ont en quartier. Bien des escadrons de la Marche y envoyoient leurs chevaux. On sent que ce mauvais arrangement ôtoit, et qui plus est, détruisoit en partie une grande portion de la nourriture des bestiaux ; et voilà pourquoi, sans doute, des pays où ils devoient abonder, n'en ont, comme nous l'avons vu, qu'une si médiocre quantité. Or sans bestiaux, point de bonne agriculture. On dit que l'abolition de cette servitude coûtera au roi régnant une somme annuelle de six cent mille livres : certes, il ne fera jamais d'emploi d'argent plus productif; et ce léger sacrifice d'un revenu désastreux, vaudra des millions à son pays.

Influence des garnisons sédentaires.

Il nous reste à examiner si la méthode de laisser à jamais les régimens dans les

cantons d'où ils tirent leurs hommes, vaut mieux que le changement de quartiers jusqu'à présent usité en France. Ceux qui soutiennent ce dernier système, prétendent que le soldat sédentaire devient bourgeois ou paysan plutôt que militaire. Mais cela même est-il donc un mal? le soldat n'en prend-il pas d'autant plus d'attachement au pays qu'il sert? et n'est-ce pas, dans le régime prussien, le correctif de l'enrôlement étranger? Les soldats tirés du dehors, pour peu qu'ils aient quelque industrie, forment des liaisons là où ils se trouvent. Ces liaisons sont pour la vie, et par conséquent ils s'y attachent, restent, et deviennent de bons serviteurs. Que la bonne discipline maintienne l'esprit du soldat, et ses liaisons dans les lieux qu'il habite ne seront que salutaires; les victoires de Frédéric II en sont un assez sûr garant.

Cette méthode a d'ailleurs des avantages nombreux. Les hommes d'un régiment étant tirés de la même province, s'entreconnoissent tous : cela adoucit considéra-

blement leur existence, et cette sorte de confraternité est utile le jour du combat. Peut-être auroient-ils un esprit de corps encore plus parfait, si l'on donnoit aux régimens le nom de leurs districts plutôt que celui de leurs chefs. L'expérience a prouvé que les régimens sont moins sujets à se débander sous le régime prussien, et plus faciles à retrouver, parce qu'ils retournent presque tous dans leurs provinces. A la bataille de Breslau, la prise de cette ville fut une des suites de cette défaite. Onze bataillons de régimens silésiens qu'on y avoit jetés, s'étoient entièrement débandés ; quand ils sortirent de Breslau, ils ne formèrent tous ensemble que quatre cents hommes, y compris les officiers et les bas-officiers. A peine Frédéric II eut-il gagné la bataille de Leuthen, et repris possession de la Silésie, qu'il fut en état de rétablir ces bataillons, parce que tous les fugitifs étoient au canton.

D'un autre côté, la méthode des quartiers fixes rend la vie moins dure à l'officier. Le subalterne est mal payé en Prusse

comme ailleurs. Si on le forçoit à voyager, comment vivroit-il? Le capitaine est à son aise; mais c'est un homme d'un certain âge, à qui les révolutions subites de séjour et d'habitudes ne sauroient convenir en temps de paix.

Enfin c'est une grande économie pour l'état. Peut-être ce qu'il en coûte au roi, au militaire et au pays pour les quartiers mobiles, suffiroit-il en France (1) pour rassembler tous les ans un camp dans chaque province, comme on fait en Prusse; et il n'y a pas la moindre comparaison entre l'utilité immense de ces camps d'exercice, et l'avantage très-problématique des garnisons ambulantes. L'exemple des troupes prussiennes prouve assez, et que les quartiers sédentaires n'alourdissent ni n'amollissent une armée,

(1) L'excellent officier dont j'ai parlé plus haut, et qui plus qu'aucun autre homme que je connoisse en France, a réfléchi sur son métier, M. le marquis de C..., nous a assuré que cette idée lui étant venue lorsqu'on cessa les rassemblemens, il fit la balance, et la trouva suffisante, en supposant même le mouvement circulaire de quatre an en quatre ans.

et que les camps d'exercice sont le meilleur, ou plutôt l'unique moyen d'instruction pratique pour l'officier, et sur-tout pour l'officier général.

Moyens et avantages de recruter l'armée de son propre sein.

Après ces détails longs, mais importans, sur les inconvéniens de la grande armée prussienne, et les moyens de la recruter, et sur leurs compensations, il conviendra de dire un mot du projet de la recruter de son propre sein, avec beaucoup moins de frais que n'en exigent les recrues étrangères. Voici la substance de ce projet salutaire, que l'on attribue au général de Rohr, officier très-instruit.

On accorde aisément en Prusse aux soldats la permission de se marier. On pense avec raison que, communément parlant, ils en deviennent beaucoup plus rangés, plus heureux, plus attachés au service; il y a par conséquent beaucoup de soldats mariés. Sans doute ces mariages ne sont pas aussi féconds que ceux des autres classes, parce que toutes les femmes de soldats ne sauroient, vu leur grand nombre, assez gagner pour se mettre à l'aise,

l'aise, et sur-tout parce qu'elles le peuvent moins encore, lorsqu'elles ont des enfans en bas-âge. Ces deux causes font que la mortalité est proportionnellement plus grande parmi les enfans des soldats que parmi les autres. Mais si l'état en prenoit soin, cette plus grande mortalité cesseroit ou diminueroit, et les mariages des soldats deviendroient plus féconds Que faudroit-il pour cela? bien moins peut-être que la moitié de ce que coûtent les recrues tirées annuellement de l'étranger. Eh! n'est-ce donc pas un gain aussi réel, d'arracher des enfans à la mort, à la misère, et d'en faire des hommes, que d'attirer par toute sorte d'artifices, des hommes faits de leur pays, pour les transporter chez soi? Ces enfans ne vous seront-ils pas attachés par tous les sentimens possibles? Et comment ces hommes trompés et misérables ne vous maudiroient-ils pas? Quelle différence ne seroit-ce pas pour la constitution de l'armée prussienne? A présent elle renferme dans son sein une race d'hommes qui sont de vrais ennemis,

qui non-seulement désertent à la première occasion, mais qui en font déserter une foule d'autres. Aussi à peine une armée prussienne sort-elle de ses quartiers, qu'elle fond à un point inconcevable; et ce n'est même qu'après avoir éprouvé ce fâcheux accident, qu'elle devient bonne et affidée.

Nous venons de détailler avec soin le foible de l'armée prussienne, qui est son influence fâcheuse sur la population, et l'inconvénient des recrutemens étrangers. Presque tout le reste est superbe, et peut-être le dernier effort de la sagacité humaine en ce genre. Examinons d'abord sa formation.

Formation de l'armée prussienne.

Le bataillon est composé de cinq compagnies de fusiliers. Chaque compagnie est de cent quarante-deux factionnaires; et celle des régimens qui ont dû avoir quarante hommes d'augmentation par compagnie, de cent soixante-deux, ce qui fait cinquante-quatre files, mais il y a quatorze bas-officiers par compagnie; cela seul rend l'armée prussienne infiniment supérieure en bonté à celle des Autrichiens,

où les compagnies sont au moins aussi fortes, et n'ont que six bas-officiers. Ceux du service de Prusse sont d'ailleurs supérieurement bien dressés, choisis et tenus. On leur inspire un point d'honneur; les officiers les traitent poliment: la discipline militaire a exigé, à la vérité, qu'on les assujettît à la correction des coups de plat d'épée; mais elle s'inflige très-rarement, et seulement pour des cas graves. Il y a dans chaque compagnie un bas-officier gentilhomme, qui passe à son tour au rang d'officier; c'est le porte-enseigne. Personne ne devient officier qu'il n'ait occupé ce poste pendant plusieurs années; aussi les bas-officiers prussiens sont-ils, généralement parlant, d'excellens sujets. A une des batailles de la guerre de sept ans, il y eut un régiment si maltraité, qu'il perdit presque tous ses officiers. Alors les bas-officiers prirent le commandement des pelotons, et le régiment fit très-bien sous leurs ordres. Le roi leur fit dire de demander une grace pour leur bonne conduite: ils se réunirent à solliciter la distinction

de porter des dragonnes d'argent à leurs sabres, comme les bas-officiers du premier bataillon des gardes.

Le bataillon prussien est composé de cinq compagnies, non compris les grenadiers, qui sont subdivisés, toutes les fois que le bataillon se rassemble, en huit pelotons et quatre divisions : c'est un vice que le feu roi connoissoit ; mais il disoit que les officiers et bas-officiers y étoient accoutumés, et il n'aimoit pas les changemens. Les compagnies de la droite rangent de droite à gauche ; celles de la gauche, de gauche à droite ; et celles du centre, des deux ailes vers le centre. Les bataillons de grenadiers n'étant composés que de quatre compagnies, ont quatre divisions et huit pelotons.

Il y a quatre officiers par compagnie. Ce nombre est suffisant. Douze se rangent sur le front. Le major et l'adjudant sont à cheval, et les cinq à six autres sont derrière, avec nombre de bas-officiers, pour veiller à l'ordre de ce côté.

Par un principe très-sage, on ne fait

jamais officier un vieux bas-officier. Un tel bienfait embarrasse le plus souvent celui qui le reçoit, et il est rare qu'il ne vicie pas l'esprit du corps d'officiers, ne fût-ce qu'en le ravalant par le ridicule d'un mauvais ton, ou mettant une distance entre gens du même grade.

Il y a peu d'officiers dans l'armée prussienne qui aient un rang supérieur à leur place réelle, excepté cependant un assez grand nombre de capitaines dans les troupes à cheval, qui ont le rang de major (1); de sorte qu'en général, dans cette armée, chacun est à sa place, et tire les émolumens attachés au genre de service qu'il rend. Ce système coupe court aux prétentions, à l'envie, aux vanités, aux disputes de rang. Mais il ne s'agit proprement ici que de la constitution militaire de l'armée; et à ce sujet nous ferons observer que la cavalerie, les dragons et les hussards,

(1) Quoique leur rang soit tel dans l'armée pour l'avancement, ils sont néanmoins capitaines, et en font les fonctions.

sont formés tous également sur le principe d'une sage épargne, mais non pas d'une parcimonie absurde. Le nombre des officiers n'est pas énorme ; il est suffisant. Les régimens sont nombreux, pour épargner la trop grande quantité d'états-majors; mais ils ne le sont pas trop. En revanche, il y a par-tout un nombre de bas-officiers suffisant pour aider les officiers à maintenir l'ordre dans toutes les occasions de guerre.

Solde et entretien.

Voici quels sont la solde et les frais qu'exige l'entretien de l'armée prussienne.

La paye du fantassin est de cinq sous par jour, sans aucun pain. On sent que les impôts indirects lui enlèvent encore une partie de cette très-modique solde. Le cavalier a quelque chose de plus, et on lui paie la ration au moins lorsqu'il est en semestre ; mais comme il est chargé de la ferrure de son cheval, il lui reste peu.

La paye de l'enseigne est de quarante-deux livres par mois ; mais on en décompte quinze pour son équipement. Au moyen de cette somme, il reçoit tous les

ans un uniforme complet, du drap pour veste et culotte, un chapeau, une paire de gants de service, une paire de guêtres, une dragonne, et même un ruban de queue et une rosette. Il est des régimens dont l'uniforme est plus beau, plus riche que les autres; mais cela n'influe ni sur les fournitures, ni sur le décompte. Ainsi le porte-enseigne est réduit à vingt-sept livres par mois; mais on lui paie son logement sur un pied qui n'est pas égal pour tous les régimens, et qui se règle suivant les prix de l'endroit où ils sont en quartier. Ce sont les villes qui soldent cet argent, que l'on nomme en Allemagne *le service*. Ensuite l'enseigne peut prendre un soldat de la compagnie pour domestique; le capitaine est obligé de le lui donner, et il ne lui coûte qu'une bagatelle, parce que ce soldat retire sa paye.

Le premier lieutenant, outre ses appointemens d'un peu moins de cinquante francs par mois, reçoit aussi dix-huit livres du capitaine dont il surveille la compagnie. On voit qu'un officier prussien

n'est jamais à son aise qu'il ne soit capitaine, et cela est très-sage. Vous donneriez la solde d'un général aux jeunes officiers, qu'ils n'en seroient pas plus riches ; et la jeunesse n'est-elle pas dans la saison où tout est bon, pourvu qu'on ait de quoi vivre ? C'est lorsqu'on avance en âge qu'il est nécessaire d'avoir une existence aisée, et les jouissances que donne l'argent. Un très-bon arrangement encore, est que ce bien-être commence dès qu'on obtient la compagnie. Si on l'eût remis à une époque plus reculée, et attaché exclusivement à la possession d'un régiment, trop peu d'individus pouvant espérer d'y parvenir, on en auroit été découragé. Mais après vingt ou vingt-cinq ans de service, à l'âge de quarante ou quarante-cinq ans, chaque officier peut espérer d'être à son aise, riche même ; et l'on ne sauroit croire combien cette perspective attache au service prussien.

Ce bien-être n'augmente pas infiniment les frais du roi, parce qu'on donne la paye des semestriers, au moins en grande partie,

aux capitaines; parce qu'on fait chaque officier de l'état-major, et même chaque officier-général, propriétaire d'une compagnie; parce qu'on accorde au chef d'un régiment certains revenant-bons fixes, tirés de l'état déterminé pour le régiment. Le roi de Prusse a même considérablement épargné sur l'armée dans ces derniers temps, et voici comment.

Du rang de colonel, on passe à celui de général-major, qui répond à ce que nous nommons maréchal de-camp. Ensuite viennent les lieutenans-généraux de cavalerie ou d'infanterie. Entre ce grade et celui de feld maréchal, qui répond à ce que l'on nomme maréchal de France, les Prussiens en ont un intermédiaire, qu'on appelle général en chef de l'infanterie ou de la cavalerie. Telle est la hiérarchie des officiers-généraux.

Avant et pendant la guerre de sept ans, le roi de Prusse, quoique son armée fût beaucoup moins forte qu'aujourd'hui, avoit quatre feld-maréchaux, grand nombre de généraux d'infanterie et de cavalerie,

et des lieutenans-généraux en proportion. Il a laissé éteindre toutes les places de feld-maréchaux, et cette suppression seule lui a valu une épargne de six cent mille livres. Il n'a eu que deux généraux d'infanterie, non compris les princes de son sang, et un général de cavalerie; enfin le nombre des lieutenans-généraux a été fort réduit : ce sont-là autant de grands objets d'économie.

On compte que mille hommes d'infanterie coûtent annuellement au roi de Prusse quarante mille écus; et mille de cavalerie, cent quinze mille. En évaluant l'infanterie à cent cinquante mille têtes, et la cavalerie à quarante mille, toute l'armée coûteroit sur ce pied onze millions d'écus, ou quarante-deux à quarante-trois millions de livres, et il est probable qu'en temps de paix elle ne lui coûte pas davantage.

Nous ajouterons une observation. C'est que par l'économie introduite dans l'armée, au moyen de laquelle les revenus principaux des capitaines proviennent des semestriers, leurs appointemens fixes

formant un très-petit objet, il en résulte cet inconvénient grave, que le capitaine n'est à son aise qu'en temps de paix, et qu'il est sur un pied misérable en temps de guerre, ce qui oblige l'officier à diverses rapines, tant sur les habitans que sur leurs propres soldats. Voilà, nous le pensons du moins, la raison qui a porté le roi régnant à fixer immuablement les revenus du capitaine, en se chargeant de les lui payer, et retirant pour son compte la solde des semestriers.

Les livraisons pour les troupes devoient naturellement procurer des avantages aux provinces ; mais on en a abusé. Le drap pour les officiers sortoit de la fabrique des draps fins de Berlin ; celui pour les soldats devoit être acheté aux ouvriers du pays. Le roi accordoit ces livraisons par entreprise, et les régimens étoient obligés de prendre les draps des entrepreneurs, qui prescrivoient ensuite, à leur gré, un marché aux pauvres ouvriers. Il paroît que l'armée a toujours fait un des principaux débouchés pour le travail des drapiers du

pays, puisqu'il est avéré que les entrepreneurs ont pu mettre un prix aux ouvrages de ces pauvres gens, qui leur fournissent à peine la plus étroite subsistance pour eux et pour leurs familles; de sorte qu'au moindre accident, ils étoient à la mendicité, et devenoient réellement le plus souvent des mendians. Mais ces infortunés étoient obligés d'acquiescer à ce prix, sous peine de n'avoir point d'ouvrage. Telle étoit la source honteuse des gains de quelques entrepreneurs; ils ruinoient l'industrie par ce qui auroit dû la soutenir. Nous trouvons ce fait dans un morceau sur les mendians, inséré dans le journal de Berlin (1), où il est allégué comme une des grandes causes de la mendicité; et sans doute cet abus a été des plus criàns, puisque le roi régnant s'est empressé de le réformer peu de mois après son avénement au trône. Il a permis aux régimens de se fournir eux-mêmes où ils voudroient, en contractant immédiatement avec qui leur

(1) Janvier 1787.

conviendroit, mais donnant toujours la préférence, à prix égal, aux drapiers du pays pour les entreprises.

Telle est la constitution de l'armée prussienne. Passons à son armure et à son habillement.

SECTION TROISIÈME.

ARMURE ET HABILLEMENT.

Armure de l'infanterie.

L'armure est, pour ainsi dire, la base du militaire. Le fusil fait l'arme principale de l'infanterie, qui est elle-même la partie principale des troupes. Cette arme doit être 1.° du plus grand calibre possible; 2.° la plus durable; 3.° la plus maniable et la plus légère qu'il se puisse. On sent bien que cette condition met des bornes aux autres.

On abandonne, ce me semble, cette importante partie trop à la routine, et l'on n'en encourage pas assez le perfectionnement. Si l'on parvenoit, par un moyen quelconque, à donner au fer une plus

grande résistance contre l'effet de la poudre, le fusil en seroit très-perfectionné ; et sans doute cela est possible, puisqu'on fait des fusils de chasse très-légers, qui portent plus loin que les gros fusils militaires. On y parvient encore en rayant les armes, et augmentant ainsi la résistance de la balle, et en conséquence la force de la poudre. Le travail qu'il faut donner au fer pour fabriquer de telles armes, est apparemment trop cher pour l'employer à l'égard des fusils de toute une armée ; et quant à l'autre moyen, il rend la charge beaucoup trop lente pour pouvoir être appliqué au service de l'infanterie. Cependant, peut-être un prix proposé à cet effet encourageroit-il la découverte d'un moyen plus facile et plus économique, et les gouvernemens en proposent de beaucoup moins intéressans pour eux, ou même pour les philosophes, qui n'espéreront jamais voir réprimer ou dompter l'art de détruire que par sa propre perfection.

La longueur et le poids du fusil varient dans tous les services. Ce seroit juger trop

superficiellement, que d'affirmer sur cette seule donnée, qu'on ne les a fixés sur aucun principe raisonnable. Au contraire, nous pensons qu'aussitôt qu'on les fixera d'après le seul, savoir l'expérience, ils différeront à cet égard, non-seulement d'un service à l'autre, mais dans le même service. Les races de chevaux diffèrent de pays en pays pour la grandeur et pour la force; pourquoi les races d'hommes ne différeroient-elles pas de même? Et en ce cas, quoi de plus naturel qu'une nation ait des fusils plus longs et plus pesans que telle autre? et que chez la même nation qui posséderoit des provinces où l'espèce humaine différeroit en force et en taille, les fusils des régimens de telle province fussent plus longs et plus pesans que ceux des régimens de telle autre, du moins si elle recrutoit à la prussienne? Mais dans quelque nation que ce soit, on devroit faire les fusils suivant la taille; savoir, de telle longueur pour tout ce qui seroit au-dessous de cinq pieds quatre pouces; plus grands pour tout ce qui auroit

de cinq pieds quatre jusqu'à cinq pieds huit et neuf pouces ; et d'autres plus grands encore pour tout ce qui s'élèveroit au-delà. C'est précisément parce que cela n'est point déterminé, que nous en concluons qu'on n'a pas consulté une expérience raisonnable pour fixer les dimensions et le poids du fusil.

Mais quelles expériences faudroit-il employer à cet égard, dans un métier où le plus grand inconvénient pour l'avancement de l'art, est que les expériences réelles sont impossibles en temps de paix, et impraticables en temps de guerre ? celle de faire tirer avec différentes espèces de fusils, et à diverses distances, des pelotons ou des divisions de bataillons pris au hasard çà et là, avec la même vîtesse que dans une bataille, contre des toiles et des soldats peints, puis de compter les coups qui auroient porté. Il faudroit répéter ces expériences assez souvent pour parvenir à quelque certitude à ce sujet ; et voilà ce qu'en général on n'a fait nulle part, si l'on excepte les essais particuliers des officiers

officiers zélés pour l'avancement de l'art ; d'où il résulte qu'on n'a suivi jusqu'ici que la routine, en fait d'armes au moins de ce genre.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions générales, tous ceux qui connoissent le service prussien et celui des autres puissances, avoueront que l'infanterie de Frédéric II est la mieux armée qu'il y ait aujourd'hui en Europe. On a fait quelques changemens essentiels au fusil, qui l'ont rendu infiniment supérieur à ce qu'il est resté par-tout où cette innovation n'a pas été imitée.

Le premier de ces changemens a été de faire les baguettes cylindriques. Par là on épargne au fantassin la peine de tourner la baguette pour bourrer. Non-seulement ce mouvement prolonge de beaucoup l'action de charger, mais dans le combat, les soldats, en tournant la baguette, s'entre-donnent des coups sur les bras, sur les mains, sur la tête, dans le visage ; ou même ils se la font tomber, et l'on pense bien qu'ils ne songent plus à la

ramasser. Le soldat fait alors une mauvaise manœuvre, que l'incommodité de tourner la baguette ne rendoit déja que trop ordinaire à la guerre ; savoir de mettre la cartouche dans le canon, de donner un coup de crosse à terre pour la faire entrer, puis de tirer. Tous ces inconvéniens s'évitent avec les baguettes cylindriques. La baguette ainsi nommée, n'est pas un cylindre de fer de la grosseur de la cartouche ; elle n'est qu'un peu plus grosse qu'une baguette ordinaire, et renforcée par les deux bouts. Le fusil est un peu appesanti sans doute, et par le poids de la baguette, et parce qu'on a été obligé de grossir le bois du fût. On a raccourci le fusil d'environ un pouce et demi à deux pouces, et le mal a été aussi-tôt réparé. Au reste, nous avons vu un fusil où la baguette étoit aussi mince que dans les armes ordinaires, mais seulement d'une épaisseur égale aux deux bouts, où l'on avoit laissé l'ancien fût, en le creusant seulement, et en élargissant les douilles. Par ce moyen, la baguette faisoit le même effet, et le

poids du fusil n'en étoit pas seulement augmenté. D'ailleurs il n'étoit pas nécessaire de fûter les armes à neuf pour cela, et cette opération ne coûtoit que trente-six sous par fusil (1).

Cette amélioration du fusil est cependant, selon nous, subordonnée à un autre changement introduit dans l'armée prussienne ; ce sont les lumières coniques. Le nom indique la chose. Le trou de la lumière a la forme d'un cône tronqué, dont le grand orifice est du côté intérieur, où se trouve un coin de fer trop long à décrire, qui conduit et fait jaillir la poudre dans le bassinet, avec lequel d'ailleurs la lumière a plus de communication, graces à la construction de la culasse coupée en biseaux. Cette invention, qui a en outre l'avantage d'empêcher le fusil de repousser, dispense de l'amorcer : on déchire la cartouche ; on la met dans le canon, et en la bourrant, la poudre passe à travers

(1) L'inventeur de cette arme, est M. de Wittenius, colonel de dragons au service de Hesse.

l'orifice extérieur, qui n'est pas plus grand que celui d'une lumière commune. On a objecté contre cette invention, qu'en élargissant la lumière, on affoiblissoit l'effet de la poudre, et que les fusils ne porteroient pas si loin ; mais au contraire ils portent plus loin, par une raison très-simple. Le trou n'est pas plus grand à l'orifice extérieur, que celui d'une lumière commune ; ainsi il n'en sort pas une plus grande masse de poudre. Mais il arrive presque toujours qu'en amorçant, le soldat en répand une partie ; or cet inconvénient n'a plus lieu. Toute la cartouche entre dans le canon, et il ne s'introduit dans le bassinet que ce qui peut y tenir naturellement ; c'est là ce qui renforce considérablement la plupart des coups. On a prétendu encore que la lumière se boucheroit. Cette objection nous paroît sans valeur. Ne faut-il pas que la poudre du bassinet communique avec celle du canon, pour faire partir le coup au moyen de la lumière usitée ? or, n'est-il pas vraisemblable que cette communication sera plus aisément

interceptée dans un trou ordinaire, étroit dans toute sa longueur, que dans celui qui n'est étroit que par une extrémité, et qui va en s'élargissant? L'expérience, au reste, a fait voir qu'en chargeant ainsi, les fusils ratent plutôt moins que plus, et c'est à l'expérience seule à prononcer sur ces sortes de choses. Aussi les Autrichiens, qui commencèrent par se moquer de ces nouveautés, les imitent, parce qu'elles sont réellement très-utiles.

Deux autres inventions, dont l'effet est moins important, nous paroissent mériter d'être rapportées ici.

L'une est le cuir que l'infanterie prussienne lie autour du canon, là où on le tient avec la main, en le passant du côté de l'épée lorsqu'on veut charger. Quand on a tiré dix à douze coups, le fusil s'échauffe au point qu'il brûle la main qui le tient. Si l'on continue à faire feu, il s'échauffe à la fin, de manière que la poudre s'enflamme dès qu'elle entre dans le canon: alors il faut absolument cesser de tirer jusqu'à ce qu'il soit refroidi. Par le moyen

de ce cuir, on peut faire feu jusqu'à ce moment ; sans ce cuir, il faut cesser auparavant, ou se brûler. Cette précaution est donc avantageuse, puisqu'elle met les troupes en état de continuer leur feu pendant plus long-temps que celles qui la négligent. Or, en général, la troupe qui tirera fera toujours fuir celle qui ne tirera pas.

L'autre invention est une couverture contre la pluie. Les soldats prussiens ont des enveloppes d'un cuir fort, tendu sur quelques côtes de fer, en forme de boîte ouverte d'un côté : on passe cette enveloppe sur la batterie ; l'ouverture est du côté où l'on place la main pour tirer la détente. On sait qu'il est impossible, lorsqu'il pleut, de faire un usage convenable des armes à feu. Cette couverture seroit donc excellente, si elle se conservoit. Malheureusement le soldat la portant attachée à la giberne, elle se détraque précisément lorsqu'il n'en fait pas usage, de sorte que les trois quarts sont hors de service, lorsqu'on devroit les employer. Il seroit

très-utile de perfectionner cette invention. Telle qu'elle est, on exerce plusieurs fois par an le soldat prussien à tirer avec. Si ces enveloppes pouvoient devenir plus durables, sans être trop pesantes, on sent bien que la nouvelle manière de charger sans amorcer, rend leur usage beaucoup plus facile.

Les troupes prussiennes ont quelque chose d'analogue à ce que nous avons observé sur la taille des hommes, qui diffère dans divers districts. Ils ont des régimens de mousquetaires et des régimens de fusiliers. Voici l'origine de cette différence, qui existe encore dans les services d'Allemagne, où l'on se modèle sur celui de Prusse.

Lorsqu'on forma les grenadiers en Allemagne, leur première destination répondoit à leur nom. Ils jetoient des grenades; c'étoit par-là qu'ils commençoient leurs attaques. Comme ils étoient obligés de passer à cet effet leur fusil en bandoulière, on leur donna des bonnets pointus, qui paroissent très-ridicules à des yeux

inaccoutumés, mais qui, au fond, sont moins incommodes que les bonnets à peau d'ours, dont on coiffe ailleurs les grenadiers. La raison qui leur fit donner des bonnets est palpable ; le chapeau n'auroit passé qu'avec peine dans la bandoulière. On observa ensuite que ces bonnets faisoient paroître l'homme plus grand. Quand on en vint à donner des fusils à quelques régimens, ils se trouvèrent plus légers que les mousquets, et l'on put y prendre des hommes d'une plus petite taille et d'une moindre force ; car, généralement parlant, le petit homme est, sinon moins vigoureux, du moins plus foible que le grand. Pour cacher cette petitesse à l'œil, on donna aux fusiliers des bonnets pointus d'une forme un peu différente, et de là vint le bonnet de fusilier dans les services allemands. On reconnut enfin la supériorité du fusil sur le mousquet ; on apprit à charger plus vite, et l'on abandonna absolument les grenades, parce que le grenadier, en les jetant, auroit été exposé à un feu trop multiplié et trop

nourri. Alors toute l'infanterie reçut une armure égale ; savoir, le fusil avec la bayonnette à douille. On retint cependant, pour le coup-d'œil, les anciennes coiffures, et d'après elles, on laissa les anciennes dénominations.

C'est de là que s'est introduit l'usage de donner des bonnets aux régimens des cantons où les hommes d'une grande taille sont plus rares, et de les nommer des régimens de fusiliers. Nous n'avons pas vérifié si leurs armes sont plus courtes et plus légères que celles des régimens que l'on nomme mousquetaires; mais si cela étoit, comme nous le pensons, l'idée que nous avons indiquée ci-dessus seroit réalisée à un certain point. Ce dont nous sommes certains, c'est qu'on donne dans le service de Prusse, des armes plus grandes aux régimens où les hommes sont d'une taille plus haute. On pourroit donc croire qu'on en distribue de plus courtes à ceux où l'on prend, généralement parlant, des hommes d'une taille plus petite (1).

(1) Un officier très-instruit m'assure que si des

Pour qu'on puisse juger dans quels cantons les hommes sont plus propres au service de l'infanterie, au moins par rapport à la taille, nous donnerons ici la liste des régimens de fusiliers.

Il y a dans les Marches de Brandebourg, non compris les quatre bataillons des gardes, qui tirent leurs recrues de toute l'armée, quatorze régimens en garnison, dont deux seulement de fusiliers.

De six régimens dans le pays de Magdebourg, il n'en est qu'un de fusiliers; mais il tire ses recrues de la haute Silésie.

Treize régimens d'infanterie sont sur la répartition de la Silésie, et huit sont de fusiliers.

---

régimens de la même armée, ceux de campagne, par exemple, et ceux de garnison, sont au service de Prusse armés différemment, la cause n'en est pas la plus ou moins grande élévation de la taille : c'est qu'à mesure que l'armement de l'infanterie s'est amélioré, on a toujours donné les armes neuves ou nouvelles aux régimens de campagne, et l'on a fait passer à ceux de garnison les armes réformées de l'infanterie de campagne. Dans ce moment même, les régimens de garnison n'ont pas les fusils à baguettes cylindriques.

Les deux tiers des six régimens de la Westphalie sont de fusiliers ; mais il n'y a aucune induction à tirer de là pour la race humaine, parce que ces quatre régimens sont précisément ceux qui ne tirent aucunes recrues du pays.

Sur cinq régimens qui lui sont échus en partage, la Prusse orientale n'en a qu'un seul de fusiliers, tandis que la Prusse occidentale en a sur le même nombre de cinq, quatre de fusiliers.

Enfin la Poméranie a cinq régimens tous de mousquetaires, et aucun de fusiliers.

Il paroît donc que la Silésie et la Prusse occidentale sont les provinces prussiennes où les hommes de grande taille sont les plus rares. Nous le croyons ainsi, non-seulement parce que la plus grande partie de l'infanterie qu'on en tire ne sert à former que des fusiliers, mais encore parce que de trente-six bataillons de garnison, la Silésie seule en fournit seize, et de cent escadrons de troupes légères, quarante sont compris dans sa répartition. Or ce

genre de troupes n'exige que des hommes de petite taille.

Quant à la Prusse occidentale, elle entretient un régiment de garnison de quatre bataillons, et pour toute cavalerie, un de hussards.

D'un autre côté, dans la Poméranie, dans le duché de Magdebourg, la principauté de Halberstadt et les Marches, l'espèce humaine semble en général plus grande, puisque ces provinces fournissent si peu aux fusiliers, aux régimens de garnison et aux hussards.

Un casque d'une forme agréable et commodément arrangé vaudroit mieux sans doute que les bonnets de grenadiers et de fusiliers; mais c'est aussi le seul changement que nous voyons à faire dans l'habillement du fantassin prussien.

On s'est fort récrié sur les habits étroits et courts qu'on lui donne; mais c'est à tort. Ce vêtement est leste, il s'imbibe moins d'humidité qu'un habit plus ample, et il sèche plus tôt: or l'humidité est la seule chose dangereuse pour la santé,

qui, chez un soldat, doit d'ailleurs être très-aguerrie. Quant au froid, tout dépend de l'habitude. En général, le soldat est plus exposé à la chaleur, et en souffre davantage que du froid. Or l'habit prussien est excellent contre la chaleur.

Les guêtres et les souliers carrés ont été un autre objet des sarcasmes de ceux qui manient mieux le ridicule qu'ils ne connoissent les choses militaires; mais c'est assurément la meilleure des chaussures. La bottine laissant la moitié des jambes découvertes, il n'est pas possible que le soldat se tienne tranquille sous les armes, en été lorsque les mouches le piquent. Les guêtres tiennent d'ailleurs la jambe chaude et sèche.

On donne des bas de laine aux soldats prussiens; mais en marche ils n'en portent jamais : au moins en coupent-ils les pieds, enveloppant les leurs de toile enduite de suif, ce qui les tient chauds, secs, et ne blesse pas. C'est la seule chaussure bonne à la guerre, et les officiers doivent veiller

à ce que leurs hommes n'en aient pas d'autres.

Habillement et armure des cuirassiers.

Les cuirassiers sont vêtus à l'allemande : une petite veste, le buffle mais de drap ; un grand chapeau et des bottes demi-fortes. Leur armure est le mousqueton, les pistolets, une épée à deux tranchans de trois pieds quatre à six pouces de long et de deux doigts de large. Ils ont pour armes défensives la cuirasse, ou plutôt le plastron, et la calotte sur le chapeau. Nous approuverions volontiers tout le reste ; mais il faudroit, selon nous, jeter le plastron, et donner une autre arme de main à la cavalerie. Voici nos raisons.

Pourquoi met-on des hommes sur des chevaux à la guerre, et pourquoi les fait-on combattre ainsi ? C'est pour renverser, par l'action de cette masse énorme réunie, tout ordre de bataille moins massif qui voudroit lui résister. Mais l'action des corps en mouvement ne dépend pas de la masse seulement, elle est le produit de la masse et de la vîtesse. La force de la cavalerie est donc très-augmentée, de ce que le

cheval est un animal non-seulement puissant, mais rapide. Voilà pourquoi il faut attaquer en carrière. De ce principe suit encore, que plus vôtre cheval se meut rapidement, plus sa force et son action augmentent. Or tout ce qui le charge diminue cette rapidité; et ne croyez pas que douze à quatorze livres de plus ou de moins ne soient point un objet. Ne voyez-vous pas que les Anglois, qui ont tant approfondi la théorie des courses de chevaux, pèsent ceux qui doivent les monter pour les faire courir? Un des jockeys est-il plus lourd de trois à quatre livres que son émule, ils mettent autant de plomb dans la poche de celui-ci pour égaliser les poids. L'addition du plastron diminue donc d'autant la rapidité de votre cheval. Nous supposons que l'homme et le cheval pèsent mille livres; nous supposons que le cheval coure avec une vîtesse égale à cent, et que le plastron pesant dix livres, lui ôte un centième de vîtesse. Dans l'un des cas, il fera une impression sur la troupe qu'il chargera,

égale à cent mille livres; et dans l'autre, à quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix. Mais assurément dix livres de plus causeront un bien plus grand retardement dans sa rapidité que celui que nous avons énoncé. Voyez donc ce que vous perdez. Si vous supposez la diminution de vîtesse un cinquantième, la perte de l'action sera de mille vingt; si d'un vingt-cinquième, de quatre mille quarante, et ainsi du reste.

Et pourquoi cette perte? à quoi sert le plastron? A tuer dix hommes de fatigue, d'échauffement, de maladie, contre un à qui par hasard il sauvera la vie. Songez toujours qu'à la guerre, plus vous fatiguez l'homme, plus vous augmentez le danger auquel l'exposent les maladies. Dans toutes les mesures que vous prenez pour préserver son existence, comparez donc le danger des maladies avec celui qu'il court au milieu de l'action; et si vous trouvez que le premier surpasse l'autre, vous tuez votre cavalier, au lieu de le ménager, en l'exposant à celui-là pour le préserver de celui-ci.

celui-ci. Or nous mettons en fait que de cinq cents cavaliers, il n'y en a peut-être pas deux dans toute une guerre à qui le plastron sauve la vie, et qu'il y en a un sur cent auquel il la coûte, soit par la fatigue, soit par le froissement des chutes.

Quant à l'épée, il faut d'abord poser en principe que le cavalier ne peut et ne doit jamais combattre de la pointe. Nous oserons soutenir que c'est une idée très-peu militaire, que de prétendre à faire donner le choc, le bras et l'épée tendus en avant, malgré les autorités qui soutiennent ce genre d'attaque. Il faut absolument dans ce systême, que le cavalier se lève sur ses étriers, et qu'il porte le corps en avant, pour passer toute la partie de l'avant-main de son cheval et de celui de son adversaire, afin d'atteindre celui-ci. Or dans cette position, rien n'est plus aisé de la part de l'ennemi, que de faire tomber l'épée ainsi tendue, par un coup de taille porté sur elle, et d'y ajouter en toute sureté un coup de sabre sur la tête de son adversaire. Aussi la cavalerie

prussienne n'attaque-t-elle jamais autrement que le sabre levé et le corps droit, seule méthode suivant laquelle un escadron puisse conserver son ordre et son alignement, le cavalier rester maître de son cheval au milieu de la plus forte carrière, et les chutes et autres accidens si dangereux, sur-tout dans une charge, n'avoir pas lieu. Ce n'est donc pas pour faire une aussi pitoyable manœuvre que celle d'attaquer d'estoc, que la cavalerie a le sabre que nous venons de décrire.

Or ce principe posé, on peut assurer, d'après des expériences certaines, que pour frapper de taille, le sabre à deux tranchans est le plus mauvais de tous; que le sabre droit à un tranchant est moins mauvais; mais que l'arme la plus parfaite pour la cavalerie, est le cimeterre, le sabre turc ou hongrois recourbé (1);

(1) Voyez sa description, dans le voyage en Syrie et en Egypte de M. de Volney, ce livre qui a si bien montré que pour réussir sans cabale et sans prôneurs, il ne falloit qu'un vrai talent et un ouvrage bien fait. « Sa lame, prise en ligne droite, n'a pas

telle est l'arme qu'il faudroit à toute la cavalerie. Nous ignorons pourquoi les Prussiens ont imaginé de donner, tant à leurs cuirassiers qu'à leurs dragons, le plus mauvais de tous les sabres, et pourquoi ils ont persisté à le garder. Une circonstance a d'un côté caché cet inconvénient, et de l'autre elle prouve qu'il n'est pas d'une conséquence aussi extrême qu'on pourroit le penser sur l'exposition purement théorique du fait.

Des officiers de cavalerie, aussi expérimentés qu'éclairés, nous ont dit que

---

» plus de vingt-quatre pouces; mais mesurée dans sa » courbure elle en a trente. Cette forme, qui nous » paroît bizarre, ajoute cet excellent observateur, » n'a pas été adoptée sans profits. L'expérience ap- » prend que l'effet d'une lame droite est borné au » lieu et au moment de sa chûte, parce qu'elle ne » coupe qu'en appuyant. Une lame courbe, au con- » traire, présentant le tranchant en retraite, glisse » par l'effort du bras, et continue son action dans » un long espace. Les barbares, dont l'esprit s'exerce » de préference sur les arts meurtriers, n'ont pas » manqué cette observation, et de là l'usage des » cimeterres, si général et si ancien dans l'orient. » (Tom. 1, pag. 159 et 160.)

presque toujours, lorsque deux troupes couroient se charger, l'une des deux s'enfuyoit avant que l'autre la joignît, et qu'il n'y avoit de coups de sabres de donnés que dans la poursuite. Or on sent bien que tout sabre est bon contre un ennemi qui fuit, et que lorsqu'on fuit tout sabre est encore bon, parce qu'on auroit celui de Scanderberg, qu'on n'en feroit pas usage. Quant aux cas particuliers, et toujours rares, où des cavaliers ont combattu corps à corps, comme cela arrive çà et là dans une poursuite ou dans les escarmouches, chacun s'est servi de l'arme qu'il avoit, sans faire attention à son effet; ou du moins ces petits événemens partiels n'ont pu occasionner une clameur assez générale pour opérer un changement universel d'armure. Cette grande barre de fer dans la main robuste d'un cuirassier ou d'un dragon, suffit, lors même qu'elle tombe à plat, pour abattre un homme qui en est frappé, et mettre le cavalier qui le lui porte en état de le faire prisonnier, ce qui est tout ce que l'on veut de nos jours.

Mais si, comme les Turcs, nous mettions les têtes de l'ennemi à prix, et qu'il fût de l'intérêt de chaque cavalier d'en couper le plus qu'il pourroit, il est probable que l'insuffisance de notre sabre frappant tous les yeux, on auroit adopté le sabre hongrois, dont le coup est beaucoup plus assuré.

Un autre inconvénient du sabre prussien, c'est que la poignée en est couverte d'une grande plaque. Il s'y trouve un trou très-étroit, où il faut que la main passe pour la saisir. Dans la bagarre d'une escarmouche, au moment où le cavalier, après avoir fait le coup de pistolet, veut saisir l'épée, il peut manquer ce trou, en être retardé, et donner ainsi à son adversaire le temps de lui asséner un coup avant qu'il ait tiré l'épée. Ce cas n'est pas fort ordinaire sans doute, et il ne vaudroit pas d'être rappelé, si cette plaque étoit du moindre usage. Mais comme elle est inutile, et qu'une simple branche de fer pour couvrir la main feroit le même effet, nous ne savons pas pourquoi on la conserve.

Lorsque nous avons vu les cuirassiers prussiens, nous avons été frappés de la petitesse de leurs chevaux. Ils ont tout au plus la taille moyenne. On prétend que ces chevaux sont aussi robustes que s'ils étoient plus grands. Nous ne croyons pas que la nature ait fait pour les chevaux une exception générale à la règle, qui veut que tous les animaux soient forts en proportion de leur taille. D'ailleurs les hommes nous ont paru des colosses. On nous a dit que c'étoit contre les intentions de Frédéric, que les chefs s'efforçoient d'avoir des cuirassiers d'une si grande taille. Nous ne saurions rien assurer de positif à cet égard, sinon que nous croyons les chevaux de la cavalerie prussienne trop foibles en général, pour porter toute la charge de guerre des cuirassiers; car outre la selle, qui est assez lourde, le cavalier, la cuirasse, les armes, le fourrage, le porte-manteau, partie de la tenté, le pieu du camp, et surement quelque autre chose encore, forment un grand poids. Tous les chevaux de la cavalerie prussienne

ont au milieu de la paix les reins ployés, et l'épine du dos arquée, ce qui prouve au moins que la cavalerie prussienne reçoit et monte ses chevaux trop jeunes.

Habillement et armure des dragons.

Les dragons prussiens ont des chevaux d'une taille moindre que ceux des cuirassiers, mais qui cependant ne sont pas de la plus petite. Ils sont tous du même poil, c'est-à-dire, ou noirs, ou bais ; aussi les dragons prussiens servent-ils précisément comme la cavalerie, et ce n'est que dans un cas de besoin éminent qu'ils font le service de troupes légères. Ils ont un justaucorps, et des bottes plus minces que celles des cuirassiers. Leur armure, comme celle de la cavalerie, consiste dans le sabre et les pistolets. Ils ont en outre des fusils avec des bayonnettes, mais plus petits que ceux de l'infanterie, et faits à l'ancienne manière, Frédéric II n'ayant pas jugé qu'il valût la peine d'y faire les changemens auxquels il a soumis son infanterie. On dresse pourtant les dragons prussiens avec grand soin, à combattre à

pied, quoiqu'on ne les emploie presque jamais à cet usage.

Nous dirons à ce propos, que l'on voit à Gotha, chez M. le général Berbisdorff, une arme de son invention qui seroit excellente pour les dragons. C'est un fusil avec une baguette qui se termine à un des bouts en pointe triangulaire, de façon qu'elle sert en même temps de bayonnette. Cette invention, dont M. Mauvillon a donné une description dans un journal allemand (1), nous a paru très-ingénieuse. Le général Berbisdorff envoya cette arme à M. de Lascy, pour la présenter à l'empereur. Peu après, les gazettes autrichiennes dirent qu'elle avoit été donnée à quelques régimens de dragons impériaux, et la firent passer pour une invention de M. de Lascy. Honneur soit rendu au véritable inventeur, qui fournit des modèles de cette arme pour un prix médiocrement plus fort que le prix naturel du fusil. Elle sauve entièrement au dragon l'horrible

(1) *Deutsches emusum.*

gêne de la bayonnette lorsqu'il est à cheval ; elle épargne l'habit, que la bayonnette déchire toujours; enfin elle est au besoin une bayonnette très-utile : on sait au reste que ce besoin est très-rare dans le service des dragons.

Habillement et armure des hussards.

Si les hussards prussiens ne sont pas d'aussi bonnes troupes légères que les hussards autrichiens (et des officiers de diverses nations, qui ont fait la guerre de sept ans, m'ont paru penser autrement, contre l'avis des Prussiens même), il est du moins incontestable qu'ils chargent beaucoup mieux en ligne. Ils sont formés, armés, montés et vêtus comme tous les hussards du monde. Leurs petits chevaux sont excellens.

C'est ici le lieu d'examiner si, lorsqu'on a senti la nécessité d'une cavalerie légère, on a bien fait de la calquer ainsi sur celle des armées autrichiennes. Nous mettrons sous les yeux du lecteur militaire, les raisons qui se présentent pour et contre cette méthode.

On pourroit dire d'abord, pour soutenir

le système actuel, que l'équipement et l'armure du hussard sont en eux-mêmes excellens. Le bonnet ou schako seul est peut-être susceptible de quelques objections, encore n'est-ce pas aux hussards que nous les avons entendu faire. Ensuite la façon de dresser les hommes et les chevaux chez les hussards, est excellente, déterminée, connue ; et dans la nécessité de former promptement une cavalerie légère, ne valoit-il pas mieux adopter le bon déja existant, que de courir après un meilleur très-douteux, et d'autant plus difficile à statuer, que tandis qu'en suivant la route battue, il étoit aisé de tirer des hussards déja existans, des sujets capables d'en former d'autres, il auroit fallu au contraire, en inventant, tout créer, ce qui eût été long et hasardeux. D'ailleurs la cavalerie légère actuelle se voyant habillée, armée, dressée comme la hongroise, se croira égale à celle-ci, dont les rites lui seront connus ; elle n'en sera par conséquent point étonnée, et c'est presque tout à la guerre. Enfin l'habit leste et

singulier des hussards leur fournit beaucoup de recrues, tant l'extérieur est nécessaire pour frapper et déterminer les hommes! Leur ôter cette singularité, c'est leur ravir cet avantage.

A ces raisons on peut répondre qu'il falloit prendre de l'équipement du hussard ce qu'il a de bon, et rejeter le reste, parce que tout n'y est pas bon. La selle, le sabre, la carabine et les pistolets sont excellens; mais l'habillement est cher, long à vêtir, à arranger, le harnois du cheval surchargé de choses inutiles. Tout cela pouvoit être autrement et mieux. Le second argument est sans doute la vraie cause de l'adoption des hussards, qui a eu pour objet d'attirer des officiers hongrois et des déserteurs de cette nation, afin de pouvoir dresser plutôt la cavalerie légère que l'on se décidoit à mettre sur pied. Quant au prétendu avantage des usages et des habitudes conformes, il est très-douteux. Un homme qui ne tire pas si bien des armes qu'un autre, pourra plutôt espérer de le toucher s'il a une méthode différente, que s'il suit

servilement celle où il est moins adroit, et sur-tout s'il a été formé lui-même par cet autre (1). Ainsi des troupes légères autrement constituées, exercées, auroient peut-être étonné celles des Hongrois, et obtenu plus de succès contre elles que leurs imitateurs, qui, au commencement du moins, étoient, et qui seront peut-être long-temps encore bien au dessous d'eux. Il n'auroit été question que d'imaginer une constitution et un exercice analogues au besoin, aux circonstances et à l'esprit national. Voilà sans doute de quoi la paresse ne s'accommodoit pas ; elle aime toujours mieux prendre ce qu'elle trouve sous sa main. Enfin il n'auroit pas été impossible de créer un habillement également leste et avantageux, qui eût tout aussi bien

(1) Ce que nous disons ici peut également s'appliquer aux Bosniaques prussiens, qui sont un régiment formé, armé et équipé sur le modèle des Cosaques de la Russie. Ils ont l'habit long des Asiatiques, et une lance. Rien ne sauroit leur résister devant eux, mais il faut les laisser passer dans une charge, et leur tomber en flanc et en queue ; alors ils sont aisément vaincus.

frappé les yeux : celui de la cavalerie légère angloise, par exemple, est très-joli. Au reste l'expérience pourra venir bientôt au secours du raisonnement à cet égard. Les Anglois, et les Hanovriens qui les singent, ont des chevaux légers autrement équipés que les Hongrois. A la guerre on pourra voir à qui des deux appartient la palme. Les carabiniers du feu comte de la Lippe forment un autre fait en faveur du second sentiment. Ils n'ont pas moins bien servi que les hussards, sans être vêtus comme eux.

SECTION QUATRIÈME.

DES MOYENS PAR LESQUELS L'ARMÉE PRUSSIENNE EST DEVENUE CE QU'ELLE EST.

Nous envisagerons cet important sujet sous trois points de vue principaux.

Les troupes prussiennes, ces troupes *élévées à la victoire*, comme l'a écrit

Fredéric (1), ont montré presque partout une valeur surnaturelle : comment la leur a-t-on inspirée ?

Les troupes prussiennes ont exécuté des prodiges en fait d'art militaire : comment est-on parvenu à les dresser si parfaitement ?

Les troupes prussiennes sont capables presque à volonté d'entrer soudainement en guerre, et d'agir avec toute la vivacité d'une armée qui l'a faite depuis longtemps : par quels moyens Fredéric II a t-il mis son armée en état de se mouvoir, pour ainsi dire, au moment où il en donnoit l'ordre? Tels seront ici les objets de nos recherches.

Véritables causes de la grande valeur qu'ont montrée les troupes prussiennes.

Ce n'est pas à une bravoure particulière des soldats qu'il faut attribuer l'étonnante valeur que l'armée prussienne a montrée presque en toute occasion. A la vérité les Poméraniens fournissent des soldats d'une bonté et d'une fidélité particulières. On estime aussi les soldats des

(1) Dans son testament.

Marches et de la Prusse ; mais tous les régimens prussiens sont remplis d'étrangers, de gens de mauvaise volonté, et même en supposant aux Poméraniens une aptitude particulière à la guerre, leur nombre est petit si on le compare à l'armée. Tout le reste n'a rien de particulier, rien qui le distingue à cet égard, rien que la bravoure ordinaire de l'homme tel qu'on le trouve par-tout, de l'homme animal, guerrier d'une extrémité du globe à l'autre, mais naturellement indiscipliné et variable. Il est même dans la monarchie prussienne quelques contrées où le peuple a peu de goût et d'aptitude au métier des armes, et au fond tout aussi peu d'attachement pour le souverain. Telle est la Silésie, qui forme le quart de la population, et plus du quart de l'armée. Il faut donc chercher la cause de ce phénomène ailleurs que dans la constitution naturelle des peuples, et ce ne peut être que dans les arrangemens militaires de Frédéric II.

Ces arrangemens sont admirables, et d'autant plus, qu'ils ont une très-grande

difficulté à surmonter. Il est bon de l'exposer avant de passer plus loin.

Lorsque le soldat aura pendant le temps de son service un entretien honnête, et une subsistance assurée quand l'âge et les blessures l'auront rendu incapable de porter les armes, il sera zélé, affectionné; il fera de bon cœur tout ce qu'on exigera de lui; telle est du moins la tournure de l'esprit humain. Mais l'armée du roi de Prusse est trop grande, et les moyens de ce monarque trop petits, pour qu'il puisse satisfaire à ces conditions. L'entretien du soldat, tant qu'il sert, est tolérable, bien qu'assurément très-modique. Mais, excepté les invalides des gardes, et tout au plus les six cents invalides entretenus à Berlin, il n'y a dans la monarchie prussienne aucun asyle pour ceux qui ont consumé leurs forces au service, aucun arrangement pour leur subsistance. On fait à la vérité ce qu'on peut; on saisit tous les moyens qui se présentent pour placer les vieux soldats, et ils le sont toujours de préférence à tous autres prétendans. Mais ces ressources de détail sont

sont loin de suffire à une armée aussi nombreuse, dont il doit sortir annuellement des milliers d'invalides. Les autres n'ont de ressource que celle de mendier; et l'on ne sait que ressentir le plus, de pitié de leur situation, ou de haine pour leur insolence, leurs importunités, leurs vexations même. Sans doute parmi ces gens-là, il est un grand nombre de mauvais sujets; mais au moins leur paresse ne devroit-elle point trouver de prétexte, ni leurs mauvaises inclinations de moyens de se satisfaire. On diroit que l'aspect de ces vétérans, demandant l'aumône en tous lieux dans les états du roi de Prusse, devroit frapper d'horreur tous les soldats actuellement à son service, leur faire jeter les armes, massacrer leurs officiers, et se débander au moment où on les mène à l'ennemi. Cependant il n'en est rien. Ces mêmes hommes prodiguent mille vies, sacrifient leur santé, leurs membres, pour un roi qui est dans l'impuissance de leur assurer à tous la plus modique subsistance. Rien de plus étonnant, sans doute,

et ce phénomène mérite bien qu'on en recherche les causes.

Le premier mobile de l'armée prussienne, c'est l'orgueil, le point d'honneur: il anime même le soldat. Ce n'est pas cette petite vanité absurde et pernicieuse qui stimule certaines nations, et de laquelle nous avons vu nombre d'hommes, militaires de nom, se glorifier; ce n'est pas, disons-nous, cette vanité insensée qui engage le soldat à trancher de l'officier, du gentilhomme, et à se couper la gorge avec ses camarades. Cette démence ne produit pas un seul bon effet, pas même celui de rendre le soldat brave dans la mêlée. Il ne l'est que quand il attire seul les yeux des autres sur lui, et cette différence est énorme. En un mot, ce genre de point d'honneur n'est jamais qu'une extravagance qui rend le soldat hautain, raisonneur, présomptueux, désobéissant. Dès que ses camarades se mettent à fuir, il court avec eux, parce qu'alors le seul motif de bravoure qu'il ait, la crainte de se voir méprisé d'eux, ne le retient plus;

mais la voix de l'officier, auquel il se fait souvent un point d'honneur de désobéir, ne le contient pas. Chez les Prussiens, le point d'honneur du soldat est fondé sur le sentiment qu'il appartient au premier ordre du royaume, que le roi fait un cas particulier de ses troupes, qu'il les connoît, qu'il les chérit. Il est fondé sur la perfection même à laquelle le métier des armes est poussé parmi eux, sur l'excellence de leur discipline, sur cet ordre parfait qui règne dans les moindres parties de l'état militaire. Aussi connoît-on des exemples fréquens de déserteurs prussiens, qui, ayant passé à des services moins rigides, se déplaisoient dans cette même douceur, cette négligence qu'ils sembloient être venus chercher, se moquoient d'un service si peu exact, et languissoient après la discipline rigoureuse à laquelle ils avoient été assujettis, et qui faisoit leur orgueil.

On se trompe absolument sur la nature du militaire prussien, lorsqu'on s'imagine que la discipline l'avilit. Parce qu'on châtie

dans ce service avec la canne, l'opinion commune est qu'on se plaît à y frapper tout le long du jour. Rien n'est plus faux (1). Il se commet par-tout des abus et des injustices; et dans les tribunaux même, n'arrive-t-il jamais de punir un innocent? Il est donc très-possible qu'on donne des

---

(1) Et le préjugé que cette espèce de punition humilie et degrade les ames ne l'est pas moins. Le commentateur des mémoires du comte de Saint-Germain, a tres-bien observé qu'elle est infiniment préferable à l'usage de la prison, lequel confond ensemble le scélerat et l'honnête homme, ne corrige point les paresseux, et inflige une peine au bon sujet qu'on surcharge de services; que dans les temps les plus reculés de la monarchie françoise, et notamment sous le règne de François I., où le soldat étoit choisi avec soin parmi l'elite, et non comme aujourd'hui, pris dans le rebut de la nation, les punitions étoient les coups de hallebarde et les verges, et qu'on n'employoit la prison que pour les criminels qui méritoient d'être supplicies; que le châtiment des coups a subsisté jusqu'à la mort de MM. de Turenne et de Louvois; qu'elle ne se perdit ensuite que parce que tous les corps se relâchèrent sous leurs successeurs, quoique les soldats qui, dans ces temps de corruption, succédoient aux soldats de ces légions toujours victorieuses, ne méritassent certainement pas les mêmes ménagemens.

coups de canne mal-à-propos au service prussien ; mais en général, il n'en est pas ainsi. On ne châtie que ceux qui le méritent, et les autres sont bien, et même honnêtement traités. D'ailleurs ce n'est jamais, en Prusse, que sous la discipline militaire de son officier que le soldat plie. Tous les autres états sont obligés de l'honorer et de le traiter avec distinction. Aussi le soldat prussien a-t-il de la fierté, quelquefois même de l'élévation.

Si le soldat est bien traité, généralement parlant, le bas-officier est distingué. Il est puni rarement, et seulement pour des fautes contre l'ordre et la discipline. On sait que les Allemands ont quatre manières de nommer par le pronom. Ils tutoient uniquement par familiarité, et cette formule a quelque chose d'amical, à moins que le ton de la colère n'y joigne l'idée du mépris. Les officiers tutoient communément les soldats, sur-tout ceux de leur compagnie. Les Allemands parlent à la seconde personne du pluriel aux gens du bas-peuple, à leurs propres domestiques.

Ils appellent par la troisième personne du singulier les personnes fort au-dessous d'eux, mais d'une condition un peu plus relevée. Enfin la troisième personne du pluriel est pour tous les individus de quelque éducation, et auxquels on veut parler avec politesse. C'est par cette dernière locution que les officiers même parlent aux bas-officiers; et aucun bas-officier prussien, qui voit tous les officiers commencer par son grade, ne souffriroit que personne au monde, excepté un général, ou tout au moins un des officiers de l'état-major de son régiment, employât avec lui la troisième personne du singulier. Nous savons que Frédéric ne se servit jamais que de cette locution avec tout homme au service; mais la distance étoit si immense, que la forme y faisoit peu? Cette habitude a mal réussi au prince Henri; et le roi régnant ne se sert jamais que de la troisième personne du pluriel, à quelque officier qu'il parle.

Il n'est point de service où l'officier soit plus distingué. Ce qui n'est autre part vrai

que des grades supérieurs, l'est, dans toutes les provinces prussiennes, de la profession en général. C'est une maxime établie, reconnue par tous les états de la société, et fondée sur sa constitution même. Là toute distinction futile de noblesse de robe et d'épée est inconnue. L'uniforme et la dragonne ouvrent toutes les portes (si ce n'est à Berlin, où le subalterne n'est pas assez aisé pour se livrer à la société), facilitent toutes les affaires, procurent enfin les avantages qu'on n'obtient ailleurs que par le crédit ou les richesses. Un ministre d'état se gardera bien, non-seulement de refuser audience au moindre enseigne, mais de le faire attendre, de ne pas l'écouter patiemment; et nous ne conseillerions point aux sous-ordres de ne pas traiter un enseigne avec tout le respect possible, ou de trancher de l'important avec lui.

Deux anecdotes très-connues dans l'armée prussienne feront voir comment Frédéric donnoit l'exemple à cet égard.

Les officiers avoient une place particu-

lière aux spectacles que donnoit le roi. C'étoit une espèce de parquet devant le théâtre, où personne n'entroit qu'eux. Noël, premier maître-d'hôtel du roi, (en Prusse les noms se rapportent aux choses) trouvant l'opéra trop plein, eut la fantaisie de se placer dans ce parquet. L'officier de garde lui dit de sortir: il n'en voulut rien faire, et déclara qu'il étoit *officier* du roi. Cette phrase échauffa tellement le véritable officier, qu'il donna au maître-d'hôtel force coups de canne. Noël, fier des bombes à la sardanapale et des polenta qu'il préparoit pour l'un des rois les plus friands qui fut jamais, se plaignit à son maître de ce dur traitement: *Vous êtes un maraud*, lui dit le roi, *et vous avez reçu le digne prix de votre insolence.* Il fallut que le pauvre Noël se contentât de cette satisfaction. Voilà pour un commensal; voici pour un homme du premier rang.

Le comte de Schwerin, neveu de l'illustre maréchal tué à Prague, s'étoit voué aux lettres et aux affaires du cabinet; Frédéric l'avoit fait conseiller de légation. Il eut, à

un enterrement, dispute pour le rang avec un enseigne, qui ne voulut pas le lui céder. Le comte en écrivit au roi; celui-ci répondit que la chose étoit sans difficulté, et que les enseignes avoient incontestablement le pas sur tous les conseillers de légation. Aussitôt le comte alla déclarer à son oncle, qu'il ne vouloit pas rester dans l'état civil, puisque le roi le mettoit si fort au-dessous du militaire. Bientôt, en effet, le conseiller devint enseigne : il est aujourd'hui général-major, et chef du régiment numéro cinquante-deux.

Frédéric a toujours été, envers son armée, même pendant la paix, dans la relation de général en chef. Il connoissoit tous les officiers; il faisoit personnellement ce qu'on nomme *la revue spéciale* de toutes ses troupes ; c'est-à-dire, qu'il passoit devant les régimens rangés en parade, les recrues de chaque division placées devant chaque compagnie; le capitaine l'accompagnoit, et c'est par lui qu'il se faisoit rendre compte de tout ce qui la concernoit. Personne n'ignore qu'il portoit

continuellement l'uniforme et toutes les marques distinctives de l'officier. Enfin il ne cessoit pas d'avoir les soins, les formes et les fonctions du premier général de son armée.

Au reste, ce n'étoit pas Frédéric II qui avoit établi, ni même introduit cette idée de la prééminence universelle du militaire. Son père la poussa plus loin que lui, et dans la monarchie prussienne elle est le fruit d'une pratique constante de quatre-vingts années. Frédéric paroît même avoir cherché, sans peut-être l'avoir trouvé, un juste milieu entre le nécessaire de ce genre et l'excès. Certainement une armée n'aura toute l'intensité de la force militaire, que sous un roi militaire; mais Frédéric sentoit bien que si l'esprit légionnaire vexe, opprime, avilit les autres conditions, l'ordre public en sera très-troublé, sans que les officiers en deviennent meilleurs; au contraire. On dit, par exemple, que les officiers piémontois jouissent de certains priviléges très-odieux, comme d'entrer dans les maisons des citoyens,

indépendamment de toute invitation, quand il y a une nôce, un bal, une fête, sans qu'on puisse se délivrer de ces hôtes fâcheux. Nous avons peine à le croire; quoi qu'il en soit, Frédéric avoit des principes tout différens; il vouloit que l'état militaire se séparât des autres. Aussi, à Berlin et à Potzdam, où les officiers étoient sous les yeux du roi, ne se mêloient-ils pas aux sociétés, ni même à leurs concitoyens d'une autre profession. Frédéric II fit concourir cette espèce d'isolement à la haute opinion qu'il vouloit donner à ses officiers d'eux-mêmes et de leur état, et ses soins à cet égard ont été également immuables et infatigables. Peut-être, si ce n'est en temps de guerre où la carrière étoit ouverte à tous les braves, annonça-t-il trop hautement sa volonté, que tous les officiers, excepté ceux de l'artillerie, du génie, des hussards et des régimens de garnison, fussent nobles. A la vérité, les distinctions inspirent de l'orgueil, et l'orgueil produit de grandes choses. Si un roturier peut être aussi brave que le premier

gentilhomme de l'univers, il n'en a du moins pas tant de motifs ; et un roi, qui ne sauroit connoître à fond tous ceux qu'il place dans ses troupes, a quelque raison de les choisir de préférence dans la classe où la probabilité de rencontrer des sujets doués de la qualité principale de tout militaire est ou doit être la plus grande. Mais la considération pour la noblesse, cette superstition trop naturelle à l'homme, dont la grande ame de Frédéric ne se détacha point assez, le rendit inconséquent à cet égard. Car s'il croyoit utile à la bonté de son armée que les officiers fussent tirés de la noblesse, comment se relâchoit-il de ce principe pour quelques corps, pour le génie et pour l'artillerie, par exemple, ce qui nuisoit infiniment à leur considération, et par conséquent à leur bonté ? Seroit-ce parce qu'ils exigeroient moins de valeur ? Dans un siége de six semaines, un ingénieur s'exposera plus souvent et plus long-temps à la mort et à tous les dangers, qu'un officier de cavalerie dans tout le cours d'une très-longue

guerre; et quant au service de l'artillerie, il est certainement un des plus terribles que l'on puisse concevoir. Seroit-ce parce que les connoissances acquises ne sont pas assez communes parmi les nobles, pour qu'ils puissent remplir les places de ces deux corps, qui en exigent indispensablement? Voilà certes un déplorable titre de prééminence pour la noblesse! Le métier des hussards demande aussi des qualités particulières pour s'y distinguer éminemment, parce que là chaque officier est une espèce d'officier-général, qui n'a que lui pour diriger sa conduite. Ces qualités se trouvent quelquefois plutôt dans un caporal de hussards que dans les hommes titrés; et Frédéric sentoit qu'il se seroit privé d'un excellent sujet pour la petite guerre, en fermant la porte des grades et des honneurs aux hommes sans naissance. Ah! c'étoit plutôt à lui qu'à tout autre mortel à reléguer le préjugé absurde qui nous classe par les ancêtres, chez les siècles de barbarie, ou chez les hommes assez stupides, si ce n'est assez

lâches, pour préférer la considération qu'ils obtiennent en faveur des autres, à l'estime qu'ils pourroient mériter pour eux-mêmes.

Mais si la naissance donnoit l'admission au rang d'officier, il ne faut pas croire qu'elle fît passer aux dignités militaires. Les seuls princes de l'Empire étoient poussés plus rapidement, sur-tout lorsqu'ils se trouvoient alliés à la maison royale; encore commençoient-ils communément par obtenir un grade élevé à un autre service, et ils passoient avec ce grade à celui de Prusse. Il est à cet égard une anecdote connue. Le fils aîné du duc de Saxe-Cobourg étoit capitaine au service de Prusse dans la guerre de mil sept cent soixante-dix-huit. Il s'ennuya de ce poste, et le témoigna au roi, en le priant de l'avancer. Le roi lui répondit qu'il avoit cru lui faire beaucoup d'honneur en le nommant capitaine dans son armée; que si lui, prince, n'en jugeoit pas ainsi, il étoit le maître d'en sortir. Le fils du prince de Prusse, aujourd'hui roi, a fait le service de subalterne dans le régiment des

gardes jusqu'à l'avénement de son père au trône. Et remarquez que tous ces princes se garderoient bien de se dispenser le moins du monde de la discipline. Nous avons entendu un général qui avoit à ses ordres un de ces princes, lui dire en allemand à-peu-près l'équivalent de ces mots: *Monseigneur, de par tous les diables! prenez garde à ce que vous faites. Votre régiment n'est pas aligné.* A la vérité, il y a peu de princes à l'armée prussienne, qui s'en passe; et Frédéric préféroit à tous autres sujets les officiers pauvres, parce qu'ils sont les plus attentifs à la chose, les plus dévoués au service. On a de lui une lettre où il déclare nettement qu'il ne veut pas de comtes dans son armée, *parce que d'ordinaire ils sont vains, volontaires, indisciplinables et ineptes* (1). Mais pauvres ou riches, et quelle que soit leur naissance, il faut qu'ils se contentent de passer, à leur

(1) A la vérité, cette lettre fut écrite au sujet d'un comte qui demandoit à sortir du service; ce que Frédéric haïssoit avec raison, parce qu'un officier formé n'est pas remplacé par un nouveau venu.

tour, par tous les grades de la milice, suivant l'ordre prussien, en commençant par être bas-officiers, et qu'ils se résignent à la plus stricte observation des devoirs de tous les grades.

Non-seulement Frédéric signoit le brevet du moindre officier ; mais il réfléchissoit à ce qu'il faisoit en le signant. Le chef du régiment lui proposoit les sujets pour les places ; l'inspecteur lui donnoit les détails relatifs au candidat, et le roi ne prenoit sa résolution que sur la connoissance des détails. L'homme qui, par la nature de ses relations ou sa vie antérieure, ne lui paroissoit pas digne de cette profession, n'y arrivoit jamais, et toutes les recommandations possibles, dont au reste on ne fatiguoit pas Frédéric, ne changeoient rien à ce système.

Encore moins falloit-il songer à obtenir le titre d'officier, sans en exercer les fonctions. C'est une chose sans exemple dans le service de Prusse jusqu'à la mort de Frédéric II. Il falloit même une permission particulière du roi pour porter l'habit ou la

la décoration d'officier lorsqu'on avoit quitté le service. Elle ne se donnoit jamais qu'à des officiers qui avoient servi avec distinction, et qui, en se retirant, vivoient de leurs rentes, sans aucune charge civile.

On ne sauroit imaginer combien toutes ces attentions (plus favorables au systême militaire qu'à tout autre, mais aussi c'est de l'armée que nous parlons; ce sont ses succès que nous devons expliquer) contribuoient à élever l'ame de l'officier, et à le rendre propre aux actions les plus nerveuses de la guerre.

Frédéric, dans les premières années de son règne, institua un ordre que l'on nomme *la croix du mérite*. Il la donna quelquefois d'abord à des personnes de l'état civil, à Voltaire, par exemple, et, peut-être à quelques autres; mais bientôt il la réserva uniquement pour le mérite militaire. Ce n'est qu'une pure distinction, à laquelle nul émolument n'est attaché; mais elle n'en fait pas moins un objet d'ambition, parce qu'elle n'a point été

prostituée. Elle s'accorde pour une belle action aux officiers de tous grades, rarement à quelques colonels, lorsque leurs régimens se sont distingués dans les revues.

Frédéric a toujours eu le principe excellent de décourager l'envie de quitter son service. Un capitaine, un major, un colonel, s'il sort de l'armée, n'est pas remplacé par l'enseigne qu'elle reçoit. Les pensions de retraite sont donc très-rares au service de Prusse, très-modiques, et uniquement le prix de longs services, réunis à l'impossibilité, pour celui qui les obtient, de subsister autrement. Un officier hors d'état de servir, obtient communément dans les professions civiles une place à sa portée; et il quitte alors toutes les marques distinctives de son premier métier. Mais tant qu'un homme est capable de faire son service, il garde sa place, et on lui en facilite tous les moyens. Les officiers gagnent à persévérer, parce que les places de capitaines sont très-lucratives, et ils ne peuvent que perdre à se

retirer. Aussi les vieux officiers sont-ils communs dans l'armée prussienne. Ce régime épargne des sommes au trésor, et conserve à l'armée une foule d'hommes expérimentés. Un tel arrangement paroît dur; mais au fond il est louable et sage.

Sans doute il n'est pas donné à tous les rois d'être des généraux tels que Frédéric, et tous les pays ne comportent pas la même constitution militaire que le sien. Sans doute aussi plusieurs parties en seroient mauvaises pour les royaumes qui ont tant d'autres bases de puissance que leurs soldats; mais ceux-là n'auront point une bonne armée, où le souverain s'écartera des maximes prussiennes. Il doit, s'il veut avoir des troupes excellentes, montrer l'estime qu'il fait du militaire, assister aux exercices, examiner, rechercher, scruter l'état de l'armée en personne, ouvrir l'accès aux lettres des officiers, à leurs observations, à leurs représentations, à leurs plaintes. La discipline la plus sévère paroît douce alors. Les jouissances de l'orgueil rendent toutes les gênes supportables,

tous les travaux aisés : or on aura beau chercher ; ce n'est qu'à force de gênes et de travaux qu'on formera une bonne armée.

L'honneur sans aisance seroit un ressort qui s'useroit bientôt, sur-tout de nos jours, où le commerce a rendu l'argent un moyen de bien-être plus actif qu'autrefois. Aussi Frédéric a-t-il eu grand soin d'amorcer, à cet égard, les jeunes gens, et de satisfaire les hommes mûrs. Il n'y a point de capitaine d'infanterie qui ait moins de cinq mille livres de revenu. Ceux de plusieurs régimens ou corps, ont six, sept et huit mille livres. Les capitaines de cavalerie, de dragons, de hussards, d'artillerie, ont de huit à douze mille livres ; ainsi au bout de vingt à vingt-cinq ans de service, on est dédommagé d'avoir attendu.

A cela se joint un autre arrangement d'une grande utilité, et qu'on ne sauroit trop recommander dans tous les services que l'on voudra mettre sur un bon pied ; c'est que tout avancement se fait par rang

d'ancienneté. Un officier arrive jusqu'à la compagnie dans son régiment ; ensuite, pour être fait major, il passe, selon son ancienneté, parmi les capitaines en pied, d'un régiment dans un autre. Cependant on tâche d'arranger les choses, sans faire de tort à un officier, pour qu'il devienne major et même lieutenant-colonel dans le même régiment où il avoit commencé à servir, parce qu'il peut y rendre des services plus utiles qu'ailleurs. Cet ordre se trouble très-rarement. Les officiers, qui en sentent l'avantage, font tout au monde pour qu'il soit maintenu. Les chefs des régimens y veillent. Un des plus grands dégoûts qu'ils puissent recevoir, c'est de voir enfreindre cette règle, et c'est aussi toujours une preuve que le roi n'est pas satisfait du régiment.

Cette manière d'avancer suivant le rang du tableau, est excellente pour l'émulation. On sait à point nommé l'instant où l'on jouira d'un certain bien-être ; où les peines souffertes, les services rendus seront récompensés. On voit toujours devant

soi cet avenir ; il est invariable : il ne faut qu'une bonne conduite, sans parens, sans protection, sans fortune, pour y parvenir. Toute cabale avorte alors, toute faveur est exclue ; au lieu que si l'on admet le principe de se permettre des passe-droits en faveur d'un mérite supérieur, toutes les portes sont ouvertes à l'intrigue ; bien servir n'est plus un moyen certain de parvenir, et personne ne s'y adonne de préférence, puisqu'il n'est pas le meilleur.

Moyens dont le roi s'est servi pour instruire son armée.

Mais, pour avancer les officiers selon l'ordre du tableau, il faut les rendre capables de remplir tous les emplois auxquels ils peuvent arriver. Voyons sur quels principes Fréderic a construit à cet égard un systême que tant de succès ont couronné.

La guerre n'est plus, comme autrefois, un métier où la valeur et la force personnelles décident la victoire. Au moyen de nos armes, elle est devenue un art, une science très-compliquée. On peut l'étudier théoriquement comme toute autre science ; et une bonne théorie, jointe ensuite à la pratique, formera dans peu de temps,

des officiers capables de tout. » Nous » pourrions donc établir de bonnes écoles » militaires, se sera dit Frédéric, et y » former tous mes officiers. Mais quels » sont les hommes qui embrassent la pro- » fession des armes? Il en est de deux » espèces. Les uns s'y engagent par état » ou par nécessité ; les autres par goût. » Nous ne saurions attendre des efforts » bien grands des premiers ; ainsi met- » tons-les hors de compte, quoique le » nombre n'en soit pas petit. Quant aux » autres, quelle est l'espèce de caractère » qui les porte à embrasser l'état mili- » taire ? Chez la plus grande partie, c'est » le sentiment d'une valeur naturelle, » qui se plaît au tumulte des armes, à » l'activité corporelle capable d'exercer » leurs forces, à la vie sociale des camps » et des régimens. Ce tempérament, » qui est très-bon pour éveiller les facul- » tés naturelles de l'esprit, est presque » toujours contraire à l'application stu- » dieuse de la lecture et de la méditation. » Donc mes meilleurs officiers seront,

» dans leur jeunesse, des hommes turbu-
» lens, qui ne voudront rien faire : tou-
» jours en guerre avec leurs maîtres et
» leurs surveillans, ils sortiront des mai-
» sons d'éducation que je formerai pour
» eux, très-médiocrement instruits.

» Cependant les hommes n'apprennent
» ce qu'ils doivent savoir, que de deux
» manières. La première est la contention
» d'esprit, l'application, l'étude théorique
» en un mot ; elle est la meilleure sans
» doute, car elle est la plus prompte, et
» celle qui pénètre le plus profondément.
» L'autre est la répétition continuelle ; et
» c'est ainsi que les hommes apprennent
» la plus grande partie des choses, même
» les plus difficiles, théoriquement par-
» lant ; leur langue, par exemple, et les
» langues étrangères dans les pays où elles
» sont indigènes ; tous les métiers ; tous
» les arts mécaniques. C'est ainsi que se
» forment encore le caractère moral, l'ex-
» périence, la connoissance des hommes
» et du monde, enfin tant d'autres objets
» sur l'étude desquels on n'a jamais réfléchi,

» mais qui, au fond, n'entrent que par » cette méthode dans l'esprit de la plupart » des hommes. Voilà donc la route que » je dois suivre pour former mes offi- » ciers, depuis l'enseigne jusqu'au géné- » ral, et c'est d'après cette marche que » je calculerai toutes mes mesures en ce » genre. «

Guidé par ces principes, Frédéric s'occupa d'abord de la base de l'art, qui est le perfectionnement des manœuvres militaires. Une armée est un composé de bataillons et d'escadrons. Déterminer et fixer d'une manière invariable, et la meilleure possible, comment un bataillon et un escadron doivent se mouvoir dans toutes les occasions, c'est en faire autant pour un corps, et pour toute une armée. Frédéric a travaillé et fait travailler sans relâche à la solution de ce problême pendant quarante-six années. Aussi en est-il résulté le chef-d'œuvre de la tactique, et, pour trancher le mot, la perfection relativement à notre ordonnance.

On ne s'attend pas que nous donnions

ici les détails de la tactique des Prussiens ; ce seul objet formeroit un ouvrage considérable (1) : mais le besoin n'existe, ni ne peut exister dans notre ordonnance, d'inventer des évolutions plus précises, plus aisées, plus promptes, ni de déterminer plus exactement les principes suivant lesquels il faut les exécuter, pour qu'elles se fassent sans faute.

C'est par ces moyens, au-dessus de tout éloge, qu'on a vu au moins sous Frédéric II, des lignes de vingt bataillons

(1) L'amitié d'un des plus savans tacticiens de ce siècle, nous met à même de publier, en quatre-vingt-treize planches, toutes les manœuvres de la tactique prussienne, avec d'excellentes explications. Nous osons croire que c'est le cours de ce genre le plus complet et le plus exact qui ait encore paru. Le lecteur attentif y verra avec quelque surprise, que plusieurs ouvrages de tactique françois ont prétendu enseigner des manœuvres que leurs auteurs n'avoient pas vues, et n'entendoient pas.

Nous avons cru que ce morceau précieux étoit un appendice naturel de notre livre sur les affaires militaires. Au reste les éditeurs de la Monarchie prussienne publieront à part l'un et l'autre traité, pour l'utilité des officiers qui ne mettront pas le même intérêt à la totalité de notre ouvrage.

prussiens, occupant à peu-près deux mille toises, avancer en bataille l'espace de douze cents pas et davantage, sans déranger leur ordre le moins du monde; une pareille ligne exécuter une conversion sur le centre, pour se mettre en oblique sur leur premier front, en dix minutes; une colonne de vingt escadrons prussiens, chacun de quarante cinq toises de front ou environ, se déployer en cinquante-quatre secondes; et vingt autres résultats si extraordinaires, qu'ils paroissent des fables à ceux qui ne connoissent pas les troupes prussiennes.

On sait que la tactique de la cavalerie ne diffère de celle de l'infanterie, quant à la forme des mouvemens, qu'en ce que le cheval ne tournant pas sur sa base comme le fantassin, il faut, dans l'emploi de cette arme, se former ou se rompre tout au moins par quatre. Mais la perfection de la cavalerie prussienne est plutôt produite par les premiers élémens de son instruction, que par les manœuvres que ces élémens seuls la mettent en état d'exécuter avec la précision et la vélocité qui la caractérisent. On ne voit que l'effet; on saura le *comment*, quand quelque observateur du métier aura suivi les écoles de la cavalerie prussienne dans toute leur étenduc, et nous doutons qu'il y fût admis.

Nous ferons, à ce sujet, une seule observation de détail, parce qu'elle nous a beaucoup frappé. L'infanterie prussienne ne marche jamais au son de la musique. Un exercice continuel lui imprime si parfaitement la cadence de la marche, que les soldats n'ont pas besoin des instrumens; ils en seroient plutôt dérangés, s'ils n'y étoient pas entièrement insensibles. Il ne faut que réfléchir un instant, pour s'assurer combien cette irrésistible habitude vaut mieux que l'idée du maréchal de Saxe, adoptée en France et en Angleterre, d'accoutumer le soldat à marcher au son de la musique. Où le soldat a-t-il le plus besoin de marcher avec une telle précision? c'est sans doute au moment où l'armée rangée en ordre de bataille, marche en avant pour charger. Or prétendre que des musiciens jouent des instrumens sous le feu ennemi, c'est une idée fort étrange. Ils garderoht assurément très-mal la mesure en pareil cas, à supposer qu'on les force d'accompagner les troupes, ou, ce qui est plus difficile encore, qu'on puisse les

entendre (1). Si vous avez accoutumé vos troupes à marcher toujours au son de la musique, elles ne sauront pas marcher lorsqu'elles ne l'entendront plus ; mais si, par un exercice continuel, vous leur avez rendu la cadence du pas militaire tout-à-fait naturelle et machinale, elles marcheront ainsi dans toutes les occasions. La

(1) Nous trouvons dans un ouvrage nouveau, intitulé *de la Musique considérée en elle-même*, pag. 272, et attribué à M. de Chabanon, ces étranges paroles : « Que seroit-ce à la guerre qu'un combat meurtrier » qui se donneroit en silence ? N'entendre autour de » soi que les cris des mourans, et de sang-froid aug- » menter le nombre de ceux qui meurent ; cette idée » fait frémir. La musique couvre de son illusion » cette scène de carnage ; et les fanfares militaires » jettent dans l'ame des combattans l'alégresse du » courage. Ce prestige de la musique, qui s'étend » jusque sur la mort même, fait juger des effets » qu'on peut en attendre au théâtre. » Dans quelles erreurs les meilleurs esprits ne tombent-ils pas, lorsqu'ils négligent d'étudier du moins les traits généraux de tous les objets accessoires au sujet qu'ils entreprennent de traiter ! L'auteur ignore-t-il donc que dans une bataille il est une espece d'instrument dont le bruit suffit pour couvrir celui du cri des mourans ; instrument, non à vent, non à cordes, mais à feu, et qui ne laisse pas jouir de la melodie des autres ?

méthode prussienne est donc la meilleure, la plus militaire, la seule propre aux combats.

Nous l'avons déja dit : il ne faut pas entièrement attribuer cette superbe discipline au feu roi : elle date de plus loin ; c'est son père qui en est le premier auteur. Frédéric II n'a fait que perfectionner l'édifice dont Frédéric-Guillaume avoit jeté les fondemens. Animé de l'esprit d'ordre le plus rare, ce roi aimoit les spectacles militaires. Ses troupes exerçoient continuellement, sans vues, sans principes autres que ceux du maniement des armes, et presque sans manœuvres. Mais les troupes n'en apprirent pas moins, au milieu de ces exercices de parade qui ne sembleroient aujourd'hui qu'une fatigante niaiserie, à se tenir sous les armes dans le plus profond silence et la tranquillité la plus calme ; à n'avoir l'œil et l'esprit fixés qu'à leur besogne et à la voix de leur commandant. Lorsque ces choses ont été bien inculquées à des troupes, on en peut faire ce qu'on veut. Ajoutons qu'à l'inutile

maniement des armes, auquel l'armée de Frédéric-Guillaume étoit presque uniquement astreinte, se trouvoit combinée la charge, et que, par cet exercice continuel, les troupes prussiennes étoient parvenues à tirer avec plus de célérité qu'aucunes autres.

Cet avantage fit remporter à Frédéric II ses premières victoires, et ses victoires furent des leçons où il apprit ce qui manquoit à ses troupes pour les rendre parfaites. La guerre de quarante à quarante-cinq lui montra que charger et marcher sont tout; que le reste n'est que bagatelle. Ce fut dès lors à ce but qu'on exerça continuellement les troupes; le maniement des armes ne fut plus que l'A-B-C, que l'on ne repète pas quand on sait lire. Cette guerre lui montra encore qu'une cavalerie lente est la plus pitoyable des armes, et ne répond nullement à l'immensité des sommes qu'elle coûte. Il travailla donc à rendre la sienne leste, agile, véloce; et, graces à un homme rare, à Seidlitz, qui a vraiment changé la nature de cet arme, il y

parvint, sur-tout depuis la paix de mil sept cent soixante-trois, autant qu'il soit donné à l'imagination humaine de le concevoir. On peut assurer que Frédéric a fait davantage pour la cavalerie que pour l'infanterie. En général, l'ordre, la précision et la promptitude dans les évolutions connues furent alors portées au plus haut degré. On les approfondit pour les simplifier et les rendre régulières. Mais ce fut la guerre de cinquante-six qui fit voir la nécéssité et la possibilité d'en imaginer de nouvelles, de plus promptes encore, pour former et pour changer l'ordre de bataille de toutes les manières, avant que l'ennemi pût ou s'en appercevoir, ou s'y opposer. C'est après cette guerre que les moyens les plus ingénieux, les plus rapides de la tactique moderne ont été inventés, et que ceux d'exécuter toutes les évolutions dans le plus grand ordre possible, ont été complétement perfectionnés.

Si le détail de ces évolutions et de ces moyens appartient à un autre ouvrage (1),

(1) *Voyez* l'appendice de ce livre.

nous

nous devons parler ici des méthodes dont Frédéric II se servit pour y rompre toute son armée, et pour enseigner aux officiers les principes, de manière qu'ils sussent tout à-la-fois les pratiquer et les montrer mieux et plus surement que si on les leur déduisoit scientifiquement dans le plus beau cours de tactique.

D'abord tous les jours de l'année, les dimanches exceptés, les soldats qui montent la garde exercent pendant une heure. Tous les officiers du régiment sont obligés d'assister à cet exercice. Selon le nombre de la garde, chaque officier-major, ou chaque capitaine, la commande à son tour. Il corrige alors, il reprend, il châtie s'il le faut. Cet exercice consiste à charger par pelotons, par bataillons, de pied ferme, à front droit et à front renversé, en avançant, en se retirant; et ensuite à marcher de diverses manières.

Les jours de prêt, c'est-à-dire, les premiers, les cinq, les onze, les seize, les vingt-un et les vingt-six de tous les mois, les troupes de chaque quartier se

rassemblent, à moins que le temps ne s'y oppose absolument, et font des évolutions proportionnées à leur nombre. Tels sont les exercices continuels auxquels il faut que tous les officiers, depuis le premier général, s'il en est un dans la garnison, jusqu'au dernier enseigne, assistent, ou comme acteurs, ou du moins comme spectateurs, sans y manquer sous quelque prétexte que ce soit, si ce n'est pour cause de maladie.

A cela se joint un autre arrangement, sans lequel le premier ne seroit pas fort utile : c'est qu'il n'est que très-rarement permis à un officier de s'éloigner de sa garnison. Tous les quatre à cinq ans, un congé de trois mois, voilà ce qu'on peut se flatter d'obtenir au service de Prusse. Ainsi un officier ne voit que sa compagnie, son corps, sa garnison, et ne songe qu'à des exercices, à des évolutions militaires L'habitude journalière inculqueroit au sens le plus obtus, des choses aussi simples. Le tact se forme ; la moindre faute frappe; une lueur répercutée par les

armes, le son seul, leur fait appercevoir dans un bataillon, quel est l'homme qui a manqué ; à force d'entendre, reprendre, corriger, redresser, ils deviennent tous parfaitement capables de former les recrues.

Ces exercices journaliers se font avec les soldats qui restent au régiment. Deux mois de la belle saison sont consacrés à exercer tout ce qui appartient à l'armée. On commence de bonne heure par les recrues ; ensuite les compagnies exercent séparément ; enfin on forme les bataillons et les escadrons, et ils manœuvrent ensemble. Cette marche se suit dans d'autres services, mais nulle part avec la même sévérité ; et lorsque nous disons *sévérité*, nous n'entendons pas celle qui pèse sur le soldat, mais celle qu'on exerce envers l'officier. On exige que celui-ci soit aussi attentif que le soldat même ; on exige que dans la marche, en conduisant son peloton, il garde et son alignement et sa distance, sans jamais y manquer, afin qu'au moment où l'on commandera de se

réformer, le bataillon soit une ligne parfaitement droite, sans qu'il ait besoin ni de se serrer, ni de s'ouvrir, ni de se mouvoir. En un mot, on veut que tout ce qui dépend de l'officier soit exécuté avec la même perfection que les mouvemens du simple soldat; et cela depuis le commandant du bataillon, jusqu'au dernier enseigne. L'officier qui manque est envoyé aux arrêts sans rémission; et si ses fautes étoient fréquentes, on lui conseilleroit de quitter le service, auquel il n'est pas propre.

Voilà comment les officiers et les soldats se forment à la tactique particulière, qui est la base des ordres de marche et de bataille d'une armée, mais qui ne fait pas encore les généraux. Frédéric n'a point négligé cette importante partie de l'art. A la fin de chaque saison d'exercice, ses troupes se rassemblent en divers camps. Il y en a un dans la Marche, un à Magdebourg, un ou deux en Silésie, un dans la Prusse orientale, et un dans la Prusse occidentale. Les troupes y exécutent de

grandes manœvres, sous les ordres des généraux et sous les yeux du roi. C'est là où les officiers de l'état-major, en voyant l'image de la guerre, se forment pour devenir des généraux à leur tour. En automne, les troupes se rassemblent encore, avec cette différence, qu'on ne fait pas rentrer les semestriers. Dans ces camps d'automne, on exécute d'ordinaire des manœuvres encore plus savantes. On forme deux corps de troupes, et l'on exécute des mouvemens d'attaque et de défense. Les dispositions ne sont alors données qu'en masse, et c'est aux généraux eux-mêmes à en déterminer les détails.

Telle est leur école, et sans doute elle ne suffit pas pour former au commandement des armées les hommes auxquels la nature n'en a pas donné le génie. Mais d'abord, sous Frédéric, c'étoit lui qui animoit tout ce grand corps. Il est trop vrai qu'on ne doit pas supposer que cet ordre de choses puisse être invariable. L'homme que la nature appellera au trône de Prusse, ne sera certainement pas

toujours le premier général de son temps. Mais ce qu'on peut et doit supposer avec raison, c'est qu'il est impossible qu'avec de tels arrangemens, il ne se rencontre pas, dans le nombre des généraux prussiens, quelques têtes assez bien organisées pour devenir capables de commander supérieurement en chef. Quant aux autres, ils le seront du moins de commander une division, une aile de cavalerie ou d'infanterie en sous-ordre, avec toute l'habileté nécessaire. Les armées modernes occupent un terrain si vaste, que le général en chef ne sauroit ni tout voir, ni remédier à temps à tout. Il faut donc indispensablement que les généraux subordonnés aient, pendant l'action, assez de connoissances pour pouvoir agir d'eux-mêmes dans l'esprit de la disposition générale que le chef de l'armée, quel qu'il soit, leur a donnée. Il faut qu'ils sachent remédier au désordre du moment, et saisir le point et l'instant décisif pour frapper un grand coup. Or voilà à quoi les revues générales suffisent complètement. D'abord chaque réunion de

corps fait annuellement six grandes manœuvres, pour lesquelles on donne une disposition générale comme à la guerre. Les généraux apprennent donc à entendre une disposition générale et à en saisir l'esprit. Ces dispositions sont si bien combinées, que le jeu des différentes armes, dans les diverses occasions de la guerre, attaque, défense, poursuite, retraite, etc. s'y développent pleinement: mais tout n'y est pas tellement compassé, que les généraux n'y soient que des machines; il faut qu'ils y mettent du leur. L'homme doué de quelque sens, apprend infailliblement ainsi la théorie de son art, autant qu'il est nécessaire pour conduire sa division avec succès à la guerre.

Aussi les effets ont-ils répondu aux principes. Des généraux tirés de la foule au service de Prusse, ont fait des actions qui auroient singulièrement illustré ailleurs, et avec raison, parce qu'ailleurs elles auroient été uniquement l'effet du génie; mais qui sont regardées comme des choses ordinaires à l'armée prussienne,

parce que là elles proviennent uniquement d'une routine constante, et mille et mille fois répétée; outre que tout y devient beaucoup plus facile, parce que les troupes très-exercées, très-instruites, exécutent ce qu'on veut avec une régularité et une exactitude inconnues dans tout autre service.

Mais ce qui démontre l'admirable efficacité de tous ces arrangemens, c'est la rapidité avec laquelle le génie militaire prend son essor à l'armée prussienne, chez l'homme qui en a quelque étincelle. Il a été, il est encore au service de Prusse des capitaines capables de commander des corps d'armée, et qui les ont commandés en effet, sous le nom des généraux dont ils étoient les aides-de-camp.

Au reste, quoique Frédéric ait donné, et certes à bon droit, la préférence à l'habitude et à la pratique comme moyen d'instruction, il n'a pas négligé l'instruction scientifique des officiers. Nous ne parlons pas seulement du corps des cadets, où la quantité d'élèves, jointe au

petit nombre des maîtres, ne met à la portée que de très-bonnes têtes tout ce qui excède les connoissances les plus ordinaires; nous parlons d'une autre institution du roi déja indiquée plus haut, celle d'un officier-ingénieur, préposé dans chaque inspection, à l'instruction des jeunes officiers d'infanterie dont l'état-major se compose.

Frédéric savoit que c'est communément dans l'âge plus voisin de la maturité que les hommes acquièrent la plupart des connoissances pour lesquelles il faut du sens et de la méditation. La raison en est naturelle : ce genre d'application dépend absolument de la volonté; or cette volonté ne peut naître que du sentiment des avantages que l'on retirera de cette application, et ce sentiment lui-même n'est dans l'homme le produit que de l'expérience; les passions fougueuses de la jeunesse en arrêtent assez long-temps l'essor.

C'est un double inconvénient pour la profession des armes, qui empêchera toujours qu'un grand nombre d'officiers ne

s'appliquent profondément à quelque service que ce soit. Le besoin des connoissances dans l'art militaire, se restreint à la guerre, qui n'est qu'un état rare et passager, au lieu que dans toutes les autres professions, l'emploi des connoissances relatives est continuel et non interrompu. L'officier doit donc étudier, s'appliquer, méditer pour un avenir incertain. Assurément il doit en être moins encouragé au travail; peu d'esprits doivent être frappés de son utilité, et par conséquent s'y adonner.

D'un autre côté, la jeunesse militaire doit contenir un beaucoup plus grand nombre d'individus à passions fougueuses qu'aucune autre classe ou profession, parce qu'en général, ceux-là seuls y sont portés d'inclination. Les exceptions de ces hommes ardens, mais tenaces, qu'une noble ambition, qu'une vraie passion pousse dans la carrière des armes, sont assez rares. Ainsi la jeunesse militaire, même passé vingt ans, n'est pas très-portée à l'application.

Frédéric avoit, par l'institution dont nous venons de parler, fourni autant qu'il étoit en lui des moyens et des motifs de s'appliquer. Il seroit à souhaiter, sans doute, que plusieurs de ces ingénieurs-professeurs fussent plus versés dans leur art (le très-grand nombre est bien médiocre), et que les jeunes élèves, au lieu de ruser pour faire accroire qu'ils ont acquis des connoissances auxquelles ils sont tout-à-fait étrangers, travaillassent en effet davantage. Mais enfin, s'il est des instructeurs ignorans et des disciples inappliqués, il en est aussi de capables et de studieux, et cette pépinière est certainement utile.

Quels moyens ont rendu l'armée prussienne capable de se mettre en mouvement au premier ordre.

Tels sont les moyens d'instruction que Frédéric a employés pour instruire son armée. Examinons les arrangemens dont il s'est servi pour la mettre en état de se rassembler et d'agir, sinon à l'instant où il l'ordonne, du moins beaucoup plus tôt qu'aucune autre armée de l'Europe n'en est capable.

D'abord les régimens ont en tout temps

leur équipage de campagne, et certainement ils l'ont en bon état, puisqu'ils s'en servent deux fois par an ; sur quoi nous observons que ce dernier point y contribue beaucoup sans doute ; puisque si l'on tenoit toutes ces choses, pendant la paix, dans des magasins, elles pourriroient sans qu'on songeât à les entretenir ou à les conserver ; et tout-d'un-coup, lorsqu'on voudroit en faire usage, on trouveroit qu'elles sont hors de service ; il faudroit attendre des mois avant que tout fût fait à neuf, ou réparé.

Mais ce n'est pas assez que d'avoir des tentes, des marmites, des bidons, des havresacs, des couvertures, etc. il faut des chevaux pour le transport de l'artillerie et des équipages ; et, à cet égard, l'armée prussienne est soumise à un arrangement bien combiné. Les cantons d'où les régimens tirent leurs hommes, sont aussi ceux d'où ils tirent leurs chevaux : nous entendons les régimens d'infanterie, et ceux de cavalerie, quant à leurs équipages peut-être ; car la cavalerie est

d'ailleurs montée, sans aucune exception. Les équipages sont réglés : un officier jouiroit de cent mille livres de rente, qu'il n'oseroit pas en avoir plus que l'ordonnance n'en accorde à son grade. Il peut s'acheter des chevaux de prix, au lieu de ceux qu'on lui livreroit; mais il ne doit pas en avoir un plus grand nombre. Ainsi, l'on sait que tel régiment, d'un, de deux, de trois bataillons, a besoin de tant de chevaux, pour le transport des officiers, des équipages et des munitions; le canton les livre, et le roi les paie suivant une taxe supportable. Les mêmes mesures sont prises pour le transport de l'artillerie des bataillons. Dans quatre jours, toute l'armée a ainsi ses chevaux; car le roi fournit aussi ceux des officiers d'infanterie.

Quant à l'artillerie, dès qu'elle a les attelages qu'il lui faut, elle peut se mettre en marche. Pièces, poudres, boulets, et l'attirail nécessaire, sont toujours amassés d'avance, en quantité suffisante pour commencer soudainement les opérations.

Il ne reste donc que les vivres. Le roi

de Prusse a de très-grands magasins dans toutes ses forteresses. Il est vrai qu'il ne fournit pas le pain en temps de paix ; et nous nous en étonnons : ce seroit un bon moyen d'avoir une boulangerie incessamment montée, et des magasins toujours remplis, sans craindre le déchet qu'un trop long emmagasinement occasionne. Mais soit que Frédéric ait redouté les malversations, soit qu'il n'ait pas voulu fermer ce grand débouché aux boulangers de ses villes, il n'a pas choisi ce moyen. Il emploie, dans un autre but, les grains qu'il tient continuellement rassemblés dans ses forteresses. Lorsqu'on prévoit une hausse dans le prix général des grains, le roi en vend de ses magasins, qu'il remplace par ceux de ses domaines ou des pays étrangers, sur-tout de la Pologne, et qu'il peut très-aisément répandre dans ses provinces, au moyen de la navigation intérieure.

Telle est la principale raison qui l'a porté à faire construire le nouveau canal de Bromberg, et le grand avantage qu'il

en retire. Sans ce canal, il faudroit transporter les grains de la Pologne, de Kœnigsberg, ou au moins d'Elbingen et de Dantzick, à Stettin, pour les faire entrer dans l'Oder. Dans une guerre où la Prusse auroit pour ennemis les Russes, ou quelque autre puissance du nord munie d'une marine, cette communication auroit de grands inconvéniens; elle pourroit même être totalement interceptée. A présent, cela n'est pas possible: on peut transporter par eau tout ce qu'on veut, depuis Memel jusqu'à Breslau, ou de Magdebourg jusqu'au sein des états du roi de Prusse. De Memel on communique par Tabiau et Labiau à l'intérieur, avec Kœnigsberg; on va de Kœnigsberg, à couvert de la langue de terre qui coupe le Frische-Haf, à Elbingen, où l'on entre dans la Vistule: on remonte cette rivière jusqu'à Bromberg; de là on va sur le canal jusqu'à Nackel, où il aboutit dans la Netze. Cette rivière se jette à Zanow, aux environs de Landsberg, dans la Warta. La Warta enfin tombe dans l'Oder à Custrin, d'où l'on

remonte par ce fleuve jusqu'à Breslau. Pour aller à Magdebourg, on peut prendre deux chemins : remonter jusqu'à Muhlrose, entrer dans le canal d'où l'on passe dans la Sprée, et de là, par Berlin, dans la Havel : ou descendre l'Oder jusqu'à Oderberg, où l'on arrive au canal qui mène droit dans la Havel, à Liebenwalde, d'où le canal de Plauen conduit dans l'Elbe.

Ainsi tandis que Frédéric s'est mis, par ses magasins, en état de rassembler sur tous les points de la monarchie une armée, et de la faire subsister pendant tout le temps nécessaire pour prendre des arrangemens ultérieurs et frapper de grands coups, il a su se préparer, même en temps de guerre, une communication assurée avec son royaume de Prusse, et toutes les provinces de la Pologne qui l'avoisinent, depuis les plus étendues vers le sud, jusqu'aux plus reculées vers le nord, à l'égard des subsistances qu'il peut en tirer pour ses armées, lorsqu'elles sont employées aux autres extrémités de ses états.

Cependant,

Cependant, malgré ces grandes et sages mesures, il ne faut pas croire que l'armée prussienne soit d'un jour à l'autre prête à marcher, comme on le prétend.

L'exemple de la petite campagne de mil sept cent soixante-dix-huit, où l'on consuma en préparatifs quatre mois, après lesquels les régimens manquoient encore de beaucoup de choses nécessaires, le prouve assez; quoiqu'il faille en imputer quelque chose à la répugnance que Frédéric avoit pour cette guerre, à laquelle il se préparoit avec plus de bruit que de vigueur. La vie des garnisons est si différente de celle des camps de guerre, auxquels ceux de paix ne peuvent se comparer que bien imparfaitement, qu'il faut une véritable expérience pratique, soit pour concevoir tout ce dont on aura besoin, soit pour apprendre à s'en passer; et les troupes doivent être fort difficiles au commencement d'une campagne. D'ailleurs Frédéric faisoit tout avec une extrême économie : il ne donnoit probablement pas assez, et l'on n'osoit pas lui demander davantage. Enfin il faudroit

savoir qui étoit le dépositaire de l'argent destiné à tenir tout prêt pour un mouvement. Il n'est que trop ordinaire chez les militaires que l'argent destiné à un usage déterminé, mais rare et peu pressant, dans l'intention de leur faire ainsi une sorte de bonification, mais non pas absolue, soit regardé par eux comme une partie de leurs appointemens, et tout-à-fait détourné de son emploi. Nous n'assurons rien à cet égard; mais nous sommes certains que les chefs des régimens tirent une somme considérable, sous le nom de *regiments unkosten* (frais de régiment.) Il est possible que l'entretien de bien des choses nécessaires pour la marche de l'armée y soit compris, et que les chefs ne se pressent pas d'y penser.

Quoi qu'il en soit, les troupes prussiennes peuvent non-seulement entrer en campagne beaucoup plus tôt qu'aucunes autres, mais encore quelles peuvent y entrer, au moment où le roi l'ordonne, sinon aussi bien qu'il le faudroit peut-être, du moins mieux que toutes les autres,

qui, après plusieurs mois de préparatifs, manquent de beaucoup de choses. En mil sept cent cinquante-six, Frédéric sortit de ses états comme la foudre, et frappa la Saxe, avant que ce petit pays, fort rassemblé, eût réuni sa très-foible armée. Une incursion pareille peut s'opérer encore; les mêmes arrangemens subsistent: il ne faut qu'une ame vigoureuse pour mettre en jeu tous les ressorts de cette grande armée, modèle éternel, ou qui doit l'être, de toutes les autres, dans les parties que nous venons de détailler. Nous allons voir que l'artillerie et le génie y sont loin d'atteindre au même degré de supériorité.

SECTION QUATRIÈME.

ARTILLERIE, INGÉNIEURS, FORTERESSES.

L'artillerie joue un très-grand rôle dans une armée; les ingénieurs et les forteresses entrent aussi, de nos jours, pour une assez grande part, dans la composition du système militaire d'un pays.

On ne sauroit imputer à Frédéric d'avoir attaché trop peu d'importance à l'artillerie, et de l'avoir négligée ou méprisée. Cependant cette partie de son état militaire n'est pas comparable en bonté, ni à l'infanterie, ni même à ce qu'elle est à d'autres services, dans tout le reste très-inférieurs. Nous tâcherons d'en développer les raisons.

Nous avons vu que l'artillerie prussienne est divisée en artillerie de campagne et en artillerie de garnison, et que la force totale de la première est de quarante-trois compagnies d'à-peu-près deux cents hommes chacune.

On n'y entretient point, comme dans l'artillerie françoise, des compagnies de canonniers et de bombardiers. Les simples canonniers servent à tous les genres de bouches à feu : mais on nomme bombardiers, au service de Prusse, une classe de bas-officiers d'artillerie, qui dirige le maniement des mortiers et des obusiers, quoiqu'on les emploie aussi pour le service du canon.

Le quatrième régiment a dû être originairement un corps d'ouvriers. Ils n'avoient point de bombardiers parmi leurs bas-officiers, ni de poire à amorcer, mais un pistolet attaché au baudrier, et un hoyau avec une bèche pendus à une courroie passée sur l'épaule gauche. Leur destination étoit de réparer et d'ouvrir les routes. Un certain nombre par compagnie devoit être exercé à saper. Mais à présent, le premier rang a reçu la poire, et ils ont des bombardiers ; ainsi nous les verrons probablement bientôt sur le pied des autres régimens. Et en effet, lorsqu'on songe à l'immense artillerie que les troupes prussiennes traînent avec elles à la guerre, on sent qu'elles n'ont pas trop de neuf bataillons pour la servir.

Outre les pièces de régimens, dont il en est deux de trois livres de balle attachées à chaque bataillon, traînées par les charpentiers (1), et desservies par le corps de l'artillerie, on compte à l'armée prus-

(1) En temps de paix ; à la guerre, elles le sont par des chevaux.

sienne pour chaque bataillon, deux pièces de six, deux de douze, et deux obusiers, l'un grand, l'autre petit; ou même deux petits et un grand pour former le parc. Une singularité de la guerre de mil sept cent soixante-dix-huit, c'est que cette artillerie a été attachée aux brigades d'infanterie, et les a suivies par-tout, comme faisoient et comme font encore les pièces de campagne. On n'a pu nous indiquer d'autre motif de cet arrangement, ni de cette étrange multitude de pièces, si ce n'est que les Autrichiens en avoient fait de même. La raison n'est pas bonne pour des Prussiens. Quoi qu'il en soit, chaque bataillon a huit à neuf pièces (1), et par con-

(1) Pour donner une idée du système de l'artillerie prussienne, je rapporterai ici, en l'interprétant, la section de l'*artillerie* de la traduction allemande de Feuquières, parce que le traducteur a eu le bon esprit de changer, dans cet excellent ouvrage, les choses qui ne sont plus ce qu'elles étoient du temps de Feuquières; et il a tiré les détails à y substituer, dans l'armée prussienne où il sert. Voici ses paroles :

» Outre les pièces de régiment, qui sont attachées » à chaque bataillon, on compte une batterie de dix » pièces pour chaque brigade; (il suppose la brigade » de cinq bataillons) ces pièces sont de différens ca-

séquent les cent soixante-neuf bataillons de l'armée prussienne, à supposer qu'ils entrent tous en campagne, traînent de treize cent cinquante-deux à quinze cent vingt-

---

» libres. Il y a des pièces de douze et de six livres » de balle, pesantes et légères. De cette manière, » on partage l'artillerie sur tout le front de l'in- » fanterie, pour qu'il soit flanqué du feu des pièces, » si le terrain est égal par-tout, de façon qu'il » n'offre ni avantages ni désavantages. On place les » pièces de douze pesantes sur les ailes ; les légères » au centre de l'infanterie, et les pièces de six entre » deux. On prend, pour chaque batterie, des pièces » d'un calibre égal, c'est-à-dire, ou des pièces de » douze pesantes, ou des pièces de douze légères, etc. » Outre les canons, une armée a aussi des obusiers. » Il y en a de sept, de dix, de vingt-cinq livres : on » ne se sert des mortiers que pour les siéges. Le nom- » bre des soldats de l'artillerie qu'il faut à une ar- » mée, résulte du nombre des batteries.

» Une pièce de régiment exige huit hommes, dont » quatre pour la servir, et quatre pour la traîner ; » à chaque pièce de ce genre, il faut qu'il y ait un » bas-officier.

» Les pièces de trois livres exigent trois chevaux. » Les pièces légères de six en demandent six, parce » qu'elles ont leurs munitions dans la caisse placée » sur l'avant-train. Quatre pièces de régiment ont » un charriot, où il y a des cartouches pour leur » service, et seize mille cartouches à fusil.

» Une pièce de six pesante demande huit hommes

une pièces, qui demandent, à raison de huit artilleurs chacune, l'une portant l'autre, dix mille huit cent seize, ou douze mille cent soixante-huit artilleurs.

» pour la servir. Il y a un charriot pour chaque pièce » de ce genre, qui voiture cent vingt cartouches.

» A une batterie de dix pièces de six pesantes, » sont attachés un capitaine, trois lieutenans, dix » bas-officiers, quatre-vingts artilleurs, un officier » de train, trois wague-mestres, un charron, » soixante-cinq valets, et cent trente-neuf chevaux, » sans ceux des officiers du train.

» Une pièce de douze demande douze hommes » pour la servir; et une batterie de dix pièces a un » capitaine, quatre lieutenans, dix bas-officiers, » cent vingt artilleurs, un officier de train, quatre » wague-mestres, un charron, cent dix valets, deux » cent vingt-six chevaux.

» Chaque obusier est accompagné d'un charriot à » grenades, attelé de six chevaux. L'obusier d'une » livre est traîné par quatre, celui de dix livres par » six, et celui de dix-huit et de vingt-cinq, par » douze chevaux.

» Les obusiers de sept, de dix et de dix-huit livres, » ont dix hommes pour les servir, et par conséquent, » il faut à une brigade de dix obusiers, un capi- » taine, trois lieutenans, dix artificiers, cent » bombardiers, un officier de train, un wague- » mestre, trois sous-wague-mestres, un charron, » soixante-cinq valets; à celle de dix livres, quatre- » vingt-huit valets, cent trente-neuf chevaux; et

Il est vrai que ces troupes ne se mettent pas toutes à-la-fois en campagne ; mais en supposant qu'il n'y entre que cent quarante bataillons, et que vingt-neuf restent dans les forteresses, on voit que sur ce pied, ces vingt-huit brigades d'infanterie demanderont plus d'hommes pour le service des pièces qu'on leur donneroit d'après ces principes, que n'en peut fournir tout le corps-royal prussien (1).

» à celle de dix-huit livres, cent quatre-vingt-deux » chevaux.

» L'obusier de vingt-cinq livres, exige douze » hommes pour son service ; et une brigade de dix » obusiers, un capitaine, trois lieutenans, dix arti- » ficiers, cent vingt bombardiers, un officier de » train, trois wague-mestres, un charron, quatre- » vingt-huit valets, cent quatre-vingt-deux chevaux. «

(1) Voici ce qui leur seroit nécessaire :

Chaque pièce de régiment demande un bas-officier et quatre soldats de l'artillerie au moins, en ne comptant pas ceux pour les traîner.

Pour dix pièces.....	51 hommes.
dix pièces de six livres.....	94
dix pièces de douze livres..	134
dix petits obusiers.....	114
cinq grands obusiers.....	67
TOTAL.....	460 hommes.
Pour les vingt-huit brigades...	12880 hommes.

Il faut de l'artillerie aux armées ; il leur en faut beaucoup, car son utilité est très-grande, et de tous les temps, ainsi que de tous les lieux ; mais trop est trop. Non-seulement un train comme celui des Prussiens renchérit prodigieusement toute la guerre, et met bientôt hors d'état de la soutenir ; mais encore il appesantit une armée, et la gêne incroyablement dans ses mouvemens et dans ses subsistances : il est d'ailleurs entièrement contradictoire au systême militaire des prussiens, et nous ne saurions assez nous étonner que le roi de Prusse ait suivi à cet égard l'exemple de son adversaire, tandis que, dans tout le reste, il s'est formé une route particulière, et presque toujours opposée.

La grande supériorité des troupes prussiennes, tant infanterie que cavalerie, consiste dans la rapidité, la légèreté et la justesse pour tous les genres de mouvemens et d'évolutions. Cet avantage prodigieux n'influe pas seulement sur les batailles et les combats, mais sur toutes

les opérations de la guerre. Avec cet art des évolutions promptes, exactes, précises, toutes les marches deviennent plus célères, tous les mouvemens plus sûrs, parce qu'ils peuvent se soumettre à un calcul certain. Mais vous détruisez absolument cet avantage, quand vous alourdissez votre infanterie par un énorme train de bouches à feu, et encore plus lorsque vous le faites charier après elle par brigades. Le mouvement de ces masses énormes ne peut s'assujettir à aucune règle. Il dépend des chemins, et, qui plus est, non des chemins en général, mais d'un mauvais passage qui s'y trouvera; de mille accidens légers, qui n'arrêteroient pas cinq minutes une colonne d'infanterie avec ses petites pièces, et qui la tiendront des demi-journées en panne, si elle traîne après elle des pièces de douze, et des obusiers de dix-huit et de vingt-cinq livres.

On en a besoin dans les combats, nous dira-t-on. Sans doute, si vous acceptez la

bataille, si vous vous tenez sur la défensive, il sera très-avantageux que tout votre front soit hérissé de bouches à feu; car vous ne savez pas où l'ennemi vous attaquera, et alors vous vous trouverez en force sur tous les points. Mais ce ne doit jamais être là le cas des Prussiens. C'est toujours à eux à livrer bataille : lorsqu'ils en agissent autrement, ils se privent de leur plus grand avantage. Ils doivent en outre chercher à attaquer un point principal, le plus aisé à assaillir; car s'ils parviennent à déranger quelque part l'ordre de l'ennemi, la rapidité de leurs évolutions doit leur donner les moyens d'en profiter avant qu'il ait pu y remédier au point de remporter une victoire complète. Mais il ne faut pas pour cela un front garni de canons dans toute son étendue; il faut deux bonnes et fortes batteries bien postées pour nettoyer les points d'attaque, et ce qui, d'ailleurs, nuiroit aux assaillans. Or pour disposer de bonnes batteries où elles sont nécessaires, on n'a pas besoin

d'attacher cinq à six cents bouches à feu à une armée de cinquante à soixante bataillons, comme les Prussiens ont fait dans la guerre de mil sept cent soixante-dix-huit. Ce train énorme, sans avoir été la principale cause de leur peu de succès dans cette campagne, les a pourtant jetés dans des lenteurs excessives, et des embarras considérables. Il est vrai qu'il faut les attribuer en grande partie aux misérables chevaux dont cette artillerie étoit attelée ; mais cela même doit être regardé comme une conséquence de ce train excessif ; car comment avoir de bons chevaux, lorsqu'il en faut une si grande quantité ? Et comment pourroient-ils rester bons, puisqu'à tout moment la nourriture doit leur manquer, vu leur multitude ? Aussi l'artillerie prussienne étoit-elle si mal attelée en mil sept cent soixante-dix-huit, qu'elle ne put être arrachée des mauvais chemins de la Bohême, dans la retraite du roi, qu'avec le secours des chevaux de la cavalerie.

L'artillerie de campagne doit cependant aux Prussiens deux inventions si

utiles, qu'il faut s'étonner qu'aucune autre nation ne les ait encore adoptées.

C'est d'abord l'usage beaucoup plus fréquent des obusiers. La fortification de campagne en a souffert un grand échec. Un ouvrage fermé, un village, une bicoque sont forcés en un moment par ce moyen, tandis qu'autrefois c'étoit une affaire que de s'en emparer. Ils sont aussi très-utiles en rase campagne, sur-tout contre la cavalerie, lorsqu'elle est trop éloignée pour qu'on puisse l'atteindre à coups de canon, ou lorsqu'elle se tient, comme elle fait communément, derrière un rideau. On ne tue pas beaucoup de monde avec les obusiers, sans doute; mais les grenades qui tombent et crèvent aux yeux des chevaux, les rendent ombrageux, et une charge contre eux en devient infiniment plus facile. Les Prussiens ont été les premiers à faire de cette sorte de pièces tout l'usage dont elles sont susceptibles.

Leur seconde invention, c'est l'artillerie à cheval (1), qui est à l'autre ce que les

(1) On croit que l'artillerie, qu'on nomme artil-

dragons sont à l'infanterie. Les pièces dont on se sert pour cet effet, sont des pièces de six légères, et des obusiers de sept livres. Il faut sept hommes pour les servir, et ces sept hommes sont montés. Les pièces sont attelées d'un nombre de chevaux suffisant pour les traîner au galop, s'il le faut; et l'on y attèle, ou tous, ou en partie, ceux des hommes. On s'en sert par-tout où l'artillerie à pied arriveroit trop tard, ou bien là où l'on ne pourroit pas sauver celle-ci. L'artillerie à cheval a rendu des services infinis à l'armée prussienne; et il est vraiment inconcevable que l'on n'ait encore introduit nulle part une invention si utile (1).

Les Prussiens ont été des premiers à sentir la nécessité d'alléger l'artillerie, et

---

lerie à cheval, a été inventée sous Louis XIV, mais on n'en a fait usage à la guerre que sous Frédéric II.

(1) On nous assure que les Autrichiens l'ont adoptée; quant aux François, l'usage de mettre les artilleurs sur une voiture appelée *wurst*, a quelque chose d'approchant.

à mettre une différence, à cet égard, entre celle de siége et celle de campagne. L'une est composée de pièces de dix-huit et de vingt-quatre, et de mortiers de divers calibres, le tout coulé suivant les anciennes proportions. L'autre se divise en pièces légères et pesantes. Les notions que nous avons pu nous procurer ne vont pas jusqu'à décider si les dernières sont encore coulées exactement suivant les anciennes proportions; mais nous le pensons, et nous croyons même que la plupart consistent en anciennes pièces coulées jusque vers les années cinquante-huit, cinquante-neuf et soixante, époque où les Prussiens ont commencé à adopter l'artillerie légère. Nous ignorons, au reste, si l'on en coule encore de pesantes, ou si l'on veut réduire peu à peu toute l'artillerie de campagne en artillerie légère. Certainement cette dernière est déjà la plus légère de l'Europe après l'angloise. Les pièces prussiennes n'ont que quatorze calibres de longueur, et cent livres de métal sur chaque livre du poids du boulet, de façon que

que la pièce de douze légère, ayant cinq pieds un pouce dix lignes de longueur, pèse douze cents livres ; celle de six, six cents livres, avec quatre pieds un pouce de longueur ; et celle de bataillon, trois cents, sur une longueur de trois pieds trois pouces huit lignes. Nous croyons que c'est-là sauter à l'autre extrémité, et qu'il vaudroit mieux avoir moins de pièces qui tirassent loin et juste, que d'en avoir beaucoup d'un tir court et incertain, comme doivent être, selon nous, celles des Prussiens. Mais ce sont-là de ces choses qu'il faut que l'expérience décide.

Outre l'artillerie de campagne, les Prussiens ont de l'artillerie de garnison. Elle est, avec l'autre, à-peu-près dans le rapport de l'infanterie de garnison à celle de ligne. Des officiers que l'on croit physiquement ou moralement ineptes au service de campagne, des hommes moins valides forment les compagnies qui portent ce nom. Il en existe treize, que nous ne croyons pas d'une force égale, mais uniquement réglée

sur l'étendue de la forteresse à laquelle chacune est destinée.

L'idée d'attacher une compagnie d'artillerie à chaque forteresse nous paroît convenable. Les officiers, par le séjour constant qu'ils y font, peuvent apprendre à connoître parfaitement la place, et ils emploieront utilement cette connoissance, lorsqu'il s'agira de la défendre. Les soldats s'y établiront, prendront plus d'attachement à leur domicile, et feront de plus grands efforts pour l'empêcher de tomber entre les mains de l'ennemi. Il est même assez simple de placer dans ces compagnies des officiers plus âgés et moins lestes que ceux qui doivent faire le service de campagne. Mais on se tromperoit lourdement, si l'on croyoit qu'on pût y placer sans danger des officiers d'une moindre capacité, d'une bravoure ou d'une intelligence moins éprouvées. Ils doivent être au contraire d'une expérience consommée, d'une résolution inébranlable, et d'une santé robuste, pour remplir leurs devoirs en temps de siége.

Le corps des mineurs est, au service de Prusse, entièrement séparé de celui de l'artillerie. Il est composé de quatre compagnies. Les hommes en sont tirés des différentes contrées prussiennes où il y a des mines, et d'entre ceux qui y travaillent. Ils ont une très-haute paie, et une grande partie va en semestre travailler aux mines parmi les siens. Le capitaine tire la paie des semestriers, ce qui rend ces compagnies très-lucratives. Ces mineurs avoient d'abord été au nombre de deux compagnies, et attachés au régiment numéro quarante-neuf, qui, originairement, en étoit lui-même un d'ouvriers. Mais Frédéric le transforma dans la suite en un régiment de fusiliers, et en sépara les deux compagnies de mineurs, qui en ont pourtant conservé l'uniforme. En mil sept cent soixante-onze, il forma une troisième, et, en mil sept cent quatre-vingt-trois, une quatrième compagnies.

Les officiers et les bas-officiers de ce service se montrèrent assez mal habiles au siège de Schweidnitz. Leur premier globe

de compression joua à une distance énorme de l'objet capital ; ils tâtonnèrent extrêmement avant de pouvoir réussir à en exécuter un d'un effet un peu considérable ; encore ce dernier n'auroit-il pas obligé le gouverneur de la place à la rendre, si d'autres raisons ne l'y avoient engagé. Cependant Frédéric n'a pas négligé cette partie ; il a fait venir des officiers du service de Sardaigne, un, entre autres, pour enseigner à ses mineurs à faire des fourneaux impénétrables à l'humidité pendant un temps fort considérable. Nous ignorons ce que ces officiers sont devenus ; car nous ne trouvons plus d'étrangers dans la liste des capitaines de ce corps, si ce n'est M. d'Alber, capitaine en second, dont le nom ne paroît pas allemand.

Il y a aussi un corps de pontonniers attaché à l'artillerie : il est composé d'un capitaine, un lieutenant, trois bas-officiers, et vingt-quatre hommes, en quartier à Berlin.

L'artillerie prussienne manœuvre en grand tous les ans comme le reste de

l'armée, et ses exercices sont si parfaitement analogues à sa destination, que ce corps n'a pas même de petits fusils, comme il en a dans presque tous les services; il ne fait par conséquent jamais le maniement des armes, qui lui est parfaitement inutile. En effet les occasions où ces fusils peuvent être du moindre usage, sont si excessivement rares, que cette considération ne sauroit entrer en balance avec l'incommodité continuelle qu'en occasionne le poids. Les sentinelles du corps ont le sabre à la main.

On devroit croire l'artillerie prussienne excellente; mais en général elle n'est pas même bonne. Sans doute il est dans ce corps quelques hommes de mérite, et même d'un mérite éminent; M. de Tempelhoff le prouve assez. Mais un petit nombre de gens de mérite répandus parmi une foule de sujets médiocres ou mauvais, ne suffit pas pour former une excellente artillerie, qui ne devoit être composée que d'hommes d'élite, et très-versés dans cette partie. Pourquoi n'en est-il pas ainsi dans

le service de Prusse? Nous en connoissons les raisons suivantes.

Raisons de l'infériorité de l'artillerie prussienne.

L'artillerie prussienne est sur un très-bon pied par rapport à la paye; au moins les compagnies y sont-elles fort lucratives, et même, à ce qu'on assure, plus que celles d'infanterie. Elle a son avancement particulier; mais elle est assez considérable, le nombre des compagnies est assez proportionné à celui des officiers, pour qu'ils puissent se flatter d'en avoir une après un nombre d'années à-peu-près égal à celui où ils l'auroient obtenu dans l'infanterie. De ce côté, les encouragemens ne manquent donc point à ce corps. Mais rien ne prouve mieux que l'argent ne fait pas tout dans la profession militaire. Une des grandes causes de l'imperfection du corps d'artillerie prussien, c'est sans doute que Frédéric n'en faisoit pas assez de cas, et lui montroit trop peu de considération. C'est une chose inconcevable, mais très-réelle, que le roi qui avoit le corps d'artillerie le plus nombreux de l'Europe, qui multiplia cette arme dans ses armées

au-delà de toutes les bornes, qui par conséquent sembloit en avoir senti plus qu'aucun autre l'utilité et la nécessité, l'ait ravalé au-dessous de son rang naturel. Les preuves de ce fait sont sensibles.

Vivez avec des officiers prussiens, vous verrez les officiers d'infanterie, de cavalerie et de hussards s'arroger une grande supériorité sur les officiers d'artillerie, et ceux-ci la reconnoître, pour ainsi dire. Partout, à la vérité, chaque corps se croit le plus important de l'armée, élève son arme par-dessus toutes les autres, et ravale celles-ci au-dessous de la vérité. Mais aussi nous alléguons en preuve de notre opinion, des nuances beaucoup plus fines, plus insensibles, et par cela même plus démonstratives, plus fondées sur les vrais rapports. Des officiers d'artillerie aborderont dix fois ceux des autres corps, avant qu'un de ceux-ci aborde une fois un de l'artillerie. Les officiers de tous les régimens, de toutes les armes, se mêlent, se recherchent les uns les autres sans distinction : il faut un événement pour former

une liaison entre des officiers de l'artillerie et des officiers de l'armée. Sans doute ces nuances fugitives, mais très-réelles, tirent leur source dans la façon de penser du souverain même, et dans l'exemple qu'il donne à cet égard, par des signes foibles et presque insensibles, mais que des observateurs aussi attentifs que les officiers relativement à ce qui les touche, ne laissent pas échapper. Un de ces signes, entre plusieurs autres, c'est que Frédéric n'accordoit que très-rarement l'ordre du mérite à un officier d'artillerie. Le major d'Anhalt, qui a commandé l'artillerie à cheval, est le seul qui l'ait eu depuis la mort du général de Holtzendorf et du colonel de Meerkatz : cependant, à la guerre, le roi la donnoit souvent aux subalternes des autres armes; et en temps de paix, il en décoroit quelquefois aux revues les chefs des régimens. Ce seroit un plus mauvais signe encore pour l'artillerie prussienne, si jamais aucun officier ne l'avoit mérité. Heureusement il n'est pas possible de le présumer. C'est donc

par une espèce de dédain, que Frédéric étoit avare de cette décoration pour l'artillerie. Il s'occupoit d'ailleurs beaucoup moins de ce corps que des autres. Il n'assistoit guère qu'une seule fois par an à ses exercices ; il les louoit médiocrement : enfin il est mille indices que Frédéric n'estimoit pas ses artilleurs autant que ses autres troupes. A la vérité, il n'entendoit pas cette partie : ce que nous allons dire des autres systêmes adoptés pour l'artillerie prussienne, et qui s'opposent à son perfectionnement, le prouvera suffisamment, et ce mot connu: *Qu'est-ce donc que ces gens-là ont de recommandable ? est-il si difficile de tirer juste ?* a dû le donner dès long-temps à deviner.

Un des inconvéniens du corps de l'artillerie prussienne, c'est l'espèce de népotisme qu'on y laisse régner. Expliquons-nous. La naissance ne sauroit entrer en considération, dans un service où tout dépend de la capacité ; et comme l'esprit et les talens sont exactement en raison inverse des facilités qu'on a d'obtenir des

places, ils sont plus communs chez les roturiers. Le système général, dans l'armée prussienne, est à juste titre, comme nous l'avons vu, l'avancement par tous les grades. L'artillerie et le génie seroient peut-être les seuls corps où l'on devroit s'en éloigner, pour n'accorder la fortune qu'au mérite, mais au mérite prouvé. On n'a pas suivi ce principe au service de Prusse. Tous les officiers de l'artillerie avancent à leur tour à la fortune : ils passent du rang de bas-officiers à celui d'officiers, et ainsi de suite, jusqu'aux plus hauts grades. Frédéric II abandonnoit presqu'entièrement cette partie au chef de l'artillerie, qui est parvenu lui-même ainsi à ce poste important. Cet homme suit les principes dont il a été imbu dès sa jeunesse ; il veille à ce que tout soit astreint à la routine adoptée, à ce qu'il n'entre point d'étrangers dans le corps, à ce que personne ne s'élève autrement qu'il ne s'est élevé lui-même. Tous les officiers de l'artillerie l'entretiennent et le soutiennent autant qu'ils peuvent dans ce

système destructif de tout grand essor.

Ce qui rend d'ailleurs cet arrangement absolument pernicieux, c'est qu'il n'y a point de véritable école d'artillerie au service de Prusse. Il faut sans doute que l'artillerie *sache tirer juste*; c'est un point capital: mais ce n'est pas tout. Elle exige une étude théorique, des connoissances physiques et mécaniques, d'où dépendent la perfection dans l'art de faire la poudre, de couler et de forer les pièces; les détails du charroi, et mille autres choses de ce genre infiniment utiles, non-seulement aux grandes, mais aux petites parties de l'art. Toutes ces choses ne s'enseignent point, ou elles s'enseignent très-mal dans l'artillerie prussienne. Les officiers y acquièrent tout au plus quelques connoissances de géométrie, de dessin, et une routine pratique. Frédéric n'en a jamais fait voyager aucun. Les permissions de s'absenter étoient aussi rares pour ce corps que pour tous les autres; et quand elles l'auroient été moins, qui voudroit les demander pour acquérir des

connoissances dont il ne retirera probablement aucun avantage personnel? Ajoutez que ce régime de l'artillerie dure depuis un demi-siècle. Comment des officiers, bornés dans leurs connoissances, parvenus aux grades supérieurs, et de qui dépend l'avancement des subalternes, vu le peu d'attention que le roi donne à ce corps, souffriroient-ils que des sujets plus éclairés s'élevassent? Il faut entrer par en bas dans l'artillerie comme eux, y percer ainsi qu'eux, et sur-tout ne pas paroître en savoir plus qu'eux. Voilà ce que nous appelons le népotisme de ce corps, et ce qui nous paroît une des grandes causes de sa médiocrité. L'exemple même de M. de Tempelhoff, regardé comme une chose inouïe, en ce qu'il a été avancé du rang de capitaine à celui de major, du propre mouvement du roi, est une preuve de ce que nous avançons: car enfin, s'il faut les talens extraordinaires de ce grand officier, pour franchir seulement quelques anciens; s'il faut écrire un ouvrage supérieur pour mériter un

aussi léger avantage; si les preuves antérieures de sa haute capacité n'ont pu lui en procurer aucun, qui peut se flatter de percer? Comment l'émulation naîtra-t-elle dans un corps, s'il faut être un homme absolument rare pour s'y tirer du pair?

La parcimonie de Frédéric doit être regardée comme une autre des causes de la médiocrité de son artillerie. Nous en avons déja une preuve, en ce qu'il n'a point fondé pour ce corps de véritable école; nous ajouterons qu'il ne fait pour lui que les dépenses ordinaires : point d'expériences coûteuses, point de prix, point de grandes améliorations; en un mot, rien de ce qu'il faudroit pour élever l'artillerie à un degré de splendeur voisin de celui auquel ce grand roi a porté les autres parties du métier des armes.

Aussi ce corps, on ne sauroit se le dissimuler, fourmille-t-il d'officiers ignorans, et souvent à la guerre, il a manqué des choses les plus nécessaires. Un témoin oculaire a raconté, devant nous, que dans

la guerre de mil sept cent soixante-dix-huit, un parti de Croates s'étant logé dans un village, le duc de Brunswick voulut y mettre le feu, et fit avancer, à cet effet, un officier d'artillerie avec un obusier. Jamais celui-ci ne put exécuter ce dessein; toutes les grenades tomboient en-deçà ou au-delà du but. Le duc s'en indigna, et réprimanda sévèrement l'officier : alors celui-ci expliqua très-bien à son général ce qui lui manquoit pour réussir. Le témoin, officier de cavalerie, ne put pas nous dire précisément en quoi cela consistoit; mais il ajouta que le duc fut obligé de faire avancer des hussards, qui, avec des cartouches à fusée, mirent le feu aux premières maisons, sans pouvoir expulser entièrement les Croates du village.

On voit à Berlin un arsenal très-beau, à le considérer comme édifice. Il est rempli de munitions de guerre : on y a joint une fonderie où se coulent, nous a-t-on dit, toutes les pièces du royaume. Les machines pour forer les canons, y sont d'une invention ingénieuse; aussi ne les montre-t-on

à personne, à moins d'une permission spéciale que nous n'avons pas demandée. Il nous est impossible de dire si l'on y fond annuellement un certain nombre de canons, ni combien de chaque calibre.

Dans la fonderie, au premier étage, se trouve la bibliothéque du corps royal. C'est un arrangement fort utile, établi dans bien des corps au service de Prusse, et dans quelques autres qui se modèlent sur celui-ci, de fonder des bibliothéques pour le régiment. On fait un petit décompte par mois à chaque officier, selon son rang, et l'on achète annuellement quelques livres avec cet argent, sur-tout des ouvrages militaires. Cet institut a réussi à faire circuler quelques lumières dans les troupes prussiennes, autant du moins qu'il peut s'en répandre dans une armée.

Nous ajouterons encore, au sujet de l'artillerie, que le roi a encouragé autant qu'il a pu la fabrication du salpêtre dans ses états. Les villages de quelques provinces sont entourés de petits murs de

terre glaise dans lesquels l'air engendre le salpêtre. Dans quelques districts, les paysans le cuisent, et le vendent aux salpêtrières royales, où on le raffine. Il y a de ces établissemens pour le compte du roi, qui sont en très-bon état. Nous ne nous arrêterons point à les détailler, parce que ces choses sont mieux connues en France, sur-tout depuis les mesures prises par M. Turgot, que nous ne saurions les décrire. Nous ajouterons seulement que nous avons vu une belle salpêtrière à Cassel, dont le très-habile directeur (1) a passé au service de Prusse. Au moyen de ces arrangemens, pourvu que l'on fasse des avances proportionnées, on peut produire autant de salpêtre qu'on veut, égal en bonté, dit-on, à celui des Indes.

Ingénieurs. Passons au corps du génie.

Cette partie est si vaste, qu'elle exige absolument que des hommes de mérite se la divisent entre eux, et se livrent entièrement à quelques-unes de ses branches.

(1) Ebert.

Il doit y avoir des ingénieurs de campagne, et des ingénieurs de place; et parmi ceux-ci, on doit encore distinguer les ingénieurs constructeurs, au moins par la connoissance approfondie des détails, de ceux qui se livrent à la partie de l'attaque et de la défense. L'officier qui voudra ou devra embrasser toutes ces différentes branches de la science de l'ingénieur militaire, sera infailliblement médiocre dans toutes. Tel est pourtant le sort des ingénieurs allemands, d'être employés indifféremment de toutes ces manières; et ce seroit-là le moindre mal, du moins au service de Prusse, si, en exigeant d'eux tant d'habileté, on les traitoit avec considération.

Frédéric n'a jamais possédé la moindre notion véritable sur cet objet important de l'art de la guerre; et, pour lui appliquer ce que lui-même a dit d'un de ses prédécesseurs, s'il avoit eu une idée distincte de l'usage que l'on peut faire des ingénieurs, il en auroit eu. C'est un fait inconcevable, mais exact, qu'il fut toute

sa vie, en ce genre, dupe des charlatans, ou victime des ignorans. Il en est résulté ce qu'il falloit en attendre. Peu de souverains, si l'on excepte Louis XIV, ont fait construire autant de forteresses, ont employé autant les ingénieurs que Frédéric, et cependant aucun ne les a traités aussi indignement, n'a ravalé autant que lui, leur profession.

Tous les corps ont un état fixe au service de Prusse. Il y a dans l'infanterie, dans la cavalerie, dans l'artillerie, tant de places de colonels, tant de lieutenans-colonels, tant de majors, tant de capitaines en pied, etc. etc. Chacun sait donc la marche qu'il suivra vers la fortune, s'il remplit ses devoirs. Le corps des ingénieurs est seul excepté de cette règle. Il y a quelquefois quatre colonels, six lieutenans-colonels, dix majors, trente capitaines; d'autres fois, un colonel, un lieutenant-colonel, quatre majors, parce que quelques-uns sont morts, ou sortis du service, et que le roi n'a pas jugé à propos de les remplacer.

Il en est de même des appointemens des capitaines; les uns ont quinze cents livres, d'autres deux mille, ceux-ci trois mille, ceux là quatre mille livres annuellement. Des majors auront deux mille cinq cents livres, d'autres quatre à cinq mille livres, et le cadet quatre mille. Un ingénieur meurt ou quitte; son confrère, plus habile que lui, plus distingué, plus recommandable sous tous les rapports, n'aura pas le moindre avancement, la plus légère augmentation d'appointemens, la plus petite gratification; au contraire il arrivera quelques aventuriers que le roi placera dans le corps des ingénieurs; il leur donnera le double d'appointemens du bon sujet délaissé, et il s'indigneroit de la témérité de celui-ci, s'il s'avisoit de s'en plaindre. Voilà comment Frédéric a toujours traité ses ingénieurs. Le corps du génie de France jouit d'une réputation très-haute et très-méritée : Frédéric en avoit conclu que les François naissent bons ingénieurs. Autant il s'en présentoit se disant tels, autant il en faisoit des

capitaines dans son corps du génie. Il ne réfléchissoit pas qu'un bon ingénieur, capable de servir parmi des officiers aussi distingués que ceux du corps royal en France, où, avec la capacité et de l'honneur, la fortune est sûre et réglée, n'ambitionneroit pas une place dans un corps aussi abjectement tenu que l'est celui des ingénieurs en Prusse. Cette idée ne venoit point au roi ; et les subalternes ingénieurs étoient obligés de voir passer sur eux ces nouveau-venus, qui ne leur laissoient aucun espoir d'avancement. Des ingénieurs prussiens qui ont servi dans la guerre de sept ans, sont encore lieutenans; tandis que leurs contemporains dans l'infanterie sont devenus colonels et généraux. Quant aux capitaines, il est, pour ainsi dire, sans exemple que quelqu'un d'eux ait été fait major. Jamais officier de ce corps n'y obtint la croix du mérite, quelque service qu'il eût rendu ; jamais le chef du corps n'a été fait général, depuis l'emprisonnement du général Waltave, qui le commandoit lors de l'avénement du

roi. En un mot tout ingénieur prussien est ce qu'il est, a ce qu'il a, sans nulle autre perspective que tous les genres d'humiliations et de dégoûts.

D'où pouvoit provenir cette haine? car c'est ainsi qu'on doit nommer le sentiment que le roi avoit pour ses ingénieurs. Elle naissoit d'une cause que certains événemens fortifièrent. Les opérations des ingénieurs, soit pour la construction, soit pour la réduction des forteresses, demandent des frais énormes. Ainsi Frédéric n'avoit avec les siens, toujours armés de ruineux devis, que des rapports qui lui étoient odieux. Entièrement ignorant dans cette partie, il ne savoit pas juger si ces devis étoient raisonnables ou exagérés; il ne pouvoit pas les comparer aux plans qui y étoient joints. Il ne voyoit que la somme, qu'il trouvoit toujours énorme, parce qu'elle étoit très-grande. Ses ingénieurs n'étoient à ses yeux que des fripons sans honneur, qui prenoient à tâche de le tromper, et il les traitoit en conséquence. C'étoit s'y prendre de la meilleure manière

pour les rendre tels; et beaucoup d'autres procédés qui tenoient de la manie venoient s'y joindre.

D'abord il ne vouloit jamais que les frais de construction excédassent d'un sou les sommes qu'il allouoit. Il falloit donc porter les devis au plus haut, pour être sûr de son fait : ensuite il réduisoit toujours de moitié le devis qu'on lui présentoit, et il vouloit très-absolument que sa fixation suffît. Comment auroit-on pu ne pas le tromper ? On ne lui présentoit donc que des devis absurdes, parce qu'ils étoient calculés sur ce principe. Obligé de lui mentir une fois, on ne mettoit plus de bornes à l'imposture, et l'imposteur le fraudoit pour son profit particulier, parce qu'il étoit forcé de le tromper pour sa sureté. Aussi, malgré le système du roi, la plupart des ingénieurs qui ont été chargés de quelques grandes constructions, ont trouvé les moyens de s'enrichir ; et c'est une opinion fixée dans l'armée prussienne, que la fortune d'un ingénieur est faite, lorsqu'on l'envoie travailler dans une

forteresse. Heureux, si le pays ne souffroit pas de cet avilissant ordre de choses ! Mais les corveyeurs sont les premières victimes de ces exacteurs. Un certain le Fèvre, entre autres, connu par le siége de Schweidnitz, tendit les ressorts à un tel point qu'ils rompirent. On porta des plaintes contre lui, et le roi avoit ordonné son procès, lorsque le Fèvre se fit justice lui-même en se cassant la tête.

S'il faut s'étonner de quelque chose, après ce très-fidèle exposé de l'état de situation du corps des ingénieurs prussiens, c'est que dans le nombre il se trouve des sujets estimables, et c'est ce que nous osons assurer. Tout dégradé que soit ce corps, les officiers n'en sont pas moins des officiers prussiens, membres du premier ordre de l'état, jouissant en général des mêmes prérogatives, qui produisent à un certain point le même orgueil, chez ceux du moins qui en sont naturellement susceptibles. L'esprit national vient s'y joindre parmi les indigènes. L'Allemand est en général studieux, appliqué, exact,

ami de l'ordre ; et lorsqu'il a embrassé une profession, il s'y applique. Parmi les étrangers même, il est, quoiqu'en beaucoup plus petit nombre, quelques sujets de distinction, que Frédéric, forcé par l'ascendant des choses et des circonstances, a attirés par quelque grand sacrifice. Dans cette classe il faut compter le comte d'Heinze, lieutenant-colonel, appelé au service de Prusse en mil sept cent soixante-huit, avec huit mille francs d'appointement ; et ce qui lui est arrivé ne confirmera que trop nos récits sur le système du feu roi, relativement à ses ingénieurs.

Le comte d'Heinze fut d'abord employé convenablement à ses connoissances et à ses talens ; et lorsque le roi de Prusse eut fait, en mil sept cent soixante-douze, l'acquisition de la Prusse occidentale, il le chargea de la construction de la forteresse qu'il vouloit faire élever sur les bords de la Vistule, pour commander ce fleuve. L'emplacement fut choisi. En vain on représenta au roi que la Vistule, dans ses crues, emporteroit infailliblement la

forteresse; il n'en voulut rien croire, et il ordonna au comte d'Heinze de continuer les travaux. L'année suivante Frédéric revint dans ces contrées; la Vistule n'avoit eu qu'une crue médiocre, et la forteresse commencée n'avoit souffert aucun dommage. Alors le roi persiffla les prétendus docteurs en fortifications, et ordonna plus fortement encore au directeur de continuer les ouvrages, et de les pousser avec vigueur. M. d'Heinze obéit; mais au printemps d'après, la Vistule charia une si grande quantité de glaces et de neiges fondues, et ses eaux s'élevèrent à une telle hauteur, qu'elles bouleversèrent de fond en comble tout ce qui avoit été fait. Alors Frédéric, pour ne pas avouer qu'il avoit eu tort, ce qu'il ne faisoit jamais, s'en prit au comte d'Heinze, lui ôta la direction de ces fortifications, et le rappela à Potzdam. Depuis cette époque, M. d'Heinze a croupi quatorze ans dans l'oisiveté avec ses huit mille livres d'appointemens. Il en a été de même du major Haas. C'étoit un officier de réputation; le

roi de Prusse voulut l'avoir ; il trouva les conditions que cet officier demandoit trop fortes : celui-ci n'en voulant rien rabattre, il se résolut enfin à les lui accorder ; mais il en fut tellement piqué, qu'il resta sept ans sans l'employer.

Toutes ces singularités ont fait de ce corps si important un mélange indéfinissable. Et cependant, nous l'avons dit, il s'y trouve des hommes d'une capacité rare. Plusieurs monumens en existent.

Ce n'est pas dans la partie de la construction des places. Nous ne connoissons pas assez celles des états du roi de Prusse pour en parler avec certitude ; mais des connoisseurs nous ont assuré qu'il n'en étoit pas une qui n'eût des défauts frappans. Ce n'est pas non plus dans celle des siéges, soit pour l'attaque, soit pour la défense des places ; les Prussiens n'en ont défendu aucune avec art ni même avec fermeté. Schweidnitz et Breslau furent pris très-lestement en mil sept cent cinquante-huit, et le gouverneur de la première de ces places la laissa escalader fort mal-adroite-

ment, en mil sept cent soixante-un. A la vérité, Dresde fut défendu avec plus d'opiniâtreté ; mais encore n'y eut-il rien d'extraordinaire dans cette défense. Celle de Torgau fut beaucoup plus vaillante ; mais elle ne prouve rien en faveur du corps du génie, qui n'y eut aucune part. Torgau n'est qu'une bicoque, où le général de Wolfersdorff soutint une attaque de quelques jours, avec beaucoup de valeur, et obtint une belle capitulation. La seule défense dont les Prussiens puissent s'honorer, c'est celle de Colberg, qui ne fut pas l'effet de l'habileté du corps du génie ; car il n'y avoit pas un seul ingénieur dans la place : ce fut uniquement l'ouvrage de la fermeté inébranlable du commandant, et de l'ineptie des Russes.

Quant aux siéges que les Prussiens ont exécutés, deux sont dignes de mémoire par leur importance. Ce sont ceux d'Olmutz en mil sept cent cinquante-huit, et de Schweidnitz en mil sept cent soixante-deux ; mais le corps du génie montra une grande mal-habileté dans l'un et dans

l'autre. Le premier fut dirigé par M. de Balby, colonel au service de Prusse, qui jouissoit d'une grande réputation, et en qui le roi avoit alors beaucoup de confiance. Cet officier y commit des fautes très-grossières. Il établit ses batteries à quatre ou cinq cents toises de la place. Il voulut que l'artillerie chargeât les pièces aux deux tiers du poids du boulet. Les mortiers se brisoient, vu la grande élévation qu'il falloit leur donner. Les pièces s'usoient par la charge démesurée, et cependant le feu de la place ne souffroit aucune diminution. Il y avoit là une double faute.

D'abord c'est une erreur de croire qu'en surchargeant les pièces, on augmente fort considérablement les portées. On augmente la vîtesse initiale ; mais la résistance de l'air croissant d'autant, les choses reviennent à-peu-près au même au bout de la portée. Ce n'est donc que pour augmenter l'effet du boulet de près, que les fortes charges peuvent être utiles. D'ailleurs l'œil du pointeur n'est jamais assez sûr pour frapper juste un parapet à une

si grande distance ; il y a trop de coups perdus.

Mais ce qui est plus important encore, c'est qu'un ingénieur ne doit pas être un homme de routine, mais d'invention. Il doit régler son systême d'attaque sur les circonstances, suivre les règles, et ménager les hommes quand il peut ; mais s'en écarter, et forcer les obstacles, même au prix du sang, quand il le faut. Or la situation où se trouvoit Frédéric à Olmutz, demandoit qu'on changeât l'ordre ordinaire des choses. Il falloit brusquer l'attaque, conduire les premiers travaux, élever les premières batteries aussi près que possible, en employant tout ce que l'art enseigne de précautions et de ruses ; mais au risque de perdre quelques centaines d'hommes de plus dans le cours du siége ; car en ce genre comme en tout autre, la dépense est souvent économie. Les lumières de M. de Balby n'alloient pas jusque là ; aussi le siége eut l'issue que chacun sait. Cependant le seul combat où le grand convoi du roi de Prusse fut dispersé, lui

coûta plus d'hommes que l'attaque la plus hardie, avec laquelle il auroit infailliblement pris Olmutz.

Le siége de Schweidnitz fut encore plus mal-adroitement conduit. L'art des mines, qui devoit le décider, y fut très-mal employé. Quatre globes de compression qu'on mit deux mois à exécuter, n'emportèrent pas seulement la crête du chemin couvert. La forteresse étoit loin de se rendre encore, et peut-être, à l'aide de ses contre-mines qui n'étoient pas détruites sans retour, elle auroit prolongé sa défense jusqu'à la mauvaise saison, qui eût obligé Frédéric à en lever le siége : mais une bombe tomba sur un magasin de grenades, et tua ou mutila près de trois cents hommes. La garnison fut frappée de terreur ; elle étoit composée de détachemens de toute l'armée, ce qui n'est jamais une bonne manière de former un corps quelconque, et d'ailleurs harassée par un siége de soixante-quatre jours. Le gouverneur rendit la place.

Remarquons au reste, pour être juste,

que les Prussiens donnèrent en cette occasion des preuves d'une valeur admirable. Frédéric, obligé de couvrir ce siége important contre un ennemi beaucoup plus fort, se trouvoit lui-même dans une situation très-critique, et où il fallut tout son génie pour ne pas succomber. Il ne pouvoit donc donner que peu d'infanterie au siége qui se faisoit en mil sept cent soixante-deux. Ce n'étoit plus cette armée prussienne à qui rien n'étoit impossible; cette armée invaincue qui entra en Saxe en mil sept cent cinquante-six. Un tiers étoit composé de recrues saxonnes, et un autre tiers, de ces recrues tirées par force de leur pays, dont on croit la mauvaise volonté si périlleuse. Eh bien! ces troupes montèrent la tranchée de deux jours l'un, et menèrent à sa fin un siége qui probablement auroit fait fondre, par la désertion, toutes les armées de troupes volontairement enrôlées de l'Europe. Mais si M. le Fèvre, qui conduisoit ce siége, avoit su mieux disposer ses batteries, et si les officiers de mineurs prussiens se fussent

montrés plus habiles, le succès en auroit été plus tôt décidé. Deux anecdotes à ce sujet méritent d'être rapportées (1). Frédéric voyant que le siége n'avançoit pas, alla lui-même examiner l'état des choses. En passant par les travaux, son coup-d'œil lui fit saisir la nécessité d'élever deux batteries, pour couper la communication de la place avec les ouvrages qui en sont très-éloignés; car Schweidnitz est singulièrement fortifiée par une enceinte d'ouvrages détachés à une fort grande distance de la ville. Ces deux batteries firent un excellent effet. Voici l'autre anecdote, qui donne bien à connoître l'empire que ce grand roi exerçoit sur lui-même. Dans le cours du siége, le Fèvre consterné de voir toutes ses mesures rompues, alla se jeter aux pieds du roi, et avoua, en répandant des larmes, que son savoir étoit à bout, et qu'il désespéroit du succès. Frédéric, si violent, si absolu, au lieu de

(1) *Thielkens beytræge zur Kriegs Kunst, etc.*, vol. in-4°.

s'emporter,

s'emporter, le releva, le consola, l'encouragea, et le Fevre recouvra quelque tranquillité. Le grand homme avoit bien senti qu'à supposer qu'il eût quelque ingénieur plus habile, le temps perdu l'auroit emporté sur sa supériorité, et qu'avec un officier aussi abattu que le Fevre, il n'y avoit de moyen de diminuer le nombre de ses fautes, qu'en lui rendant du calme et du courage.

Mais si le corps du génie prussien n'eut jamais d'officiers habiles en matière de construction et de siéges, il est une partie dans laquelle il a produit des hommes éminens, et qu'aucune autre nation n'a portée aussi loin : c'est la fortification de campagne. Le camp de Buntzelwitz, où l'armée de Frédéric, forte de trente-six à quarante mille hommes au plus, s'enferma dans un contour d'ouvrages détachés entre les armées réunies des Autrichiens et des Russes, qui formoient de cent dix à cent vingt mille hommes, est encore le plus beau monument connu de fortification passagère. Il fut non seulement bien construit

par lui-même ; tous les avantages du terrain furent saisis avec le plus grand art, et avec une promptitude de coup-d'œil supérieure, puisqu'on le traça et l'acheva en trois ou quatre jours : mais ce qu'il faut admirer le plus, c'est qu'il fut absolument adapté au génie et à la constitution du militaire prussien (1).

La fortification de campagne est tout-à-fait autre que celle des places, et l'on a moins de moyens d'en acquerir la théorie. L'ouvrage du chevalier de Clairac, estimable d'ailleurs, sur-tout parce qu'il a frayé le chemin, ne vaut rien, en ce qu'il est une application continuelle des principes de l'une à l'autre. La fortification passagère est intimement liée à la tactique. C'est la supériorité de celle-ci chez les Prussiens, qui leur a donné une grande prééminence dans l'autre, sur toutes les

(1) On en trouve une description détaillée dans le grand ouvrage du capitaine Thielke, intitulé *Beytræge zur geschichte des siebenten jæhrigen Kriegs*, 5 vol. in-4°, laquelle a été aussi publiée en françois. Nous y renvoyons le lecteur militaire et studieux.

nations connues. Un homme de génie doit adapter les travaux de ce genre, à la tactique en usage chez sa nation; et au degré de perfection plus ou moins grand où cette partie est portée. Il faudra toujours fortifier autrement pour des François, pour des Autrichiens et pour des Prussiens, aussi long-temps que ces diverses nations seront caractérisées par des différences essentielles de théorie ou d'exécution dans la tactique. Voilà l'art et sa perfection.

Une autre partie de la science de l'ingénieur, beaucoup plus importante qu'on ne le croit communément, à laquelle les Prussiens s'appliquent, c'est de lever des plans topographiques. Indépendamment des grands objets d'utilité militaire, lever est le meilleur moyen que l'homme de guerre ait pour se former un coup-d'œil. Si un officier borné, en devenant par habitude un bon leveur, un bon dessinateur, n'en reste pas moins toute sa vie une machine topographique, un jeune homme doué d'une tête saine, en s'appliquant à cette partie, et l'exerçant beaucoup,

acquerra insensiblement un œil actif et juste, qui le rendra un officier très-précieux. Malheureusement le corps du génie prussien, dénué d'encouragemens, a beaucoup plus de ceux-là que de ceux-ci. Frédéric, qui à la guerre poussa jusqu'à la singularité le dédain des plans, au point que faisant lever sans cesse en temps de paix, ils se servoit à l'armée des cartes géographiques les plus communes; Frédéric n'attachoit pas assez de prix au genre de mérite de l'homme qui, si l'on peut parler ainsi, sait donner le portrait militaire le plus ressemblant d'un pays, pour scruter exactement les plans qu'on lui présentoit, et récompenser l'application et le talent. Il en résultoit que le plus souvent, on ne dessinoit que pour séduire ses yeux.

Il y a une grande différence entre un plan bien, et proprement dessiné. Outre l'exactitude, le grand mérite d'un plan consiste dans l'art de bien dessiner toutes les hauteurs, de façon, encore une fois, que celles qui sont sur le plan soient de vrais

portraits de celles qui sont sur le terrain ; tout le reste peut s'exprimer par des contours et des caractères dont la configuration est tout-à-fait indifférente ; de simples couleurs suffiroient. Or à l'égard des hauteurs, les Prussiens ont une mauvaise méthode de les dessiner, qui ne les exprime point exactement. Il seroit trop long et hors d'œuvre de détailler ici les défauts de cette méthode (1). Il suffira de

(1) Nous trouvons, dans un cours élémentaire des sciences militaires, (*Einleitung in die saemtlichen militaerischen Wissenschaften von Mauvillon*), troisième année, art de la guerre, seconde partie, science de la guerre ou stratégie, un chapitre intitulé *de la connoissance du pays*, que nous croyons neuf : nous ne nous rappelons pas du moins d'avoir lu nulle part ailleurs une description aussi nette et aussi détaillée de ce qui doit entrer dans la composition d'un plan. Nous en allons traduire cette partie.

» Les dessins se divisent en cartes et en plans : » cependant il n'y a que la grandeur de l'échelle, » et la possibilité qui en naît d'exprimer plus ou » moins de choses, qui forme cette différence. 1°. Les » cartes géographiques servent au coup-d'œil général » des pays, à la connoissance de leurs limites, de » la position et de la distance des endroits princi- » paux, du cours des rivières, de la situation et de » la grandeur des lacs, etc. Quoiqu'on ne puisse

recommander la manière de France, et quelques modèles. Ce ne sont assurément pas les plans joints à l'attaque et à la défense des petits postes de M. Desfossés

---

» point en attendre des connoissances tout-à-fait » détaillées, elles sont indispensables pour embrasser d'un coup-d'œil l'ensemble des parties. Lorsqu'elles sont exactes, on peut aussi s'en servir » dans la confection des plans, et dans l'examen « personnel des contrées. 2°. Lorsque des plans » militaires sont bien faits, ils doivent être un vrai » portrait de la contrée..... On exige d'un bon plan » militaire, premièrement, que tous les objets y » soient dessinés dans leur véritable situation et » proportion; secondement, qu'on y puisse distinguer les objets suivans: 1°. la nature du terrain, » savoir, si c'est A, terres labourables; B, prairies; » C, bruyères; D, terrain sec ou humide; E, un » marais parfait. 2°. Toutes les hauteurs, et à cet » égard, A, leur configuration exacte; B. par-tout le » degré et la longueur de leurs taluds; C, la grandeur du plateau. 3°. Quant aux bois: A, bois à » feuilles ou à pointes; B, s'il est clair ou épais; » C, haute futaie ou taillis, ou seulement buisson; » D, si le sol en est sec ou marécageux; E, où il » y a des clarières. 4°. Quant aux rivières: A, » toutes les sinuosités; B, tous les endroits remarquablement plus larges ou plus étroits; C, toutes » les îles et leur sol; D, tous les ponts, et s'ils » sont de pierre ou de bois; E, tous les gués;

que nous citerons. On les trouve charmans ; ce sont les plus jolies enluminures du monde ; mais ce sont des enfantillages, et l'on a bien autre chose à faire à la guerre

---

» F, tous les moulins et autres édifices hydrauliques. 5°. Quant aux chemins, si ce sont A, de » grandes routes ou des chemins de traverse, ou » des sentiers ; B, s'ils sont creux ; C, bordés de » haies ou d'arbres. 6°. Quant aux villes et villages: » A, toutes les rues, et leur largeur proportionnelle ; B, les portes et les places ; C, les principaux édifices ; D, les églises et les cimetieres. » 7°. Il faut aussi marquer soigneusement tous les » objets isolés, comme maisons, chapelles, pierres » milliaires, gibets, arbres, etc. 8°. Il faut encore » écrire soigneusement les noms des montagnes, » des fleuves, des bois, etc. etc.

» Mais il est une foule de choses qu'on ne sauroit » exprimer absolument, ou qu'imparfaitement sur » un plan. Il faut par conséquent, ou les noter dans » un mémoire ajouté au plan, ou tâcher de les découvrir par ce moyen. Elles consistent dans les » objets suivans : 1°. A l'égard du sol, A, s'il » est fertile ou non ; B, à quel degré il est marécageux ; C, s'il l'est toujours, ou dans telle saison ; » D, si l'on peut aisément en faire écouler l'eau, » ou l'y conduire. 2°. A l'égard des bois, à quel » point ils forment des défilés difficiles. 3°. A l'égard » des hauteurs : A, lesquelles dominent les autres, » et à quel point ; B, de quelles montagnes on peut » voir fort loin, et vers quel côté. 4°. A l'égard

qu'à lécher ainsi ses plans. La plume et l'encre de la Chine suffisent pour exprimer tout ce qu'on peut rendre par un plan. Mais M. Dumont, François, et ci-devant

---

» des fleuves : A, si leur fond est vaseux, pierreux, » ou de gravier ; B, si ce fond change à de certaines époques ; C, si les gués sont constans ou » variables ; D, si le fleuve déborde dans certaines » saisons, jusqu'où, et quelles en sont les conséquences ; E, s'il s'écoule alors promptement ou » non ; F, s'il est aisé de le barrer, où, et par quel » moyen ; G, si en nettoyant son lit, ou celui des » eaux qu'il reçoit, on peut y faire entrer plus d'eau ; » H, à quel point les édifices hydrauliques qui y » sont construites peuvent faciliter ou empêcher » toute espèce de mesures ; I, si le fleuve est encaissé ou non ; K, où sont les endroits les plus » commodes pour établir des ponts ; L, si les ponts » qui s'y trouvent sont grands, larges ou petits, » étroits ou mesquins, solides ou en ruine, bien » ou mal construits, faciles ou difficiles à réparer, » quels ouvrages seroient nécessaires pour les défendre. 5°. A l'égard des chemins : A, si les grandes » routes sont pavées ou de chausée, bonnes ou ruinées, de quelle largeur ; B, si les inondations ou » d'autres causes les défoncent aisément ; C, quelle » influence le sol a sur les chemins suivant les » différentes saisons ; D, lorsqu'ils sont ruinés, si » l'on peut aisément les raccommoder ou non ; E, » enfin si l'on en peut facilement changer la direction, » ou en pratiquer de nouveaux. 6°. A l'égard des

capitaine au service de Hesse, a publié une carte d'une campagne de mil sept cent soixante-deux, entre les François et les Alliés, qui contient le terrain depuis Wilhemsthal jusqu'à Fritzlar, en long, et depuis Wolfhagen jusqu'à Spangenberg, en large, c'est-à-dire, un terrain d'environ soixante lieues carrées, que des officiers distingués qui connoissent parfaitement

---

» défilés : A, leurs exactes longueurs et largeurs, » et la nature du chemin qui les traverse ; B, si » l'on peut les tourner, et par où ; C, comment » on peut en défendre l'entrée, et en gagner ou en » couvrir les débouchés. 7°. A l'égard des villes et » des villages : A, à quel point ils sont soutenables » ou faciles à mettre en état de défense ; B, com- » ment il faudroit les attaquer ; C, quels avantages » on pourroit attendre de leur situation ; D, si les » villages sont susceptibles de défense ; E, l'état » actuel de l'église, du cimetière, et des meilleures » maisons ; F, à l'égard des uns et des autres, le » nombre des maisons et des écuries, et la grandeur » de leur territoire ; G, en quoi consiste leur indus- » trie. 8°. Enfin, celui qui connoîtra son art fera des » observations, A, sur les positions à prendre, et » leurs différens rapports ; B, sur le nombre de » troupes auxquelles elles conviennent, et ce qu'il » faut faire pour les assurer et renforcer, etc. etc. ».

les plus petites parties de ces contrées, nous assurent être, sur-tout quant aux montagnes, ce qui existe de plus parfait. Les autres plans françois publiés, ceux des campagnes de Turenne, ceux du chevalier Beaurain, ou de Maillebois, etc. etc. ne sont pas comparables à cette carte. Mais cependant, c'est assurément l'école françoise qui approche, en ce genre, le plus près de la perfection.

Il faudroit, pour donner une idée complète du système militaire prussien, placer ici la description de toutes les forteresses situées dans les provinces de cette monarchie; mais cela est absolument impossible par plus d'une raison. Il en est quelques-unes de toutes nouvelles, dont on n'a les plans, s'ils existent, que dans le secret intime des cabinets les plus prodigues d'argent pour cette partie. D'autres ont été totalement changées depuis la guerre de sept ans; les détails de ces changemens sont ignorés, et c'est beaucoup que de savoir qu'ils existent; car le faste de l'indiscrétion est inconnu en Prusse. Nous

Digitized by Google

nous contenterons donc de rapporter à ce sujet, ce que nous trouvons dans les différens ouvrages allemands qui renferment quelques notions de ce genre.

Frédéric détestoit les forteresses, et rien n'est plus simple. Avec une excellente armée, la première entre toutes pour manœuvrer en rase campagne, et avec un mauvais corps d'ingénieurs, qui ne sait ni construire, ni attaquer, ni défendre les places, comment ne pas haïr les fortifications? Mais ce qui étoit mille fois pire pour ce grand prince, qui long-temps aima l'argent par système, et finit par se passionner pour lui, les forteresses sont horriblement chères à construire et à entretenir. Nous sommes convaincus que Frédéric eût consenti à faire sauter toutes les siennes, au prix de voir proscrire de la terre ces inventions infernales; mais il avoit un trop bon esprit pour ne pas sentir la nécessité où il étoit d'en élever. Examinons un moment en général cette nécessité, contestée, sur-tout dans ces derniers temps, même par des ingé-

nieurs, et appliquons-la aux états du roi de Prusse.

Considérations générales sur l'utilité des forteresses, et en particulier sur leur nécessité pour la monarchie prussienne.

Nous trouvons dans une des lettres du marquis de Montalembert, cet officier qui, quoi qu'en ait insinué le charlatanisme des gens du métier, a porté des idées très-ingénieuses et très-neuves dans l'art des fortifications, le plus vigoureux argument militaire que nous connoissions contre les places fortes. » On donne, » dit-il, une bataille dans l'espérance de » faire un siége; on risque huit à dix » mille hommes dans l'espoir de la gagner; » il en coûte autant pendant le siége; » on perd trois mois; on dépense des » sommes immenses; et quelquefois on » est contraint d'abandonner l'entreprise, » dès que l'ennemi se présente en force » devant les lignes.

» C'est ce qui se passe tous les jours » pour des places dont on pourroit être » maître en vingt-quatre heures, si l'on » vouloit sacrifier la dixième partie de ce » que l'on perd dans une bataille et dans » un siége. A la vérité, l'on regarde

» assez communément l'escalade d'une
» place comme une extravagance : de là
» naît la répugnance que tout général a
» de tenter cette opération : il craint de
» donner mauvaise opinion de sa pru-
» dence, s'il ne réussit pas ; il aime mieux
» risquer de se faire battre et de perdre
» toute une armée, espérant de ne passer
» que pour malheureux. Il n'est donc pas
» étonnant qu'un général préfère de com-
» battre. Mais quand l'occasion ne se pré-
» sente pas, ou quand il est fort inférieur,
» et qu'il est forcé de faire quelque entre-
» prise d'éclat, par des considérations
» particulières, alors ce général est bien
» heureux, s'il se trouve à portée d'une
» place susceptible d'être emportée de
» vive force ; car s'il la prend, il se couvre
» de gloire en perdant très-peu de monde ;
» s'il la manque, il se retire avec une perte
» infiniment moindre qu'après une ba-
» taille, et il ne peut être suivi par une
» garnison, trop heureuse d'avoir échappé
» au péril qui la menaçoit. Il y a donc
» tout à gagner, et peu de chose à

» perdre, dans une telle opération. «

Cette idée est grande, hardie, neuve, et vraie à plusieurs égards. Cependant l'imagination du soldat doit entrer en ligne de compte dans toutes les entreprises de guerre ; or elle agit ici doublement. Il conçoit son ennemi dans une situation très-avantageuse, placé sur une hauteur fort escarpée, et à couvert de son feu. Cette image le rendra timide, et prompt à abandonner l'attaque, pour peu que le danger passe son attente. Ensuite il faut observer quelle est la nature de ce danger. Mille hommes jonchés dans un fossé en une demi-heure, aux yeux de ceux qui doivent les suivre, font un tout autre effet sur l'esprit des soldats, que dix mille hommes tués ou blessés dans le cours d'un siége de deux mois, et où chaque jour il y a cinq ou six hommes tués ou blessés à la droite de la tranchée, un pareil nombre à la gauche, et autant au centre, du malheur desquels on n'apprend rien à cent toises de là, moins encore au camp, où l'on sait à peine s'il y a un siége.

Sans doute si les soldats avoient l'esprit philosophique et calculateur, un général pourroit les rassembler et leur dire : » Mes » amis, nous avons besoin de prendre » cette place, et voici la marche ordinaire » des choses. D'abord il faudra livrer ba- » taille, pour empêcher l'ennemi de venir » nous troubler pendant le siége ; cela » coûtera quatre à cinq mille hommes au » moins, à supposer que nous soyons » vainqueurs, ce qui ne laisse pas que » d'être douteux. Ensuite le siége nous en » coûtera vraisemblablement autant. Eh » bien ! en sacrifiant deux mille hommes » seulement, je suis sûr d'emporter la » place. J'épargne ainsi le sang de six à » huit mille hommes, et je gagne deux » mois ; c'est, vous le voyez, un profit » pur et clair. Marchons donc à l'attaque » de cette place d'emblée. «

Il ne faut pas sans doute être un La Grange pour concevoir ce calcul ; mais des Euler et des La Grange, soutenus même de tout l'inflexible et fataliste portique, pourroient l'oublier au fort de la

mêlée. A plus forte raison seroit-il très à craindre que les soldats, en montant à un tel assaut, ne lâchassent le pied; et même, s'ils savoient argumenter, voici ce qu'ils pourroient répondre à leur général :

» Dans une bataille, la perte se répand » sur une grande partie de l'armée : dans » un siége, encore plus ; tous les bataillons » d'infanterie y participent tour-à-tour. » Mais si vous nous menez à l'escalade » de la place, ce ne sera que sur le corps » des premiers qui marcheront à l'attaque » que les autres perceront, et ces derniers » jouiront sans danger du fruit de la vic- » toire. Or c'est pour la victoire que cha- » cun de nous combat. Excusez-nous donc, » si aucun d'entre nous ne veut former le » pont de corps morts sur lequel les autres » entreront dans la ville. «

Nous savons, et c'est une observation importante, qu'à la guerre, certains commandans de places seroient aisément emportés d'emblée. Il en est un grand nombre qui ne songent qu'à se garantir des surprises ; ils n'ont ni une assez grande quantité

quantité de canons sur le rempart, et surtout aux flancs, ni assez de munitions prêtes pour se défendre contre une attaque de vive force. Supposez que leurs patrouilles rencontrent l'ennemi marchant à la place, et que celui-ci les suive de près, le commandant n'auroit peut-être qu'une ou deux heures pour se mettre en état. Outre que ce temps ne seroit pas suffisant pour se préparer, le trouble et l'anxiété empêcheroient de songer à tout, et peut-être ne seroit-il pas très-difficile de forcer la place; car on fera bien marcher les troupes à l'attaque, et ce ne sera que quand les soldats verront tomber par centaines ceux qui montent aux remparts, qu'ils lâcheront le pied. Si cela n'arrive pas, tous pousseront leur pointe, et la place sera forcée. Il faut donc qu'un commandant se tienne autant en garde contre une escalade que contre une surprise, et qu'il ne croie pas, comme il arrive trop communément, qu'il n'y a point de milieu entre la surprise et le siége. Mais si un gouverneur de place est en garde contre

l'escalade, nous soutenons qu'il seroit téméraire de la tenter.

Et quand on seroit sûr que la plupart des places pourroient être prises d'emblée, nous soutenons encore qu'il faudroit en construire. Une armée a besoin de dépôts de toutes les espèces. La perfection à laquelle on a porté l'artillerie, le grand nombre de pièces qui de nos jours suivent une armée, l'artillerie à cheval que chaque nation peut adopter d'un jour à l'autre, et que toutes finiront par adopter, rendent ce que nous nommons endroits fermés, absolument insuffisans pour garantir un dépôt contre les entreprises d'un corps détaché, et même de troupes légères. Une forteresse ne peut du moins être forcée que par l'armée même, ou du moins par un si grand corps, qu'un tel détachement, pour une expédition pareille exposeroit le reste de l'armée à une destruction complète. Donc, puisqu'il est impossible de couvrir continuellement tous ces dépôts, puisqu'en les couvrant même, ils seroient exposés aux

entreprises de quelque corps léger qui pourroit tourner l'armée, il faut les tenir dans des places fortes, et par conséquent en construire quand on n'en a pas. Il faut aussi des endroits capables d'arrêter l'ennemi pendant un certain temps, afin de gagner celui dont on a besoin pour réparer un échec reçu, et se remettre en mesure. Enfin les garnisons dominent un pays, le garantissent contre les courses des partis lorsque les armées s'en éloignent, maintiennent une nouvelle conquête dans l'ordre et l'obéissance, etc.

Mais on n'est point encore parvenu à les prendre d'emblée, quand un homme d'honneur est préposé pour les défendre. A moins qu'une forteresse ne soit extrêmement mal construite, lors même qu'elle auroit des fossés secs, et un rempart sans revêtement, elle ne pourra être prise que par un siége; et ce principe, difficile à contester, une fois admis, l'utilité des forteresses est manifeste, indubitable; on ne sauroit les remplacer suffisamment par aucun moyen.

Ceux qui pensent qu'on pourroit substituer les camps retranchés aux forteresses (et cette idée s'est reproduite récemment dans plusieurs ouvrages militaires,) nous paroissent se tromper essentiellement à plusieurs égards.

D'abord il faut se rappeler quel est le but de la fortification. C'est de mettre un petit nombre d'hommes en état de se défendre contre un grand. Plus le nombre des défenseurs est petit, en comparaison de celui des attaquans, plus il faut que l'art opère pour rétablir l'égalité. Or les camps retranchés ne diffèrent des forteresses que parce qu'ils sont moins fortifiés, parce que les fossés sont moins larges, moins profonds, les remparts moins épais, moins hauts, et qu'il n'y a point de dehors. Il suit de là qu'il faut dans les camps plus de défenseurs en proportion des attaquans; alors le défaut que l'on reproche aux forteresses, d'affoiblir les armées par le nombre des garnisons, devient beaucoup plus grand à l'égard des camps retranchés.

Que si vous prétendez construire vos camps retranchés avec le même soin et les mêmes travaux que les vraies forteresses, vous jouez sur les mots, ou plutôt vous substituez de mauvaises forteresses à de bonnes ; car vos nouvelles places manqueront d'un avantage essentiel, qui consiste dans les maisons, les édifices en général, et même les habitans. Comment ne songe-t-on pas, que pour faire un dépôt dans une place, tout cela est de la plus grande utilité? Pouvez-vous laisser vos poudres, vos amas de grains, de farines, de biscuits, etc. vos trains d'artillerie et d'équipages, vos chevaux, vos soldats à l'air ? Combien de fois n'est-on pas obligé de mettre le grand hôpital de l'armée dans une place? Vos malades, vos blessés seront-ils bien sous des tentes? Ne voir dans une forteresse que le moment du siége, c'est ne regarder qu'un côté de la question.

Enfin l'expérience confirme notre opinion. Jamais Louis XIV n'auroit échappé aux conséquences de toutes les fautes que

d'y faire construire un bon nombre de places fortes. L'expérience de la guerre de sept ans ne diminua pas, comme on a vu, son aversion pour les ingénieurs; mais elle ne le fit pas changer de sentiment sur les forteresses. Il en établit de nouvelles en Silésie, et il augmenta les ouvrages des anciennes. Mais comme la maison d'Autriche n'est pas la seule puissance dangereuse pour la longue lisière de ses états, il en a fait construire ailleurs, et il a conservé avec soin celles qu'il avoit déjà. Nous allons donner les détails que nous possédons sur toutes les places qui se trouvent répandues dans les provinces de la monarchie prussienne, et nous suivrons, à cet égard, l'ordre qui nous a guidé dans nos autres recherches.

Forteresses et places fortes.

Aux dernières extrémités du cinquante-cinquième degré de latitude, et par conséquent vers celles du royaume de Prusse au nord, se trouve Mémel, située au passage étroit et unique de la Baltique, dans le Curische-Haf. Les chevaliers Teutoni-

ques fortifièrent cette ville en mil trois cent douze, à la manière du temps. Mémel a un port sûr, mais peu profond (1). On a construit deux risbans qui entrent à cent toises dans le Haf, pour rendre le port plus sûr. Mémel est fortifiée par deux bastions et trois demi-bastions, dont deux, sans doute du côté de la citadelle, et un appuyé à la mer. C'est ainsi que nous l'imaginons du moins; car nous puisons ces notices dans des descriptions dépourvues de plans. La citadelle est un fortin de quatre bastions, avec des demi-lunes et des fossés revêtus en pierres de taille. Un des bastions bat le détroit d'entrée dans le Curische-Haf, et l'autre le port. Nous n'en savons pas davantage, et, sur ces notions imparfaites, il nous semble que la citadelle seule est susceptible d'être disputée, la ville ayant plusieurs grands faubourgs et de vieux ouvrages sans dehors, pour la défense desquels on ne se décideroit pas à brûler

(1) Voyez livre second, *description géographique*, etc.

ceux-là. Les Russes assiégèrent cette place par terre et par mer en mil sept cent cinquante-sept. Ils y arrivèrent le vingt-sept juin ; la garnison étoit de deux mille hommes. On dit que les assiégeans étoient au nombre de vingt-sept mille sans les équipages de la flotte. On bombarda cette forteresse, qui se rendit le cinq juillet. Nous ne sommes pas assez instruits des circonstances locales, ni de celles du moment, pour prononcer. Nous savons seulement que les ingénieurs russes sont de tristes faiseurs de siéges, et que, sans un défaut capital de la place, ou des choses nécessaires pour sa défense, celle-ci auroit dû être plus longue, et la citadelle du moins arrêter davantage l'ennemi. Nous montrerons bientôt que Mémel est d'une grande importance à certains égards.

Nous avons vu que le Curische-Haf est un sein de la Baltique, coupé par une langue de terre longue et étroite. Le passage se trouve entre la dernière pointe de cette langue et la terre ferme. Il en

est de même du Frische-Haf, excepté que le détroit est presque au milieu de la presqu'île. C'est, dit-on, le quatrième que la mer a su s'ouvrir; les trois autres sont entièrement comblés. Pillau, petite ville avec une citadelle, est située à l'extrémité septentrionale de cette langue de terre. La citadelle est un pentagone presque régulier, et dont les ouvrages, dit-on, sont beaux et en bon état. Elle commande le port et le canal, qui n'a qu'environ mille toises de largeur, et qu'on nomme le *Thief* ou le *Gatt*, qui veut dire la porte. Cette place est une espèce d'ouvrage avancé de Kœnigsberg, qui couvre et garantit absolument d'un côté cette capitale des entreprises qu'on méditeroit sur elle avec des forces maritimes.

Kœnigsberg est situé au sommet de l'angle septentrional du Frische-Haf. C'est une ville d'une grande étendue, car elle a trois lieues et demie de tour. Elle est entourée d'un rempart flanqué de trente-deux demi-lunes ou bastions détachés, qu'il est impossible de défendre, comme

il est aisé de le concevoir. Mais il y a auprès de cette grande ville une citadelle nommée la Friedrichsburg, qui est un carré régulier avec de grands fossés; le Prégel d'ailleurs l'embrasse encore entièrement. Une aussi petite citadelle ne peut pas, sans doute, procurer beaucoup d'avantages militaires, sur-tout à côté d'une si grande ville. Lorsque les Russes, après avoir gagné, en mil sept cent cinquante-sept, la bataille de Gross-Jaegerndorf, pénétrèrent de nouveau en Prusse, en mil sept cent cinquante-huit, ils trouvèrent Pillau et Kœnigsberg abandonnés, et s'en rendirent maîtres sans coup férir.

Dès que Frédéric se fut emparé de la Prusse occidentale, il songea à s'en assurer la possession par une forteresse qu'il fit construire, sur une île de la Vistule, aux environs de Graudenz. Dès la seconde année, le fleuve rasa, dans ses crues, tout ce qu'on avoit fait de travaux, et le roi changea l'emplacement de sa forteresse, et la fit construire, soit près de

Graudenz, ou à Graudenz même, dont cette place porte le nom. Elle est située sur une île que forme la rivière d'Ossa, qui va se jeter dans la Vistule par deux embouchures. Nous n'avons aucuns détails sur cette forteresse. Elle a probablement des contre-mines, puisqu'elle est la garnison d'une compagnie de mineurs.

Les forteresses de la Poméranie sont Colberg et Stettin.

Colberg est située dans la Poméranie ultérieure, près des bords de la mer Baltique, sur la Persante, qui va s'y jeter à une petite demi-lieue de la ville : elle est célèbre par trois siéges qu'elle soutint contre les Russes, dans les années mil sept cent cinquante-huit, mil sept cent soixante, et mil sept cent soixante-un. Cependant c'étoit alors une place peu importante. On en trouve le plan en petit dans le cinquième volume des mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de sept ans, et à l'art militaire du capitaine Thielke. Ce sont des ouvrages très-simples, qu'une hauteur à six cents toises,

et une autre plus petite à trois cents, paroissent commander. La distance de la ville à la mer est à-peu-près de huit cents toises. Mais, de mil sept cent soixante-dix à mil sept cent soixante-treize, Frédéric en a fait augmenter les fortifications, en y ajoutant des dehors considérables : on a construit un fort devant l'embouchure de la Persante, au côté oriental du port, avec des remparts et une tour vaste et élevée, qui bat la rade et la côte, de façon à tenir les vaisseaux et les galiotes à bombes en respect. Un autre ouvrage est au côté opposé du fort. Un troisième sert de communication entre ceux-ci et la place, et un quatrième est situé dans l'angle où le canal, pour flotter le bois, se rejoint à la Persante. On a aussi construit beaucoup d'ouvrages devant les portes de Gueldres et de Lauenbourg, outre des casemates pour loger la garnison et ses dépôts. Tel est l'état actuel et très-imposant de Colberg, qui joint à ces améliorations l'avantage de pouvoir contenir une garnison plus

considérable, plus capable de commander la contrée, et d'entraver les opérations de l'ennemi, qu'elle n'en étoit susceptible pendant la guerre de sept ans. Or c'est-là le point capital. Les petites forteresses, quelle que soit leur résistance, se masquent aisément, et alors leur influence est à-peu-près nulle.

Stettin est une grande ville. Elle tient la clef de l'Oder, et à cet égard, elle est une des places les plus importantes du roi de Prusse. L'idée que donne le marquis de Montalembert de ses fortifications, n'est pas fort avantageuse. Nous n'offrirons point d'opinion à cet égard, ne possédant ni plan ni profil de cette place.

» Les fossés sont secs, dit M. de Mon-» talembert (1), et les remparts de terre, » sans être revêtus. Il n'y a point de » contrescarpe. Il est vrai qu'on a ajouté, » avec beaucoup de dépense, autour de

(1) *Loco citato.*

» l'ancienne enceinte de la place, des » ouvrages extérieurs, qui sont revêtus, » et qui font le tour de la ville. Mais il » n'y a point de fossés devant la plupart » de ces ouvrages ; c'est un simple che- » min couvert et un simple glacis qui les » couvrent ; d'où il suit qu'on peut, sans » aucune difficulté, entrer dans le chemin » couvert, et passer entre les ouvrages » extérieurs pour entrer dans le grand » fossé. On peut encore plus facilement » les prendre par la gorge, eussent-ils » même un fossé ; alors, au moyen de fort » petites échelles, on peut escalader le » rempart avec d'autant moins de peine, » qu'il est en fausse braie, et que cette » fausse braie étant occupée en force, » le rempart ne peut plus se soutenir. « Tout cela, considéré relativement à la seule possibilité d'emporter la ville d'emblée, ne suffit pas, parce qu'il faudroit savoir encore, 1°. comment ces ouvrages extérieurs sont disposés pour se flanquer les uns les autres, ainsi que l'intervalle entre deux, et par conséquent s'il est aussi

aisé de passer entre eux que l'assure M. de Montalembert, ce qui dépend absolument de l'effet réuni du plan et du profil des ouvrages. 2°. Quelles sont les communications de la place à la fausse braie, et des ouvrages extérieurs, soit entre eux, soit avec la place. Car de là dépend un moyen de défense bien décisif contre une attaque d'emblée, sur-tout lorsqu'elle se fait de nuit; c'est l'action de sortir et de tomber en flanc sur la colonne des assaillans. Mais pour cela il faut des communications multipliées; il faut la connoissance exacte de toutes ces communications, et de leurs jeux divers, suivant la disposition de l'attaque; il faut que le gouverneur se soit formé de longue main un système de défense fondé sur la connoissance la plus minutieuse de sa place, et sur toutes les possibilités d'insulte de la part de l'ennemi, afin qu'à l'instant critique, il n'ait qu'à donner les ordres nécessaires pour exécuter les mesures que le moment rendra utiles et possibles. Le défaut trop commun de cette étude de la part des gouverneurs, seroit

feroit peut-être assez souvent réussir des entreprises semblables : mais, en pareil cas, c'est la faute de celui-ci, et non de la place même. Il est vrai aussi que si les communications manquent, si les ouvrages se flanquent mal, s'il y a des endroits morts où l'on puisse passer à couvert du feu, ou qu'une garnison soit foible, ou qu'elle n'ait pas en abondance toutes les choses nécessaires pour résister à une telle attaque, artilleurs habiles, artificiers instruits, etc. etc. le gouverneur le plus brave et le plus prudent peut être emporté, sans qu'il lui reste d'autre parti que de se faire tuer à l'assaut, pour échapper à l'opprobre que le public, peu instruit des circonstances, peu versé dans l'art, et précipité dans ses jugemens, imprimeroit sur lui, et dont le souverain ou le général qui auroit souffert par son malheur, ne prendroit pas soin de le justifier à ses dépens. Quant à un siége, la différence est grande ; tels ouvrages susceptibles d'être emportés de vive force, peuvent faire une

bonne défense contre l'attaque lente d'un siége, *et vice versâ.*

Pour achever de donner sur les fortifications de Stettin autant de notions qu'il est en notre pouvoir, nous traduirons ici ce qu'en dit M. Bruggemann. » Les ouvra-
» ges, dit cet auteur, sont fort étendus ;
» ils consistent, du côté de la terre, sur
» la rive gauche de l'Oder, en de forts
» remparts à demi-revêtement, avec un
» large fossé et nombre de dehors. Les
» principaux d'entre ceux-ci, sont, 1°. le
» fort de Prusse, formant comme une
» citadelle séparée, située au sud dans
» l'angle entre la ville et l'Oder ; c'est
» un pentagone régulier. 2°. Le fort Guil-
» laume, construit régulièrement. 3°. Le
» fort Léopold, qui est un ouvrage irré-
» gulier. Ils sont joints l'un et l'autre au
» chemin couvert de la ville. Son côté
» droit, nommé la Lastadie, est égale-
» ment entouré d'un rempart, et outre
» cela fortifié par la nature ; car la Parnitz,
» rivière sur laquelle il y a un pont de
« bois de trois cent quarante-huit pieds,

» la couvre ; et des prairies marécageu-
» sesqui s'étendent à près de deux lieues,
» et à l'extrémité desquelles est le fort
» de Alten-Damm, en rendent l'accès
» impossible : il n'y a qu'un seul chemin
» pavé, large de six à huit toises, qui
» traverse les prairies, et il est coupé
» par dix-neuf petits ponts de pierre sur
» les *wassergang* (1) de ces prairies, et
» par deux grands ponts de bois sur deux
» bras de l'Oder, nommés la grande et
» la petite Regelitz, ayant l'un six cents
» soixante-un, et l'autre cent vingt pieds
» de longueur ; ajoutez qu'on peut barrer
» l'Oder au-dessus et au-dessous de la
» ville, par de fortes poutres. «

Nous ne trouvons pas que Frédéric ait fait augmenter les ouvrages de Stettin depuis la paix ; mais nous avons ouï dire qu'il avoit profité des lumières fournies par les lettres du marquis de Montalembert, pour assurer cette place contre toute insulte.

(1) Rigaules.

Dans la nouvelle Marche, Custrin est une forteresse, non que les ouvrages en eux-mêmes soient ni forts ni bien construits; mais parce que sa situation la rend très-difficile à assiéger et à prendre. C'est un poste très-important. Custrin est située au confluent de la Warta et de l'Oder, et commande par conséquent ces deux rivières. Nous n'en décrirons pas les ouvrages, parce qu'on en trouve un plan très-exact, ainsi que de Colberg, dans l'ouvrage déjà cité de M. Thielke, qui est entre les mains de tout le monde. Il ne faut au reste que regarder la carte, pour voir que ces deux forteresses sont, pour ainsi dire, des dehors éloignés de Stettin, et qu'on ne peut guère former le siége de Custrin sans avoir pris, pour la facilité des transports, l'une ou l'autre de celles-ci, suivant le côté par lequel on arrive.

De toutes les provinces de la monarchie prussienne, il n'y en a point qui contienne autant de places fortes que la Silésie. Nous commencerons par le côté

oriental, du côté de la Pologne et des états de la maison d'Autriche, en procédant vers les contrées qui avoisinent les autres états du roi.

On trouve d'abord Cosel, place forte sur l'Oder, peu éloignée de la frontière où ce fleuve entre dans les états du roi de Prusse, et où il commence à peine à devenir navigable. Frédéric a fait de Cosel une place considérable. Les Autrichiens la bloquèrent en mil sept cent cinquante-huit, et l'assiégèrent en mil sept cent soixante, également en vain. Nous ne savons pas de détails sur cette place; mais son importance est visible, puisque tant qu'on n'en est pas le maître, il est impossible de se servir de l'Oder pour pousser de ce côté plus loin en Silésie. Elle fait le flanc de la province et de la parallèle d'une armée, qui la défendroit contre la puissance autrichienne, la Pologne restant neutre.

Vient ensuite en première ligne Neiss. Elle est sur le bord d'une rivière qui porte son nom; et une autre petite rivière,

nommée la Bielau, traverse la ville. Frédéric la prit en mil sept cent quarante-deux, après quatre jours de tranchée ouverte. Dès qu'il se vit en possession tranquille de la Silésie, il ne tarda pas à mettre Neiss en état de se défendre plus long-temps. Une hauteur située au-delà de la Neiss, lui ayant fourni un emplacement favorable pour établir la première batterie à ce siége, il y fit construire un fort nommé le fort de Prusse, dont il posa la première pierre en mil sept cent quarante-trois. C'est ainsi que l'expérience de la guerre éclaire sur les places comme sur les autres parties de l'art. Mais il n'y a qu'un roi éclairé et militaire qui n'y perde pas un instant.

Après Neiss, et plus en avant encore, suit Glatz. En général, le comté de ce nom forme une pointe avancée, enclavée par son plus grand contour dans les états de la maison d'Autriche. Glatz est située sur la pente d'une montagne. Elle avoit, lorsque le roi s'en rendit maître, un double château, l'un inférieur à mi-pente,

l'autre supérieur, et construit sur le sommet de la hauteur. Lorsque le roi envahit cette province, en mil sept cent quarante-deux, il prit d'abord la ville, et il masqua le château pour pousser plus loin ses conquêtes. Ce ne fut que plusieurs mois après que le gouverneur du château se rendit. Après la paix, Frédéric en augmenta les ouvrages, où se trouvent à présent des souterrains capables de loger une garnison nombreuse. Ce fort domine le comté, et on peut le voir de presque par-tout, ce qui le rend très-propre à toutes sortes de signaux. Ce n'est cependant pas là ce qu'on nomme proprement la forteresse de Glatz. Cette dernière est entièrement nouvelle, et située sur une montagne nommée le Schaeferberg; les deux forteresses sont séparées l'une de l'autre par la Neiss. Entre l'ancienne et la nouvelle, il y a une écluse propre à inonder les environs, et même assez au loin. La dernière de ces deux forteresses est avantageusement située, assez régulière, et fortifiée avec soin. Glatz, qui contient quatre

cents maisons, est elle-même entourée d'ouvrages susceptibles de défense. Cependant, cette place et le vieux château furent emportés d'emblée par les Autrichiens, dans la guerre de sept ans, et la nouvelle citadelle se rendit alors à discrétion.

Entre Glatz et Schweidnitz est Silberberg, forteresse absolument neuve. Nous ignorons quel est le but précis de sa construction. Elle est située derrière et vis-à-vis Glatz, un peu au nord-ouest de cette place. Elle ne commande point, comme les autres que nous venons de nommer, quelqu'une des grandes routes qui entrent des états Autrichiens dans ceux du roi de Prusse, et bien moins encore des eaux navigables. La force de sa situation, la possibilité d'inquiéter la route, qui va de Glatz plus en avant dans le pays, au travers des gorges, décida apparemment le roi à la construire après la guerre de sept ans. Toute la place consiste en ouvrages détachés, travaillés dans le roc vif, au moyen de la poudre et

de machines à le tailler. Ils sont joints entre eux par un chemin couvert commun. L'ouvrage principal est un château d'architecture gothique, avec de grosses tours. Les fossés pratiqués dans le roc ont soixante dix pieds de profondeur, et il y a trois rangs de souterrains dans les remparts, qui ne sont autre chose que le roc même. Ces ouvrages peuvent contenir cinq mille hommes. Les souterrains sont si froids, qu'il faut les chauffer au mois d'août pour les rendre logeables. On assure qu'il y a des défauts essentiels dans toute cette construction, et M. Büsching, dont nous tirons ces notions sur Silberberg, forteresse inconnue jusqu'ici, et sur laquelle on veille avec une grande jalousie, ajoute qu'en temps de guerre, il faut occuper les hauteurs voisines pour que l'ennemi ne s'en empare point, parce que de là, il pourroit inquiéter la forteresse: d'où nous concluons que les personnes, d'ailleurs instruites, qui nous ont parlé des défauts de Silberberg, ne nous ont pas trompés.

Plus loin, vers les autres provinces prussiennes, vient Schweidnitz : cette forteresse est assez connue. On en a des plans très-détaillés dans l'ouvrage de M. Thielke. La ville est entourée d'une vaste enceinte d'ouvrages détachés, mais joints entre eux ; et ces ouvrages sont susceptibles d'une défense opiniâtre, par le moyen des contre-mines. Il n'est pas douteux que Frédéric ne l'ait fait perfectionner depuis le siége mémorable qu'il en fit vers la fin de la guerre de sept ans, et qui dura plus de deux mois. Il ne doit plus y avoir que l'ineptie d'un commandant qui puisse la faire prendre plus tôt.

Frédéric n'a pas jugé à propos de faire construire aucune place plus loin, en première ligne, la Silésie commençant à border la Lusace dès Schweidnitz. C'est apparemment, soit parce qu'en cas de guerre avec la maison d'Autriche, il comptoit ou sur l'alliance de la Saxe, ou sur la possession instantanée de tout l'électorat, ou tout au moins de la Lusace, si l'électeur étoit assez aveuglé sur ses

intérêts pour agir contre lui ; soit parce qu'au moyen des places que nous venons de nommer, il espère pouvoir harceler toute armée autrichienne qui voudroit entrer en Silésie par la Lusace, jusqu'à la réduire aux abois ; et l'inspection attentive de ces pays prouve que cette espérance n'est pas vaine.

En seconde ligne, on trouve deux places, Breslau et Grand-Glogau.

Breslau, capitale de la Silésie, étoit une place peu forte dans la guerre de mil sept cent cinquante-six. On dit que les travaux que Frédéric y a fait construire depuis la paix, l'ont rendue formidable. On y a ajouté de nouveaux ouvrages du côté du Schweidnitzer-Anger, et sur les rives de l'Oder. Nous avons appris qu'on y a mis en œuvre une idée nouvelle de fortification, qui nous semble très-utile, et que nous allons détailler.

On se plaint depuis long-temps que l'art de l'attaque l'emporte sur celui de la défense, et tellement que l'on ne connoît plus guère d'autre moyen de disputer

une place avec quelque opiniâtreté, que les contre-mines. Nous pensons, à la vérité, que la cause en est beaucoup plutôt l'ineptie des gouverneurs de la place, que la prodigieuse supériorité des attaques. Cependant il n'en est pas moins sûr que le nombre de pièces de tout genre, et la manière de les disposer, ont été poussés si loin, qu'une défense opiniâtre est devenue infiniment plus difficile qu'autrefois.

Nous entendons citer encore ce siège de Grave dont le gouverneur se défendit quatre mois, et ne se rendit que sur un ordre exprès du roi. Mais il faut songer que ce mémorable exemple date du temps où les garnisons campoient dans les ouvrages. A présent, il faut cacher dans des souterrains tout ce qui n'est pas de service, pour le mettre à l'abri de cette grêle de globes meurtriers qui inonde de tous côtés une place. Comment comparer des systêmes si différens ?

Si cette grêle de bombes, de boulets et de grenades ne brisoit pas toutes les

pièces, le mal ne seroit pas très-grand, parce que de la façon dont nos places sont construites, l'attaque du chemin couvert deviendroit infiniment difficile et meurtrière, pour peu qu'il y eût encore un assez bon nombre de pièces en batteries, et lorsque ensuite l'ennemi seroit parvenu, à force de sang et de travaux renouvelés, à s'en rendre maître, la construction des batteries en brêche deviendroit encore une affaire de longue discussion, qui lui coûteroit bien du monde. Enfin avec un fossé plein d'eau, ou même quand il seroit sec, avec une garnison très-vigilante, le passage du fossé, contrarié par de bonnes pièces dans les flancs, seroit très-difficile.

Mais quel autre moyen a-t-on de conserver quelques canons en état de servir, que de les placer sous terre? Cette considération a, dès les premiers temps de la fortification moderne, donné lieu à ce qu'on a nommé des casemates, qui sont en quelque sorte des caveaux avec des embrasures, pour y placer du canon.

Cette invention si simple, auroit donné et conservé à la défense toute sa force naturelle, si elle n'avoit eu un inconvénient : lorsqu'on veut se servir des pièces ainsi encavées, la fumée remplit tellement le caveau, après un petit nombre de décharges, que le poste n'est pas tenable. La fumée de la poudre est tout à-la-fois si épaisse et si pesante, qu'elle ne monte et ne se dissipe point au moyen de quelques soupiraux : un grand nombre même n'y suffiroit pas ; et voilà probablement ce qui rendroit inutile la grande casemate du marquis de Montalembert, malgré toutes les ouvertures qu'il y ménage à la fumée ; tandis que sans cet inconvénient, et jointe à ses autres projets, elle seroit une si belle pièce pour la défense!

Les ingénieurs allemands ont imaginé de pratiquer dans les bastions vides des casemates d'un nouveau genre. On construit un caveau particulier pour chaque pièce, voûté en travers du rempart, et entièrement ouvert par derrière. C'est la

dernière ressource, à moins que la chimie ne parvienne à absorber la plus grande partie de la fumée de la poudre. Si cette construction ne suffit pas pour en dégager, il paroit qu'il faut abandonner les canons contre les armes de jet de l'ennemi. Cette disposition est d'ailleurs sujette à quelques inconvéniens d'un autre genre. Il faut faire le pied-droit de ces voûtes bien épais, pour que la solidité du rempart ne souffre pas des vides multipliés. Cela resserrera de beaucoup le nombre des canons que l'on pourra placer dans une longueur donnée. A la vérité l'on pourra s'aider à cet égard, en plaçant les canons sur des affûts marins, au moyen desquels la casemate pourra être beaucoup plus resserrée, et contenir à-peu-près autant de canons en batterie que l'ennemi, qui, dans la campagne, doit donner trois toises à chaque pièce. Il faudra encore augmenter l'épaisseur des revêtemens, et peut-être même, pour donner un accès plus libre à l'air dans les casemates, revêtir le rempart du côté

de la place, ce qui accroîtra les frais de construction. Mais ce n'est point à des considérations de ce genre qu'il faut s'arrêter, lorsqu'il s'agit de donner à des forteresses une perfection particulière.

Avec tous les inconvéniens et les doutes qui peuvent rester encore, cette invention nous paroît donc utile et lumineuse : elle donnera une rangée de canons à rez-de-chaussée, qui balaieront le glacis, le chemin couvert et le fossé, et dont la destruction coûtera des travaux, du temps et des hommes en quantité. Cependant c'est à l'expérience à décider sur les inventions militaires, et le premier siége de Breslau pourra nous la fournir; car des officiers intelligens nous ont assuré qu'on y a construit de ces casemates.

Glogau, que l'on nomme Grand-Glogau, pour la distinguer d'une autre ville du même nom dans la haute Silésie, étoit une place forte avant la conquête de cette province. En mil sept cent quarante-un, la nuit du huit au neuf mars, le prince de Dessau l'enleva par une très-belle disposition.

disposition. A la vérité, il ne s'y trouvoit que huit cents hommes de garnison ; depuis cette époque, Frédéric II l'a mise en état de ne plus craindre d'insulte pareille; mais nous ne savons rien sur la véritable force et les détails de sa position.

Dans la Marche, il n'y a de place que Spandow. Cette ville, à deux très-grandes lieues de Berlin et de Potzdam, est située sur les bords de la Havel, et entourée d'un rempart avec des bastions et un chemin couvert, mais sans demi-lunes. La vraie forteresse est une citadelle construite sur une île de la Havel. Elle forme un rectangle dont les grands côtés extérieurs ont environ cent quatre-vingt, et les petits cent soixante toises de long. Les trois quarts de son pourtour sont munis d'un chemin couvert, et le polygone qui regarde la ville a une demi-lune entourée par une rivière large et rapide : elle seroit difficilement réduite par un siége; mais d'un autre côté, il seroit fort aisé de la masquer dès qu'on se seroit emparé de la ville. Elle tomboit en ruine il y a quelque temps, et

les souterrains, qui forment pour ainsi dire son existence militaire, étoient presque entièrement dégradés, lorsque Frédéric résolut d'y faire les réparations nécessaires; nous ignorons avec quel succès, et jusqu'où cet ouvrage est avancé.

Les provinces de la monarchie prussienne dans le cercle de haute-Saxe, sont défendues du côté de l'ouest par la ville de Magdebourg, dont quelques ignorans font une forteresse imprenable; tandis que d'autres ignorans à prétention soutiennent qu'elle est de nulle valeur. Ce que nous en avons pu voir (1) nous a démontré que

(1) De toutes les forteresses du roi de Prusse, nous n'avons vu que Magdebourg qu'on ne nous a pas laissé examiner curieusement, et dont les ouvrages, très-difficiles à reconnoître du dehors, ne nous ont paru avoir aucune ressemblance avec le plan que M. le Rouge en a publié en 1757. Par la porte où on entre en venant de Berlin, il y a d'abord un bon chemin couvert devant l'extérieur de l'Elbe, ensuite un pont tres-long passant sur trois bras de ce fleuve. Vient après le carré ou la citadelle, remplie de canons, de boulets et de bombes. Cette citadelle est un ouvrage singulier, un carré à angles très-pointus et à flancs tres-obliques et très-petits. On trouve enfin un pont sur le dernier bras de l'Elbe, qui

cette place, défendue par un homme de tête, quelques bons ingénieurs, et une garnison convenable, ne seroit prise qu'après

---

baigne les murs de la ville, car elle n'a qu'un mur de ce côté-là.

De l'autre côté, en venant de Brunswick, on trouve d'abord un chemin couvert, défendu par des ouvrages intérieurs; puis vous passez un fossé sec, qui a devant soi un ouvrage particulier, formé en tenaille, dont nous ignorons l'étendue. Dès que vous l'avez passé, vous vous trouvez devant un fossé plein d'eau qui couvre des ouvrages d'une forme usitée. Quelle que soit la construction de ce genre de dehors, dès qu'ils ne s'étendent pas tout autour d'une ville, leur utilité n'est pas si grande qu'on le croiroit; voici pourquoi:

Magdebourg est construit en figure oblongue, qui borde l'Elbe à l'ouest de cette rivière. On ne peut pas, par cela même, attaquer la ville du côté où coule la rivière. De l'autre côté, on ne le feroit pas non plus, attendu qu'on ne doit jamais attaquer une place par un côté long qu'on ne sauroit embrasser. Il n'y auroit donc que le côté du nord ou celui du sud, qui sont les deux petits, contre lesquels il faudroit diriger son attaque, en appuyant, soit le flanc droit, soit le flanc gauche de l'attaque à l'Elbe, et en l'embrassant bien. Nous ne saurions dire lequel des deux côtés est le plus foible; il paroît qu'il y a quelque hauteurs utiles au nord; mais il y a une pointe qui avance au sud, ce qui est un grand avantage pour l'assaillant.

une assez longue résistance. La citadelle est, à notre avis, assez mal construite. Les bastions en sont si pointus, si étroits, et pourvus de si petits flancs, que nous ne lui croyons pas une grande utilité. On sent au reste que Magdebourg, qui tient la clef de l'Elbe, et sur-tout la citadelle, qui commande absolument ce fleuve, lui donnent un haut degré d'importance.

Le roi de Prusse avoit autrefois trois forteresses dans ses états de Westphalie.

Lipstadt, dans le comté de la Marck, appartient en commun aux comtes de la Lippe et au roi de Prusse. Celui-ci étoit le maître des ouvrages, avec le droit d'y entretenir une garnison et des postes. Mais Lipstadt, dont les alliés firent une place d'armes dans la guerre de sept ans, est rasé, et le roi de Prusse n'y entretient plus de garnison.

Gueldres étoit autrefois une petite place, mais assez forte, en tant que située dans une contrée marécageuse. Les François la masquèrent lorsqu'ils entrèrent en Westphalie, au mois d'avril mil sept cent

cinquante-sept. Ils ne s'en rendirent maîtres que le vingt-cinq d'août, et même elle auroit resisté plus long-temps, si la garnison, presque toute composée de déserteurs, en se révoltant contre le gouverneur, ne l'avoit forcé à capituler. Frédéric a fait entièrement raser Gueldres.

Wesel étoit autrefois une ville fortifiée avec une puissante citadelle. Les ouvrages de la ville ont été rasés, et l'on entretient ceux de la citadelle. Autant que nous pouvons en juger par le petit plan que nous en avons sous les yeux, c'est un pentagone régulier assez bien construit. Cette place doit être assez connue des François, puisque nous l'avons gardée si long-temps.

Finissons cette notice des forteresses de la monarchie prussienne, par une réflexion bien frappante. Frédéric, avec un peu plus de cinq millions de sujets, et environ cent millions tournois de revenu, a soutenu quatorze années de guerre, dans un règne de quarante-six ans : il a fait construire en entier Graudenz, Silberberg,

Schweidnitz et Glatz; il a réparé, agrandi ou rasé presque toutes ses autres forteresses; il a laissé trois cent millions de livres dans ses coffres, la plus excellente armée, et la plus nombreuse artillerie qui soit dans l'univers. Son peuple n'est pas riche, mais il en est de plus pauvres et de plus malheureux. Comparez ce foible apperçu aux résultats connus des règnes de Louis XIV et de Louis XV, de ces monarques riches de vingt millions de sujets, de plusieurs centaines de millions de revenu, d'une immense fortune nationale, et sentez ce que peuvent l'esprit d'ordre, et une administration sage, ferme, vigoureuse et persévérante.

SECTION SIXIÈME.

SYSTÊME D'ATTAQUE ET DE DÉFENSE DE LA MONARCHIE PRUSSIENNE.

Le siècle des Alexandre est passé. Avec des moyens suffisans pour terrasser chacun de ses ennemis en particulier, un roi

de Prusse ne doit pas songer à faire des conquêtes en attaquant aucun d'eux. S'il entretient le dessein de s'agrandir, et surtout de s'arrondir, ce doit être en secret, et seulement en se tenant prêt à profiter des circonstances favorables; car ce n'est qu'à leur faveur qu'il peut y réussir. Toutes les puissances de l'Europe ont un œil attentif sur les démarches de chacune d'entre elles; dès qu'il en est une qui marche à une élévation prépondérante, elles se réunissent. Or ni la situation des états du roi de Prusse, ni sa puissance réelle, ne lui permettent d'espérer de résister aux efforts de plusieurs ennemis réunis, quand même il auroit tous les talens militaires et politiques joints au bonheur non moins rare de l'homme extraordinaire que la maison de Brandebourg vient de perdre.

Frédéric le Grand a résisté, il est vrai, à la plus formidable des ligues; mais c'étoit en se défendant, et lorsque des ennemis mal habiles jusqu'à la démence s'acharnoient avec tant de folie à sa ruine. Cette dernière considération a influé sur

le sort de cette mémorable guerre plus qu'on ne pense. Elle a engagé plus d'une fois les puissances mêmes, ou leurs généraux, à ne pas hâter tous leurs efforts pour l'accabler. Mais combien la situation de l'Europe n'est-elle pas essentiellement différente de ce qu'elle étoit alors? Et cependant Frédéric n'a été sauvé d'une perte absolue que par une espèce de prodige!

La France et l'Angleterre, la maison d'Autriche, la Russie et la Prusse, sont les seuls états qui, de leur chef, et pour leur propre compte, puissent troubler le repos de l'Europe. L'Espagne, sans doute, dans ses rapports naturels, en seroit très-capable; mais deux sortes de causes y mettent obstacle: l'éloignement des possessions qui composent cette immense monarchie, l'étendue de son existence, si nous pouvons parler ainsi, qui la rend attaquable et sensible au-delà des mers comme en Europe; et les causes tirées de sa constitution intérieure, qui ont énervé et mutilé sa puissance, au point

qu'avec des côtes immenses, elle n'est point encore parvenue à se donner une marine respectable, et qu'avec le sol le plus fécond de l'univers, et peut-être le caractère national le plus apte aux grandes choses, dont aucune race humaine soit douée, elle paroît dans la torpeur de l'impuissance et de la misère.

De tous ces états, aucuns n'est aussi mal situé que la Prusse pour la guerre.

L'Angleterre est totalement une puissance maritime : si elle ambitionne de gouverner le monde, et que cette soif effrénée de pouvoir ne soit pas bientôt l'écueil de sa grandeur, si ce n'est de son existence, ce doit être par ses richesses, et non par ses acquisitions territoriales, au moins sur notre continent; la nature lui en a entièrement refusé les moyens. Heureuse l'Europe! heureuse l'espèce humaine, si cette magnanime nation, franchissant les préjugés de la fausse science, essayoit, en se rapprochant sincèrement de sa rivale, du noble et salutaire système, hors duquel toutes les puissances

erreront sans cesse à l'aventure entre les agonies de mauvaises paix, qui ne seront que des trèves indéfiniment ordonnées par l'épuisement réciproque, et les horreurs de guerres aussi indécisives que ruineuses !

La France, n'eut-elle pas besoin d'un demi-siècle de travaux et d'efforts intérieurs pour reprendre la vigueur naturelle que les délires de ses satrapes corrompus ont profondément minée ; la France doit se décider pour la mer ou pour la terre. En voulant jouer un très-grand rôle sur l'un et sur l'autre de ces élémens, elle s'énerve, elle se ruine, et n'est vraiment prépondérante sur aucun des deux. Où marcheroit-elle dans cette route ? à recueillir les fruits amers d'une méfiance universelle, à tomber dans les dernières syncopes de l'épuisement, en voulant forcer la nature des choses, qui ne permet pas que la même puissance ait les deux sceptres, qui nécessite la prodigalité de capitaux immenses et toujours renaissans, pour créer et soutenir une puissance de mer, qui sur-tout

frappe de malédiction et de stérilité tous les projets dont le but seroit de substituer une force artificielle à celle qu'elle a donnée, et dont elle réchauffe les germes et facilite les développemens, autant qu'elle contrarie ce qu'on fait en dépit d'elle.... Oh! combien il seroit plus naturel, nous avons presque dit plus facile, d'asseoir sur l'éternelle et inébranlable base de l'intérêt commun, l'alliance de deux pays qui doivent et peuvent commander la paix au monde, ou qui ne cesseront jamais de l'ensanglanter en le déchirant! Ils auront beau s'évertuer dans leurs agitations subalternes, les routiniers en tracasseries que l'on a nommées *politiques;* il n'est qu'un grand plan, une idée lumineuse, un projet assez vaste pour tout embrasser, tout concilier, tout réprimer : c'est celui qui, faisant disparoître, non pas les rivalités de commerce, mais les inimitiés absurdes et sanglantes qu'elles font naître, confieroit aux soins paternels et vigilans de la France et de l'Angleterre confédérées, et auxquels, pour sa propre sureté, la

maison de Brandebourg se rallieroit toujours, la paix et la liberté des deux hémisphères, comme l'espèce humaine est au sein de la nature, laissant une égale latitude aux causes secondes, mais donnant au grand tout une impulsion uniforme et constante, qui d'abord, ouvrage de la force confédérée des deux premiers peuples du globe, seroit bientôt le résultat simple et naturel de la sagesse unie des nations, dont la vigueur ne se développeroit plus que pour la prospérité intérieure de chaque pays, et l'amélioration successive des choses humaines..... Sans doute elle paroîtra romanesque cette idée; mais est-ce notre faute à nous, si tout ce qui est simple est devenu romanesque? Sans doute elle semblera impraticable, si ce n'est insensée, aux vues courtes. Mais n'est-ce donc pas la distance plus ou moins reculée du possible qui distingue les hommes? Et fût-ce en effet une illusion qu'un tel espoir, c'est du moins une magnifique illusion, qu'il faut s'efforcer de réaliser, parce que non-seulement les efforts pour

y parvenir n'empirent pas la condition humaine, mais qu'on ne sauroit les tenter sans prendre des mesures plus raisonnables, plus généreuses, plus fraternelles... Pauvres humains! supputez combien vous coûte nécessairement le jeu le plus égal; combien vous avez perdu d'avance à la loterie la plus favorable, combien vos espérances vous en imposent, votre cupidité vous abuse, vos coutumes vous nuisent; et blâmez-nous, si vous en avez le courage, de rêver un meilleur ordre de choses, ou plutôt d'essayer de vous ramener aux idées naturelles.

Mais revenons à la guerre, puisque la sagesse de la politique moderne aboutit toujours à la guerre. Si jamais la France veut se borner à jouer son rôle naturel sur le continent, sa situation est infiniment avantageuse : deux grands côtés de son immense territoire sont couverts par des mers; elle peut aisément barrer l'entrée dans ses domaines à l'Espagne, aux puissances italiennes, aux Suisses, et porter tous ses efforts vers l'Allemagne et vers les Pays-bas.

La Russie est encore plus heureusement située pour l'attaque. Elle débouche par un point, sur son ennemi, avec les forces qu'elle juge nécessaires. Si elle réussit, elle pousse sa pointe; si elle échoue, elle se retire; et qui peut la poursuivre sous une latitude que les Russes seuls peuvent supporter? Tel est l'indestructible avantage de cet empire, qui domine et asservit successivement tout ce qui l'entoure. Que de révolutions, que de heurtemens d'hommes et de choses occasionnera le développement de ses destinées! A la vérité, son influence sur chaque point paroît devoir être en raison inverse de leur multiplicité; mais combien le nombre de ces points de contact ne s'augmente-t-il pas pour l'Europe! et (sans se hâter de deviner le sort de la Turquie européenne pour se les exagérer) si la Russie prend l'Ukraine polonoise, comme la manière dont elle cerne la mer Noire et dispose son commerce paroît en indiquer clairement le dessein, combien ne se multiplieront-ils pas encore? Quelles vues a donc l'empereur, s'il est

impossible de lui démontrer qu'il lui vaut mieux et des Turcs et des Polonois pour voisins, que cette étrange nation propre à tout, susceptible de tout, qui produit les meilleurs soldats de l'univers, et les hommes les plus malléables qui habitent ce globe !

La maison d'Autriche a de grandes possessions au sud et à l'est de l'Allemagne, et cela seul lui fourniroit de redoutables moyens d'attaque. La Hongrie, la Bohême, la Moravie, la Galicie, qui donne à l'Autriche un nouveau bout de flanc pour embrasser la Silésie (1), réunis, sont la superbe base d'une puissance très-disproportionnée à toute autre, la France exceptée. Son armée est fort inférieure en instruction à l'armée prussienne ; mais elle a le double de soldats, d'excellens

(1) Nous le regarderions comme très-dangereux, sans la résolution que l'Autriche semble avoir prise de ne pas faire de sitôt une guerre offensive à la Prusse. (Voyez ci-dessous.) On assure que Frédéric II avoit le projet de faire construire une nouvelle forteresse dans la haute Silésie, de ce côté, mais que l'énormité des frais l'en a empêché.

soldats ; et toute victoire est un échec à la puissance prussienne, tandis que toute défaite est une leçon même assez peu coûteuse à la puissance autrichienne. Elle peut, comme Cadmus, faire sortir des hommes du sein de la terre ; elle a la facilité funeste d'engloutir tous ses sujets dans ses légions ; tandis que les bataillons prussiens, une fois anéantis, ne peuvent renaître que du trésor, qui donne des recrues ou des bandits plutôt que des soldats. Enfin l'empereur fait mal le bien ; mais il fait assez de bien pour donner une activité très-énergique à ses grands avantages naturels. Il n'est pas militaire ; mais à sa voix, il en naîtra dans son armée ; et ne s'en forme-t-il pas toujours assez à la guerre ? La Pologne n'est rien ; la Porte ottomane croule ; l'Empereur n'a donc rien à craindre sur ses derrières ; il peut porter presque toutes ses forces vers l'Allemagne.

La Prusse, au contraire, possède une longue bande de pays au centre de l'Europe ; elle est entourée de peuples qui jouissent

jouissent des lumières à présent générales dans cette partie du monde, et des immenses avantages que ces lumières donnent. Dès que deux de ces peuples se réunissent, elle risque toujours d'être attaquée en tête et en flanc, ou d'être coupée par le milieu. Comment, dans cette situation, pourroit-elle former des projets d'agrandissement par une attaque directe, même contre les plus foibles de ses voisins? Elle ne doit montrer d'ambition que dans une crise générale de l'Europe.

Voilà ce qui résulte de la situation géographique. Mais ce n'est pas tout, les relations politiques et militaires ont absolument changé depuis la guerre de sept ans. Il importe à notre objet de développer avec quelque détail ces changemens, et les idées générales que nous venons d'indiquer.

Le gouvernement de la Suède a pris une forme entièrement désavantageuse au roi de Prusse. Les états républicains, dit-on, sont moins propres à faire la guerre

que les monarchiques. Le fait est vrai ; mais on ne sent pas qu'il fait leur éloge, et non pas leur critique. Par la révolution de mil sept cent soixante-douze, la Suède est donc devenue pour la Prusse un voisin plus dangereux. La Russie fait mal la guerre : ses généraux, ses officiers sont d'une ignorance extrême ; ses campagnes contre les Ottomans n'ont été, des deux côtés, qu'une suite de fautes plus folles les unes que les autres. Mais cette guerre, jointe à l'incomparable bravoure des soldats russes, qui leur a fait remporter plusieurs fois des victoires sur les excellentes troupes de Frédéric II, a donné à la Russie une considération très-dangereuse.

Enfin la situation militaire de l'Autriche, relativement à la Prusse, a encore éprouvé de très-grands changemens. La maison d'Autriche est le seul ennemi constant et réel de la Prusse ; mais c'est un ennemi implacable, dont les persécutions et les jalousies ne finiront vraisemblable-

ment qu'avec l'existence politique de l'une ou de l'autre. Autrefois le luxe de la cour impériale absorboit les fonds nécessaires pour la guerre, et empêchoit qu'on ne fît, en temps de paix, les dispositions nécessaires pour résister à un ennemi toujours prêt à frapper. Tout à cet égard est changé.

D'abord l'Autriche a armé de la même façon que son ennemi. Ce n'est plus cette armée réduite à la paix, et à laquelle il falloit des mois pour se recruter et s'équiper avant de pouvoir s'opposer à l'ennemi en rase campagne ; ce ne sont plus ces arsenaux et ces magasins dépourvus de tout ; ce n'est plus vraisemblablement même ce trésor vide, qui avoit besoin de tant de négociations pour fournir l'argent nécessaire. L'armée autrichienne est toujours complète et incessamment fournie de tout ce qu'il faut pour camper ; les arsenaux sont remplis et les magasins pourvus, ou prêts en tous temps à l'être, par des arrangemens sûrs et simples. Peut-

être enfin le trésor même renferme-t-il plus de richesses qu'on n'ose le croire.

Il est vrai que cette armée ne sauroit se comparer en aucune manière à l'armée prussienne. La force énorme des compagnies autrichiennes et le petit nombre des officiers, et sur-tout des bas-officiers qu'elles contiennent (1), est une composition absurde, qui seule la mettroit à une distance infinie de son émule. L'éclat et le faste de la cour impériale, l'orgueil de la haute noblesse, écrasent l'état et l'esprit militaire, quoi que fasse l'empereur pour les relever. Le subalterne est avili; l'intrigue et la faveur placent à leur gré des sujets indignes. Enfin l'armée autrichienne, superbe sous les armes, bien vêtue, bien équipée, bien armée, composée de grands et vigoureux

(1) Les compagnies sont de deux cents factionnaires, et de trois ou quatre officiers, avec six bas-officiers.

soldats, n'a point d'ensemble, point d'uniformité, point d'instruction; elle ne sait pas se mouvoir. Vous ne verrez point une ligne autrichienne avancer trois cents pas, sans perdre son alignement et ses distances, sans tomber par conséquent dans un désordre très-sensible, chose inouie dans l'armée prusienne. Une colonne autrichienne ne marche pas sans s'allonger, et sans qu'il y ait ou à ouvrir ou à serrer lorsqu'elle se forme. En un mot, un corps autrichien n'est pas mobile, et cela est vrai de la cavalerie comme de l'infanterie.

Ce sont-là d'immenses désavantages sans doute. Mais indépendamment de ce qu'un grand général à la tête des Autrichiens saura bien réduire l'armée prussienne à une guerre de positions, où le plus grand nombre de ces inconvéniens sont atténués, il paroît que les premiers moteurs de la machine militaire autrichienne les ont sentis, et qu'ils y ont paré avec toute la sagesse possible. Le

cabinet de Vienne semble avoir abandonné l'idée de faire de la reprise de la Silésie et de l'abaissement du roi de Prusse, l'objet direct et premier de ses opérations. Il veut commencer par détruire absolument l'équilibre, par acquérir une prépondérance entière, qui le mette en état de frapper à coup sûr, et d'écraser le roi de Prusse sans aucune incertitude, par sa seule masse, en même temps qu'il veuit se mettre à l'abri d'une diversion dangereuse. C'est dans cette vue que l'acquisition de la Bavière est l'unique objet de son ambition actuelle. Autrefois l'empereur auroit été dans l'impossibilité d'y songer; au premier signe, le roi de Prusse seroit entré avec toutes ses forces en Bohême; il auroit livré une bataille qu'il auroit apparemment gagnée, et l'empereur auroit été ainsi contraint à tourner toutes ses forces de ce côté : ou bien, si ce prince se fût opiniâtré à l'acquisition de la Bavière, la Bohême étoit perdue. Mais, soit qu'un étranger, soit que l'expé-

rience de la guerre de sept ans ait éclairé le gourvernement autrichien sur la situation de la Bohême, il est certain qu'il a pris des mesures efficaces pour empêcher le roi de Prusse de s'en rendre maître, en dissipant une seule fois l'armée destinée à la défendre. Le général L'loyd, dans son introduction à la guerre de sept ans, a indiqué les endroits où il faudroit établir des forteresses pour garantir ces contrées, et le camp retranché qu'il faudroit prendre pour le couvrir. Depuis ce temps les forteresses de Pless et de Théresienstadt ont été construites; le camp indiqué a été pris en mil sept cent soixante-dix-huit, et le roi de Prusse n'a pu pénétrer en Bohême, ou du moins il lui a été impossible de s'emparer de cette vaste province.

Jusqu'ici les Prussiens ont été malhabiles dans l'art des siéges. Si jamais l'empereur se résout à s'emparer de la Bavière, (ce qu'il peut faire d'un jour à l'autre, et dans peu d'instans, ce qu'il

est incroyable qu'il n'ait pas fait lors de son étrange levée de boucliers relative à la navigation de l'Escaut) une armée très-ordinaire postée à Kœnigingraetz, et soutenue par Olmutz, Pless, Theresienstadt, pourra couvrir les frontières de l'Autriche contre les entreprises prussiennes; tandis que l'empereur emploiera le reste de ses forces pour résiter aux autres ennemis que cette invasion lui suscitera. Nous supposons qu'il n'ait pas toute l'Europe, ou même la France à combattre, ce qui changeroit infiniment la face des choses. Nous considérons l'Allemagne et la Prusse abandonnées, pour ainsi dire, à leurs propres forces. Alors combien ne seroit-il pas facile à l'empereur de lasser la puissance prussienne, et de l'obliger à la paix! Car enfin, en quoi consiste cette puissance? dans son armée et son trésor. Ces deux grands ressorts lui suffisent, sans doute, pour trois années; mais les recrues que le pays peut fournir, et le trésor épuisé, tout est fini.

Considérons la base en toutes choses. Quelle énorme différence, soit dans les possessions anciennes, soit dans les nouvelles acquisitions! La Prusse aura-t-elle toujours une Saxe riche et peuplée à écraser? Quand elle l'auroit, comment pousser, comme autrefois, sa pointe?

Jusqu'ici nous avons considéré la puissance de la maison d'Autriche, comme faisant la guerre d'une manière isolée avec la Prusse, et luttant corps à corps avec elle, si l'on peut parler ainsi; mais c'est-là un état de choses auquel on ne doit guère s'attendre. Si l'empereur veut détruire l'équilibre de l'Allemagne, l'embrâsement deviendra général; alors tout dépendra des alliances qui se formeront.

La plus dangereuse de toutes pour la Prusse, c'est celle de la Russie avec l'Autriche; et malheureusement la haute conception de la czarine de renouveler l'empire d'orient, en chassant les Turcs d'Europe, cette idée ambitieuse, et tôt ou tard destructive de l'empire russe, tel du

moins que nous le connoissons aujourd'hui, mais qui n'en bouleversera pas moins l'Europe par son explosion ; cette idée devenue passion, et que l'empereur paroît entretenir et flatter avec beaucoup d'adresse, en a vraisemblablement amené l'époque. Tous les talens militaires d'un autre Frédéric, toute la perfection de l'armée prussienne, ne sauroient mettre un roi de Prusse en état de résister aux Russes et aux Autrichiens, agissans de concert pendant trois campagnes, ni l'empêcher d'en recevoir la loi. Il n'est pas une seule alliance en Europe, excepté la nôtre, combinée avec l'union germanique, qui puisse mettre à couvert la monarchie prussienne. Il faudroit même, pour gagner cette périlleuse partie d'une manière décisive et rapide, les efforts réunis de la Suède, du Danemarck, de l'empire Ottoman, et des princes de l'Allemagne. Supposez que l'argent de la France armât contre la Russie, la Suède, et le sentiment de son intérêt le Danemarck ; qu'une

politique devenue tous les jours plus nécessaire, fît agir les Ottomans contre l'empereur ; il faut observer encore qu'il n'y a rien à attendre du prince de l'Allemagne le plus important dans la question que nous traitons, nous voulons dire l'électeur de Bavière. A la vérité, la confédération des princes germaniques est imposante. Si la France et la Hollande veulent et peuvent leur donner de l'argent, ils écraseront les princes du parti contraire qui se présenteront devant eux, et s'ouvriront un chemin jusqu'au sein des états impériaux, ce qui est le point important. C'est-là que la France, qui, à moins d'aveuglement, ne peut pas vouloir que la liberté politique de l'Allemagne périsse, pourra leur être d'un grand secours, en les aidant à subjuguer ou à contenir les princes impériaux, et en les mettant ainsi en état d'agir offensivement. Elle pourra même contenir les confédérés, et les obliger tous à concourir sincèrement à la chose commune ; ce qui, peut-être, n'est pas

moins nécessaire que de forcer les autres à songer à leur existence.

Mais, il ne faut pas s'y tromper, l'alliance de la France contre la maison d'Autriche et la Russie, sans cet intermédiaire des princes d'Allemagne, ne sauroit suffire à la Prusse. Ni la conquête des Pays-bas, ni celle des états d'Italie, ne porteroient un coup mortel à la puissance autrichienne. C'est par la Bavière qu'il faudra l'attaquer. Si le prince qui à cette époque gouvernera cette vaste et belle contrée, est assez insensé pour devenir une machine entre les mains de l'Autriche, il faut conquérir son pays, et pénétrer ainsi jusqu'au sein des états autrichiens, où les armées et les batailles décideront la grande cause de la liberté germanique. A la vérité, il sera d'autant moins difficile d'y pénétrer, que les Bavarois craignent excessivement la domination autrichienne, et qu'ils se prêteront volontiers à tout ce qu'on entreprendra pour les en délivrer.

Une vérité que nous regardons comme un axiome, c'est que les Prussiens ne doivent jamais s'en tenir à une défensive ordinaire ; ce seroit perdre tous leurs avantages. Lors même que le système général de la guerre, de leur côté, seroit purement défensif, le système particulier de la campagne doit être offensif. Leur véritable supériorité consiste dans l'art de manœuvrer. Ils doivent rechercher les batailles ; car leurs évolutions si promptes, si précises, si décisives, en rendent le succès très-probable pour eux. Ils doivent faire et ouvrir les marches et les mouvemens, parce que Frédéric a porté cette partie à un tel degré de perfection, qu'ils peuvent être sûrs de devancer leurs ennemis.

On le voit, la position d'un roi de Prusse est extrêmement critique. Toute sa puissance tient d'abord au ressort délicat qui fait aller sa machine politique. Il lui faut un trésor immense, et une armée supérieure. Le système militaire et

celui de la plus inflexible économie doivent donc être toujours le palladium de cette monarchie ; il lui faut en outre des secours, et des secours puissans. Un homme, et même le premier des hommes, ne peut pas tout. Frédéric a porté son attention entière sur les frontières du côté de la maison d'Autriche, et il les a garanties de manière qu'il faudroit trois campagnes très-heureuses pour que l'empereur enlevât aux Prussiens la Silésie. Une armée de soixante mille hommes peut la garder sans peine, et, si elle n'essuie point de revers marqué, peut-être même la conserver.

Il est temps à présent que le roi de Prusse mette ses frontières vers la Russie dans une situation aussi imposante. Les forteresses qui s'y trouvent ne sont pas susceptibles d'une assez grande défense, et peut-être même ne sont-elles pas convenablement approvisionnées pour faire celle dont elles seroient naturellement capables. Dantzick, sous ce point de

vue, lui devient encore absolument nécessaire. Nous ne serons pas assez présomptueux pour oser déterminer ce que l'on devroit faire en Prusse à cet égard, soit de fortifier Kœnigsberg ou quelque autre ville, Tilsit par exemple. Nous ne connoissons pas assez le pays, et sans doute nos lumières sont trop bornées; mais enfin il faut faire quelque chose; car, bien qu'on puisse compter que l'existence politique de la Russie cessera, au moins pour l'Europe, et que cet empire sera tôt ou tard déchiré à l'intérieur; ce moment, qui dépend de l'accroissement des richesses et de la population, autant que de la chute de l'empire ottoman, est encore probablement trop éloigné pour que le mal qu'on doit craindre de la Russie ne puisse pas le précéder.

Après l'importance de mettre la Prusse aussi à l'abri des armes moscovites, que la Silésie l'est des armes autrichiennes, afin de pouvoir tourner l'effort des siennes

du côté qu'elle voudra, ce qui est le plus nécessaire à la maison de Brandebourg, c'est l'alliance de la Saxe. Il est probable que le camp fortifié que l'on construit autour de Dresde, sera vraiment bon, et alors on ne peut plus espérer de réduire la Saxe comme en mil sept cent cinquante-six. Or cette belle contrée est absolument nécessaire à la Prusse pour attaquer la maison d'Autriche ; elle le deviendra même davantage après la mort du marcgrave d'Anspach, parce que l'électorat sépare les états de ce prince de ceux du roi.

Si la Saxe entendoit ses vrais intérêts, elle s'allieroit intimement avec la Prusse; le parti prussien en Allemagne seroit alors très-puissant, et la Saxe formant un des arc-boutans de cette puissance, elle jouiroit de toute la considération que le cabinet de Berlin lui accorderoit. Alors l'échange des marcgraviats contre la Lusace ne seroit pas aussi avantageux au monarque prussien qu'on le pense, puisqu'il

posséderoit dans ces états détachés, un point d'appui pour percer au cœur des états autrichiens, et qu'il pourroit y préparer de longue main tous les moyens nécessaires pour une invasion. Mais cette alliance avec la Saxe est douteuse; trop de choses s'y opposent.

A la tête de toutes, il faut mettre la religion:

Tantùm relligio potuit suadere malorum!

Les princes catholiques seront, en général, toujours gouvernés par les prêtres; les prêtres catholiques travailleront toujours à accroître la puissance de la maison d'Autriche. Jamais, sans eux, Auguste second n'auroit épousé une princesse impériale, et jamais le roi de Prusse ne se seroit trouvé dans la fatale nécessité de faire tant de maux à la Saxe. En un mot, un électeur de Saxe sera tôt ou tard entraîné à abandonner la cause prussienne, et à coopérer avec la cour de Vienne. La

haine et la jalousie héréditaires de la maison de Saxe, concourent encore à cet événement. On ne voit pas sans envie ses pareils sortir du niveau par des qualités supérieures. Ainsi, et sauf le respect dû au prince très-recommandable qui gouverne aujourd'hui ce bel électorat, mais qui n'est pas immortel, toute l'espérance des patriotes allemands se fonde, à bon droit, sur ce que la maison électorale de Saxe s'éteindra peut-être, et fera place à une branche protestante.

Dans la grande crise où l'Allemagne tombera tôt ou tard, la Prusse peut compter sur l'électorat de Hanovre, autant que les passions du roi d'Angleterre ne s'y opposeront pas; sur la Hesse et l'évêché d'Osnabruck; enfin sur le duc de Brunswick, jeune encore actif, vigoureux, et qui jette, par sa considération personnelle et ses talens prodigieux, un bien plus grand poids dans la balance, que ne pourroient jamais faire ses forces politi-

ques. Ce sont-là incontestablement les braves de l'Allemagne. Conduite par un homme de tête, l'armée que formeront ces princes doit s'emparer d'abord de toute la Westphalie et de l'électorat de Cologne. Cela fait, si la France agit de concert avec eux, ils pourront sans doute opérer des diversions utiles en faveur des entreprises du roi de Prusse ; le reste dépend du sort des armes. Et, sans doute, cette guerre doit être un jeu de va-tout, si nous osons nous exprimer ainsi. Il faut que le parti prussien cherche, par des batailles décisives, à écraser ses ennemis, et à terminer promptement la guerre. Si elle traîne en longueur, si les armées prussiennes sont réduites à défendre leurs provinces, tout est perdu pour la maison de Brandebourg. Ce n'est pas que ses états ne soient susceptibles d'une longue défense ; les places fortes sont sagement disposées ; le pays est rempli de rivières, de lacs, de montagnes et de gorges qui fourniroient une infinité de postes. Mais

les nerfs politiques se dessècheroient, le corps tomberoit en consomption; quelques nouveaux efforts du redoutable ennemi que l'on ne sauroit épuiser d'hommes, et qui ne tarderoit pas à redoubler ses attaques, lui causeroient la mort.

Dans ces circonstances, la cour de Berlin ne sauroit se préparer trop soigneusement aux événemens qui ne peuvent beaucoup tarder à l'assaillir. Il faut qu'elle travaille en politique, ou à détacher la Russie de l'alliance autrichienne, ou à se lier intimement et indissolublement avec la France, la Suède et les Ottomans. Alors il reste au roi de Prusse une autre porte pour entrer dans les états autrichiens d'une manière décisive; c'est la Moravie. Mais pour cela il faut être en état de prendre Olmutz, c'est-à-dire, avoir de vraiment bons ingénieurs, et une excellente artillerie de siége; car on dit qu'Olmutz est à présent une place très-forte: or c'est incontestablement-là le vrai point

d'attaque que le roi de Prusse doit se proposer. L'loyd l'a dit avec raison : une grande bataille gagnée dans ces contrées, et Olmutz pris, la maison d'Autriche est obligée de recevoir la loi du vainqueur. Puisse le roi régnant de Prusse, qu'occupent aujourd'hui des soins très-nobles et très-paternels, ne pas se laisser distraire par des intérêts privés (1), ou même par les ruses de son implacable ennemi, du systême politique et militaire auquel tient le sort de l'Allemagne !

Finissons cette longue série de notions et de considérations militaires, par deux réflexions que nous croyons de quelque importance. L'armée prussienne est devenue, par les irrésistibles moyens de l'émulation, de l'ordre, de

(1) Lorsque nous écrivions ces lignes, nous étions loin de prévoir que le roi de Prusse étoit si près de vérifier nos craintes.

la discipline et de l'instruction, la première armée de l'Europe. Tel a été le fruit d'un travail continuel de plus de soixante-dix années. L'*ordre*, la *discipline*, l'*émulation*, c'est-à-dire, cette élévation de l'ame qu'a produite la distinction toute particulière, constante et inaltérable de la profession militaire, constituée le premier ordre de l'état, sans égal et sans rivaux; ce fut l'ouvrage du père de Frédéric le Grand. *L'instruction militaire*, par la pratique et par une attention invariable à y puiser les lumières les plus saines, et toutes les ressources que l'art peut fournir; voilà le chef-d'œuvre de l'homme extraordinaire que la Prusse vient de perdre.

Cette armée restera-t-elle ce qu'elle est? *Une armée coûte vingt années à former*, me disoit un jour le plus grand militaire de l'Europe: *un an de relâchement, et tout est détruit.* Rien n'est plus vrai que ce mot profond, et peut-

être, hélas ! trop prophétique. Il y a dans tous les hommes une tendance vers la paresse, le relâchement, l'inattention, qui empiète sur leurs devoirs, si l'on cesse un moment de tendre les ressorts ou de les faire jouer. Faut-il espérer, peut-on croire que tous les successeurs de Frédéric seront aussi infatigables que lui ? qu'ils iront annuellement faire des revues militaires dans toutes les parties de leurs états ? qu'ils liront, examineront, pèseront tous les rapports des inspecteurs sur chaque régiment ? qu'ils seront tous le premier général de leur armée ? que ni courtisan, ni ami, ni maîtresse, ne balanceront un seul instant en aucun d'eux l'intérêt militaire ? que leur armée sera toujours au-dessus de tout dans leur opinion ? qu'aucune partialité, aucune prédilection, aucune faveur, aucune intrigue, n'influeront sur l'avancement dans la carrière des armes, et qu'ainsi l'orgueil militaire ne se verra jamais obligé de ployer que devant lui-

même (1)?.... S'il cesse un jour, un seul jour, d'en être ainsi, tout change en un moment pour l'armée prussienne..... Les amis de la liberté germanique doivent trembler en pesant cette effrayante vérité.

Il est un autre écueil qui menace tous les états de l'Europe, et contre lequel un roi de Prusse est plus exposé à briser qu'un autre. La guerre est devenue si excessivement dispendieuse, qu'il n'est plus d'état qui puisse la faire sans se ruiner. Cependant toute l'Europe est constamment armée; elle entretient une quantité

(1) Frédéric a pu se tromper, et il s'est en effet trompé quelquefois dans l'opinion qu'il concevoit de ses officiers; il a négligé quelques hommes de mérite, et préféré des hommes superficiels et légers; mais alors même, il n'obéissoit qu'à son sentiment, et jamais aux suggestions d'autrui, moins encore à ce qu'auroit pu lui dire une personne étrangère au métier des armes. Or, l'erreur de jugement est, en pareil cas, mille fois préférable à celle de suggestion.

innombrable de troupes. D'un autre côté, la masse de l'argent s'est accrue ; le luxe sur-tout a fait des progrès énormes au moyen du commerce ; tout a renchéri ; la solde du militaire seule n'est point haussée ; au contraire, en quelques pays elle a diminué même pour le numéraire. On a employé toute sorte de moyens pour mettre le soldat à même de subsister de sa paye chétive : mais cet état de choses ne sauroit durer ; il faudra nécessairement en venir à hausser la paye des officiers et des soldats ; tout y tend visiblement. Le roi de Prusse, par une sage et inflexible économie, et préférant la puissance réelle à l'éclat de la royauté, est parvenu à entretenir une armée fort au-dessus de ce qu'on regarde vulgairement comme ses forces politiques naturelles. En observant constamment les mêmes principes, et appelant au secours de l'état une meilleure administration en fait d'impôts, d'industrie et de commerce, un roi de Prusse pourroit, plus qu'au-

cun autre peut-être, éloigner le moment critique qui menace tous les princes de l'Europe, et qui n'est autre que celui où ils ne pourront plus fournir aux dépenses militaires. Que faire alors de cette multitude de bayonnettes ? comment les retenir ou les lancer ? Renverront-ils sans subsistance tous ces hommes élevés dans le métier des armes, ignorant tous les autres, étrangers à toute autre morale, à tous autres principes que ceux de la discipline, alors relâchés, fiers de leur force, de leur nombre, aguerris peut-être ? Que deviendront tous ces légionnaires dispersés ? que feront-ils ? qu'entreprendront-ils ? Ne se trouvera-t-il pas des ambitieux qui se mettront à leur tête, et troubleront le repos de l'état ? Ouvrez les circonstances aux hommes, et vous en trouverez de capables de tout. Aujourd'hui que les hommes de tête et de courage trouvent des débouchés de fortune dans les armées même, et sur-tout que les grandes armées les

contiennent, personne ne songe à se rendre maître d'une garnison, d'un arsenal, d'une place ; mais supposez des armées foibles, des forteresses mal gardées, le monde rempli d'hommes entreprenans et sans pain, vous verrez dans le moment renaître les révoltes, les dissentions civiles, les révolutions. Et c'est encore-là le moindre inconvénient de cet avenir, plus prochain peut-être qu'on ne pense. Un autre bien plus terrible, c'est que le moment où les souverains ne pourront plus soudoyer leurs troupes, n'arrivera pas précisément au même instant pour tous. S'il en est un qui ait su se ménager des ressources, quel rôle ne jouera-t-il pas alors? comment se défendre de ses entreprises? Telle est la crise à laquelle tous les états de l'Europe marchent à grands pas, faute d'ordre dans leurs finances.

Un roi de Prusse, avec sa grande armée, auroit moins de ressources, à cet égard, que tout autre, s'il se déran-

geoit des plans d'économie qui sont l'unique base de sa puissance; et sans doute il recevroit le premier le terrible choc. Mais est-il dans l'ordre des choses humaines, qu'aucun prince de la maison de Brandebourg ne soit enclin aux dépenses, au faste, au luxe de cour; qu'ils se résoudront tous à vivre dans leur résidence, comme dans un camp? Et cependant l'existence de l'armée prussienne en dépend. Si jamais un prince peu sensé monte sur ce trône, on verra crouler soudainement, sans cause apparente, ce géant formidable; et l'Europe étonnée n'apercevra plus à sa place qu'un pygmée débile. Alors toutes les causes de destruction qui naissent d'un mauvais systême d'économie politique, d'une mauvaise composition de la soldatesque par les recrues étrangères que le systême d'ordre et de discipline avoit su tempérer et contenir, agiront avec une force redoublée pour la dissolution du corps politique; on verra la Prusse tomber comme la Suède, et ne

retenir plus que la mémoire du rôle brillant qu'une seule tête lui a fait jouer.... Détournons les yeux de ce malheur. Puisse le génie tutélaire de l'Europe le retarder long-temps !

Une question se présente, en finissant cette ébauche du systême militaire de la Prusse. Quels moyens les autres souverains peuvent-ils et doivent-ils employer, pour avoir une armée aussi bonne que la prussienne ? Nous répondrons que plusieurs pays n'en sont pas susceptibles, et que ce seroit pour eux le plus grand des malheurs. Tels sont ceux où il règne quelque liberté ; l'Angleterre, la Hollande (1), la Suisse. La liberté vaut mieux qu'une bonne armée, car la liberté sait se défendre, et ne sait point conquérir. Mais sitôt qu'un pays est soumis à un pouvoir illimité, non-seulement il peut avoir une bonne armée, il est encore de

(1) On se souviendra que ceci étoit écrit en mil sept cent quatre-vingt-sept.

l'avantage manifeste du peuple qu'il en ait une ; car outre qu'elle maintient l'ordre et y contraint en quelque sorte le gouvernement lui-même, les conquêtes augmentent l'espoir de la fortune pour les braves et pour les têtes fortes ; et s'il n'est point de conquêtes à espérer, l'état jouit du moins d'une considération utile, d'une tranquillité complète.

Nous ne connoissons qu'un moyen d'avoir une telle armée ; il faut que le roi soit militaire lui-même, et qu'il le soit véritablement, non pas pour la parade, comme Louis XIV : il faut qu'il ait la tête militaire, et toute la roideur de caractère qu'elle suppose. Alors il ploiera aisément les grands à sa volonté ; il les obligera de s'accommoder aux règles de discipline qu'il voudra leur prescrire. Les ducs et les princes deviendront sous-lieutenans, et attendront en silence leur avancement de leur application au service ; le soldat le plus mutin, fier d'avoir, en quelque sorte, son souverain pour camarade, s'ac-

commodera aisément de la plus sévère discipline. Alors tous les arrangemens prussiens deviendront faciles. Mais aussi, sans cette base, quoi qu'on fasse, on n'approchera jamais du modèle que l'histoire de Frédéric le Grand a donné au monde à cet égard, et l'on se préparera de grands revers, pour le moment où il faudra lutter contre des armées formées sur ces principes.

S'il étoit un pays, objet de la jalousie, de l'envie de toute l'Europe, qui eût de grandes conquêtes à conserver, de grandes victoires à expier, de grandes défaites à effacer, de grands intérêts à défendre en Europe, sous peine de voir abandonner les siens, et retomber sur lui tôt ou tard le poids des phalanges du nord; où l'on prît l'habitude de fronder, pour la liberté; l'opinion de la capitale et ses explosions verbeuses, pour un gage de la restauration de l'état; le faste sans exemple, le luxe effréné, les déprédations incalculables, le désordre et tous ses délires, pour la

puissance; et où toute espèce de système militaire fût sacrifié aux intérêts de cour, aux survivances, aux expectatives prodiguées à de jeunes gens sans mérite, sans instruction, sans expérience, souvent avilis par leur inconduite, et toujours sans droit d'y prétendre par leurs services; où les grandes graces militaires, et les doubles, les triples, les quadruples emplois seroient accumulés sur les mêmes têtes, et devenus, par succession de temps, héréditaires; de sorte qu'avec d'immenses revenus, le souverain n'ayant aucun moyen de récompenser ses vrais serviteurs, fût obligé d'y suppléer par un équivalent en argent, qui épuisât son trésor, et détruisît ou corrompît toute émulation (1); où les pensions militaires,

---

» (1) Qu'on se rappelle, dit le commentateur » quelquefois morose mais profondément habile des » mémoires du comte de Saint-Germain, que sous » le règne de Louis XIV, dans ces temps de » splendeur de la nation, on crut faire un traitement

toujours

toujours accordées en raison de la position, et jamais du besoin, absorbassent plus de trente millions annuels, et eussent décuplé en trente ans, signalés par les défaites les plus honteuses; où l'on gaspillât à l'envi la monnoie morale et l'argent; où le prix du sang versé pour la patrie, les décorations militaires, fussent quelquefois prostitués aux plus vils des êtres, aux vétérans de la servitude ennoblie par la corruption, aux gitons, aux proxénètes, aux inspecteurs de police; où tant de portes fussent ouvertes aux abus ou à l'intrigue, que les plus sages lois, dépouillées de leur force, ne fussent applicables qu'à celui qui n'a pas le pouvoir

---

» considérable au maréchal de Catinat, qui avoit » gagné des batailles, en lui accordant deux mille » écus de pension; et que dans un autre genre, » le maréchal de Luxembourg n'obtint une com- » pagnie des gardes-du-corps qu'après la célèbre » victoire de Nerwinde; tandis qu'aujourd'hui, ces » grandes places sont données à des jeunes gens dès » leur entrée au service. «

de s'y soustraire, et qu'on veut écarter des graces; où aucune règle ne fût fixée, aucune constitution permanente, aucune discipline uniforme; en sorte que l'état militaire, avili par la plus effrayante anarchie, y fût en général un assemblage méprisable d'hommes armés, sans lois ni principes; où avec des forces légionnaires très-disproportionnées au rôle que ce pays est appelé à jouer en Europe, la masse totale des officiers-généraux montât à plus de quinze cents, celle des colonels à plus de neuf cents; où tout observateur et tout véritable officier vît avec autant de dégoût que d'indignation des gouverneurs de provinces et des gouverneurs de places, qui n'y vont jamais; des lieutenans-généraux, et des lieutenans-de-roi de province, qui n'ont aucunes fonctions; des commandans en premier, en second, en troisième; des colonels-propriétaires, des colonels-commandans, des colonels en second, des colonels en troisième, des colonels par

commission, des colonels à la suite, des colonels attachés à l'armée, des lieutenans-colonels, des majors-colonels, des capitaines colonels, des sous-lieutenans-colonels, des maréchaux-de-logis-colonels, etc.; des capitaines-commandans, des capitaines en second, des capitaines réformés, des capitaines à la suite, des capitaines à finances; tous ces êtres parasites, absolument inutiles et inoccupés (puisqu'un seul de tous ces colonels et capitaines a, par troupe, des fonctions actives et réelles) conserver, sans travailler, sans servir, sans mériter, sans être en situation de rien pratiquer, de rien apprendre, et en croupissant dans l'oisiveté, dans l'ignorance la plus profonde; conserver, disons-nous, les mêmes droits aux grades, aux dignités, aux graces, que ceux qui servent, et presque toujours les usurper de préférence à ceux qui vont les chercher dans les hasards de la guerre.... s'il étoit un tel pays, nous lui conseille-

rions de réfléchir sur la constitution de l'armée prussienne, et sur les maux que doit entraîner tôt ou tard le régime précisément contraire.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

APPENDICE

DU

SEPTIÈME LIVRE,

OU

Principes de la Tactique actuelle de l'infanterie des troupes les plus perfectionnées ;

Avec des considérations sur les particularités de la Tactique de la cavalerie.

INTRODUCTION.

Le sens d'un mot, tel que l'indique le mot originaire dont il est dérivé, n'intéresse proprement que les curieux, les grammairiens, et à certains égards les philosophes. Mais ceux qui n'ont pour but que l'usage de la chose, considèrent uniquement dans le mot qui l'exprime, sa signification actuelle. Il en est ainsi du mot *tactique*, dérivé du grec *tassein*, mettre en ordre, ranger. *Tactique* signifie donc originairement, dans son application à la guerre, la science de mettre les troupes en ordre, la science des ordres de bataille. Aujourd'hui ce mot désigne la connoissance de toutes les évolutions militaires, l'art de ranger les troupes dans toutes les occasions qui peuvent avoir lieu à la guerre.

Cependant cette étymologie confirme une vérité qui ne sauroit échapper à un observateur; c'est que toutes les évolutions portent originairement sur la manière de ranger les troupes en bataille, comme sur leur base unique. Multipliez davantage les rangs, donnez un autre espace, soit aux rangs, soit

aux files, soit à tous les deux ensemble, vous amènerez un autre ordre d'évolutions. Celles qu'on aura pu exécuter dans un arrangement différent, ne seront plus possibles ; et l'on en pourra exécuter qui n'auroient pas été praticables avec un autre arrangement.

Ce n'est pourtant pas tout. Dans chaque ordonnance de troupes, on peut exécuter la même évolution de plusieurs manières différentes. Il s'agit de déterminer quelle est la meilleure ; il s'agit de fixer les caractères d'après lesquels on doit estimer leur bonté.

Ces caractères sont, 1°. la promptitude ; 2°. la facilité ; 3°. la justesse, qui doit être telle que chaque partie des troupes sache ce qu'elle doit faire, et soit dirigée dans son mouvement par des points fixes, qui l'empêchent de l'exécuter autrement qu'il ne doit être exécuté ; 4°. la sureté, en supposant que les troupes qui manœuvrent aient à craindre quelque chose de la part de l'ennemi. Les évolutions qui réuniront ces caractères au plus haut degré, seront infailliblement les meilleures.

Nous avons adopté l'ordonnance sur trois rangs, à rangs et à files serrées. Il y a sans doute un grand nombre de tacticiens qui ont blâmé cette arrangement, et qui ont voulu en faire adopter un autre sur plus de rangs.

Nous ne discuterons pas ici leur opinion. Ceux qui voudront savoir la nôtre à ce sujet, n'ont qu'à lire un ouvrage intitulé, *Essai sur l'influence de la poudre à canon dans l'art de la guerre moderne*, où elle est pleinement développée. Notre but ici n'est que d'expliquer les choses telles qu'elles sont à présent, et de développer l'état où la science des évolutions a été portée de nos jours, sans débattre le mieux ou le moins bon par rapport aux différentes ordonnances.

Ce seroit peut-être ici le lieu de donner une histoire abrégée de la tactique moderne; mais j'avoue que je crois la chose impossible: en voici les raisons. Les pas vers le perfectionnement de la tactique se sont tous faits en secret; ils ont tous passé des véritables auteurs au souverain, et du souverain dans l'armée, qui seule a l'autorité de les faire adopter. Ce souverain, par rapport aux manœuvres les plus savantes, et au perfectionnement de celles qu'on connoissoit déja, mais qu'on n'exécutoit encore que mal-habilement, a été Frédéric II. A Dieu ne plaise que je veuille lui dérober la moindre partie de cette gloire extraordinaire qu'il s'est acquise! je suis pénétré plus que personne du sentiment qu'elle doit inspirer; mais il seroit ridicule de supposer qu'il a personnellement imaginé

tout ce qui caractérise la tactique prussienne. Les officiers de son armée se sont appliqués à l'envi à cette partie ; ils lui ont présenté leurs idées, et d'un œil d'aigle il en a fait le choix, il a adopté pour son armée celles qui promettoient le plus d'avantages. Ce n'est pas que lui-même n'en ait imaginé plusieurs, et cela encore rend une histoire de notre tactique plus difficile à écrire, puisqu'il seroit impossible de distinguer ce qui émane directement de ce roi, et ce qui vient d'une autre source.

Mais il est bien plus aisé de déterminer ce qui a produit ce perfectionnement étonnant. C'est la pratique continuelle commencée sous Frédéric-Guillaume, et maintenue invariablement sans relâche pendant quatre-vingts années. Frédéric-Guillaume savoit-il ce qu'il faisoit? nous l'ignorons ; mais le premier génie militaire de l'univers n'auroit pas pu saisir plus habilement le vrai moyen de porter la tactique à sa perfection. Il entretint son armée dans un travail continuel ; il voulut que tout ce qu'on savoit faire alors s'exécutât dans l'ordre le plus parfait, et pour y parvenir, il mit cet ordre dans tout ce qui concernoit l'armée, depuis les choses les plus importantes jusqu'aux bagatelles, et il ne souffrit pas que l'on s'en écartât en aucune manière.

Ce sont-là, et c'étoient encore bien plus alors les seuls moyens de perfectionner la tactique. Les hommes de qui ce perfectionnement dépend, doués d'un sens très-juste, ne sont pourtant pas ceux qui peuvent beaucoup méditer, et généraliser leurs idées. Pour que de tels hommes perfectionnent une chose, il faut qu'ils y soient continuellement attachés. Chacun apercevant successivement un petit défaut, chacun imaginant de même un petit moyen pour éviter ce défaut, l'ensemble de toutes ces observations forme enfin une grande masse, et la science ou l'art se trouve tout-à-coup avoir fait un progrès étonnant, sans qu'on puisse dire comment ni par qui cela est arrivé.

Alors cet art jette de l'éclat, on commence à entrevoir qu'il a des principes. S'il est de nature à occuper l'attention générale, des têtes capables de méditation tournent leurs vues de ce côté, les progrès deviennent rapides.

L'art de la guerre a eu sous ce rapport une destinée particulière. Il a paru un homme de génie, et cet homme étoit roi, et ce roi avoit une grande armée. C'étoit dans le sein de son armée que cette foule de petits perfectionnemens insensibles avoient fait avancer un grand pas à l'art de la guerre. Ce roi

commença par exécuter des choses étonnantes avec cette armée ainsi améliorée. Il sentit donc d'abord l'importance extrême de ces progrès, et c'en fut assez pour diriger sans relâche sa méditation sur les moyens de perfectionner l'art. Comme roi, il entraîna tous les esprits de ce côté, *regis ad exemplum, etc.* Comme roi, il put soudainement faire mettre en pratique toutes les idées nouvelles, soit qu'elles se présentassent à son esprit, soit que d'autres les lui eussent suggérées; il put retenir et introduire tout de suite le bon, en rejetant l'inutile. Les événemens extraordinaires et multipliés des différentes guerres qu'il fit ou qu'il eut à soutenir, dirigèrent et guidèrent ses spéculations, qui ensuite donnoient l'essor aux officiers qui travailloient à se faire valoir auprès de lui dans ce genre.

Dans des circonstances pareilles, la tactique dut faire des progrès surprenans. Mettez cet homme de génie dans toute autre situation, ce ne sera plus la même chose. Qu'un officier d'une armée invente le plus beau système de tactique, qu'il le publie, il y aura cent contre un à parier que son souverain ne le lira pas, ou que s'il y jette les yeux il ne l'entendra pas. Alors l'intérêt particulier de la paresse, joint à plusieurs autres, feront que jamais on n'essaiera les choses que cet officier aura

proposées ; encore moins les adoptera-t-on en forme de loi, et si on les adoptoit on ne tiendroit pas la main à leur exécution.

Il est d'ailleurs à ce propos une autre observation importante. Inventez les mouvemens les plus ingénieux relativement à l'ordonnance adoptée ; démontrez-en la possibilité par le raisonnement : si vous les donnez à exécuter à des troupes mal dressées, ces manœuvres occasionneront la confusion la plus ridicule, et paroîtront impraticables. Voilà une autre raison qui a fait que l'armée prussienne a été jusqu'ici la seule capable d'avancer l'art de la tactique.

Il est quelques autres services, modelés pour le fond sur le service prussien, et susceptibles par conséquent des mêmes effets, par lesquels l'art de la tactique a reçu quelques additions. Ce que nous avons vu pratiquer dans ces services, ce qui a pu y être exécuté avec ordre, fera l'objet des planches et de l'ouvrage ci-joints.

L'art du dessin militaire s'est considérablement perfectionné, et il a fait faire de grands pas à l'art de la guerre en général. Il forme aussi un des grands moyens de perfectionner la tactique, quoiqu'il y ait été jusqu'ici assez mal employé. Le général de Saldern a écrit sur la tactique un ouvrage

très-utile, quoiqu'il ne puisse guère être entendu que des officiers dressés dans le service prussien, ou dans ceux qui sont calqués sur celui-là. Cependant il pourroît être utile à plus de personnes, si les dessins n'en étoient pas exécutés d'une manière aussi défectueuse. Ceux que l'on trouve dans l'excellent ouvrage du général de Kinsky, intitulé, *Idées élémentaires sur le service*, ainsi que ceux des écrits militaires autrichiens ayant force de loi, et qu'on a publiés depuis quelques années en Allemagne, sont aussi faits de la manière la plus confuse et la plus inintelligible. Enfin nous en avons vu dans d'autres services où la tactique est fort cultivée, de tout aussi mal exécutés. Cette branche si importante de la science de la guerre, est donc manifestement dans un très-mauvais état par-tout. Les lecteurs qui examineront les dessins qui accompagnent notre traité, jugeront si nous avons réussi à pousser plus loin cette partie, qu'elle n'a été portée jusqu'ici. Nous avons tâché de leur donner le plus grand degré de clarté possible, de manière, pour tout dire en un mot, à rendre sensible ce qui se fait dans chaque évolution, depuis le commencement jusqu'à la fin.

Un dessin de tactique est une espèce de chorégraphie. Il est assez étonnant qu'on ait inventé

inventé les moyens d'écrire une entrée de ballet ou une contredanse, de façon qu'un danseur quelconque, son papier à la main, puisse exécuter ce qui lui est prescrit avec la dernière exactitude, et qu'on n'ait pas encore imaginé l'art d'exprimer les évolutions des troupes avec la même précision. Et cependant c'étoit une industrie si nécessaire ! car dès que vous appercevez distinctement une évolution sur le papier, vous voyez son ensemble; vous voyez si elle est courte ou longue; aisée et simple, ou compliquée et difficile; enfin vous discernez clairement à quoi il faut faire grande attention pour qu'elle réussisse, surtout relativement aux différentes circonstances qui peuvent l'accompagner et la modifier.

Encore une fois, c'est à atteindre ce but que nous avons principalement mis nos soins; et nous osons croire que si les autres ouvrages de tactique avoient été accompagnés de figures aussi claires que les nôtres, ils en seroient beaucoup plus utiles.

La chorégraphie commune a des caractères qui expriment ses différens mouvemens. La chorégraphie militaire doit en avoir nécessairement de même, et d'aussi fixes et invariables, pour être claire. C'est pourquoi nous avons commencé par expliquer les caractères dont nous nous servirons dans le cours de

cet ouvrage. Nous avons dessiné en même temps le mouvement avec son effet, sur une plus grande échelle, et à vue d'oiseau, pour montrer en détail quel changement il produit dans l'arrangement de la troupe.

Ces caractères consistent de plus dans les mouvemens primitifs dont sont composés toutes les évolutions, et qu'il faut enseigner aux soldats, de manière que dirigés convenablement par de bons officiers, ils soient capables d'exécuter toutes les évolutions possibles. Ils forment donc comme la base de toute la tactique, dont nous avons à cette occasion développé les principes.

Après avoir déduit ces notions préliminaires, nous prions le lecteur de suivre l'ordre des planches, auxquelles nous avons tâché de donner un arrangement systématique.

EXPLICATION DES CARACTÈRES.

PREMIÈRE PLANCHE.

FIGURE 1, représente un peloton de douze files sur trois rangs en ordre de parade. Les hommes sont exprimés par le parallélogramme où ils pourroient être emboîtés vers la région de la poitrine. Ils doivent être serrés au point que leurs coudes se touchent légérement, afin qu'ils sentent lorsqu'ils se séparent de l'homme placé à côté d'eux, et qu'ils ne sauroient voir. Cela donne à chaque file, l'une portant l'autre, vingt à vingt-un pouces. Nous comptons sept pieds du Rhin, ou en calcul militaire, trois pas pour quatre files. L'épaisseur de l'homme est à-peu-près des deux tiers de cette largeur. Dans l'ordre de parade, il y a deux grands pas de distance entre chaque rang, afin qu'une personne à cheval puisse passer commodément entre deux. On a numéroté les hommes de la manière dont on les range, suivant la taille, dans toutes les compagnies de l'aile droite du bataillon. Les hommes de la plus haute taille

se placent au premier rang, le plus grand de tous à la droite, et ainsi de suite en descendant vers la gauche ; les plus petits au second rang, de la même manière, et les autres au troisième. Les compagnies de l'aile gauche du bataillon placent l'homme de la plus haute taille de chaque rang à la gauche, et descendent vers la droite. On ne fait aucune évolution dans l'ordre de parade, sinon de défiler devant celui qui fait la revue des troupes, et dès-là cet ordre n'entre qu'improprement dans la tactique militaire.

Fig. 2, représente le même peloton en ordre de bataille. Les trois rangs sont alors serrés, suivant l'expression ancienne, à la pointe de l'épée; c'est-à-dire, qu'il reste un petit espace entre les rangs, de façon que chaque homme ait la place nécessaire pour tourner sur lui-même en tous sens. Chaque homme occupe donc un carré de vingt-un pouces en rang et en file. Avec cela la bouche du canon des fusils du troisième rang déborde assez le premier pour éviter les accidens, et les mouvemens ne sont pas gênés.

Fig. 3, indique ce même peloton dessiné en caractères de tactique, sur une échelle plus petite. Le côté où la troupe fait front, est indiqué par un trait fort; ce même trait indique aussi toujours le premier rang, à

moins que la troupe n'ait fait demi-tour à droite; car alors le trait fort se fait communément du côté où est le troisième rang. Pour rendre la chose encore plus claire, on fait un trait fort là où la troupe a son flanc droit.

Fig. 4, représente ce même peloton ayant fait à-droite, chaque homme tournant sur son pied gauche, dont le talon est toujours l'axe sur lequel chaque homme tourne, car nous avons posé en principe que ce pied ne doit jamais se mouvoir tant que l'homme ne marche pas.

Fig. 5, représente le même peloton ayant fait ce mouvement, et dessiné en caractères de tactique. La pointe de la petite flèche indique alors de quel côté le mouvement s'est fait.

Fig. 6, indique de la même manière ce peloton qui a fait à-gauche.

Fig. 7, représente ce même peloton ayant fait demi-tour à droite ou à gauche, au moyen de quoi il a fait front à la queue, et le dernier rang se trouve le premier, sans qu'aucun homme ait changé sensiblement de place.

Fig. 8, indique le même mouvement en caractères de tactique.

Fig. 9, montre ce même peloton ayant fait demi-tour à gauche.

Nota. L'effet de ces deux mouvemens étant absolument le même, on se sert indifféremment de ces deux caractères, quoique communément on emploie dans le service le premier pour tourner, et le second pour se remettre. On peut suivre à cet égard les règles qu'on jugera à propos de déterminer.

SECONDE PLANCHE.

Le principe des contre-marches représentées dans cette planche et dans la suivante, selon notre tactique, c'est qu'une demi-conversion de trois hommes serrés, peut se faire avec une rapidité assez grande pour ne pas arrêter trop sensiblement la marche. Nos troupes sur trois rangs serrés, lorsqu'elles ont fait à-droite ou à-gauche, peuvent donc contre-marcher en masse.

Fig. 10, représente le peloton ci-devant, ayant fait à-droite, et contre-marchant à droite. Alors la première file fait promptement une demi-conversion; les autres marchent en avant, et au moment où elles arrivent au point où la première a tourné, elles tournent chacune à son tour après elle, et la suivent. Lorsqu'elles ont toutes tourné ainsi, elles se remettent par un à-gauche. Alors non-seulement la troupe fait front là où elle

avoit la queue, mais elle se retrouve avec le premier rang en tête, dans ce nouvel arrangement. Cependant comme la demi-conversion exige toujours plus de temps qu'un pas en avant, que peut faire en attendant la file qui précède, il faut que la tête marche bien lentement, et que les files qui suivent se hâtent pour regagner le terrain perdu, si le mouvement doit se faire avec ordre, sans que la troupe s'alonge.

Fig. 11, indique le même mouvement en caractères de tactique. Dans 1, on voit le peloton ayant fait à-droite; dans 2, il exécute la contre-marche à droite; dans 3, elle est achevée, et la troupe s'est remise par un à-gauche.

Fig. 12, marque le même mouvement en caractères de tactique, exécuté de l'autre côté. Dans 1, le peloton a fait à-gauche; dans 2, il fait la contre-marche à gauche; dans 3, il l'a exécutée, et s'est remis par un à-droite.

On voit que de cette façon, la troupe a tourné autour de son troisième rang, et s'est portée de toute sa profondeur derrière son ancien emplacement. Cela arrive toujours lorsqu'on contre-marche du même côté vers lequel on a tourné.

Mais quand on contre-marche du côté

opposé, et que les files décrivent la demi-conversion autour du chef de file, la troupe se porte de toute sa profondeur en avant de son front : du reste, l'effet est absolument le même ; la troupe tourne le front en même-temps que les rangs, comme on le peut voir dans *fig.* 13, où le même peloton de douze files a fait à-gauche, et contre-marché ensuite à droite; et, après que toutes les files ont tourné, elles se remettent, par un à-droite, du côté du premier rang.

Fig. 14, représente le même mouvement : 1, est la troupe faisant à-gauche ; 2, la troupe contre-marchant actuellement à droite; 3, la troupe ayant achevé la contre-marche, et s'étant remise par un à-droite.

Fig. 15, indique le même mouvement de l'autre côté : 1, la troupe ayant fait à-droite ; 2, la troupe contre-marchant à gauche ; 3, la contre-marche faite, et la troupe remise par un à-gauche.

TROISIÈME PLANCHE.

Cette planche représente une autre manière de contre-marche, où chaque file tourne sur la place où elle se trouve, après que celle qui la précède a passé à côté d'elle. Nous nommons cela en allemand, *der abfallende*

contremarch; en françois on pourroit la nommer *la contre-marche progressive*, ou *successive.*

Fig. 16, montre le même peloton de douze files ayant fait à-droite. La première file fait la demi-conversion autour du troisième rang, et marche, dans cette nouvelle direction, le long du flanc droit actuel de la troupe. Dès qu'elle a passé la seconde, celle-ci tourne après elle ; lorsque la seconde a passé la troisième, la troisième fait la demi-conversion pour suivre les deux premières, et ainsi de toutes les autres à leur tour. Quand la dernière a tourné, la troupe se remet par un à gauche. L'effet de tourner le front en même-temps que les rangs, est le même dans ce genre de contre-marche que dans celle *fig.* 10, et la troupe se porte de toute sa profondeur à la queue de son emplacement, avec cette seule différence, qu'elle se porte aussi de toute sa longueur, ou à-peu-près, sur la gauche de son ancien emplacement, lorsqu'elle contre-marche à droite, et sur la droite, quand elle contre-marche à gauche.

Fig. 18, marque le même mouvement en caractères de tactique : 1, la troupe ayant fait à droite; 2, la troupe en acte de contre-marche; 3, la troupe ayant fait la contre-marche, et s'étant remise par un à-gauche.

Fig. 17, indique la même évolution faite de l'autre côté : 1, troupe ayant fait à-gauche ; 2, troupe contre-marchant à gauche ; 3, troupe ayant achevé la contre-marche, et s'étant remise par un à-droite.

Fig. 19, montre comment cette évolution peut s'exécuter de la même manière autour du premier rang, au moyen de quoi une troupe se porte de toute sa profondeur en avant de son front, et sur la droite de son emplacement de toute sa longueur, lorsqu'elle contre-marche à droite après avoir fait à-gauche ; tout comme sur la gauche, lorsqu'après avoir fait à-droite, elle contre-marche à gauche. On voit d'abord le peloton de douze files ayant fait à-gauche, ensuite chaque file ayant fait la demi-conversion à droite sur sa place à son tour, et puis s'étant remise par un à-droite.

Fig. 20, indique la même évolution : 1, troupe ayant fait à-gauche ; 2, la même contre-marchant à droite ; 3, contre-marche finie, et un à-droite pour se remettre.

Fig. 21, la même évolution du côté opposé : 1, troupe ayant fait à-droite ; 2, la même contre-marchant à gauche ; 3, la même qui s'est remise par un à-gauche, la contre-marche étant finie.

QUATRIÈME PLANCHE.

Fig. 22, représente le même peloton de douze files faisant un quart de conversion à droite. Les conversions sont des mouvemens par lesquels une troupe tourne comme une seule ligne, sur un point fixé. Chaque homme décrit des portions de cercle toujours plus grands, en raison de ce qu'il est plus éloigné du centre de l'homme qui forme le point fixe, et que l'on nomme le pivot. On a fort long-temps balancé sur le point vers lequel on feroit porter les yeux aux hommes dans les conversions, soit du pivot ou de l'homme de l'aile opposée. On s'est décidé pour ce dernier, de sorte que dans la conversion à droite, les hommes portent la tête et les yeux sur l'homme de la gauche, *et vice versâ*. Voici les raisons de ce principe, que peu de gens savent. L'homme de l'aile tournante ne peut faire que des pas naturels, et tout au plus un peu alongés; il faut donc que tous les autres raccourcissent le leur. Personne au monde ne peut leur en indiquer la mesure; il faut qu'ils la règlent dans le moment même sur l'homme d'à côté d'eux. Mais l'homme du centre ne peut pas former la règle pour les pas du second, ni celui-ci pour ceux du troi-

sième, etc.; en un mot, l'homme du centre ne peut être le point directeur du tout, ce qu'il seroit si la troupe avoit les yeux sur lui, parce que pouvant faire son tour d'un seul mouvement s'il veut, il a besoin lui-même de règle pour ne pas tourner trop vîte. Je sais bien qu'en faisant regarder tous les autres sur lui, on lui faisoit tenir les yeux sur l'homme de l'aile opposée, comme à présent celui-ci doit avoir les yeux sur le pivot. Mais cela ne remédioit pas à l'inconvénient; car dès qu'un des hommes intermédiaires avance un peu trop, il dérobe à l'homme du pivot l'unique règle qu'il ait; alors son mouvement étant dérangé, celui de tous les autres l'est aussi. Si les hommes avoient les yeux disposés de manière à voir les deux ailes à-la-fois, ce seroit une belle chose pour les conversions; mais cela n'étant pas, il n'y a d'autre moyen que celui de fixer les yeux sur l'homme de l'aile qui tourne. Il a le plus long mouvement à faire; donc lorsque son mouvement est achevé, toute l'évolution est faite : il ne peut le faire qu'au pas naturel à l'homme; il est donc clair que c'est lui qui doit servir de règle au mouvement de tous les autres, et alors, pour ne pas se détacher de l'autre côté, il faut sentir avec le coude l'homme qu'on a du côté où on ne regarde pas. Si vous faites regarder le

pivot, votre conversion deviendra toujours irrégulière, et le moindre mal sera, que vous ferez la conversion file à file, chaque file allant se rendre l'une après l'autre à sa place, ce que nous nommons en allemand *einen rotten anlans*. En ne considérant qu'une troupe isolée, la conversion faite de cette manière seroit aussi bonne que l'autre. Mais quand il y a des troupes qui suivent, nous verrons ci-après qu'on ne sauroit faire les mouvemens de conversion avec une exactitude trop scrupuleuse.

Fig. 23, représente le même mouvement en caractères de tactique; et

Fig. 24, de même un quart de conversion à gauche.

Fig. 25, représente une demi-conversion à gauche, exécutée par le même peloton de douze files. L'effet de ce mouvement est sensiblement le même que celui de la contremarche *fig.* 19, ou plutôt 21, où la contremarche se fait à gauche.

Fig. 26, est la même évolution en caractères de tactique; et

Fig. 27, montre la demi-conversion à droite.

CINQUIÈME PLANCHE.

Fig. 28, représente trois quarts de con-

version à droite, exécutés par le même peloton de douze files. Ce mouvement est rare sans doute, mais nous trouverons dans la suite, des cas où il faut s'en servir.

Fig. 29, représente un peloton en caractères de tactique, exécutant la même évolution; et

Fig. 30, représente de même cette évolution exécutée à gauche.

Fig. 31, représente le même peloton en caractères de tactique, marchant en avant.

A ce propos, observons ici les diverses sortes de pas en usage dans nos services.

Il y a d'abord le pas ordinaire, qui est de soixante-seize par minute, chaque pas étant de deux pieds quatre pouces du Rhin de longueur, de sorte qu'une troupe parcourt ainsi environ quinze verges du Rhin, ou vingt-neuf toises par minute (1). On ne cesse de travailler les troupes à la mesure de ce pas, soit en étendue, soit en vîtesse, parce que c'est-là la base de toute régularité dans les mouvemens.

(1) Si on recherchoit la plus scrupuleuse exactitude dans ce calcul, il faudroit dire que la troupe parcourt 172 pieds 4 pouces du Rhin par minute; ce qui fait, le pied du Rhin étant au pied de roi comme 1000 à 1039, 170 pieds 9 poucés de roi. Mais une telle exactitude, sur un objet qui varie tant par lui-même, seroit absolument inutile.

Il faut les exercer souvent, la montre à secondes à la main, en comptant le nombre de pas, jusqu'à ce que la mesure leur en soit devenue absolument machinale.

Il y a ensuite le pas alongé, ou le grand pas, qui est de deux pieds huit pouces, ce qui, à raison de soixante-seize, donne dix-sept verges, ou trente-trois toises par minute.

Nous avons enfin le pas de déploiement, dans lequel le mouvement est accéléré : il est de cent huit pas par minute, ce qui donne avec le pas de longueur ordinaire, une rapidité de vingt-une verges, ou quarante toises.

Enfin le plus grand degré de célérité que nous donnons aux mouvemens de nos troupes, mais toujours rarement, et pour des espaces bornés, c'est en réunissant le pas de déploiement et le pas alongé. Alors cent huit pas, chacun de deux pieds huit pouces, donnent une vîtesse de vingt-quatre verges du Rhin, ou quarante-six toises de France par minute.

Voilà ce que l'expérience nous a enseigné. Toute vîtesse ultérieure est une chimère, lorsque les mouvemens doivent se faire avec ordre; et la confusion dans les troupes est surement un plus grand mal que moins de rapidité. Nous alongeons plus le pas que ne font les autres troupes, parce que nous avons observé que l'homme peut faire plus aisément

de grands pas, lentement, avec ordre, que des pas plus petits mais précipités. L'alignement se perd moins et se regagne mieux. Des troupes serrées doivent absolument marcher du même pied, et il n'est pas possible de marcher vîte, et d'observer toujours l'égalité des pieds.

Ensuite nous avons encore le demi-pas, dont le nom exprime la nature. L'homme ramène alors le pied à deux pouces ou environ de la pointe du pied immobile.

Enfin il y a le pas de peloton, imaginé pour mettre les troupes en état d'avancer toujours au moins un peu, tout en faisant feu et en chargeant. C'est là une chose nécessaire. La mesure de temps est la même que celle du pas ordinaire; mais il se fait par un mouvement prompt, et l'homme ramène le pied dont il marche jusqu'à la pointe de l'autre. Lorsque pendant ce mouvement les armes sont chargées, on commande *ton! marche!* et la troupe fait trois grands pas en avant, après quoi elle reste ferme pour faire feu; ce qui étant fait, elle remarche au pas de peloton, après avoir rechargé ses armes et être rentrée dans la ligne.

Fig. 32, marque une troupe marchant au pas oblique à droite ou à gauche. Pour cet effet, on met le pied du côté vers lequel on doit

doit se mouvoir obliquement en diagonale, sous l'angle de quarante-cinq degrés, et l'autre droit en avant ; de sorte que l'obliquité que l'on peut gagner par là se monte à l'angle de vingt-deux degrés $\frac{1}{2}$, ou de vingt-cinq au plus, en supposant que le pied oblique se place toujours sous l'angle de cinquante degrés. Il faut que les hommes tiennent le front toujours égal ; c'est pourquoi on leur recommande d'avancer l'épaule du côté vers lequel il se meuvent obliquement, afin d'éviter le mouvement naturel qui les porte à avancer l'autre. Suivant ces données, par un calcul trigonométrique aisé à faire, on trouvera qu'en mettant le pied oblique toujours sous un angle de cinquante degrés, on fera un chemin en avant de cent cinquante-deux pieds du Rhin, et de soixante-dix pieds de côté en une minute, ou en marchant soixante-seize pas; et sur cette donnée, on pourra calculer les distances qu'on gagnera, soit en avant, soit de côté, pour tel nombre de pas que l'on voudra.

SIXIÈME PLANCHE.

Fig. 33, montre la manière dont un bataillon se forme en ordre de parade. Il y a alors une distance de deux pas entre chaque rang, afin

que le personnage devant lequel le bataillon fait ou est supposé faire parade, puisse passer entre chaque rang, et voir les hommes un à un, s'il le juge à propos. C'est dans cet ordre aussi que se fait le maniement des armes. Les officiers se tiennent en ligne devant le bataillon, sur la ligne A B, à environ huit pas de distance du premier rang. Les drapeaux sont au centre de cette ligne, et le commandant du bataillon devant les drapeaux en M, à deux ou trois pas de distance, ou plus loin, s'il y a encore d'autres officiers de l'état-major sous lui, lesquels sont alors derrière lui.

Fig. 34, représente le même bataillon en ordre de bataille, les trois rangs étant serrés, suivant l'ancienne expression, à la pointe de l'épée. Le bataillon est coupé par les drapeaux en deux parties égales, qui se nomment *les ailes du bataillon*. Chaque aile est sous-divisée en deux autres parties égales, qui se nomment *divisions*. Et les divisions sont encore partagées chacune en deux parties, qui se nomment *pelotons*. Dans nos meilleurs services, chaque compagnie forme une division, ce qui est très-bien vu, parce qu'alors les soldats se trouvent constamment, et par-tout, sous les ordres de leurs officiers naturels. Cette manière de couper le bataillon en parties est la

plus usitée et la meilleure, parce qu'elle est la plus simple. Le peloton se divise ensuite en sections de cinq ou de six files, suivant le nombre des files dont il est composé : s'il est de vingt-quatre files, il y aura quatre sections de six files; s'il est de vingt, quatre de cinq files; s'il est de seize, il faudra le couper en une section de six, et deux de cinq files; s'il est de douze, il aura deux sections de six files, etc. : nous en dirons les raisons ailleurs. Le bataillon ne doit être ni trop grand ni trop petit. Sa juste grandeur est entre cent soixante et deux cents files : s'il étoit plus petit, il ne produiroit aucun effet considérable par son action; et s'il étoit plus grand, il ne seroit pas assez gouvernable; les pelotons seroient trop nombreux pour pouvoir être surveillés par les officiers. Lorsque les bataillons prussiens ont été de plus de files, c'est qu'ils étoient composés de dix pelotons.

Dans l'ordre de bataille, les officiers marqués • sont entre les pelotons, et les coupent. Chaque officier a un bas-officier derrière lui, marqué o. Derrière le bataillon, à trois ou quatre pas de distance, il y a une ligne C D, composée des officiers et des bas-officiers qui n'ont pu trouver leur place entre les pelotons, et qui doivent maintenir l'ordre à la queue. A chaque côté des drapeaux il y a

trois files qui conservent toujours leur feu. Le commandant du bataillon se tient devant les drapeaux. Le major et l'aide-major sont à cheval, pour pouvoir se porter promptement par-tout, et aider le bataillon dans ses mouvemens.

Fig. 35, représente le même bataillon désigné en caractères de tactique, de la manière dont on le dessine pour exprimer les évolutions, et comme on le trouvera dessiné dans toutes ces planches, quoique sur une échelle plus ou moins grande, suivant l'évolution que nous aurons à exprimer. On n'y marque ni les officiers ni les drapeaux, qui ne sont que des accessoires. Les pelotons sont numérotés par 1, 2, 3, etc., à commencer toujours de la droite vers la gauche, de sorte que le peloton 1 est ici constamment celui qui est à la droite, et 8 celui qui est à la gauche du bataillon, toutes les fois que le bataillon est dans son ordre naturel et originaire. Le trait fort indique le côté vers lequel la troupe fait front, excepté dans quelques occasions rares, où l'on a voulu distinguer le troisième rang, vers lequel le bataillon fait front, d'avec le premier rang.

Fig. 36, représente le même bataillon, mais partagé en ses quatre divisions, numérotées suivant la même règle; on y voit

aussi de quels pelotons chaque division est composée.

Les autres caractères, destinés à exprimer quelques évolutions particulières et moins usitées, se trouveront dans le cours de l'ouvrage.

Nous ajoutons ici, que pour rendre nos dessins plus clairs, nous avons dans chaque figure presque toujours lavé la dernière position du bataillon, dans laquelle nous le supposons au moment où nous avons voulu saisir, et pour ainsi dire fixer l'évolution, que nous n'avons pas toujours conduite à son dernier terme; mais au moment capable d'en faire bien concevoir l'esprit ou le caractère distinctif. Ainsi ce qui dans une figure ou numéro de figure n'est point lavé, marque l'emplacement qu'a occupé le bataillon en tout ou en partie, avant que d'en venir à cette place. On reconnoît aussi la même chose aux chiffres des pelotons et divisions, lesquels, pour la position actuelle, sont toujours écrits devant le front de ces pelotons ou divisions; et pour les emplacemens intermédiaires, dans les pelotons ou les divisions mêmes.

EVOLUTIONS.

NOUS diviserons toute la tactique de l'infanterie en quatre parties ou sections.

1°. En évolutions qu'un bataillon rangé en bataille peut faire sur la place. Il n'y en a pas d'autre que de changer de front, et d'en présenter un nouveau dans une direction à volonté.

2°. En évolutions de marche, ou celles par lesquelles le bataillon qui ne sauroit marcher loin en bataille, doit se former en ordre de marche suivant le côté vers lequel il veut marcher, le terrain et les circonstances où il se trouve.

3°. En évolutions de formation, ou celles par lesquelles il se remet d'un ordre de marche quelconque, dans tel ordre de bataille qu'exigeront les diverses circonstances où il se trouve.

4°. En grandes évolutions, ou manœuvres de plusieurs bataillons réunis.

PREMIÈRE PARTIE.

Faire front à la queue.

SEPTIÈME PLANCHE.

La manière la plus prompte de faire cette évolution, et celle dont on se sert toujours lorsque l'ennemi est proche, c'est de faire faire demi-tour à droite à tout le bataillon. Par là le troisième rang se trouve le premier, et ce qui faisoit l'aile gauche du bataillon en devient l'aile droite, *et vice versâ*. Voyez fig. 1, n°. 1, marquant l'ancienne position du bataillon; et n°. 2, la nouvelle après le mouvement.

Lorsqu'on fait ce mouvement simplement pour se retirer devant l'ennemi, les officiers restent tous à leur place, parce que, lorsque celui-ci approche, on est obligé de se retourner pour le charger. Mais quand on doit charger l'ennemi à front renversé, parce qu'il se trouve inopinément derrière le bataillon, alors les officiers changent de place avec les bas-officiers, pour pouvoir commander le feu de leur troupe.

Cependant nous avons observé ailleurs, que

si le principe sur lequel on range les troupes étoit fondé en raison, on devroit, quand on le peut, préférer de tourner les rangs en même temps que le front, pour lui présenter toujours le premier rang; et quoique le principe sur lequel nous rangeons les troupes ne paroisse avoir d'autre fondement que le coup-d'œil, qui n'est pas un principe militaire, il y a souvent des cas où l'on veut, en tournant le front, conserver l'ordre des rangs. C'est pour cela qu'on a imaginé plusieurs manières d'exécuter cette évolution (1).

La manière la plus simple se voit dans la *fig.* 2. C'est une contre-marche de tout le bataillon. N°. 1 marque tout le bataillon faisant à droite; n°. 2, le bataillon exécutant la contre-marche également à-droite; n°. 3, la contre-marche achevée, et tout le bataillon le front

(1) Il seroit à désirer qu'on observât plus attentivement les expériences que fournit la guerre. Je sais bien qu'il est très-rare que des troupes fassent feu à front renversé; mais cependant cela arrive: il seroit bon alors d'observer toutes les circonstances, soit de la position, soit de la proximité de l'ennemi, puis d'examiner si le feu a été de plus d'effet que celui fait dans l'ordre accoutumé, sous les mêmes circonstances. On parviendroit par-là à éclaircir la question de l'arrangement des hommes en rangs et en files. Mais nous ne nous arrêterons pas à cet objet, qui n'est qu'accessoire ici.

et les rangs tournés à la queue de l'ancienne position marquée en blanc.

On voit que c'est la manière de faire la contre-marche exprimée *fig.* 10 des caractères en grand, et *fig.* 11 en caractères de tactique. Mais il est aisé de concevoir qu'on pourroit l'exécuter comme dans *fig.* 12, où dans *fig.* 14 et 15 des caractères, et que cela produiroit le même effet de tourner les rangs en même temps que le front. Ce mouvement a une grande difficulté. Une troupe si longue ne sauroit marcher par le flanc, sur-tout chaque file devenue rang faisant une demi-conversion, sans s'alonger beaucoup; et l'aile qui commence les contre-marches, qui est ici la droite, aura long-temps dépassé le point où se trouvoit d'abord la gauche, avant que la dernière file de la gauche ait fait son demi-tour. On peut même assurer que le bataillon se prolongera aussi de l'autre côté; car les files qui marchent droit pour tourner, gagnant du temps sur celles qui tournent, pousseront le point de conversion plus loin que celui où la première file aura tourné. En un mot, de toutes les manières, le bataillon s'alongera; car, quoique nous ayons dessiné le mouvement avec l'exactitude parfaite dans laquelle il devroit s'exécuter, il y a une grande différence entre dessiner des mouvemens

pareils et les exécuter. Or, au moment que le bataillon s'alonge, lorsqu'il fait front, il s'y trouve des trouées: alors il est nécessaire de le faire serrer, ce qui ne s'exécute jamais sans confusion, et sans qu'il faille beaucoup de temps pour le remettre dans l'ordre convenable. Si pourtant on veut se servir de ce mouvement, il faut avoir la plus grande attention à faire marcher très-lentement la tête, et à faire tourner la queue au même point. Le seul moyen seroit de laisser quelqu'un à chaque aile qui en marquât le point: alors les files tourneroient au même point, et la tête parvenue à l'autre aile, y feroit halte, quand même une partie du bataillon n'auroit pas achevé de tourner.

Fig. 3, représente la même évolution exécutée d'une autre manière. N°. 1 indique que l'aile droite du bataillon a fait à-droite, et l'aile gauche à-gauche. Dans n°. 2, les deux ailes sont dessinées en pleine contre-marche, toutes deux à droite, marchant alors devant le front du bataillon, et la gauche le long de la queue. On voit que c'est la contre-marche progressive marquée *fig.* 17 et 21 des caractères. Par ce moyen les deux ailes vont prendre la place l'une de l'autre. Dans n°. 3, la contre-marche étant achevée, et les deux ailes ayant fait front toutes deux du côté de leur premier

rang, elles sont séparées l'une de l'autre de toute la profondeur du bataillon. N°. 4 marque que l'aile qui est en arrière se porte en avant pour s'aligner avec l'autre, parce qu'il est beaucoup plus aisé de s'aligner en avant qu'en arrière. Il seroit égal de faire contre-marcher les deux ailes à droite, et c'est ce qu'on fait communément, afin que la gauche s'aligne sur la droite, ce qui est plus usité. Nous avons dessiné ce mouvement d'une manière opposée, exprès pour montrer que dans tous les cas il faut s'aligner en portant en avant la partie du bataillon qui se trouve en arrière. Cette évolution a le même inconvénient que la précédente, quoiqu'à un moindre degré, parce que chaque file reste sur sa place, et que la masse qui marche par le flanc, étant de moitié moins longue, est par conséquent la moitié moins sujette à s'alonger. Je pense qu'en laissant quelqu'un aux deux ailes pour en marquer les points exactement, elle pourroit s'exécuter sans désordre sensible.

On fait aussi cette évolution par une contre-marche sur le centre, que nous avons dessinée d'une manière détaillée dans *fig.* 4. Il y a deux pelotons de 12 files chacun, en les numérotant suivant le rang de leur taille, de la manière dont on range les hommes chez nous, en supposant l'un, un peloton de l'aile droite,

et l'autre un de l'aile gauche du bataillon. *A*, marque ce qui sépare les deux pelotons, qu'on peut supposer être les drapeaux au centre du bataillon. N°. 1 montre que l'aile gauche a fait demi-tour; ensuite les deux files les plus proches du centre sortent chacune de leur place du côté vers lequel elles font front, et vont prendre l'une celle de l'autre. Les deux suivantes font après cela la même chose, et toutes les autres successivement, chacune à leur tour. Cela doit s'exécuter promptement, chaque file sortant immédiatement après la précédente, pour que celle-ci n'ait que le temps de prendre sa place, avant qu'elle-même entre dans la ligne. N°. 2 représente ce mouvement exécuté, et l'aile qui avoit d'abord fait demi-tour, en faisant un autre après l'évolution, pour faire front avec le reste. Ce mouvement a sur les autres, l'avantage de ne pas donner lieu au bataillon de s'alonger; car chaque file étant placée convenablement avant que la suivante arrive, elles ne prennent toutes que la place nécessaire, sans s'étendre.

Fig. 5, représente cette même évolution exécutée par tout le bataillon, et dessinée en caractères de tactique: n°. 1 est la figure du bataillon l'exécutant; n°. 2, son arrangement après qu'elle est exécutée.

HUITIÈME PLANCHE.

Mais comme on ne gagne certainement rien en vîtesse à exécuter cette évolution ainsi par files, et qu'elle est pourtant alors sujette à confusion, on préfère de l'exécuter par pelotons de la manière dessinée dans *fig.* 6. Dans n°. 1 l'aile gauche a fait demi-tour à droite, ce qui est le premier mouvement; dans n°. 2, tous les pelotons du bataillon font à-la-fois, et chacun pour soi, un quart de conversion à gauche. Le pivot des deux pelotons du centre, c'est le point entre les deux hommes du second rang de l'aile où ils se touchent, afin qu'ils ne se séparent point, ainsi que cela arriveroit s'ils tournoient chacun sur leur pivot naturel comme tous les autres. De cette manière les pelotons de l'aile qui a fait d'abord demi-tour, font leur conversion vers la queue du bataillon : c'est-là le second mouvement. Dans n°. 3, les deux pelotons du centre, continuant leur conversion sans s'arrêter, décrivent chacun leur demi-cercle, au moyen de quoi ils se trouvent avoir changé de place entre eux. En même-temps les autres pelotons marchent en avant dans la direction où ils se trouvent, la longueur d'un peloton : cela fait le troisième mouve-

ment. Dans n°. 4, les mêmes pelotons continuent à marcher encore la longueur d'un peloton, de sorte que 6 se trouve à l'aile découverte de 5, et 3 à celle de 4. C'est le quatrième mouvement.

Dans n°. 5, les pelotons 6 d'un côté, et 3 de l'autre, entrent dans l'alignement par un quart de conversion à gauche, et les autres pelotons continuent à marcher en avant. C'est le cinquième mouvement.

Le n°. suivant représente les mouvemens 6 et 7, savoir, la marche en avant de 8 et de 7, suivis de 8 et 1, et leur entrée dans l'alignement par un quart de conversion.

Le dernier n°. marque les mouvemens 8 et 9, qui sont les mêmes que 6 et 7, mais exécutés par les pelotons 8 et 1. Chaque peloton de l'aile qui a fait demi-tour au commencement (et il est égal à laquelle des deux on le fasse exécuter), se remet par un autre demi-tour dès qu'il entre dans la ligne, même avant de s'aligner.

Cette évolution est la plus régulière et la plus usitée. Elle est au fond plus prompte à exécuter que les autres, quand même celles-ci se feroient au pas accéléré, à cause des accessoires. Mais, quoi qu'on fasse, jamais cette évolution ne pourra s'exécuter bien vîte; car il faut toujours que la file de l'aile droite

passe à l'extrémité de la gauche, *et vice versâ*, ce qui demande toujours du temps.

Faire front au flanc.

NEUVIÈME PLANCHE.

La manière la plus simple d'exécuter cette évolution, seroit de faire décrire un quart de conversion à tout le bataillon, comme dans *fig.* 7; mais ce mouvement est beaucoup trop difficile à exécuter, à cause de la longueur de la ligne qui tourneroit ainsi. Cela a fait imaginer une autre manière, représentée *fig.* 8, qui est la seule dont on fasse usage à présent. Le peloton du pivot exécute tout le quart de conversion comme à l'ordinaire. Les autres ne font que le demi-quart, et ensuite les officiers qui les commandent, les font marcher droit en avant vers le point où ils doivent entrer dans la ligne. Autrefois, à mesure qu'ils en approchoient, on faisoit avancer l'aile qui devoit faire le grand tour, pour qu'ils entrassent droit et de front dans la ligne; mais on a trouvé des inconvéniens à cela. A présent ils marchent droit au point dans la direction où ils se trouvent, et dès qu'ils y sont, l'officier se porte en avant, bien

aligné avec les pelotons qui sont déja dans la ligne, à la distance d'un peloton de celui à côté duquel le sien doit se placer, et commande au sien d'achever la conversion, dont il lui marque en même temps le terme. On sent bien qu'il n'est pas possible de mesurer l'angle de quarante-cinq degrés que tous les pelotons, excepté celui du pivot, doivent décrire. Voici donc comment on s'y prend pour que les pelotons ne tournent ni trop ni trop peu. On doit savoir combien de pas un peloton doit faire pour exécuter tout le quart de conversion. Il n'y a point de règle absolue à cet égard, parce que cela dépend du nombre de files dont le peloton est composé. Nous comptons, généralement parlant, un pas pour chaque file, et cela est assez juste. L'homme de l'aile tournante doit marcher au pas alongé, qui est de trente-deux pouces ou environ. Les files occupent, l'une portant l'autre, vingt-un pouces: le quart de cercle est de moitié plus grand que le rayon ; donc ce principe est entièrement exact. Alors pour exécuter un demi-quart de conversion, les officiers n'auront qu'à faire marcher leur peloton, en tournant, la moitié du nombre de pas nécessaire pour faire tout le quart. Cette règle est très-utile, et l'on en fait un très-grand usage chez nous; car par ce moyen une troupe peut

décrire

décrire telle portion de cercle que l'on veut (1). Pour bien conduire ensuite leur peloton au point où il doit arriver, les officiers n'ont qu'à marcher presque tout droit en avant; mais il faut qu'ils y donnent toute leur attention, afin de ne pas se jeter du côté de l'aile tournante, ce qui causeroit de grands retards dans l'alignement du bataillon, et dans l'exécution d'un mouvement toujours lent par lui-même, et qu'on a souvent intérêt d'exécuter promptement.

DIXIÈME PLANCHE.

Toutes les fois qu'un bataillon en ligne veut seulement tourner son front vers un de ses flancs, sans quelque raison particulière de laisser une de ses ailes au point où elle se trouve, cette évolution deviendra du double plus prompte, en la faisant sur l'axe ou sur le centre, de la manière marquée *fig.* 9, pour

(1) Supposons le peloton de dix-huit files, de sorte qu'il faille faire dix-huit pas pour décrire le quart de cercle; alors chaque pas équivaudra à cinq degrés. Pour décrire un angle de dix degrés, il faudra tourner deux pas; pour un angle de quinze, trois pas; pour un angle de vingt, quatre pas, etc. Cette règle facilite infiniment tous nos mouvemens de conversion, en petit comme en grand, ainsi que la suite le prouvera davantage encore.

un bataillon faisant front au flanc droit. Toute l'aile droite fait demi-tour à droite ; les deux pelotons du centre font chacun un quart de conversion, l'un en avant, l'autre vers la queue du bataillon, tournant tous deux sur le centre commun. Dans le même temps les autres pelotons ont fait un demi-quart de conversion, chacun vers le côté où ils font front, puis ils entrent des deux côtés successivement dans la ligne, comme dans *fig.* 8. Les pelotons de l'aile droite font ensuite demi-tour pour se remettre à mesure qu'ils y entrent.

Fig. 10, représente un bataillon faisant cette évolution vers le flanc gauche. Tout s'y exécute de la même manière, excepté que c'est l'aile gauche dont les pelotons font demi-tour à droite, et les conversions à front renversé, pour se remettre ensuite à mesure qu'ils arrivent dans la ligne.

ONZIÈME PLANCHE.

Cette planche montre une autre manière de se former sur le flanc.

Dans *fig.* 11, il y a un peloton de douze files, qui se forme sur le flanc gauche. L'homme de l'aile gauche du premier rang fait à-gauche tout seul; les autres, suivis tous de leurs serre-files, sortent du rang, pour se

porter dans le nouvel alignement marqué par l'homme de l'aile. On pourroit nommer cela une conversion successive ; car chaque file décrit à-peu-près le même chemin que dans la conversion : mais elles ne se règlent nullement les unes sur les autres, sinon autant qu'il faut pour ne pas se mêler, et elles entrent l'une après l'autre dans la ligne.

Dans *fig.* 12, où un pareil peloton se forme ainsi sur son flanc droit, il est dessiné comme ayant fait à-droite, et chaque homme du premier rang entrant dans la ligne par le pas oblique. Ce cas peut avoir lieu lorsqu'une troupe ayant marché par le flanc, se trouve tout-à-coup arrêtée sur une place où elle veut se former. Ce mouvement paroît supposer que les soldats marcheront obliquement sous l'angle de 45 degrés ; quoique dans ce cas ils le puissent, absolument parlant, puisqu'il n'y a point d'homme à côté d'eux qui les empêche de mettre un pied droit à côté, et l'autre en avant, au moyen de quoi ils se mouvroient obliquement sous un tel angle ; le même isolement de chaque homme le met en état de tourner un peu le corps vers le côté où il veut aller, et de marcher ainsi de front par la diagonale.

Mais cette façon de se former est beaucoup plus en usage en marche, et elle est

représentée ainsi dans *fig.* 13, sur le commandement de se former. L'homme du premier rang qui a la tête, marche au petit pas; tous les autres sortent au pas oblique, et vont se ranger successivement à côté de lui, suivis de leurs serre-files. Nous avons dessiné ce mouvement de façon qu'on le voit avant qu'il commence, lorsqu'il est presque à moitié fait, et après qu'il est achevé. Dans son état moyen, nous l'avons dessiné comme il doit s'exécuter dans sa plus grande rigueur, savoir, toujours au pas oblique; mais, pour plus grande aisance, les hommes se tournent un peu vers le côté où ils vont, et parcourent ainsi presque de front la diagonale. Cependant il faut bien prendre garde qu'aucune file n'empiète sur l'autre, et qu'elles marchent toutes d'un pas égal, pour arriver dans leur ordre naturel dans la ligne. Il n'est pas besoin de dire que les serre-files de la première file, qui se trouvent à côté de leur chef de file dans *fig.* 11, 12 et 13, vont se placer derrière lui, dès que les autres leur ont fait place.

Fig. 14, représente en caractères de tactique, tout un bataillon s'étant formé comme dans *fig.* 11 ou 12. Cela pourroit à la rigueur s'exécuter; mais on ne le fait point, parce que le grand nombre de files pourroit occasionner de la confusion. On ne forme ainsi

que les pelotons chacun en soi, après quoi le bataillon rangé par pelotons avec distance en colonne, pourra se former d'une des manières qui se trouveront indiquées ensuite à l'article de la formation.

Cette évolution pourroit se faire également et encore plus aisément sur l'axe. Alors les files de la moitié du bataillon entreroient à front renversé dans la ligne. Mais ce mouvement n'étant pas usité, nous ne l'avons pas dessiné.

Se former obliquement à son ancienne position.

DOUZIÈME PLANCHE.

Pour se former obliquement, il est bon de donner d'abord un point de vue à la ligne, puis de déterminer à vue-d'œil la grandeur de l'angle que l'ancienne position doit former avec la nouvelle. Une couple de degrés de plus ou de moins ne font pas de différence sensible. D'après cette estimation de l'angle, on fixe le nombre de pas que doit faire en tournant le peloton du pivot, lequel se règle d'ailleurs sur le point de vue. Tous les autres ne font que la moitié de ce nombre de pas, et marchent ensuite droit en avant.

Fig. 15, marque deux bataillons se plaçant en oblique vers leur droite. On a donné un moulin à vent pour point de vue, lequel avec le point de l'aile droite, fixe l'alignement. L'angle de conversion est de soixante degrés. En supposant que le nombre de files dont un peloton est composé, demande qu'il fasse douze pas pour achever tout un quart de conversion, on commandera au peloton du pivot de faire huit pas en tournant, et à tous les autres d'en faire quatre. Le peloton du pivot s'aligne ensuite sur le point de vue, et ce n'est même que pour cela qu'on le donne, afin que quelque inattention dans l'estimation de l'angle, ou dans la grandeur des pas, ne porte point la ligne, sur-tout si elle est longue, sensiblement trop en avant ou en arrière. Les autres pelotons marchent droit au point où ils doivent entrer dans la ligne. Lorsqu'ils y touchent, l'officier saute en avant, et s'alignant avec les pelotons déja placés, commande au sien d'achever la conversion, pour se placer dans la ligne entre le dernier peloton arrivé, et lui officier.

TREIZIÈME PLANCHE.

Fig. 16, représente cette même évolution exécutée par deux bataillons sur le centre

on l'axe. L'angle est de quarante-cinq degrés. On a donné ici deux points de vue ; à droite un moulin à vent, à gauche un clocher. C'est parce que le pivot étant un point non fixé, si un des pelotons avançoit un peu, ou retenoit trop en arrière l'aile la plus proche du centre, cela pourroit déranger l'ordre de toute la ligne. Au défaut d'un second point de vue, il faudroit placer à ce centre un aide-major à cheval ou un drapeau, pour diriger le mouvement des deux pelotons du centre. Nous avons par-tout fixé l'intervalle entre deux bataillons, à la grandeur d'un peloton. Cela supposé, les pelotons du centre auront chacun neuf pas à faire en tournant, parce qu'étant à un demi-peloton de distance du centre, le tour de leur aile, qui en est la plus éloignée, équivaut à celui d'un peloton et demi.

Tous les autres pelotons font trois pas de conversion ; ceux de l'aile gauche en avant, ceux de la droite vers la queue du bataillon, après avoir fait demi-tour à droite. A mesure qu'ils entrent dans la ligne, ils se remettent par un autre demi-tour.

QUATORZIÈME PLANCHE.

Fig. 17, représente encore la même évolution exécutée à gauche, avec cette seule

différence, que le centre de conversion se trouve entre les pelotons trois et quatre du second bataillon. L'angle est de soixante degrés; donc ces deux pelotons tournent chacun huit pas, et les autres quatre. Ici tout ce qui est à gauche du pivot fait demi-tour à droite, et tourne et marche ensuite à front renversé dans la ligne, chaque peloton se remettant au moment qu'il y entre. On n'a marqué qu'un point de vue, savoir, la tour à droite, parce que le point de conversion étant stable, cela est suffisant pour régler la ligne. Il n'est pas nécessaire de dire qu'on auroit pu choisir tel autre point intermédiaire qu'on auroit voulu, pour centre de conversion, et qu'elle se seroit exécutée d'après les mêmes principes, qui ne varient pas davantage, quand ce seroit une ligne de vingt bataillons au lieu de deux. Dans ce cas-là, on enverroit seulement les aide-majors en avant, marquer les points de l'aile des bataillons, pour diriger leur marche, ce qui est un usage général chez nous dans les mouvemens de beaucoup de bataillons à-la-fois, et que nous détaillerons dans la suite.

QUINZIEME PLANCHE.

Il est des cas où l'on doit faire le mouvement de se placer obliquement à son ancienne

position, quoiqu'à portée d'être harcelé, et même chargé par la cavalerie ennemie. Il s'agit alors de former promptement une ligne pour lui présenter un front, faire quelques décharges sur elle, et après l'avoir chassée à coups de feu, continuer son mouvement.

Fig. 18, représente la manière dont cela s'exécute. Les trois bataillons AA, CC et BB, faisant un mouvement de conversion sur le centre, s'arrêtent au milieu de cette évolution, pour s'opposer à une attaque de cavalerie. Le bataillon CC, et un peloton de chacun des deux autres, sont déja dans le nouvel alignement. Les autres se trouvent en *aa*, *aa*, etc. ceux de la droite à front renversé, parce que le mouvement se fait à droite. A la gauche, tous les pelotons du bataillon BB portent leur droite en avant pour la joindre à la gauche du peloton qui les précède, et par ce seul moyen la ligne est formée. Le peloton 2 reste dans sa position, parce que son aile a déja joint celle de 1; sans cela il auroit fait comme les autres. A la droite tous les pelotons font d'abord volte-face, et se forment ensuite par le même mouvement. On a lavé doublement le peloton 1 du bataillon AA, une fois en crochet, comme pour former une espèce de flanc, si quelque troupe de cavalerie songeoit à tourner le bataillon; et

puis en ligne droite avec les autres, s'étant porté en avant par le même mouvement, supposé que cette précaution soit superflue.

Il est rare que la cavalerie des ennemis harcèle les deux ailes à-la-fois; alors celle qui n'est pas menacée continue toujours son mouvement, comme étant l'objet principal; mais on a dessiné ici les deux ailes en arrêt, pour montrer la manœuvre de chacune.

Lorsque la cavalerie est repoussée, alors pour continuer le mouvement interrompu, les pelotons retirent l'aile qu'ils ont avancée, et les officiers ont attention que ce soit dans la même direction et avec les mêmes distances qu'auparavant; ils se remettent ensuite tous en marche dans l'ordre précédent. Si avant que l'évolution soit finie, la cavalerie des ennemis revient à la charge, ce qui est encore en marche se reforme de la même manière pour la chasser, et continue ensuite derechef son mouvement. Le feu roi a souvent fait exécuter cette manœuvre trois ou quatre fois dans la même conversion, sans que l'ordre de l'évolution en fût le moins du monde dérangé.

SECONDE PARTIE.

Evolutions de la marche.

SEIZIÈME PLANCHE.

Un seul bataillon en ordre de bataille ne sauroit marcher loin, tant à cause de la difficulté de maintenir son ordre et son alignement, qu'à cause des différens obstacles qu'il rencontreroit, comme villages, bois, rivières, etc. Il se coupe donc en parties qui marchent les unes derrière les autres. On dit alors que le bataillon est en colonne. Il y a plusieurs manières de former la colonne ; mais quant à l'ordre des parties du bataillon entre elles, il y en a deux principales qu'il faut noter ici ; 1°. les pelotons (car, autant qu'il est possible, on forme la colonne par pelotons, comme étant la division la plus usitée du bataillon) se suivent dans l'ordre 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8, et l'on nomme cela marcher par la droite ; 2°. ils marchent dans l'ordre 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2 et 1, et l'on nomme cela marcher par la gauche.

Ensuite la colonne peut être ouverte ou serrée ; c'est-à-dire que les parties du bataillon

peuvent se suivre avec des intervalles plus ou moins grands. La distance ordinaire entre les parties du bataillon est toujours égale au front de chacune de ces parties, c'est-à-dire qu'entre les premiers rangs du peloton qui précède et de celui qui suit, il doit y avoir juste la longueur d'un peloton, et c'est ce qu'on nomme simplement marcher avec distances. Nous montrerons ailleurs les causes de cet arrangement. Lorsqu'il n'y a entre chaque partie du bataillon que la moitié de cet espace, on nomme cela marcher à demi-distances.

Enfin il peut n'y avoir aucun intervalle entre les parties du bataillon, et c'est ce qu'on nomme marcher en colonne serrée.

Cette dernière manière de marcher est très-rare, et n'a lieu qu'en cas de besoin ; lequel cas n'existe que quand une troupe d'infanterie doit marcher exposée aux attaques de la cavalerie : alors elle est excellente. Il faut donc savoir la former dans tous les cas, et nous commencerons en conséquence par détailler les différentes méthodes de l'exécuter.

On suppose, *fig.* 19, que le bataillon veut marcher par la droite, le chemin se trouvant devant sa droite : alors le premier peloton reste immobile, les autres font tous à-droite ; ensuite les têtes de chaque peloton se dégagent

pour marcher par le flanc, les uns derrière les autres, et tous derrière le premier peloton; le second y arrive avant les autres. Dès que sa droite se trouve à hauteur de la droite du premier, il fait front et se range; les autres en font de même chacun à leur tour.

Le bataillon *fig.* 20, veut marcher par la gauche, le chemin se trouvant devant sa gauche: alors le peloton 8 reste immobile; tous les autres font à-gauche, et font ainsi que dans *fig.* 19, mais de l'autre côté.

Lorsque le bataillon doit marcher par la gauche, le chemin se trouvant devant sa droite, comme dans *fig.* 21, tout se fait comme dans *fig.* 19, excepté que les pelotons dégagent leurs têtes du côté du front du bataillon, et vont se placer successivement les uns devant les autres, et tous devant le premier peloton.

Il en est de même *fig.* 22, où l'on suppose que le chemin est devant la gauche, et que le bataillon veut marcher par la droite: tout se fait comme dans *fig.* 20, excepté que les pelotons vont tous se placer devant le huitième.

Mais le chemin peut aussi se trouver devant un des pelotons intérieurs du bataillon; ce peloton reste alors sur sa place sans bouger. Ceux qui vont à sa droite font à-gauche, et

ceux qui sont à sa gauche font à-droite. Lorsque le bataillon veut marcher par la droite, comme dans *fig.* 23, les premiers vont se placer devant, et les autres derrière le peloton immobile; mais si, comme dans *fig.* 24, le bataillon doit marcher par la gauche, ce sont les pelotons à droite du peloton immobile qui vont se placer derrière lui, et ceux à gauche devant.

DIX-SEPTIÈME PLANCHE.

On peut aussi former la colonne de cette manière pour marcher en arrière avec le premier rang en tête. Il faut seulement pour cela que les pelotons fassent la contre-marche chacun pour soi, afin de se ranger par-là les uns devant ou derrière les autres par-tout où ils veulent.

Fig. 23, représente un bataillon ayant le chemin derrière sa droite, et voulant marcher par la gauche : tout le bataillon, sans exception, fait à-gauche. Chaque peloton tourne pour faire la contre-marche sur lui-même à gauche; le premier peloton l'exécute en effet sur lui-même, mais les autres continuent leur marche par le flanc, pour se placer devant lui, et font front vers le premier rang, à

mesure que leur aile gauche arrive à hauteur de la sienne.

Dans *fig.* 26, où le bataillon veut marcher par la droite, le chemin étant derrière la gauche, tout se fait de la même manière, excepté que le bataillon fait à-droite, et que tous les pelotons contre-marchent aussi à droite.

Fig. 27, représente un bataillon voulant marcher par la droite, le chemin se trouvant derrière la droite; alors le bataillon fait à-gauche, mais ensuite chaque peloton fait la contre-marche à droite en tournant autour du premier rang: par ce moyen tous les pelotons vont se placer derrière le premier, qui contre-marche sur lui-même.

Lorsque le bataillon veut marcher par la gauche, et que le chemin se trouve derrière la gauche, comme dans *fig.* 28, tout se fait de même, excepté que le bataillon fait à-droite, et que tous les pelotons contre-marchent à gauche pour se placer derrière le huitième.

Lorsque le chemin se trouve derrière un des pelotons intérieurs, et que le bataillon veut marcher par la droite, comme dans *fig.* 29, alors tous les pelotons à la droite de celui derrière lequel le chemin se trouve, font à-droite, et ceux à la gauche du peloton

font à-gauche. Quant à ce peloton-là même, il peut faire à-droite ou à-gauche à volonté ; ensuite tous les pelotons font la contre-marche à droite pour se placer dans leur ordre devant et derrière le peloton qui ne change pas de place, et qui fait la contre-marche sur lui-même.

Dans *fig.* 30, le bataillon voulant marcher par la gauche, en formant la colonne sur le peloton 5, tout se fait de même, lorsque les pelotons contre-marchent tous à gauche.

DIX-HUITIÈME PLANCHE.

Une colonne serrée ne marche qu'avec peine, tant à cause de la difficulté qu'il y a à marcher si serré les uns derrière les autres, qu'à cause de la chaleur étouffante qu'éprouvent à la fin ceux qui sont au centre de la colonne. Ainsi dès que les raisons pour lesquelles on a formé la colonne de cette manière cessent, on la fait ouvrir et marcher avec distances, suivant l'explication que nous avons donnée ci-dessus de ce terme.

Fig. 31 et 32, représentent deux colonnes serrées qui s'ouvrent de cette manière, dans l'une desquelles le bataillon est rangé pour marcher par la droite, et dans l'autre par la gauche. Le peloton de la tête se met d'abord seul

seul en marche, et lorsqu'il est arrivé en *a*, à la distance d'un peloton du suivant, celui-ci commence à marcher. Pour partir juste, l'officier doit savoir le nombre de pas auquel la longueur d'un peloton est égal, et compter les pas du peloton qui le précède, pour commander *marche* à sa troupe au moment où celui-ci fait le dernier de ce nombre de pas. Cela est beaucoup plus sûr que de mesurer la distance des yeux, encore que l'officier doive avoir le coup-d'œil parfaitement juste sur ce point. Le troisième peloton se met en marche quand le second est en *b*; le premier se trouvant alors en *c*. Lorsqu'enfin le troisième est arrivé en *d*, le second se trouvant en *e*, et le premier en *f*, alors le quatrième se met en marche; les autres en font de même à leur tour, avec une égale exactitude. Le moment où nous avons dessiné ces deux bataillons, est celui où les quatre premiers pelotons, dans leur ordre de marche, sont en plein mouvement, et où le cinquième doit justement partir pour les suivre. La régularité de cette évolution dépend de l'exactitude des commandans de pelotons, à partir juste au moment où il faut pour être à la distance exacte du peloton qui précède.

Lorsqu'il n'y a point de raisons pour former une colonne serrée, on peut se mettre

en marche d'abord avec distances, de la manière suivante.

Dans *fig.* 33, on voit un bataillon marchant par la droite, le chemin se trouvant devant sa droite : tous les pelotons, excepté le premier, ont fait à-droite ; le premier a marché droit en avant ; dès qu'il a quitté sa place, le second, suivi de tous les autres, a marché à droite par le flanc pour l'occuper ; et cela étant exécuté, il a fait front et a marché après lui. Alors le troisième peloton a continué de marcher par le flanc pour occuper la place d'où le premier et le deuxième sont partis, et les suivre, ce que font ensuite tous les autres chacun à leur tour.

Fig. 34, représente la même évolution faite à gauche exactement de la même manière. Dans ces deux figures, les trois pelotons de la tête sont en pleine marche, et celui qui doit marcher ensuite est sur le point de les suivre.

Il faut observer,

1°. Que la marche par le flanc doit se faire au pas accéléré, afin de regagner les deux à trois pas que chaque peloton doit attendre, avant que le précédent ait quitté entièrement la place qu'il doit occuper. Si alors la longueur des pelotons fait qu'on arrive sur cette place, avant que le peloton précédent soit

parvenu à la distance nécessaire pour le suivre, (car on regagne deux ou trois pas plus vîte sur dix-huit pas, que sur neuf à dix), l'officier, qui doit savoir mesurer cette distance des yeux, attend jusque-là pour commander *marche*, et suivre le peloton qui doit le précéder.

2°. Qu'on ne peut pas marcher de cette manière par la droite, lorsque le chemin se trouve devant la gauche, ou *vice versâ*, ni même de l'une ou de l'autre façon, lorsqu'on veut partir de devant un des pelotons intérieurs, sans risquer de perdre les distances. La raison en est sensible, dès qu'on considère la façon dont se feroit ce mouvement: il faudroit que le premier peloton fît trois pas en avant du bataillon, et puis à gauche pour marcher par le flanc, devant et le long du front. Quand il auroit dépassé le second, celui-ci feroit aussi trois pas en avant, et puis à gauche, pour suivre. Le mal ne consiste pas en ce que chaque peloton seroit toujours à trois pas de distance l'un de l'autre dans la marche par le flanc provenant de ce que l'un marcheroit toujours trois pas par le flanc, tandis que l'autre feroit les trois pas en avant nécessaires pour se placer devant le bataillon, et pouvoir longer le front de celui-ci, en marchant par le flanc et suivant le peloton précédent: ces trois pas se regagneroient sur

ceux que chaque peloton est obligé d'attendre, avant que le précédent, s'il se trouve à côté de lui, ait dégagé la place qu'il doit occuper lui-même pour le suivre. La vraie raison consiste en ce que toute troupe qui marche par le flanc, s'alonge ; ainsi lorsque les pelotons passeroient de cette manière les uns devant les autres, les dernières files n'auroient pas encore dégagé le front du peloton suivant, que la tête seroit déja au-delà de la distance d'un peloton, et cela d'un espace qu'on tenteroit en vain de regagner, et qui iroit toujours augmentant progressivement, en raison du nombre des pelotons. Dans l'évolution *fig.* 33 et 34, cet alongement n'a pas ce mauvais effet, parce que le temps que les pelotons font halte, pour laisser le précédent s'éloigner à la distance nécessaire, ou même seulement celui qu'il leur faut pour dégager leur terrain, en marchant trois pas en avant, donne le temps aux files élargies de se serrer, de façon qu'elles n'arrêtent pas le moins du monde le mouvement du peloton suivant. Lorsqu'on veut absolument exécuter les évolutions, comme de marcher par la droite, le chemin étant devant la gauche etc., il faut commencer par former la colonne serrée, comme dans *fig.* 21, 22, 23 ou 24, etc. puis l'ouvrir successivement.

DIX-NEUVIÈME PLANCHE.

La marche en arrière peut s'exécuter très-bien sur les mêmes principes.

On voit dans *fig* 35, un bataillon marchant ainsi par la droite, le chemin se trouvant derrière sa droite. Tout le bataillon fait d'abord à-droite, et commence ensuite la contre-marche aussi à droite. Dès que le premier peloton l'a achevée, et se trouve entièrement en face du chemin, il fait front et marche en avant. Dès qu'il a dégagé sa place, le deuxième peloton continue la contre-marche au pas accéléré; et dès que son aile droite est venue à hauteur de la droite du peloton précédent, il fait front aussi, et marche après lui, aussitôt que le premier est à la distance requise; les autres en font de même chacun à leur tour. Ce bataillon est dessiné dans le moment où les trois premiers pelotons sont en pleine marche, et où le quatrième ayant fini la contre-marche, est sur le point de les suivre.

Fig. 36, représente le même mouvement exécuté pour marcher par la gauche; alors le bataillon fait à-gauche, et contre-marche de même. Ici les pelotons 8, 7 et 6 sont en pleine marche; 5 a fait la contre-marche, et se dispose à suivre.

Lorsqu'il s'agit de marcher en arrière, il n'y a aucune difficulté qui empêche de marcher par la gauche, quand le chemin se trouve derrière la droite, ou au rebours. On n'a qu'à se servir pour cela de la contre-marche progressive marquée *fig.* 17 et 18 des caractères.

Fig. 37, montre un bataillon marchant ainsi : il marche par la gauche, le chemin étant derrière sa droite. Tout le bataillon a fait à gauche, et contre-marche à gauche de la façon susdite : 8, 7 et 6 sont en pleine marche ; 5 est sur la place, d'où il doit se porter en avant, et a déja fait front ; 4 et la moitié de 3 sont déja repliés sur la queue du bataillon par la contre-marche ; le reste attend les progrès ultérieurs de l'évolution pour en faire de même ; et enfin, 1 contre-marchera sur lui-même comme à l'ordinaire.

Fig. 38, représente la même évolution exécutée pour marcher par la droite, le chemin se trouvant derrière la gauche : la partie lavée de la figure indique suffisamment le moment dans lequel elle est saisie ici.

VINGTIÈME PLANCHE.

Ces deux manières se combinent lorsque le chemin se trouve derrière un des pelotons

intérieurs. Alors quand on veut marcher par la droite, comme dans *fig.* 39, tous les pelotons à droite de celui derrière lequel le chemin se trouve, savoir, 1, 2 et 3 contre-marchent comme dans *fig.* 37, et tous les autres comme dans *fig.* 35.

Dans *fig.* 40, le bataillon marche par la gauche, et le chemin est également derrière le peloton 4. Là, les pelotons 8, 7, 6 et 5 contre-marchent comme dans *fig.* 38, et le peloton 4, ainsi que tous les autres, comme dans *fig.* 36.

Nous noterons ici que,

1°. Toutes les fois que nous décrivons un mouvement combiné des pelotons du même bataillon, on sent que cela peut et doit s'appliquer à une ligne de plusieurs bataillons qui se trouveroient dans la même situation: alors les bataillons à droite du point de combinaison feroient les mêmes mouvemens par pelotons que les pelotons à droite marqués ici, et les bataillons à gauche du même point que les pelotons à gauche. Ceci soit dit une fois pour toutes.

2°. Toutes les manières de former la colonne, indiquées jusqu'ici, *fig.* 19—40, sont singulièrement applicables lorsqu'on se trouve avoir un défilé, ou en tête, ou à dos. Alors on emploieroit la colonne serrée, particulièrement

lorsqu'on voudroit s'ouvrir un passage en dépit de quelque cavalerie ennemie qui voudroit s'y opposer. C'est par cette raison que nous avons dessiné, dans *fig.* 39 et 40, une rivière avec un pont que le bataillon doit passer pour marcher en arrière.

Rompre le bataillon en colonnes par des conversions.

VINGT-UNIÈME PLANCHE.

Les manières de former la colonne que nous venons de décrire, ne peuvent s'employer que pour marcher en avant ou en arrière. Lorsqu'on veut marcher vers l'un des côtés, on rompt le bataillon en colonne par des quarts de conversion; c'est-à-dire, que chaque peloton fait à part soi un quart de conversion du côté vers lequel on veut marcher : par-là les pelotons se trouveront naturellement entre eux à une distance égale à leur front, entre les premiers rangs de chacun. Cette façon de former une colonne est la plus anciennement usitée; et de-là vient qu'on regarde cette distance entre les parties du bataillon, comme la distance naturelle : on verra dans la suite combien il est nécessaire

que les officiers s'attachent à la juger juste au coup-d'œil, et à la conserver invariablement dans toutes les marches.

Fig. 41, représente un bataillon qui s'est rompu ainsi pour marcher vers le côté droit. Tous les pelotons ont fait à-la-fois le quart de conversion à droite, et le premier peloton se trouve naturellement à la tête de tout. Voilà pourquoi on nomme marcher par la droite, lorsque le premier peloton est à la tête de tous les autres, de quelque côté que l'on marche. Le bataillon est représenté ici comme ayant parcouru déjà l'espace de quatre pelotons, ceux-ci ayant toujours conservé leurs distances, ainsi que leur parfait alignement, l'un et l'autre étant indispensablement nécessaires.

Fig. 42, représente un bataillon qui s'est rompu de la même manière, par quarts de conversion à gauche, de sorte qu'il a le peloton 8 en tête; ce que de-là on a nommé marcher par la gauche. Il est dessiné dans la même situation, du côté opposé, que le bataillon précédent.

Il arrive quelquefois, quoique rarement, que l'on ne sauroit former la colonne de cette manière : par exemple, lorsqu'un bataillon est placé au bord d'une rivière, d'un canal, d'un précipice, etc. Alors il faut lui faire

exécuter les quarts de conversion en arrière ; et pour cet effet, il faut l'y exercer. Dans ces cas-là, lorsqu'on veut marcher par la droite, on fait faire les quarts de conversion à gauche à reculons aux pelotons, les hommes de l'aile droite du premier rang servant de pivot, comme dans *fig.* 43 ; et lorsque le bataillon veut marcher par la gauche, tous les pelotons font ce même mouvement à droite, comme dans *fig.* 44. Ce mouvement est fort aisé. Si cependant on vouloit l'éviter, il faudroit faire faire demi-tour à droite au bataillon, et puis faire exécuter la conversion à front renversé aux pelotons, après quoi on les fait remettre. Mais alors les hommes des troisièmes rangs seroient les pivots, et cela peut avoir des inconvéniens. Supposez une ligne de plusieurs bataillons en marche : on en fait former un pour quelque raison ; la raison cessant, on veut le remettre en marche : si on le fait rompre ainsi à front renversé, il ne sera plus dans l'alignement avec les autres ; mais cet alignement ne sera nullement dérangé, s'il se rompt par conversions à reculons.

VINGT-DEUXIÈME PLANCHE.

Cette façon de se mettre en colonne est si commode, qu'on l'a appliquée aux marches dans toutes les directions.

Fig. 45, montre un bataillon prenant son chemin en avant de sa droite, et marchant par la droite. Le premier peloton marche alors droit en avant la longueur de son front, et pendant ce temps-là les autres font tous un quart de conversion à droite. Dès que ce peloton continue sa marche, 2, qui se trouve sur son flanc, refait à l'instant une contre-conversion à gauche pour se mettre derrière lui et le suivre; et pendant ce temps, tous les autres marchent droit en avant, de façon que, tandis que 2 fait son quart de conversion à gauche, 3 arrive sur la place que 2 vient de quitter. Celui-ci continuant à marcher, 3 fait alors le quart de conversion à gauche après lui pour suivre. Tous les pelotons font la même chose successivement à mesure qu'ils arrivent à la même place.

Ce bataillon est dessiné comme ayant parcouru l'espace de trois pelotons en avant de son front: 1 a marché droit en avant; 2 et 3 ont fait la seconde conversion à gauche; 4 est sur la place où il doit la faire; 5, 6, 7 et 8 ont marché en avant dans la proportion nécessaire.

Fig. 46, marque la même évolution faite de l'autre côté. Le peloton 8 marche en avant; les autres font d'abord conversion à gauche ensemble, puis à droite successivement à la

même place. Le bataillon a déja avancé l'espace de quatre pelotons dans sa route.

Fig. 47, montre comment on emploie ce même genre d'évolution pour marcher en arrière par la droite, le chemin se trouvant derrière la droite. Dans ce cas-là tous les pelotons commencent par faire un quart de conversion à droite. Le premier peloton continue seul à tourner, et les autres marchent droit en avant. Tandis que le peloton 1 achève sa demi-conversion, le second, suivi en distance des autres, arrive sur son flanc au point où 1 a tourné, de sorte que dès que 1 marche en avant dans sa nouvelle direction, 2 fait un second quart de conversion à droite pour le suivre, et les autres arrivant ainsi successivement à la même place, font la même chose. Le bataillon a parcouru ici l'espace de quatre pelotons en arrière; 5 a achevé son second quart de conversion, et 6 est sur le point de le commencer.

Dans *fig.* 48, où le bataillon marche en arrière par la gauche, tout se fait de la même manière, mais seulement du côté opposé.

VINGT-TROISIÈME PLANCHE.

Il arrive rarement sans doute qu'on veuille marcher par la droite, lorsqu'on marche vers

le côté gauche du bataillon, et au rebours; mais cela peut pourtant avoir lieu. Il y a deux manières d'exécuter cette manœuvre.

Dans *fig.* 49, tous les pelotons font d'abord ensemble le quart de conversion à droite; 1 continue à tourner, et il achève la demi-conversion, tandis que les autres marchent tous la longueur d'un peloton en avant. Alors 1 continue à tourner, et à décrire le troisième quart de conversion. En même temps, 2, arrivé au point où 1 a tourné, décrit un second quart de conversion, et les autres marchent en avant. Quand le peloton 1 a achevé ses trois quarts de conversion, et qu'il se trouve ainsi en face du flanc gauche, il marche droit en avant; 2 achève la demi-conversion, et 3 en fait la première moitié, et l'achève ensuite lorsque 2 marche en avant pour suivre 1; tous les autres font la demi-conversion successivement à leur tour, à la même place. Ici 4 a achevé la demi-conversion, 5 en a fait la première moitié, et 6 va la commencer.

Fig. 50, représente la même évolution faite de l'autre côté pour marcher par la gauche vers le côté droit du bataillon.

Ce mouvement est bon pour un bataillon, parce qu'il est assez égal de faire tenir les hommes sous les armes, en attendant que leur

tour vienne de marcher, ou de les mettre tout de suite en mouvement, si le chemin qu'on leur fait faire n'est pas considérable ; mais si la ligne étoit longue, on la feroit inutilement remonter au dernier bataillon en entier le long du front, pour la lui faire redescendre le long de la queue de l'ancienne position : alors on doit préférer l'évolution suivante.

Dans *fig.* 51, où le bataillon veut marcher de la même manière que dans *fig.* 49, le peloton 1 commence tout seul à faire un quart de conversion à gauche ; il marche ensuite en avant le long du front de 2 ; dès qu'il a passé, 2 fait le quart de conversion après lui à gauche. Lorsque 2 a dépassé le front de 3, ce peloton fait le quart de conversion à gauche pour suivre, et ainsi des autres, chacun à leur tour. Dans cette figure le peloton 1 a déja dépassé le flanc gauche du bataillon de la longueur de deux pelotons ; 5 se trouve alors avoir dépassé le front de 6, qui est sur le point de faire la conversion pour suivre 7 et 8, attendant que leur tour vienne.

Fig. 52, montre la même évolution exécutée pour marcher par la gauche et vers le côté droit, le mouvement étant aussi avancé que dans la précédente. Alors les quarts de conversion se font successivement à droite.

Pour indiquer que le mouvement de chaque peloton se fait séparément et successivement, on a marqué une flèche de direction à chaque peloton, au lieu que dans les évolutions où les pelotons tournent tous à-la-fois, on n'a marqué la direction du mouvement par une flèche qu'au premier et au dernier peloton, excepté dans les premières figures, où, pour plus de clarté, on a mis cette indication à chaque peloton. On trouvera cette différence observée dans tout le reste de l'ouvrage.

VINGT-QUATRIÈME PLANCHE.

On peut appliquer cette même évolution, soit lorsqu'on veut marcher en avant par la droite, le chemin se trouvant devant la gauche et au rebours, soit lorsque le chemin se trouve devant un des pelotons antérieurs, par quelque flanc qu'on veuille marcher.

Fig. 53, représente un bataillon voulant marcher par la droite, le chemin se trouvant devant sa gauche : les pelotons font le quart de conversion à gauche successivement, comme dans *fig.* 51 ; et lorsque le peloton 1 est parvenu au chemin qu'il doit prendre, il fait une conversion à droite pour y entrer, et les autres la font successivement à la

même place pour le suivre, excepté le dernier qui doit marcher droit en avant. Nous n'avons pas jugé nécessaire de dessiner cette même évolution lorsqu'on veut marcher en avant par la gauche, le chemin se trouvant devant la droite, car tout s'y fait de même, excepté du côté opposé.

Fig. 54, marque un bataillon marchant en avant par la gauche, ayant le chemin devant le peloton 5. Dans ce cas-là, 8 fait d'abord un quart de conversion à droite, et se met en marche suivi de 7 et de 6 à leur tour, comme dans *fig.* 52; dès que 8 est parvenu au chemin, il fait une conversion à gauche pour y entrer, et 7 et 6 le suivent. Dès que 6 a achevé sa seconde conversion, 5 marche droit en avant; et dans le moment même où 5 se met en marche, 4, 3, 2 et 1 font à-la-fois le quart de conversion à gauche. La marche continuant, 4 fait d'abord une autre conversion à droite pour suivre 5; ce qui est le moment où nous avons dessiné ce bataillon; et les autres pelotons font ensuite cette dernière conversion à leur tour au même point.

Si le bataillon avoit dû marcher par la droite, les pelotons 1, 2, 3 et 4 auroient marché comme dans *fig.* 53, et 6, 7 et 8, comme dans *fig.* 46.

Si

Si l'on vouloit marcher en arrière, par exemple, par la droite, et que le chemin se trouvât derrière la gauche, alors un bataillon se serviroit apparemment de l'évolution marquée dans *fig.* 49, et feroit décrire trois quarts de conversion à droite au premier peloton, qui marcheroit ensuite, suivi de tous les autres, jusqu'au chemin, où il feroit un quart de conversion à gauche pour y entrer, et après lui tous les autres à leur tour. Cette évolution est dessinée *fig.* 45. La manière dont se fait cette évolution du côté opposé est aisée à concevoir. On en pourroit imaginer d'autres, mais celle-là seroit la plus simple. Si la ligne étoit de plusieurs bataillons, et que le premier dût prendre la tête des autres, quoique le chemin se trouvât derrière le dernier, il ne seroit pas nécessaire sans doute de faire exécuter cette longue contre-marche à tous les bataillons; chacun se mettroit en mouvement, lorsque celui qui devroit le précéder seroit venu jusqu'à lui, mais chacun pourroit n'en pas moins contre-marcher ainsi sur son propre terrain.

VINGT-CINQUIÈME PLANCHE.

Mais quand on suppose que le chemin se trouve derrière un des pelotons intérieurs,

on peut concevoir deux manières de faire l'évolution de marcher en arrière, soit par la droite, soit par la gauche. Ici nous supposons que le bataillon doit marcher par la gauche, et que le chemin se trouve derrière le peloton 5.

Dans *fig.* 56, on voit le peloton 8 faire les trois quarts de conversion à gauche, et tous les autres le suivre; de sorte qu'arrivant au chemin, ils y entrent tous successivement par un quart de conversion à droite.

Dans *fig.* 57, il n'y a que les pelotons, jusque et y compris celui derrière lequel le chemin se trouve, qui suivent le peloton de la tête, lequel fait les trois quarts de conversion; les autres, après avoir fait le premier quart de conversion avec les précédens, restent à leur place, et y attendent que le dernier de ceux-ci arrive au chemin: alors, quand ce peloton, savoir ici 5, commence le quart de conversion pour y entrer, 4, comme le premier de ceux qui sont restés sur leur place, fait un quart de conversion en sens contraire, pour se placer derrière 5; les autres marchent après 4, comme à l'ordinaire.

VINGT-SIXIÈME PLANCHE.

Lorsque le chemin ne se trouve pas préci-

sément derrière le bataillon, mais au-delà, alors, pour marcher en arrière, le bataillon peut se rompre successivement.

Dans *fig.* 58, le bataillon marche par la droite, et le chemin se trouve précisément à côté du peloton 8; le peloton 1 commence par faire seul un quart de conversion à gauche; ensuite il marche le long du front des autres, qui font tous le même quart de conversion, chacun à leur tour, pour le suivre. Dès que 1 est arrivé à l'extrêmité de l'aile gauche, il fait une seconde conversion à gauche pour entrer dans le chemin, et les autres le suivent. Ici, quatre pelotons sont déja entrés dans le chemin, 5 va tourner pour y entrer, et être suivi de 6; 7 et 8 sont encore à leur place.

Dans *fig.* 52, le bataillon marche par la gauche, et le chemin se trouve au-delà de la droite, à une distance indéfinie, mais qui est prise ici de la grandeur d'un peloton et un tiers. Tout se fait de même, mais de l'autre côté : 8, 7 et 6 sont entrés dans le chemin; 5, 4 et 3 marchent pour les suivre, et 3 ayant déja dépassé le front de 2, ce peloton a commencé sa conversion; 1 est encore à sa place, attendant que son tour vienne.

Ces détails nous paroissent suffisans pour diriger la marche de toute colonne d'infanterie,

dans tous les cas qui peuvent avoir lieu à la guerre ; mais il ne faut point oublier aussi qu'ils forment la base de la science des marches ; et si l'on étudie ensuite ce que nous dirons sur les différentes manières de se former, on verra qu'il n'est pas indifférent dans quel ordre on fait marcher les troupes, parce qu'il faut avoir toujours égard sur ce point, à la manière dont on prétend ensuite qu'elles se remettent en bataille ; et c'est ce qui nous a fait juger tous ces détails nécessaires.

VINGT-SEPTIÈME PLANCHE.

Dans tous ces mouvemens, nous supposons qu'un peloton fait un quart de conversion, précisément dans le même temps où celui qui le suit ou qui le précède parcourt la longueur de son front ; mais la géométrie nous apprend que le peloton qui tourne a environ une fois et demie le chemin à parcourir que fait celui qui marche droit en avant ; il faut donc, si tous les deux marchent d'un pas égal en longueur, que le peloton qui tourne fasse ce mouvement d'un pas plus rapide. Dans quelques services on a déterminé que le pas de conversion seroit le double du pas ordinaire en célérité, et cela est assez bien conçu ;

car il faut que le peloton gagne non-seulement le temps de faire la conversion, mais encore celui de la commander, et outre cela de commander, *halte, alignez!* et enfin de reprendre la marche du même pied dont marche le peloton devant lui; or il est plus facile, sans contredit, de garder les distances en s'arrêtant un peu, qu'en étant obligé de courir après la tête, lorsqu'on a trop tardé; c'est pourquoi il vaut mieux faire la conversion un peu trop vîte que trop lentement. Mais à présent on a déterminé dans le service prussien, que les conversions se feroient au pas accéléré ordinaire, qu'on nomme *pas de déploiement*, à 108 pas par minute; mais que l'homme de l'aile qui tourne marcheroit en même temps au pas alongé de 32 pouces, et on a trouvé que c'étoit le meilleur moyen de conserver les distances. Comme le pas alongé et accéléré est au pas ordinaire = 32 × 108 : 28 × 75 = 3456 : 2100, on voit que ce mouvement est calculé pour faire la conversion, et gagner encore un peu de temps pour la halte, et la reprise de l'alignement et de la marche du pied qu'il faut, sans pourtant être obligé de s'arrêter sensiblement à chaque conversion, comme il est nécessaire lorsqu'on fait le pas de conversion du double de vîtesse que le pas ordinaire. Il faut sur-tout

observer que la différence augmente en proportion de la grandeur des pelotons. En faisant le pas de conversion d'une célérité double du pas ordinaire, on gagne un pas sur quatre, sur le peloton qui précède: si le peloton est composé d'un nombre de files qui exige huit pas pour achever le quart de conversion, on en aura gagné deux; mais s'il est du nombre de files doubles, on en gagnera quatre, et alors on sera obligé de s'arrêter d'autant, avant de reprendre la marche. Or, les pelotons prussiens étant de vingt à vingt-quatre files, la différence auroit été trop grande, et il est probable que telle est la cause qui a forcé de recourir à la méthode que nous venons de détailler, laquelle à été confirmée par l'expérience, et qui a encore l'avantage, qu'on n'est pas obligé d'enseigner au soldat une troisième mesure du pas.

Dans *fig.* 60, on voit la manière ici détaillée de faire les conversions. Dans n°. 1, on voit que le peloton 2 est arrivé à la place de 1, tandis que celui-ci a fait le quart de conversion. Dans n°. 2, le peloton 1 a marché la longueur de son front, tandis que 2 a fait sa conversion, et que 3 est arrivé à la place de 2. N°. 3 montre la suite de ce mouvement, 4 ayant déja fait la conversion, et 5 étant sur le point de la faire.

Mais il ne suffit pas de bien compasser ces mouvemens; car enfin cet exact compassement ne sauroit toujours s'observer. Une troupe fera quelquefois des pas plus grands ou plus petits, plus ou moins rapides que l'ordre ne le prescrit; il naît de là un dérangement infaillible dans les distances à chaque conversion, si l'on n'y joint d'autres précautions: c'est à quoi les commandans de troupes doivent donner une grande attention, ou ils ne parviendront jamais à marcher parfaitement; et, qui plus est, ils risqueront souvent de faire des réprimandes injustes. Nous avons vu fort souvent les distances se perdre en marche, malgré tous les soins des officiers, et puis les commandans gronder ceux qui avoient perdu leurs distances, quoique ceux-ci en fussent très-innocens, la chose provenant d'un défaut d'arrangement dans la manœuvre même.

Voici donc ce qu'il faut observer:

1°. Si un peloton tourne trop vîte, et part avant que l'autre soit arrivé jusqu'à lui, tous ceux qui le suivront perdront leurs distances irréparablement.

2°. Si un peloton tourne juste, et que celui qui le suit marche trop vîte, et arrive sur lui avant qu'il ait achevé sa conversion, l'ordre de la marche en avant peut n'en

être pas dérangé, pourvu que ce peloton trop hâtif attende que l'autre ait fini son tour, et qu'il tourne après cela au même point. Tout le dérangement seroit en-deçà du point de conversion, ou chaque peloton, s'il avoit précipité sa marche de même que celui qui auroit commis cette faute le premier, arriveroit trop tôt, et seroit obligé d'attendre avant de la commencer; mais le désordre ne s'arrêtera jamais là. Le peloton qui aura marché trop vîte, commencera à tourner dès qu'il arrivera; mais ne pouvant le faire au même point, il se postera un peu de côté pour que son pivot joigne l'homme du troisième rang du peloton qui le précède. Le peloton suivant, voyant celui devant lui déja tournant, se hâtera de le joindre; il arrivera encore trop tôt, et il fera la même manœuvre. Elle se répétéra de même par tous les pelotons consécutifs, de sorte qu'à chaque peloton qui commettra cette faute, le point du pivot reculera toujours de deux pas, et les distances se perdront d'autant.

Pour éviter cela, il faut marquer exactement le point où tous les pelotons doivent tourner. Chez nous l'aide-major du bataillon, qui est à cheval, va s'y placer, avec la tête du cheval tournée vers la pointe de l'angle, de sorte que les pelotons s'appuient précisé-

ment à cette tête en tournant, et que les pelotons suivans y marchent tout droit. On sent que si l'aide-major a d'autres affaires, on n'a qu'à placer dans cet angle un bas-officier, avec la hallebarde haute, et que cela fera le même effet, pourvu que le point où tous les pelotons doivent tourner, et sur lequel ceux qui viennent après doivent marcher, soit invariablement fixé. Nous avons marqué ici cet aide-major en *a. a. a.*

Enfin il ne suffit pas que les officiers gardent parfaitement leurs distances en marchant; il faut qu'ils conservent tout aussi religieusement leur alignement de marche, afin de pouvoir se reformer tout de suite par un simple quart de conversion général de tous les pelotons, sur la ligne où on veut qu'ils se forment. Pour cet effet, à chaque conversion pareille, le major, marqué ici *m*, doit se tenir à quelque distance du bataillon, sur l'exacte ligne de marche, et y voir entrer les deux ou trois premiers pelotons, qui, étant bien placés, suffisent pour guider les autres. Dans une colonne de plusieurs bataillons, le major de chaque bataillon doit avoir cette attention, et doit en redoubler sur-tout, lorsque la colonne marche en partie sur des hauteurs et en partie dans des fonds, pour que l'alignement ne se perde jamais; car outre que de

cet alignement dépend la promptitude et la justesse du mouvement de reformation, la conservation des distances en dépend également; car toute ligne, ou courbe ou oblique, étant plus longue qu'une droite, si, par hasard, vos pelotons avoient leurs distances dans cette situation-là, ils ne les auroient plus lorsqu'ils se seroient replacés sur l'alignement présent mais il y a cent contre un à parier qu'ils n'auront pas leur distance dans cet état; et alors, de quelque façon qu'ils soient arrangés, vous ne pouvez plus compter sur rien (1).

(1) Pour que la tête ne puisse jamais sortir de la ligne de marche, ce qui peut fort aisément arriver, et qui dérangeroit l'ordre de tout le reste, il ne suffit pas qu'elle ait un point de direction. Par cette raison, outre ce point qu'on lui donne, on envoie toujours au moins deux officiers à cheval en avant, marquer des points de direction intermédiaires sur la ligne de marche. Lorsque la tête alors a joint l'une, il part, et va se placer au-delà de l'autre, qui l'aligne bien sur le point de vue. Quand cet autre a été joint, il fait la même chose à son tour, se laissant aligner par celui qu'il a tantôt placé lui-même. Dans une colonne d'infanterie de plusieurs bataillons, où cela est principalement nécessaire, ce sont les aide-majors qui vont se relevant ainsi les uns les autres. A chaque recoude du chemin, on veille bien à ce que la colonne ne perde jamais la droite ligne, ni dans la nouvelle ni dans l'ancienne direction de la marche. Toutes ces précautions sont d'une nécessité absolue, pour qu'une colonne ne perde ni ses distances ni son alignement en marche.

On a imaginé une autre manière de faire des quarts de conversion sans accélérer la marche, et pourtant sans perdre les distances. Nous l'avons dessinée *fig.* 61. Dans n°. 1, le bataillon est en marche en colonne; le peloton 2 est arrivé sur la place où les pelotons doivent tourner, lorsque 1 n'a encore achevé que les deux tiers du quart de conversion; mais pour ne pas empêcher 2 de commencer à tourner, il a avancé en même temps le pivot de la profondeur du bataillon. Dans n°. 2, 1 a achevé son quart de conversion; 2 en a fait le premier tiers, et les autres pelotons ont, en attendant, marché la longueur d'un demi-peloton. Dans n°. 3, 3 est arrivé au point de la conversion, pendant que 2 a fait le second tiers de sa conversion, et que 1 a marché à la distance d'un demi-peloton. C'est dans cet intervalle-ci que 2 a dû avancer également son pivot de deux grands pas, pour laisser 3 commencer son tour; enfin, dans n°. 4, 1 est arrivé à la distance d'un peloton du point de conversion, 2 a achevé son tour, 3 a fait le premier tiers du sien, et les autres pelotons ont encore avancé de la moitié de leur front. Ces mêmes mouvemens se répètent à chaque peloton qui tourne.

Cette manière est ingénieuse, mais il est très-aisé de voir qu'elle n'est pas admissible.

D'abord elle est si exactement compassée, que la moindre faute y doit déranger les distances, et il y a tant de choses à observer, que les fautes y sont inévitables. Sur-tout il faut que le pivot de chaque peloton décrive chaque fois une petite courbe, impossible à observer avec exactitude; et il est impossible que les variations à cet égard n'en entraînent dans les distances et dans l'alignement. Mais accordons l'impossible; supposons qu'à l'aide du major et de l'aide-major, on parvienne à y remédier: on voit que cette manière, qui seroit applicable tout au plus aux simples conversions en marche, ne le seroit absolument pas aux doubles conversions, dans lesquelles il y auroit un moment où trois pelotons tourneroient à-la-fois; et cependant il est des occasions où ces mouvemens sont nécessaires, soit dans quelques-unes des évolutions ci-dessus détaillées, soit dans le cas d'une pleine contre-marche; en un mot, il faut avoir pour les conversions une méthode applicable à toutes les circonstances, et il n'y en a d'autre que celle usitée chez nous.

VINGT-HUITIÈME PLANCHE.

En marchant ainsi avec des distances, on a l'avantage de pouvoir passer des défilés

sans s'arrêter. Il y a quatre manières de le faire, que nous avons présentées dans *fig.* 62, avec les manières correspondantes de se reformer dans *fig.* 63. Nous y supposons partout le bataillon marchant par pelotons, et entrant dans un défilé qui n'admet qu'un demi-peloton.

Dans n°. 1, lorsque le premier peloton arrive à la distance de son front du défilé, l'officier commande de se rompre; alors la moitié qui a le défilé droit devant soi marche en avant, et l'autre va se mettre derrière elle au pas oblique, à la distance de son front, afin de pouvoir la rejoindre au débouché par le pas oblique, ce qui ne pourroit pas se faire si les deux moitiés du peloton étoient plus proche. Tous les autres pelotons en font de même à leur tour, et lorsqu'ils viennent à la même place.

Dans *fig.* 63, dès que la seconde moitié est hors du défilé, on commande à la première de marcher au petit pas, et alors la seconde va se joindre à celle-ci par le pas oblique; dès que le peloton est rejoint, on reprend la marche au pas ordinaire.

Dans n°. 2, *fig.* 62, le peloton marche jusque devant le défilé, ce qui peut y entrer y entre; le reste fait ici à-gauche, et marche au pas accéléré par le flanc, pour se placer

droit devant le défilé, ce qui étant fait, il fait front et y entre.

Dans n°. 2, *fig. 63*, dès que les deux moitiés du peloton sont dehors, la première marche au demi-pas, l'autre fait à-droite et marche par le flanc encore au pas accéléré, pour se mettre vis-à-vis de sa place; ensuite elle fait front, et marche au pas accéléré encore pour rejoindre l'autre moitié. Il est impossible de déterminer juste où la partie en arrière du peloton rejoindra celle qui marche devant; nous avons supposé que ce seroit après qu'elle auroit parcouru les trois quarts de la longueur du peloton, la seconde moitié ayant à parcourir cette longueur une fois et trois quarts dans le même temps. La jonction peut cependant se faire plutôt, si la première moitié commence à marcher au demi-pas dès qu'elle sort du défilé.

Mais en général ces deux manières ont des difficultés particulières.

Celle n°. 1, entraîne, à l'entrée du défilé, celle-ci. Si le défilé ne peut laisser entrer de front que le tiers ou le quart du peloton, il faut commencer par le diviser. N°. 2 est très-commode à l'entrée du défilé, parce que le peloton se partage de lui-même dans le nombre des parties que le défilé peut admettre.

Mais au débouché elles ont toutes deux la

même difficulté. La marche au demi-pas de la tête resserre l'espace entre les pelotons. On peut dire que cela se répare, parce que les pelotons suivans marchent au petit pas à leur tour; mais il n'est pas possible que ce mouvement se fasse avec une égalité absolue de la part de tous les pelotons : une partie d'un peloton rejoindra l'autre plus tôt ou plus tard que ne fera celle d'un autre peloton, soit parce que la tête aura fait des pas un peu plus petits ou plus grands, en marchant au petit pas, ou qu'une moitié aura marché plus vivement que l'autre pour joindre ; de sorte que les distances varieront. Tout retard se communique de la tête à la queue, parce que chaque peloton se règle sur celui qui le précède ; mais si un peloton se trouve un peu trop éloigné de l'autre, et qu'il fasse deux ou trois pas pour regagner sa distance, le peloton qui suit n'en est pas aussitôt averti ; alors une distance se perd, et de proche en proche, elles se perdent toutes, ou bien la queue est obligée de courir à perte d'haleine.

Dans n°. 3, *fig.* 62, le peloton marche jusqu'au défilé ; ce qui peut y entrer y entre ; le reste fait à-droite; et au lieu de se placer derrière la partie qui est entrée de front, chaque file devenue rang, fait un petit quart de conversion avec célérité, pour s'attacher

et suivre en potence la partie entrée de front.

La sortie est tout aussi simple, comme on peut voir *fig.* 63, n°. 3. Dès que la tête est sortie du défilé, les files, vont l'une après l'autre, en courant un peu, s'aligner avec ce qui marche de front, de sorte que le peloton se trouve reformé presque tout de suite, comme le montre la figure. Ce mouvement sera décrit plus en détail ci-après, *fig.* 131 et suiv.

Dans n°. 4, *fig.* 62, ce mouvement se fait comme dans n°. 3, excepté que la partie du peloton qui ne peut pas entrer dans le défilé, va se placer tout de suite d'un pas rapide derrière l'autre.

Au débouché n°. 4, *fig.* 63, cette même partie sort de la même façon de l'autre côté, et rejoint aussitôt l'autre avec laquelle elle s'aligne.

Ces deux manières sont également bonnes, la dernière sur-tout, quand le peloton doit se diviser en petites parties de cinq à six files, soit pour entrer dans le défilé, soit pour en sortir, parce que les têtes marchent toujours d'un pas égal, et que par conséquent les distances ne sauroient se perdre. Il faut seulement bien exercer les troupes à ne jamais s'arrêter le moins du monde à l'entrée du défilé,

défilé, mais à y entrer et à en sortir absolument du même pas.

VINGT-NEUVIÈME PLANCHE.

La marche par le flanc est très-simple. Pour marcher vers le côté droit, on fait faire à-droite au bataillon; et puis on commande, *marche!* Voy. *fig.* 64.

On en fait de même à gauche, lorsque c'est de ce côté-là que l'on veut marcher, comme dans *fig.* 64.

On peut marcher de cette façon-là en avant; soit par la droite comme dans *fig.* 65; soit par la gauche comme dans *fig.* 67 : chaque petit rang n'a qu'à faire un quart de conversion du côté du premier rang.

Lorsqu'on veut marcher en arrière; soit par la droite comme dans *fig.* 68, ou par la gauche comme dans *fig.* 69, les quarts de conversion se font du côté du troisième rang.

Telles sont les règles de cette marche; autrefois si fort usitée, et qui à présent n'est presque jamais employée pour des mouvemens de bataillons entiers. On a vu qu'il étoit inutile d'espérer de faire en sorte que les soldats marchassent par le flanc sans s'étendre. On avoit imaginé pour cet effet, il y a dix à douze ans, un pas à genou courbé et raccourci;

une espèce de pas de cheval, que l'on nommoit pas de flanc; et effectivement il pouvoit empêcher un peu les hommes de se marcher sur le talon; mais il n'empêchoit pas le bataillon de s'étendre : deux cents jambes à la suite l'une de l'autre sont obligées de se mouvoir avec trop de précision, lorsqu'elles doivent toutes occuper juste la trace l'une de l'autre, afin de ne rien déranger à l'ordre du bataillon, pour que la chose soit possible. Jamais nous n'avons vu, et jamais personne n'a vu toutes les jambes du bataillon partir d'un temps au mot *marche*, lorsqu'on a dû marcher par le flanc; et voilà ce qu'il faudroit pourtant, pour que le bataillon ne s'alongeât pas. On voit toujours le mouvement se communiquer peu à peu de la tête à la queue, je ne dis pas dans tout un bataillon, mais seulement dans une division un peu longue. Cependant il faut exercer le soldat à cette marche; car si tout le bataillon ne l'emploie plus, elle est d'un grand usage dans bien des évolutions pour les parties du bataillon; et il faut que ces parties sachent marcher ainsi, sans s'étendre trop considérablement, et même sans s'étendre nullement si elles sont petites, comme de dix à douze files. Ensuite lorsque dans une grande proximité de l'ennemi, on veut gagner quelque point peu

éloigné sur l'un des côtés, il n'y a pourtant guère que ce mouvement-là de bien sûr. Mais aussi pour être sûr, il faut qu'il soit très-bien exécuté, et que le bataillon ne s'étende pas sensiblement, afin qu'aux mots, *halte, front*, il se remette dans un ordre capable de résister à l'ennemi, à files peut-être un peu élargies, mais au moins sans trouée.

TRENTIÈME PLANCHE.

Pour suppléer aux avantages que donne la marche par le flanc pour se mouvoir dans des chemins étroits, et pour se remettre promptement en bataille, sauf l'alongement auquel ce genre de marche est sujet, et pour y suppléer d'une manière à éviter cet alongement, on a imaginé deux méthodes. La premiere est dessinée *fig.* 10 et 11; elle consiste à soudiviser le peloton en parties de six ou cinq files, que l'on nomme sections. Un peloton de vingt-quatre files sera divisé en quatre sections de six files, un de vingt-trois aura trois sections de six files et une de cinq; un de vingt-deux files, deux sections de six et deux de cinq files, etc. Les pelotons dessinés ici sont de seize files, et ont par conséquent trois sections, dont une de six et deux de cinq

files. On a choisi ce nombre, parce que les bataillons, traînant leurs canons après eux, il faut leur donner toujours des chemins où des chariots puissent passer. De pareils chemins ont presque par-tout quinze pieds de large, et cela suffit pour que cinq à six hommes y puissent marcher de front. Ensuite il y a, quand on rompt le bataillon par parties de cinq à six files, assez de distance entre ces parties pour que les trois rangs puissent s'y ouvrir et marcher à leur aise, sans que la colonne s'étende pour cela. Les rangs s'ouvrent dans l'intervalle entre le front de chaque section, et au moment où l'on commande: *Prenez garde à vous!* rangs et files se rejoignent, et se trouvent en distance pour se former.

On voit ici, dans *fig.* 70, un peloton qui s'est rompu par sections pour marcher par la droite, et *fig.* 71, un qui s'est rompu pour marcher par la gauche; ils sont tous deux de seize files. Nous observerons ici, que l'on sentira bien comment on peut appliquer toutes les évolutions où le bataillon s'est rompu en colonne par quart de conversion de pelotons, à la formation en colonne par section, sans que nous ayons besoin de dessiner une seconde fois toutes ces évolutions. On peut donc marcher par sections de côté, en avant

et en arrière, par la droite et par la gauche, de même que par pelotons.

La seconde manière, qui ne peut guère servir que pour les mouvemens vers l'un des côtés, se voit, *fig.* 72, pour marcher vers la droite, et, *fig.* 73, pour marcher vers la gauche. On commande ainsi : *Par deux, à droite* ou *à gauche.* A ces mots : *Par deux,* le second rang fait un pas en arrière, et le troisième en fait deux ; de sorte que le second rang va occuper la place du troisième, avec un pas d'intervalle entre chaque rang ; ensuite au mot *à droite* ou *à gauche*, deux hommes de chaque rang font, chacun pour eux, une petite conversion à droite ou à gauche. Par ce moyen toute la troupe se forme en petits rangs de six hommes chacun, composés de deux hommes de chaque rang, avec un intervalle d'un pas entre chaque rang ; ce qui les met en état de marcher à l'aise. On n'a donné quinze files au peloton *fig.* 73, que pour montrer comment on fait lorsque le nombre est impair.

Quand les troupes sont bien exercées, elles se reforment des deux manières dans un clin-d'œil, et toujours par des conversions en arrière, pour les raisons que l'on trouvera expliquées lorsque nous parlerons de la formation.

TROISIÈME PARTIE.

Evolutions de formation.

Dans la partie précédente, nous avons fait voir comment le bataillon rompt l'ordre de bataille, suivant le terrain et les circonstances, pour se mettre en colonne de marche, et pour marcher, soit en avant, soit en arrière, soit vers l'un des côtés dans l'ordre qu'on veut qu'il observe. A présent nous détaillerons la manière dont il peut reformer son ordre de bataille, soit vers le front de la marche, soit vers la queue, soit sur l'un de ses flancs, lorsqu'il s'est rompu d'une des manières précédentes en ordre de marche.

Formation par le déploiement en éventail.

TRENTE-UNIÈME PLANCHE.

Pour se former vers le front de la marche, on suppose que le bataillon s'est rompu en colonne par pelotons. S'il ne l'étoit pas, et qu'il eût marché, soit par le flanc, soit par

sections, il faudroit commencer par former les pelotons.

Le déploiement en éventail suppose que les pelotons sortent par le pas oblique, pour joindre celui qui marche à la tête. Si, au moment où on veut se former, ce peloton s'arrêtoit tout court, les autres seroient obligés de marcher obliquement sous l'angle de quarante-cinq degrés, ce que la nature du pas oblique rend impossible. Si ce peloton marchoit au pas ordinaire, les autres ne le joindroient jamais, parce qu'on ne sauroit marcher obliquement au pas accéléré, et qu'en marchant au pas alongé, le plus de longueur de la diagonale emporte ce qu'on peut gagner en étendant chaque pas de quatre pouces ou environ. C'est pour cela que le peloton de la tête doit marcher au demi-pas.

D'un autre côté, on ne peut déployer de cette manière, ni en faisant marcher obliquement tous les pelotons de la tête, et avancer droit en avant le dernier peloton, ni même sur le centre, en faisant déployer obliquement les pelotons de la tête d'un côté, et les pelotons de la queue de l'autre; parce que rien ne pourroit diriger la marche oblique des pelotons de la tête. Cela ne pourroit se faire qu'en envoyant marquer le point où l'aile du bataillon, par laquelle il marche, doit venir s'appuyer,

afin de diriger ainsi la marche oblique des pelotons de devant, et de lui donner un point fixe.

Enfin si la colonne de marche est composée de plusieurs bataillons, il faut partir de trop loin pour commencer ce déploiement, afin de l'avoir fini juste au point où l'on veut se trouver en bataille. Une marche oblique si longue, quoique seulement faite par pelotons, fatigueroit beaucoup trop les troupes, ce mouvement étant excessivement incommode. Enfin il suppose un terrain entièrement libre du côté où l'on veut déployer, et cela même se trouve rarement pour une longue colonne.

Toutes ces causes circonscrivent l'usage de cette évolution, quelque belle apparence qu'elle ait, dans des bornes fort étroites, et ne la font guère employer que pour former de petites troupes.

Fig. 74, montre un bataillon ayant marché par la droite, et déployant de cette manière à gauche; et *fig.* 75, un qui a marché par la gauche, et qui déploie ainsi vers la droite.

Lorsque les pelotons de la tête sont arrivés en *a. a.*, ils marchent au petit pas. Tous les autres sortent au même instant par le pas oblique du côté vers lequel ils doivent se former. Lorsque le peloton de la tête est

arrivé en *b. b.*, éloigné au moins de toute sa longueur de *a. a.*, et en supposant encore que les autres pelotons marchent obliquement au pas alongé, il est joint par celui qui suit. Lorsque ces deux pelotons viennent en *c. c.*, ils sont joints par le troisième dans l'ordre de marche, et en *a. d.* par le quatrième etc. Les distances, *b c*, *c d*, *d e*, *e f*, *f g*, *g h*, sont égales entre elles, et à *a b*, comme de raison, ce qui prouve que toute colonne qui veut exécuter cette évolution, doit la commencer à la distance de toute sa longueur du lieu où elle veut se trouver formée.

Formation par le déploiement en tiroir.

Le déploiement en tiroir ne sauroit se faire qu'avec la colonne serrée; car elle est en effet le mouvement opposé à celui de la formation de cette colonne. Si on vouloit le faire à colonne ouverte, il seroit trop vague, et n'auroit point assez de points directeurs fixes et proches, pour qu'il pût s'exécuter avec régularité. Ainsi, quoi qu'on puisse le concevoir de cette manière, elle ne sauroit avoir lieu dans la pratique. Par conséquent, lorsqu'on a marché en distances, on commence

par faire serrer la colonne. Cela peut se faire de deux manières, soit en faisant marcher la tête au petit pas, et laissant la queue continuer la marche au pas ordinaire, soit en laissant la tête marcher au pas ordinaire, et faisant marcher la queue au pas accéléré. Le choix de ces deux manières dépend de la distance du lieu où on veut se former en bataille, à celui où on en a pris la résolution. On peut même combiner différemment les diverses sortes de pas à cet effet, suivant le différent degré de promptitude avec lequel on voudroit faire serrer la colonne. Le dernier degré seroit de faire arrêter la tête tout court, et avancer tout le reste au pas accéléré et alongé. Mais cette promptitude avoisineroit la confusion, et il vaut beaucoup mieux ne pas se trouver dans le cas de l'employer.

TRENTE-DEUXIÈME PLANCHE.

Fig. 76, représente un bataillon en colonne serrée, ayant marché par la droite et se déployant vers la gauche. Alors le peloton 1 reste immobile. Les autres font tous à-la-fois à gauche, et marchent droit par le flanc dans cette direction. Dès qu'ils ont marché ainsi la longueur d'un peloton, on commande au peloton 7, *halte*, *front*, et puis *marche*. Il

avance ainsi jusqu'au premier, avec lequel il s'aligne. Les autres continuent cependant toujours à marcher, et dès qu'ils ont encore marché la longueur d'un peloton, on commande la même chose à 3, ensuite à 4, et enfin successivement à tous les autres jusqu'au dernier.

Lorsque le bataillon a marché par la droite, et qu'il veut déployer vers la droite, comme dans *fig.* 77, ce sont les sept premiers pelotons qui font à-droite, 8 restant immobile derrière tous les autres. Dès que ces sept pelotons ont laissé le terrain libre devant 8, celui-ci avance jusqu'à la place où se trouvoit le premier, sur la ligne où le bataillon doit se former. En attendant on a commandé à 7, *halte, front*, mais comme il faut aussi qu'il attende que les six autres lui aient fait place pour marcher en avant, 8 a le temps d'arriver sur la ligne et de s'y placer avant lui; alors on fait jeter les yeux à gauche à 7 pour se bien aligner sur 8. Cependant 6 a fait halte et front, et après avoir attendu que les cinq premiers pelotons aient passé son front, il avance et s'aligne à gauche sur 7 et 8. Tous les autres en font de même chacun à leur tour, excepté 1 qui se trouve d'abord sur son terrain dès qu'il a fait front.

Lorsque le bataillon a marché par la

gauche, et qu'il déploie vers la droite, comme dans *fig.* 78, le peloton 8 reste sur la place ; tous les autres font à-droite, et, passant derrière lui, se forment successivement comme dans *fig.* 76.

Mais lorsque le bataillon ayant marché par la gauche, veut déployer à gauche comme dans *fig.* 79, le peloton 1 derrière tous les autres reste sur la place, et avance dans la ligne dès que les autres ont passé, lesquels se forment successivement en marchant par le flanc gauche, comme dans *fig.* 77.

On préfère les manières marquées dans *fig.* 76 et 78, aux autres, comme plus aisées ; effectivement le peloton restant directement sur la place, l'évolution est plus assurée.

Cependant les deux autres manières réussissent très-bien aussi, lorsque les troupes sont bien dressées, que les officiers, de qui dépend toute la justesse de cette évolution, entendent leur métier et y donnent de l'attention. Il faut exercer les troupes à toutes ces manières ; car, quoiqu'on arrange communément l'ordre de marche sur la manière dont on veut ensuite se former, il arrive tant de cas inopinés à la guerre, que l'on ne sauroit compter absolument sur l'infaillibilité d'un tel arrangement.

On peut encore déployer ainsi du centre.

Nous supposons dans *fig.* 80, qu'un bataillon a marché par la droite, et qu'il arrive sur le terrain où doit être le peloton 5 dans l'alignement; alors ce peloton reste sur la place, sans bouger, hors pour avancer sur la ligne, quand le terrain sera libre devant lui: 1, 2, 3 et 4, qui sont devant lui, déploient à droite, comme dans *fig.* 77; et 6, 7 et 8, qui sont derrière, déploient à gauche, comme dans *fig.* 78.

Fig. 81, représente un bataillon ayant marché par la gauche, et arrivant aussi pour déployer sur le terrain du peleton 5. Dans ce cas-là, les pelotons 6, 7, et 8, déploient comme dans *fig.* 79; et 1, 2, 3 et 4, comme dans *fig.* 76; et 5 avance sur son terrain dès que son front est dégagé.

Il y a quelques observations à faire sur cette évolution. Sa justesse dépend de l'exactitude avec laquelle le major, qui est chargé de ce soin, commande le *halte*, *front*, à chaque partie du bataillon. S'il commande trop tard, les pelotons auront fait trop de chemin par le flanc, et le bataillon s'alongera; en se formant il y aura des trouées; en avançant pour s'aligner, il faudra marcher obliquement; et si la faute est grande et se multiplie à chaque peloton, cela ne suffira pas; il faudra se serrer, ce qui est le vrai moyen

de n'avoir un bataillon de long-temps en ordre, et en état d'avancer. D'ailleurs, le déploiement d'un bataillon influant sur celui de tous les autres dans la même ligne, aucun ne se trouve à sa vraie place. Mais, dira-t-on, le major verra bien quand les peletons déployans sont dégagés de ceux qui ont déjà fait front, et il ne faut que des yeux pour lui indiquer juste le moment où il doit commander. Ce seroit le vrai moyen de commettre faute sur faute. Toute troupe marchant par le flanc s'alonge; et la tête des pelotons seroit toujours loin au-delà du juste point de distance, si on vouloit, pour commander *halte*, *front*, attendre que la dernière file fît le dernier pas pour se dégager du peloton qui a fait front avant lui. C'est sur la tête qu'il faut que le commandant ait les yeux; et son coup-d'œil doit mesurer juste la distance d'un peloton, depuis cette tête jusqu'au flanc du peloton qui vient de faire halte. Quelque nombre de files qui soient encore engagées vers la queue dans ce moment, il ne faut pas qu'il y songe; aux mots, *halte* et *front*, elles sortiront bien vîte et se rangeront à leur place: ou bien, ce qui vaut mieux encore, le major doit compter à chaque peloton le nombre de pas égal à la longeur du front d'un peloton, et commander à chaque dernier

pas de ce nombre : *Peloton, halte ! front !* c'est le meilleur moyen de ne pas se tromper. Mais les pelotons étant des parties aussi courte du bataillon, cette fréquente répétition du même calcul et du même commandement peut occasionner de la confusion chez l'officier le plus attentif : aussi ne déployons-nous jamais par pelotons. Cependant, comme il est possible qu'un petit nombre de bataillons se trouve dans le cas de vouloir se former aussi vîte que possible, et épargner pour cela le temps de former des divisions, nous avons dessiné ce mouvement de déployer par pelotons ; et nous croyons que dans ce cas-là il seroit mieux, peut-être, que ce ne fût pas le major qui commandât *halte, front* aux pelotons, mais que chaque officier devroit faire ce commandement au sien, en comptant préalablement le nombre de pas nécessaires pour se trouver à sa place, à commencer du moment où le peloton précédent auroit commandé *halte, front ;* et au dernier, il feroit lui-même ce commandement.

TRENTE-TROISIÈME PLANCHE.

Mais, nous l'avons déjà dit, lorsque le bataillon est en colonne serrée par pelotons, on lui fait former les divisions auparavant, ce qui

peut se faire de quatre manières; savoir, de deux pour le bataillon ayant marché par la droite, et d'autant pour celui qui a marché par la gauche.

Dans *fig.* 82, n°. 1, on voit un bataillon ayant marché par la droite en colonne serrée. Tous les pelotons pairs font à-gauche, et sortent du bataillon en marchant de ce coté-là par le flanc de toute leur longueur, après quoi ils font front. Les pelotons impairs resteront immobiles. N°. 2 montre comment les pelotons pairs avancent pour se joindre à ceux avec lesquels ils forment les divisions, après quoi les divisions serrent les unes sur les autres.

Dans *fig.* 83, n°. 1, ce sont les pelotons impairs qui font à-droite et qui sortent de la masse de ce côté-là de toute leur longueur, les pelotons pairs restant immobiles. Cela fait, les pelotons pairs avancent pour former les divisions, et les divisions se serrent comme dans n°. 2.

Dans *fig.* 84, n°. 1, le bataillon a marché par la gauche. Les pelotons pairs font à-gauche pour sortir de la masse. Ensuite, dans n°. 2, les pelotons impairs avancent, et les divisions serrent.

Enfin dans *fig.* 85, n°. 1, où le bataillon a également marché par la gauche, les pelotons impairs

impairs font à-droite, et sortent de la masse de derrière les pelotons pairs; après quoi, n°. 2, les pelotons impairs forment les divisions en avançant, et les divisions se serrent.

On a imaginé ces quatre manières, parce que le bataillon doit toujours se former en colonne serrée sur le terrain d'une division entière, et jamais mi-parti sur le terrain d'une division, et mi-parti sur celui d'une autre, de sorte qu'il y ait toujours une division qui reste immobile sur la place, sans que jamais il soit besoin de faire déployer une division moitié à droite et l'autre moitié à gauche. Lors donc que le bataillon a marché par la droite, et qu'il arrive sur le terrain d'un peloton impair, on lui fait former les divisions comme dans *fig.* 82, et quand il arrive sur le terrain d'un peloton pair, ainsi que dans *fig.* 83. Pour un bataillon ayant marché par la gauche, on emploie dans le premier cas la manière *fig.* 84, et dans le second, celle *fig.* 85, pour le même but.

Les divisions étant ainsi formées, on déploie par divisions, de la même manière qui a été détaillée ci-dessus par pelotons; savoir, à gauche lorsque le bataillon a marché par la droite, comme dans *fig.* 86.

A droite, lorsque le bataillon a marché par la droite, comme dans *fig.* 87.

A droite, lorsque le bataillon a marché par la gauche, comme dans *fig.* 88.

A gauche, quand le bataillon a marché par la gauche, comme dans *fig.* 89.

Du centre, la troisième division se trouvant vis-à-vis de son emplacement, et le bataillon ayant marché par la droite, comme dans *fig.* 90.

Enfin du même point, le bataillon ayant marché par la gauche, comme dans *fig.* 91.

Toutes ces évolutions doivent être claires pour tout lecteur attentif, et n'avoir besoin d'aucune explication ultérieure : il doit être également aisé de concevoir comment se feroient les déploiemens d'un bataillon ayant marché par la droite ou par la gauche, s'il se trouvoit placé en colonne serrée de divisions, sur le terrain de la seconde division.

TRENTE-QUATRIÈME PLANCHE.

On peut aussi former les divisions en marchant, pour arriver tout de suite en colonne serrée de divisions sur le terrain où on veut se former. Alors, lorsque les colonnes sont composées d'un grand nombre de bataillons de troupes des deux lignes de l'armée, on a l'avantage que la première et la seconde lignes arrivent en même temps sur leur champ

de bataille, et peuvent déployer tout à-la-fois ; ce qui, en général, est une des grandes utilités qu'on retire de cette manière de se former, et du serrement de la colonne avant la formation. Mais cependant si la colonne est composée de douze bataillons de chaque ligne, par exemple, et qu'elle se serre par pelotons, la distance entre les têtes des deux lignes sera toujours trop grande pour qu'elles se forment toutes deux à-la-fois; la première aura toujours quelque avance sur la seconde, quoique bien moins toujours que si les bataillons avoient conservé leur distance. Communément cette différence n'est d'aucune importance, parce que la première ligne est le point capital, et que l'avance de celle-ci est toujours peu de chose, comme on le verra. Mais enfin on peut supposer des cas où on voudroit qu'elles se formassent tout de suite ensemble, et sans le moindre retard, au moment où la tête arrive sur son emplacement.

Dans ce cas-là, on commence par commander, *Formez les divisions !*

A ce commandement, lorsqu'on a marché par la droite, comme dans *fig.* 92, tous les pelotons impairs marchent au petit pas, et les pelotons pairs sortent de la colonne par le pas oblique à gauche.

Lorsqu'on a marché par la gauche, comme

dans *fig.* 93, les pelotons pairs marchent au petit pas, et les pelotons impairs sortent obliquement de la colonne vers la droite.

De cette manière, les pelotons marchant obliquement, joignent ceux qui les précèdent et qui marchent au petit pas, et forment les divisions avec eux.

On fait alors communément marcher la tête encore au petit pas, et serrer la colonne jusqu'à demi-distance; après quoi on continue cette marche jusque vers l'endroit où on veut se former, et alors on fait serrer totalement la colonne, soit en accélerant la marche de la queue, soit en ralentissant celle de la tête, suivant les circonstances.

TRENTE-CINQUIÈME PLANCHE.

Autrefois une colonne de plusieurs bataillons déployoit de la manière marquée *fig.* 94. En arrivant en colonne serrée sur le terrain, ils formoient les divisions, et puis ils déployoient tous à-la-fois. On appelle cela encore déployer en marche. Mais on a éprouvé de grands inconvéniens dans cette façon de déployer, ce qui fait qu'on ne s'en sert plus.

La ligne de marche des bataillons par le flanc est trop vague, pour qu'on puisse compter sur une parfaite exactitude dans ce

mouvement. Si la colonne étoit composée de huit à dix bataillons, les derniers se trouveroient à une trop grande distance de la ligne de formation, pour pouvoir discerner exactement le vis-à-vis du point où ils doivent se former, et ne pas le manquer même de beaucoup. Enfin dans la plupart des terrains, une colonne si profonde rencontreroit des obstacles dans sa marche par le flanc, comme villages, bois, eaux, etc. qui s'opposeroient encore plus à l'exactitude du déploiement. Toutes ces considérations ont fait adopter l'ordre marqué dans les figures suivantes, pour les déploiemens d'une colonne de plusieurs bataillons, soit à droite, soit à gauche.

Dans *fig.* 95, on voit une colonne de trois bataillons. Ils ont marché par la droite, et le premier bataillon à la tête. Les bataillons sont en colonne serrée, avec cinq ou six pas d'intervalle entre chacun, pour les séparer, les distinguer, et donner place aux officiers-majors chargés de les conduire.

La colonne est arrivée à la pointe de l'aile droite dans la ligne; donc la colonne déploie à gauche. On fait faire à-gauche aux deux bataillons de la queue, et ils marchent en masse, le second la longueur de deux pelotons et d'un intervalle de bataillon vers son flanc gauche. La longueur d'un peloton, c'est

pour se dégager de derrière le premier bataillon; la longueur du second peloton, c'est pour que le premier bataillon ait l'espace nécessaire pour former ses divisions à gauche; enfin l'intervalle, pour qu'il n'y ait aucune presse dans le mouvement des bataillons, et qu'ils ne se heurtent et ne se confondent pas, etc. (1): par la même raison, le troisième bataillon marche la longueur de quatre pelotons et de deux intervalles. Dès que le second bataillon a fait le nombre de pas que la distance à laquelle il doit se mettre requiert, il fait front et avance droit, jusqu'à ce que son premier peloton soit dans la ligne de déploiement. Cependant le troisième bataillon continue à marcher, et quand il a fait le nombre de pas nécessaires, il fait front, et marche en avant pour se placer comme le second. S'il y avoit encore d'autres bataillons, la même manœuvre se continueroit jusqu'à ce que le dernier bataillon se trouvât ainsi en masse dans la ligne. Cela fait, les bataillons forment tous les divisions de la manière marquée dans

(1) La principale raison, c'est que l'alongement des divisions en marchant par le flanc, qui est inévitable, retarderoit la marche de tous les bataillons, s'ils étoient tout-à-fait serrés. Mais avec ces intervalles, les têtes peuvent se mettre en marche toutes à-la-fois.

fig. 82. Après cette manœuvre, tous les bataillons font encore à-gauche, et vont se rendre à la place qu'ils doivent occuper dans la ligne. Dès qu'ils sont en mouvement, les trois dernières divisions du premier bataillon, lequel se trouve sur son emplacement, déploient suivant les règles données au sujet du déploiement d'un bataillon à part, dans quelque situation qu'il se trouve.

Les bataillons ne pouvant se régler dans leur déploiement sur celui ou ceux qui sont déja placés, parce qu'ils les laissent derrière eux, on a soin d'envoyer, avant que l'évolution commence, les aide-majors le long de la ligne, marquer le point où l'aile de chaque bataillon vient s'appuyer. Lorsque l'on déploie à gauche, ils marquent l'aile droite des bataillons, et lorsqu'on déploie à droite, ils marquent l'aile gauche, c'est-à-dire, le premier point de son emplacement auquel le bataillon touche dans sa marche. On les a marqués dans toutes ces fig. *a. a. a*, etc. Dès que la tête du bataillon, marchant en masse de divisions par le flanc, touche à son aide-major, le major commence à compter le nombre de pas pour une division, et commande: *Première division, halte, front!* et puis il continue à compter et à commander ainsi, jusqu'à ce que le bataillon soit formé.

Outre l'avantage de marquer le point de l'aile, les aide-majors fournissent encore celui d'avoir des points directeurs le long de la ligne pour la marche par le flanc. Comme dans cette marche le dernier bataillon précède tous les autres, ce qui est une règle indispensable, un bataillon se forme après l'autre, à commencer du point d'où l'on part vers celui où l'on tend; de sorte que s'il le faut, la partie formée peut commencer à agir, tandis que l'autre aile achève de se former. On voit combien cette évolution est bien déterminée, fixée, emboîtée, par ces arrangemens; on voit aussi combien peu la première ligne a d'avance sur la seconde, car au moment où les bataillons sortent de la colonne pour se ranger les uns à côté des autres, les bataillons de la seconde ligne peuvent avancer jusqu'à leur emplacement, et manœuvrer comme la première.

TRENTE-SIXIÈME PLANCHE.

Fig. 96, montre le déploiement à droite de trois bataillons ayant marché par la droite, d'après les principes que nous venons de détailler.

La colonne entre dans la ligne au bout de l'aile gauche sur le terrain du troisième

bataillon, qui est le dernier dans l'ordre de marche. Donc le premier et le second bataillon font à-droite, et marchent en masse par le flanc; le second, l'espace de deux pelotons et d'un intervalle que nous mettons par-tout ici égal à la longueur d'un peloton; et le premier, l'espace de quatre pelotons et de deux intervalles. Dès que ces bataillons ont fait place ainsi au troisième, celui-ci avance droit dans la ligne sur le terrain où étoit d'abord le premier. Cela fait, et les aide-majors *a. a.* ayant, durant ce tems, marqué les ailes gauches de leurs bataillons, ceux-ci forment les divisions par l'évolution, *fig.* 83; puis ils déploient tous à droite, suivant l'évolution dessinée *fig.* 87.

Dans *fig.* 97, les trois bataillons arrivent sur la ligne dans le centre : ils ont marché par la droite, et se trouvent en colonne serrée sur le terrain du peloton 4 du second bataillon. Alors le second bataillon, lorsqu'il arrivera sur cette place, devra former les divisions suivant la méthode *fig.* 83, pour se trouver par divisions sur le terrain de la seconde division, et non à cheval sur le terrain de la seconde et de la troisième, comme il arriveroit s'il formoit les divisions selon *fig.* 82.

Le premier bataillon fait à-droite, et le troisième à-gauche en même temps, et ils

marchent aussi en même temps chacun du côté où ils ont tourné. Le premier bataillon marche l'espace de deux pelotons et d'un intervalle avant de se remettre ; mais le troisième ne marche que l'espace d'un peloton et d'un intervalle, parce qu'il doit former ses divisions de la manière *fig.* 82. Et pourquoi cela est-il nécessaire, demandera-t-on ? Afin qu'il ne se fasse aucun mouvement superflu. Il faudroit que les pelotons impairs revinssent sur leurs pas, si ce bataillon devoit former ses divisions comme les deux autres.

Le second bataillon forme ses divisions comme le premier, parce qu'il est arrivé dans son emplacement sur le terrain d'un peloton pair. S'il étoit arrivé sur l'emplacement d'un peloton impair, comme de 5 ou 3, il auroit dû les former comme le troisième bataillon ; alors celui-ci auroit marché à distance de deux pelotons et un intervalle, et le premier à celle d'un peloton et un intervalle seulement.

Les aide-majors étant cependant placés aux ailes de leurs bataillons, savoir, ceux des bataillons qui déploient à droite à l'aile gauche, et ceux des bataillons qui déploient à gauche à l'aile droite, les bataillons commencent à déployer : le premier déploie à droite comme dans *fig.* 87 ; le troisième à gauche [illegible]

dans *fig.* 86; et le second du centre, savoir, la division 1 à droite, et les divisions 3 et 4 à gauche.

Nous n'avons pas dessiné le déploiement des bataillons sur le terrain desquels la colonne arrive et se forme en divisions, pour ne pas confondre les objets. Après ce que nous avons dit, personne ne sauroit trouver la moindre difficulté à concevoir la manière dont il s'exécute dans chaque figure.

TRENTE-SEPTIÈME PLANCHE.

Dans *fig.* 98, on voit trois bataillons ayant marché par la gauche, et entrant à l'aile gauche dans la ligne pour déployer à droite. Alors le second et le premier bataillon font à-droite; le second marche en masse par le flanc l'espace de deux pelotons et un intervalle, fait front et avance dans la ligne; le premier marche de même l'espace de quatre pelotons et de deux intervalles, et se place ensuite dans la ligne. Ils forment tous les divisions d'après la *fig.* 85, puis ils déploient tous à droite, les aide-majors *a. a.* ayant marqué l'aile gauche des bataillons.

Dans *fig.* 99, trois bataillons ayant également marché par la gauche, entrent à l'aile droite dans la ligne pour déployer à gauche.

Le troisième bataillon fait à-gauche, et marche l'espace de quatre pelotons et deux intervalles le long de la ligne; le second bataillon sort en même temps par la gauche de la colonne, marche l'espace de deux pelotons et un intervalle, et après avoir fait front, entre dans la ligne. Le premier bataillon marche droit en avant, pour entrer aussi dès que le terrain devant lui est libre. Ils forment tous les divisions comme dans *fig.* 84; puis ils déploient à gauche, les aide-majors *a. a.* ayant marqué l'aile droite des bataillons.

TRENTE-HUITIÈME PLANCHE.

Dans *fig.* 100, trois bataillons ayant marché par la gauche, arrivent sur le terrain du peloton 8 du premier bataillon: cela forme une espèce de déploiement sur le centre. Si on vouloit partir de là pour faire exécuter le mouvement comme dans *fig.* 97, pour des bataillons ayant marché par la droite, et arrivant sur le terrain du second bataillon, ainsi que nous l'avons déssiné dans cette figure, on feroit une faute. On voit ici le troisième bataillon marchant à gauche l'espace de deux pelotons et un intervalle, le premier bataillon marchant la même étendue à droite en masse, et le second bataillon avançant droit dans la

ligne ; après quoi les bataillons forment tous les divisions comme dans *fig.* 84. Alors les bataillons second et troisième déploient à gauche, et le premier sur le centre. Il est clair que les pelotons 6, 7 et 8 du premier bataillon ont fait un chemin inutile, qu'ils refont de l'autre côté dans le déploiement.

Il faut donc arranger ce déploiement comme dans *fig.* 101, et faire avancer le bataillon sur le terrain duquel l'on arrive dans la ligne, par l'emplacement de quelque peloton que ce soit. Le premier bataillon marche en avant dès que la place est libre; et comme il arrive sur le terrain d'un peloton pair, il forme les divisions comme dans *fig.* 85. Le second bataillon marche en masse à gauche l'espace d'un peloton et un intervalle, et le troisième bataillon le long de la ligne, l'espace de trois pelotons et deux intervalles. Ces deux bataillons forment les divisions à la manière *fig.* 84; ensuite ils déploient à gauche, tandis que le premier bataillon déploie à droite. De cette façon, il n'y a pas un seul homme qui fasse un pas superflu.

En comparant, d'après ce que nous venons de dire, les déploiemens *fig.* 95, 101, avec ceux qu'on pourroit faire dans le genre de *fig.* 94, on voit que le chemin que chaque homme feroit, soit dans les uns, soit dans les

autres, seroit absolument égal. Il est vrai que le zig-zag par lequel les pelotons font leur chemin dans ces figures-ci, et les doubles *à-droite* ou *à-gauche*, et *remettez-vous* que cela occasionne, retardent un peu ce mouvement, ainsi que fait aussi le soin de bien aligner les bataillons placés les uns près des autres dans la ligne. Il est vrai aussi que cette ligne de masses sur vingt-quatre rangs à côté l'un de l'autre, donneroit une belle prise à l'artillerie ennemie. Mais à cela il faut dire que jamais on ne se met en bataille sous le feu ennemi, et que ce seroit une grande charlatanerie que de prétendre imaginer une manœuvre au moyen de laquelle on peut se ranger en bataille sous l'action du canon ennemi. Lorsque des troupes déploient, c'est ou hors de la portée du canon, ou à couvert, soit par leurs propres batteries, soit par de la cavalerie, soit enfin et au moins par quelque objet capable de cacher ce mouvement. Ainsi quelques minutes de plus ou de moins (car ce ne peut jamais être que cela pour des troupes instruites) qu'une ligne emploiera à bien se mettre en bataille, ne feront pas une différence sensible. D'ailleurs on regagnera même ce temps, et davantage, par l'ordre qui règnera par tous ces arrangemens dans cette manœuvre, et qui rendra superflu tout

mouvement postérieur pour le rétablir; et de tels mouvemens auront toujours lieu, lorsqu'on voudra déployer de la manière dessinée *fig.* 94.

TRENTE-NEUVIÈME PLANCHE.

Rien de plus aisé que de se former vers la queue de la marche par le déploiement, lorsque le cas l'exige.

Fig. 102, montre un bataillon en colonne ouverte, marchant par la droite. Il fait front à la queue de la marche, en faisant faire à-droite, et puis la contre-marche sur eux-mêmes à tous les pelotons. Alors la colonne qui a marché par la droite d'un côté, se trouve comme ayant marché par la gauche du côté opposé; de sorte que les pelotons n'ont qu'à serrer, former les divisions comme dans *fig.* 84 ou 85, et puis déployer à droite ou à gauche.

La même chose peut encore s'exécuter lors même que la colonne marche avec demi-distances, soit par pelotons comme dans *fig.* 103, ou par divisions. Le bataillon marchant avec demi-distances par la gauche, fait faire à-droite et contre-marche à droite à tous les pelotons, au moyen de quoi la colonne est comme si elle avoit marché par la

gauche du côté opposé. Nous l'avons dessinée comme rebroussant chemin en arrière, avant de serrer la colonne entièrement, ce qu'elle fait après avoir marché avec demi-distances aussi loin qu'elle le juge à propos, et puis elle forme les divisions à la manière de *fig.* 82 ou 83, et déploie ensuite à droite ou à gauche. Mais si la colonne étoit entièrement serrée, cette évolution seroit impossible; et la reprise des distances ou même des demi-distances en arrière, deviendroit l'opération la plus pénible et la plus inexécutable du monde. Il n'y auroit d'autre parti à prendre que celui de faire faire demi-tour à droite à toute la colonne, et de déployer et se former à front renversé.

Formation par quarts de conversion.

Cette manière de se former est principalement utile lorsqu'on veut se mettre en bataille sur l'un des flancs de la marche, en marchant avec distances. C'est même pour cette raison qu'on fixe cette distance égale au front d'une troupe, comme celle qui dans tous les cas ordinaires doit se trouver entre toutes les troupes marchant à la suite les unes des autres.

QUARANTIÈME PLANCHE.

Lorsqu'on a marché par la droite, et qu'on veut se former sur le flanc gauche de la marche, ou au rebours, comme dans *fig.* 104 et 105, on n'a qu'à commander *halte* au bataillon, et puis faire faire, dans le premier cas, un quart de conversion à gauche, et dans l'autre un quart de conversion à droite à tous les pelotons à-la-fois; le bataillon se trouvera par-là en bataille dans l'ordre le plus parfait, comme on voit dans les figures ci-nommées.

Cependant il faut pour cela, 1°. que tous les pelotons aient conservé parfaitement leurs distances entre eux; 2°. qu'ils aient marché dans un parfait alignement l'un derrière l'autre. C'est pour cela que lorsqu'on veut se former sur la gauche de la marche, les officiers marchent sur le flanc gauche des pelotons, et les tiennent bien alignés entre eux de ce côté-là. Quand on veut se former vers la droite, ils marchent durant toute la marche sur le flanc droit des pelotons avec la même attention. Mais au moment où l'évolution doit se faire, ils passent de l'autre côté. Les hommes du pivot se tournent tout de suite du côté où le bataillon doit faire front; ils doivent être parfaitement alignés, et alors les pelotons,

en faisant la conversion, vont se placer entre leurs pivots. Quand tout cela s'observe bien, quand les majors prennent bien garde à la marche de chacun de leurs bataillons, et avertissent tout officier qui sort un peu de l'alignement; quand les officiers portent tous leurs soins à conserver leurs distances et la droite ligne de marche (et pour cela il faut les rendre responsables de toutes les fautes, et les en punir avec sévérité); quand les aide-majors placés en avant, et se relevant de distances en distances, ont bien soin de marquer toujours à la tête deux points pour diriger invariablement sa marche; alors la chose réussit. Mais il faut absolument tous ces soins-là; et il n'y a qu'une discipline longue, constante, continue et invariable qui puisse y parvenir. M. de Guibert est très-plaisant, quand il regarde la chose comme fort aisée, et qu'il dit lestement qu'il s'assurera que les officiers conservent imperturbablement leurs distances au pas ordinaire, au pas doublé, au pas triplé et au pas de route (1). En général ses idées là-dessus sont très-mal digérées.

Comme il y a des cas où on doit former la colonne par des quarts de conversion en

(1) Voyez *Essai général de la Tactique*, tome 1, pag. 106, édit. de Liége.

arrière, il y en a d'autres où il faut reformer de cette manière l'ordre de bataille. Supposez seulement que le poloton de la tête se trouve tout devant un objet qui l'empêche de se porter en avant, soit ruisseau, bois, village, ravin, etc. supposez encore que vous veuilliez vous former sur le même alignement sur lequel vous vous êtes rompu : dans ces deux cas il faudra en agir de cette manière. Il faut donc exercer les troupes à cette évolution, qui s'exécute tout aussi-bien, lorsque les distances et l'alignement ont été bien gardés, que la formation par conversions en avant. On en voit le dessin *fig.* 106, pour se former vers le flanc gauche de la marche, et alors les conversions se font à droite; et *fig.* 107, pour se former vers le flanc droit de la marche, et alors les conversions se font à gauche en arrière.

Fig. 108, représente un autre cas où cette espèce de formation semble nécessaire : c'est lorsque les pelotons sont d'un nombre inégal de files, ce qui arrive souvent, parce qu'une compagnie a quelquefois plus de malades ou d'absens qu'une autre : alors, lorsque le bataillon s'est rompu, les distances sont inégales, et elles sont égales au front des pelotons de devant. Si, dans ce cas-là, vous vous formez par conversions en avant, le bataillon

se trouvera comme *a. a. a. a. a.* et par conséquent mal arrangé et mal aligné ; mais en le formant en arrière en *b. b.* il sera en très-bon ordre : il est vrai qu'il y a un remède à cela ; il faut que les officiers passent sur le flanc gauche des pelotons, les alignent entre eux, et prennent leurs distances en avant ; mais il arrive des cas où l'on n'a pas le temps de faire ces préparations, de sorte qu'alors il n'y a pas de meilleur moyen que de se former par conversions en arrière. Toutes les raisons que nous venons de dire se réunissent communément dans la marche par sections, ce qui fait aussi qu'alors on se forme toujours ainsi ; car communément les sections sont inégales : on veut se reformer dans le même alignement sur lequel on s'est rompu, et on est obligé de le faire vîte.

On peut également se former par quarts de conversion en avant sur le flanc droit de la marche, lorsqu'on a marché par la droite, comme dans *fig.* 109, et sur le flanc gauche, lorsqu'on a marché par la gauche, comme dans *fig.* 110. Le premier rang se trouve alors également en tête du bataillon ; mais l'ordre des pelotons est renversé, 1 se trouvant dans les deux cas à la gauche, et 8 à la droite. Or le bataillon ne se plaçant jamais dans cet arrangement, on craint qu'il n'occasionne de

la confusion, et c'est pour cela qu'on ne fait jamais faire cette évolution aux troupes; cependant comme elle est la plus rapide de toutes, et que par conséquent dans un cas inopiné elle deviendroit nécessaire, il seroit utile de les y accoutumer.

QUARANTE-UNIÈME PLANCHE.

Si on fait faire demi-tour à droite à tous les pelotons, et qu'ensuite pour se former sur le flanc droit de la marche, on fasse faire quart de conversion à gauche à tous les pelotons, comme dans *fig.* 111, ou quart de conversion à droite pour se former sur le flanc gauche de la marche, comme dans *fig.* 112, le peloton 1 se trouvera sur la gauche du bataillon, et le peloton 8 sur la droite.

Mais d'un autre côté on présentera le troisième rang à l'ennemi; or, c'est-là une ordonnance à laquelle les troupes sont accoutumées, et qu'elles connoissent, parce que c'est celle où se trouve le bataillon dès qu'il a fait demi-tour à droite.

Si pourtant on vouloit absolument former le bataillon tout-à-fait dans l'ordre ordinaire, et sur la place même où il se trouve, il faudroit se servir de l'évolution dessinée *fig.* 113, pour un bataillon qui a marché par la droite,

et *fig.* 114, pour un autre qui a marché par la gauche : les pelotons de la tête font une demi conversion, pour marcher vers le côté d'où ils étoient venus, et il est indifférent qu'elle se fasse à droite ou à gauche ; tous les autres les suivent, et font la demi-conversion au même point après eux ; et quand le dernier peloton a achevé sa demi-conversion, le bataillon doit se trouver en état de se reformer du côté où on l'a voulu.

QUARANTE-DEUXIÈME PLANCHE.

Cependant si le bataillon ne se trouvoit pas encore sur la place où il doit se former, et qu'il ne s'agît d'abord que de changer l'ordre de marche, cela pourroit s'exécuter de l'une des deux manières suivantes. Celle *fig.* 115 est l'ancienne : on y voit un bataillon marchant par la droite, et voulant changer l'ordre de sa marche, c'est-à-dire, marcher par la gauche. Dans n°. 1, tous les pelotons, excepté celui de la queue, s'ouvrent par la moitié et par le pas de côté, pour laisser passer celui-ci ; cela fait, le peloton 8 marche en avant, et quand il a passé devant 7, celui-ci se referme et se met à suivre 8 ; chaque peloton en fait de même à mesure que le peloton qui doit le précéder dans le nouvel ordre de marche,

passe par son ouverture. On voit cela dans n°. 2, où les pelotons 8, 7, 6 et 5 sont en pleine marche, et 4 s'est refermé pour suivre. Dans n°. 3, tous les pelotons sont en pleine marche dans le nouvel ordre, et 1 a serré sur sa place ; alors le bataillon peut, ou continuer à marcher ainsi, ou se former vers le flanc droit dans son ordre naturel.

Fig. 116, représente la manière d'exécuter cette évolution actuellement en usage. Le bataillon a marché par la gauche. Après avoir fait halte, tous les pelotons, excepté celui de la queue, font à-droite (ou à-gauche), marchent ensuite dans cette direction la longueur d'un peloton, après quoi ils font front. Cela fait, 1 marche droit en avant, et ayant passé à côté de 2, ce peloton-ci fait à-gauche (ou à-droite), pour reprendre sa place et pour suivre ; tous les autres en font de même à leur tour. N°. 1 montre le premier de ces mouvemens ; n°. 2 fait voir les pelotons 1, 2, 3, 4 et 5 en pleine marche ; 5 est à la hauteur de 6, et n'aura pas plutôt dépassé ce point, que 6 fera à-gauche pour reprendre sa place et suivre. Ces reprises de place doivent se faire au pas accéléré, pour ne pas perdre les distances. Dans n°. 3 enfin, tous les pelotons ont passé, et 8 a repris sa place, soit

QUARANTE-TROISIÈME PLANCHE.

Dans la formation vers le front de la marche, par l'évolution ci-mentionnée, il faut distinguer, outre l'ordre de marche, le point par lequel la colonne entre dans la ligne ; car pour se former de cette manière sur le front de la marche, il faut que tous les pelotons tournent encore une fois pour présenter l'un des flancs à la ligne sur laquelle ils veulent se former.

Dans *fig.* 117, un bataillon qui a marché par la droite entre dans son alignement justement par le point de l'aile gauche : alors le peloton 1, arrivé à une distance de la ligne égale à son front, fait un quart de conversion à droite, à laquelle il présente ainsi son flanc gauche, pour ensuite se reformer de ce côté-là, ce qui est la manière naturelle. Cela fait, il marche en avant le long de la ligne, tous les autres le suivent par le même mouvement ; et lorsque le septième peloton a fait son quart de conversion, le major qui doit y prendre garde, commande, *halte ! quart de conversion !* et ce mouvement doit être exécuté par tous les pelotons à-la-fois, exepté 8, lequel marche droit en avant au point où il doit se placer. Nous avons supposé ici que le point

directeur de l'étendue du bataillon, est celui où l'aile gauche doit s'appuyer, et que par conséquent les pelotons dans leur marche lui tournent le dos : ce cas-là est rare sans doute ; mais lorsqu'il existe, il faut que le commandant y porte les yeux, pour juger le moment où il doit commander *halte* à tout le bataillon.

Fig. 118, représente un bataillon qui a marché par la gauche, et qui entre dans la ligne par la droite de cette ligne. Nous supposons ici que le bataillon doit aller appuyer sa gauche à un point plus éloigné que sa longueur de celui où les pelotons tournent à gauche, pour présenter le flanc droit à la ligne, et s'y former de ce côté-là. Tout se fait comme dans l'autre figure, mais du côté opposé, excepté que les pelotons marchent jusqu'à ce que la tête 8 soit arrivée à la distance d'un peloton du lieu où le bataillon doit placer sa gauche ; ce que le commandant observant, il fait arrêter et former le bataillon comme à l'ordinaire.

QUARANTE-QUATRIÈME PLANCHE.

Si on vouloit faire de même lorsque les bataillons arrivent dans la ligne, du même côté par lequel ils ont marché, l'ordre des pelotons seroit renversé; car si un bataillon marche

de la droite vers la gauche le long de la ligne, les pelotons feront leur premier quart de conversion à gauche, et ils présenteront le flanc droit à la ligne. Si donc le bataillon a marché par la droite, il se trouvera pour la formation dans la situation du bataillon *fig.* 109. Voici donc comment il faut s'y prendre dans ce cas-là. Supposons, comme dans *fig.* 119, que le bataillon a marché par la droite, et que la tête arrive justement au point où il doit appuyer sa droite, le peloton 1 reste alors à cette place, et 2 fait derrière lui un quart de conversion à gauche, le pivot cédant un peu vers la gauche, pour laisser à son peloton l'espace nécessaire, et qui est resserré par la profondeur du bataillon, lorsque les distances sont bien gardées; ou bien tandis que le peloton 2 tourne, 1 avance de deux pas encore pour lui faire place. Cette conversion faite, durant laquelle les autres pelotons avancent, 2 fait tout de suite une contre-conversion à droite, et s'aligne avec 1; cependant 3 a fait la conversion à gauche au même point que 2; alors 3 marche le long de la queue de 2, tandis que 4 tourne; et quand 3 est arrivé à l'aile découverte de 2, il fait sa contre-conversion à droite, et s'aligne avec 2. Tous les autres en font de même à mesure qu'ils arrivent à leur emplacement. Ici 1, 2,

3, 4, 5, sont déja en ligne, et 6, 7 et 8, en pleine marche pour y entrer.

Dans *fig.* 120, où le bataillon a marché par la gauche, et entre dans la ligne par l'aile gauche de cette même ligne, on a supposé que le peloton 8 ayant la tête, a dû marcher un certain espace, après avoir fait la conversion à droite, pour arriver à l'endroit où il doit se placer : ce peloton se forme donc d'abord le premier par une conversion à gauche, et il avance deux pas pour laisser les autres passer derrière lui, lesquels se forment successivement comme dans la figure précédente.

Cette manière de se former a l'inconvénient d'être beaucoup plus lente que l'autre ; la différence est toujours de la longueur de toute la colonne, puisqu'il faut que la queue la remonte tout du long, et la longe ensuite jusqu'à son dernier bout. Cependant il y a des tacticiens qui préfèrent cette méthode, parce que, disent-ils, la ligne se forme successivement, et que la partie déja formée peut commencer à charger l'ennemi, et mettre ainsi à couvert la partie qui se forme. Mais cette raison n'est pas fort importante, parce qu'on ne doit jamais estimer une manœuvre de formation, d'après la possibilité de se former par son moyen sous le feu ennemi; ce que par bien d'autres raisons on doit éviter avec

le plus grand soin. En conséquence, la plus grande longueur de cette évolution lui donne des désavantages considérables à l'égard de celle *fig.* 117 et 118; mais la vérité est qu'on n'est pas toujours le maître du côté vers lequel on doit prolonger et former la ligne.

QUARANTE-CINQUIÈME PLANCHE.

Toute formation d'une troupe qui entre dans la ligne par le centre, est un mouvement composé; et il en est de même de la formation par quarts de conversion. Dans *fig.* 121, où le bataillon a marché par la droite, les pelotons 1, 2 et 3 se forment pour le mouvement *fig.* 117. 4, sur le terrain duquel on est arrivé dans la ligne, marche droit en avant pour s'y placer; enfin, 5, 6, 7 et 8 se forment comme dans *fig.* 119.

Dans *fig.* 122, le bataillon a marché par la gauche, et arrive également sur le terrain du peloton 4 dans la ligne; alors 8, 7, 6 et 5 se forment comme dans figure 118, et 3, 2 et 1, comme dans *fig.* 120.

QUARANTE-SIXIÈME PLANCHE.

Cette façon successive de se former semble absolument bannie de nos services, et on a

même imaginé un moyen pour l'éviter, représenté *fig.* 123. On y voit une colonne de trois bataillons arrivant par le centre dans leur alignement. On fait arrêter la colonne à une distance de la ligne proportionnée au nombre de bataillons qui forment la colonne, à 100, 120, 150 ou 200 pas, plus ou moins, afin que les bataillons puissent ensuite, sans se gêner, marcher à leur emplacement. Cela fait, les bataillons à droite de celui sur le terrain duquel la marche de la colonne se porte, font à-droite; et ceux qui doivent se ranger à gauche du même bataillon, font à-gauche. Ils marchent tous par pelotons, avec distance par le flanc du même côté; les deux plus proches du susdit bataillon, l'espace d'un peloton et d'un intervalle de bataillon; les deux suivans, s'il y en a, l'espace de deux pelotons et deux intervalles, ainsi des autres, de façon qu'il y ait toujours entre chacun un intervalle de bataillon. Le bataillon sur le terrain duquel la marche se dirige avance droit devant soi jusqu'à la hauteur du bataillon qui a eu la tête; les autres, dès qu'ils ont marché l'espace nécessaire, font front, et avancent ensuite jusqu'à la même hauteur. Cela fait, ils marchent tous en s'ouvrant à leurs têtes en éventail, chacun vers l'aile de leur bataillon, marquée par un aide-major

a. a. a. par laquelle ils doivent entrer dans la ligne pour s'y former par un quart de conversion de tous les pelotons à-la-fois, laquelle est l'aile gauche quand ils ont marché par la droite, et l'aile droite quand ils ont marché par la gauche; alors, après avoir marché le long de leur alignement, ils se forment de la manière usitée, comme on le voit dans la figure. Ils ont soin de conserver toujours leurs distances dans cette marche, et d'accélérer proportionnellement leur pas dans les petits tours et retours qu'ils ont à faire pour ne pas s'éloigner les uns des autres.

QUARANTE-SEPTIÈME PLANCHE.

La *fig.* 124 montre comment cette même évolution devroit se faire de la part de trois bataillons qui, ayant marché par la gauche, entreroient par la pointe de l'aile gauche dans la ligne. Il seroit superflu de l'expliquer, ce que nous venons de dire sur la figure précédente mettant le lecteur assez en état de s'en faire une juste idée.

En examinant ces dessins, on verra qu'on ne gagne rien par ce moyen pour la célérité du mouvement, ou même qu'on y perd; car on perd tout le temps que le bataillon de la tête emploie à attendre que les autres

remontent jusqu'à lui, ou même en ne comptant pas ce temps-là, parce qu'enfin il faut toujours que ces bataillons remontent, et que par la marche du flanc ils se rapprochent d'autant de leur emplacement; il faut que le dernier bataillon de la ligne marche jusqu'à son aile droite pour parvenir à son aile gauche, et ce surplus du front d'un bataillon, dont on prolonge la marche, emporte plus que ce qu'on gagne par la diagonale que le dernier bataillon parcourt pour se rendre à son emplacement, en supposant qu'il parte même de plus loin, et qu'on range les bataillons à la même hauteur à une plus grande distance de la ligne pour les faire écarter, que les bornes de la planche ne nous ont permis de le faire ici. Il faudroit en effet que l'on partît de très-loin pour que ce raccourcissement de marche par la diagonale équivalût au front d'un bataillon entier. Tout ce qu'on gagne à cette évolution, c'est de faire former toujours les bataillons de la manière ordinaire; car enfin on n'a pas même l'avantage, au bout du compte imaginaire, de faire former toute la ligne à-la-fois, puisque les bataillons les plus proches se trouvent toujours plus tôt sur leur emplacement que ceux qui sont plus éloignés. Nous ne voyons pas même que cet arrangement fournisse de beaucoup plus grands

moyens

moyens de tenir l'ennemi en suspens sur l'ordre dans lequel on va se former; au moins est-il mieux en état, en voyant les bataillons placés à côté l'un de l'autre, de découvrir la force de la colonne et l'étendue de la ligne, que quand on se forme successivement; d'ailleurs c'est principalement du temps qu'il s'agit quand on veut se former; et nous avons vu qu'on n'en gagne point par cette manœuvre: de sorte que nous n'en voyons pas bien l'utilité; cependant elle est en usage.

QUARANTE-HUITIÈME PLANCHE.

On a vu ci-dessus que l'effet de faire contre-marcher tous les pelotons d'une colonne, est de mettre la colonne dans l'ordre de marche opposé, vers la queue de la marche. Ainsi l'on peut par ce même moyen se former aisément par quarts de conversion à la queue de sa marche; *fig.* 125 en montre la manière. La colonne y marche par la droite du côté indiqué par la flèche de direction. Tous les pelotons font la contre-marche, ce qui met la colonne comme si elle avoit marché par la gauche du côté opposé; et le bataillon est dessiné formé de ce côté-là sur le flanc gauche, ou sur le droit de sa marche.

Lorsqu'on soupçonne qu'on aura lieu de se

vu très-bien exécuter la conversion à des bataillons de dix pelotons, et par conséquent à une masse de trente rangs.

Fig. 126, représente trois bataillons en masse de division et en colonne serrée, ayant marché par la droite, et voulant se former sur la gauche de la marche. Le dernier bataillon reste sur sa place, le deuxième et le troisième avancent autant qu'il faut pour que chacun fasse sa conversion en masse, et qu'il y ait ensuite entre eux l'intervalle nécessaire lorsqu'ils se trouvent rangés sur la ligne de déploiement. Cela fait, chaque masse fait quart de conversion à gauche en son particulier. Nous n'avons dessiné l'évolution que jusque-là, parce qu'ensuite il dépend de celui qui commande la colonne, de la faire déployer à droite ou à gauche, ou de quel point du centre il jugera convenable.

Fig. 127, représente trois bataillons, dans le même ordre de marche, voulant se former sur le flanc droit de la marche. Comme ils se trouvent dans le cas d'une colonne de pelotons, qui, ayant marché par la droite, voudroit se former sur le flanc droit de sa marche, leur mouvement doit être à-peu-près le même. Le premier bataillon fait d'abord sa conversion à droite, et avance de

toute son épaisseur au moins, pour laisser le second passer derrière lui. Ici nous l'avons dessiné comme marchant trente à quarante pas en avant. Ensuite le second passe derrière lui proprement, jusqu'à la distance d'un intervalle de bataillon, de façon que, quand le second fait sa conversion à droite, et qu'il avance à hauteur du premier, il y ait un tel intervalle entre les deux ailes le plus voisines des deux bataillons. Enfin le troisième bataillon passe d'autant derrière le second, et ayant fait là sa conversion, se place à hauteur des autres. Les bataillons, ainsi disposés, peuvent encore déployer à droite ou à gauche, suivant l'échéance du cas. Mais si le premier bataillon se trouvoit précisément au point où doit se placer la droite de toute la ligne, on pourroit laisser les bataillons marcher en masse jusqu'à leur emplacement, savoir, vis-à-vis du point de leur aile droite, et faire là leur conversion, pour entrer dans l'alignement et y déployer ensuite; on auroit par-là l'avantage que chaque partie de la ligne pourroit déployer aussitôt qu'elle arriveroit sur son terrain, et cela peut quelquefois être nécessaire, y ayant, dans des cas inopinés comme celui-ci, quelquefois de l'avantage à avoir au moins une partie de la ligne prête à recevoir l'ennemi, tandis que le reste se met en état

de lui faire tête. Voilà pourquoi nous avons préféré de dessiner ainsi ce mouvement.

QUARANTE-NEUVIÈME PLANCHE.

Nous l'avons déja dit, il est très-rare que l'on fasse marcher un bataillon simplement par le flanc, mais cependant ce cas peut arriver; et outre cela, il est très-ordinaire de faire marcher ainsi des parties de bataillon, de façon qu'il est fort important de connoître les différentes méthodes de reformer les troupes qui marchent dans tous les sens et de toutes les manières possibles.

On voit dans *fig.* 128, un bataillon marchant par le flanc à droite. On lui fait faire front dans n°. 1, par un à-gauche, et il se retrouve dans l'ordre naturel. Dans n°. 2, il se remet par un à-droite, ce qui le met dans l'ordre renversé, le troisième rang en tête, comme s'il avoit fait demi-tour à droite, ce qu'il a fait réellement, mais à deux reprises, par deux à-droite, l'un en se mettant en marche, l'autre en se reformant.

Il en est de même dans *fig.* 129, où le bataillon marche par le flanc à gauche; il se remet dans l'ordre direct par un à-droite, et dans l'ordre renversé par un à-gauche.

Fig. 130, représente à un bout le bataillon

ayant marché par la droite et se formant vers le front de sa marche, et tout entier sur le flanc droit de sa marche ; c'est-à-dire qu'il entre dans son alignement par l'aile gauche. Les files formant des rangs font alors ce que font les pelotons, lorsque le bataillon marche de cette manière en colonne par pelotons. La première file fait une petite conversion, et marche le long de la ligne, suivie de toutes les autres qui tournent au même point ; et quand tout le bataillon se trouve sur la ligne, on commande *front*, et par un à-gauche il se trouve formé.

A l'autre bout, c'est le bataillon marchant par la gauche, et se formant sur le front de sa marche en entrant dans la ligne par l'aile droite ; tout s'y fait de même, mais du côté opposé. On voit que de quelque côté que le bataillon marche, s'il veut faire ainsi front à la queue de sa marche, on n'a qu'à lui faire faire demi-tour à droite, tandis qu'il est en colonne de marche du flanc ; alors l'une de ces évolutions se transforme aussi-tôt dans l'autre.

CINQUANTIÈME PLANCHE.

Mais de même qu'une colonne de pelotons peut entrer dans l'alignement par la droite, et *vice versâ*, une troupe qui a marché par

le flanc à droite, peut vouloir s'étendre en front vers le côté gauche ; ou que si elle a marché par un à-gauche ; elle peut vouloir se prolonger toute entière vers le côté droit de sa marche, ce qui est alors toujours le côté où marche le premier rang : si la colonne n'a aucun empêchement sur le flanc, et surtout si elle continue encore à marcher, cela peut très-bien se faire par le déploiement en éventail dessiné *fig.* 11, 12, 13 et 14, soit de tout le bataillon, ou seulement pour former les pelotons, et puis le bataillon d'une ou d'autre manière ; mais s'il y a un empêchement sur le flanc, alors cela doit se faire nécessairement par une évolution différente, dessinée en détail *fig.* 131, pour un peloton de douze files marchant à droite, et *fig.* 132, pour un pareil peloton marchant à gauche. Supposant dans *fig.* 131 que la tête se trouve au lieu où elle doit rester, les hommes 2 et 3 qui se trouvoient derrière 1, vont d'abord se placer à côté de lui ; les hommes de leurs files suivent ces deux-là, et vont se placer derrière eux ; aussitôt les hommes 25 et 13 appartenant à la première file, voyant la place libre, vont se placer derrière 1, leur chef de files ayant jusqu'ici fait rang avec lui dans la marche de flanc : cependant les trois files 4, 5 et 6 ont fait à-gauche d'un temps, et sortent

ensemble de leurs places pour faire une espèce de conversion, et se placer l'une à côté de l'autre, 4 se rangeant près de 3 : dès que ces trois files ont laissé la place libre, la file 7, suivie de toutes les autres, marche en avant, et va occuper la place de la file 4; de sorte que 8 vient à la place de 5, et 9 à celle de 6 : aussitôt ces trois files font encore à-gauche, et sortent de la colonne ensemble, pour marcher jusqu'à la sixième file, et entrer là dans l'alignement. En attendant 10, 11 et 12 sont venus occuper leur place à la queue de 1, et sortent de là par un à-gauche, pour marcher le long de la queue des files rangées, jusqu'à leur place, où elles entrent dans la ligne. S'il y avoit plus de files, cette manœuvre se répéteroit jusqu'à ce que la ligne fût entièrement rangée.

Voilà comme cette évolution doit se faire, et comment elle se fait réellement et machinalement par les soldats, parce que cela est conforme à la nature de la chose. Elle ne se fait pas file à file comme on le pense communément, parce qu'on voit entrer les trois files l'une après l'autre à leur place dans la ligne, quoiqu'elles soient réellement sorties ensemble de la colonne. La raison en est sensible. Si réellement chaque file attendoit que l'autre fût sortie de la colonne pour prendre

sa place, et puis en sortir, chaque homme attendroit que trois hommes lui eussent fait place pour faire un pas, et alors l'évolution demanderoit trois fois plus de temps qu'il n'en faut de cette manière; cependant les files entrent toutes successivement dans la ligne, parce que les trois qui arrivent ensemble au point de leur emplacement, ne font pas une petite conversion formelle, la plus proche faisant des pas plus petits que la plus éloignée. Elles continuent à marcher d'un pas égal, et alors 4, par exemple, entrera avant 5 dans la ligne, parce que cet homme a un plus petit tour à faire; 5, par la même raison, y entrera avant 6, et ainsi pour toute autre file trois à trois. Bien plus, c'est que souvent, quand il y a de la place, quatre, cinq et six files sortent à-la-fois de la colonne; et si la tête avance, et que la place s'élargisse, ce genre d'évolution dégénère aisément dans un déploiement de files en éventail, ce qu'il ne faut pourtant pas souffrir, de peur qu'il ne naisse du désordre de la trop grande précipitation.

Fig. 132, montre ce même mouvement, lorsque la troupe a marché par la gauche, au moyen de quoi la file 12 se trouve la première placée. Du reste tout se fait de même, mais du côté opposé.

Fig. 133, représente tout un bataillon se formant ainsi d'un côté, lorsqu'il a marché par la droite; et de l'autre, lorsqu'il a marché à gauche, ayant un étang sur son flanc qui l'empêche de déployer en éventail. La vraie nature de cette évolution, c'est que la troupe parcourt les deux petits côtés du triangle rectangle que la position de sa marche forme avec son alignement; au lieu que dans le déploiement en éventail, la dernière file en parcourt l'hypoténuse. Supposons le bataillon de 120 pas de front, la dernière file aura dans ce déploiement 240 pas à faire, au lieu que dans le déploiement en éventail, elle ne parcourra que $\sqrt{28800} = 170$ pas environ; mais il faut ajouter encore à l'avantage de cette dernière évolution, le retard qu'éprouvent chaque fois trois files, pour attendre que les précédentes aient dégagé le terrain devant elles: 120 pas donnent 160 files; cela fera environ 49 petits retards de 3 pas chacun, ce qui équivaudra au temps de 147 pas, de sorte que l'évolution exigera, pour être achevée dans cette supposition, le temps de faire 387 pas ou environ, entre 3 et 5 minutes, suivant la célérité et l'étendue du pas qu'on adoptera pour la faire. Mais si on songe que le déploiement en éventail ne sauroit avoir lieu pour tout le bataillon, et qu'il faudroit,

ou en continuant d'avancer, former d'abord les pelotons, puis avec ceux-ci, le bataillon par le déploiement en éventail ; ou bien en restant sur la place, former d'abord les pelotons, puis le bataillon par le déploiement en tiroir, on verra que cette évolution n'est pas plus lente que les autres qu'on pourroit employer ; car dans le premiers cas, la dernière file aura la longueur de 168 pas directs, = 194 pas obliques à parcourir au pas oblique ; et dans l'autre, il faudra également qu'elle parcoure les deux petits côtés du triangle.

CINQUANTE-UNIÈME PLANCHE.

Cependant cette évolution a d'autres usages importans que celui du cas que nous venons d'indiquer dans la dernière figure, lequel nous avouons être très-rare, parce que la marche par le flanc de tout le bataillon l'est également. On en a fait une belle application dans la manœuvre que nous nommons *de pont*, parce que c'est au passage des ponts ou autres défilés pareils qu'on en peut tirer la plus grande utilité.

Nous supposons un bataillon en *a. a.* voulant passer une rivière en présence de l'ennemi, et se mettre en bataille du même côté que

lui en *b b ;* la partie qui se trouve avoir le pont en face, le passe de front au moment qu'elle avance; tout ce qui se trouve à sa gauche, fait à-droite, et marche par le flanc attaché en potence à la queue des deux ailes de cette partie : alors ces deux parties se trouvant en potence, sont dans le cas du bataillon *fig.* 133. En sortant du pont, la partie qui l'a passé directement avance un peu pour laisser à trois files la facilité de se couler derrière elles ; alors les parties du bataillon qui ont marché par le flanc, vont se former dans leur alignement, par l'évolution décrite et dessinée dans la planche précédente, savoir, la partie de la droite comme le peloton *fig.* 132, et la partie de la gauche comme le peloton *fig.* 131. Non-seulement par là la ligne augmente à tout moment, mais même en supposant de la cavalerie de l'autre côté de la rivière, la partie quelconque du bataillon formée ne sauroit être prise en flanc, ceux-ci étant couverts par les files, qui avancent toujours pour se former.

Fig. 135, est la contre-évolution de ce genre. On suppose un bataillon en bataille en *a. a.* du même côté que l'ennemi, et voulant marcher en *b. b.* pour mettre la rivière entre deux : cette manœuvre se fait en commençant la contre-marche successive des deux

ailes. La première file de chaque aile fait, celle de droite à-droite, celle de gauche à-gauche, et puis chacune la demi-conversion du même côté, pour se couler le long de la queue du bataillon. Quand elles passent la file voisine, celle-ci fait aussi le même tour et la même conversion, et les suit; les troisièmes files font la même chose quand les secondes passent. Le bataillon s'étend sans doute encore plus qu'à l'ordinaire, parce que les files ne font à-droite ou à-gauche que l'une après l'autre, ce qui cause un plus grand retard : mais, chose singulière, dans ce cas-ci, c'est tant mieux. Par-là, d'abord, chaque file, du côté d'où on veut se retirer, peut toujours, jusqu'à ce que son tour de marcher vienne, combattre l'ennemi et le contenir par son feu; et par le prolongement, les ailes se trouveront placées à l'autre bord en *b. b.*, avant que ce qui a le pont derrière soi fasse volte-face pour le passer; alors ces ailes pourront, par leur feu, couvrir le repassage de cette partie toujours la plus exposée; et elles le pourront d'autant mieux, qu'à chaque moment de nouvelles files viendront se ranger à côté d'elles, et augmenter leur feu. Outre tous ces avantages, ce prolongement n'expose à aucun danger, puisque la partie prolongée est tout-à-fait à couvert de ses attaques, et

jamais dans le cas de faire promptement volte-face. Dès que le pont est passé, il n'y a plus de danger, et le bataillon a tout le temps de se remettre.

Si la partie du bataillon restant au-delà de la rivière au milieu du mouvement, se trouvoit trop pressée par l'ennemi, et qu'il fallût lui opposer toutes ses forces, alors, à quelque période de l'évolution que ce fût, tous les hommes en marche vers *b. b.* feroient demi-tour à droite, et reviendroient tout de suite se reformer par l'évolution *fig.* 134.

CINQUANTE-DEUXIÈME PLANCHE.

Ce même genre d'évolution est très-applicable au cas où un bataillon en ordre de bataille, marche en avant, et rencontre quelques obstacles dans son chemin.

Dans *fig.* 136, on en voit le dessin. Un bataillon en bataille en *a. a.* avance; il trouve en *b. b.*, à sa gauche, un bois, et devant une partie du peloton 3 un étang : les files que ces obstacles empêchent d'avancer font à-droite, et suivent, marchant par le flanc, ce qui peut avancer de front. Il faut noter que la partie d'un peloton obligée de céder, s'attache toujours au reste de son peloton. En avançant en *c. c.*, l'obstacle à la gauche

s'étend, mais sans arrêter la marche du bataillon, parce qu'à mesure qu'il a plus de files qui ne sauroient avancer, elles font à-droite, et suivent par le flanc comme avoient fait auparavant les autres : la partie du peloton 4 qui rencontre le recoude de l'étang en *c. c.*, fait à-gauche pour suivre le reste de sa troupe à sa gauche. En *d. d.* une nouvelle partie de l'aile gauche est obligée de plier : dès que le bataillon a passé *d. d.*, l'obstacle de l'étang cessant, les files de 3 et de 4 qui s'étoient rompues, se reforment à droite et à gauche, par l'évolution de *fig.* 131 et 132, aussi vîte que possible, et par là, la trouée se trouve promptement fermée. C'est ainsi qu'en ayant passé *e. e.*, l'aile gauche, à laquelle près de deux pelotons avoient ployé, se reforme tout de suite, et doit se trouver en ordre à-peu-près en *f. f.*; en revanche la droite rencontre un marais, et ploie par un à-gauche. Dès qu'un pareil obstacle s'élargit, toutes les files qui trouvent place se reforment, les autres suivent en longeant l'obstacle comme en *g. g.*, et puis en *h. h.*, jusqu'à ce qu'à la fin le bataillon se trouve entièrement reformé en *k. l.*

CINQUANTE-TROISIÈME PLANCHE.

Malgré la facilité manifeste de cette évolution, comme elle est sujette à quelques difficultés lorsqu'il s'agit de se retirer, ainsi que nous le montrerons, on a adopté une autre manière, plus régulière sans doute, mais assez difficultueuse aussi, et dont la *fig.* 137 contient les détails. Le même bataillon en *a. a.*, sur le même terrain que dans l'autre planche, avance vers 13. 13., où l'obstacle du bois oblige une partie du peloton 8 de faire place : le peloton, nous l'avons déja dit, se subdivise en sections de cinq à six files chacune. Nous supposons ici trois sections à chaque peloton, qui sera par conséquent de 15, 16, 17 ou 18 files : les deux dernières sections de 8 font à-droite en *b. b*, tandis que le bataillon avance; et quand celui-ci a passé, elles marchent droit par le flanc derrière le bataillon, la longueur d'une section. Lorsque la seconde section de 8 a doublé ainsi sur la première, elle fait front et avance pour serrer sur la première. A peine a-t-elle passé, que la troisième section continue à marcher par le flanc, et suit aussi en faisant front lorsqu'elle a doublé. La deuxième et la troisième section de 3 font la même chose au centre devant

devant l'étang. En *c.* la première section de 8 doit faire place, et comme les deux autres n'ont pas encore fait leur mouvement, il faut qu'elles s'arrêtent et suivent celui de la première section. En *d.d.* la troisième section de 7 est obligée de doubler, ce qui arrête encore le mouvement des autres sections, qui doivent toujours attendre, pour achever leur mouvement, que celle qui est devant eux fasse le sien, et se règle sur celui-ci. C'est ainsi qu'en *f. f.*, où les deux premières sections de 7 doivent encore doubler, les quatre sections qui ont déja doublé doivent s'arrêter, faire à-droite avec ces deux sections, marcher par le flanc, et enfin doubler avec elles, comme on le voit en *g. g.* et *h. h.* En *e. e.* deux sections du peloton 4 ont dû doubler, devant le recoude de l'étang, sur la troisième. Entre *f. f.* et *g. g.* le terrain s'élargit; et dès que les secondes sections de 3 et de 4 peuvent passer entre le bataillon et l'étang, elles font à-gauche et à-droite, sortent par le flanc pour dédoubler et se ranger à côté de ce qui marche en avant. En attendant, les dernières sections de 3 et de 4 trouvent la place libre, sur quoi elles dédoublent aussi, et ferment la trouée comme en *h. h.* D'après cette explication, il est aisé de concevoir les différens doublemens et dédoublemens dessinés dans cette figure;

cependant s'il restoit quelque obscurité dans le mouvement de *n. n.* en *o. o.* le doublement, et dans celui de *p. p.* en *q. q.* le dédoublement, ils sont dessinés d'une manière si distincte, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre. Il faut noter que tous ces doublemens et dédoublemens se font au grand pas accéléré; de sorte qu'avec la petitesse du front des sections, les ouvertures sont bientôt faites et refermées; chaque section n'ayant que 8 à 10 pas à faire pour achever son mouvement, cela équivaut à 5 à 6 pas que fait le bataillon en avant au pas ordinaire, avant qu'une section ait dédoublé; de sorte qu'une trouée de deux sections, 2 ayant doublé de chaque côté, sera refermée au bout de 10 à douze pas que le bataillon fera en avant.

CINQUANTE-QUATRIÈME PLANCHE.

Nous avons dit que dans la marche en retraite d'un bataillon, la première manière de plier et de reformer les parties qui rencontrent des obstacles, offre des difficultés, et que c'est cette cause qui a fait généralement adopter la seconde, soit pour avancer, soit pour se retirer: *fig.* 138 le fera voir. Dans la retraite, les parties du bataillon qui ploient doivent le précéder et non pas le suivre.

Cela est clair : si elles suivoient, l'ennemi, poursuivant, les attaqueroit et les tailleroit en pièces ; ainsi elles doivent marcher, couvertes par le bataillon, toujours prêt à faire volte-face.

Dans cette figure, le bataillon en *a. a.* fait demi-tour à droite pour se retirer vers *o. o.* Jusqu'en *e. e.* l'aile gauche du bataillon faisant la droite dans la retraite, manœuvre de la manière *fig.* 136 ; et l'aile droite, qui est la gauche dans la retraite, manœuvre sur les principes de *fig.* 137. Les obstacles des deux côtés sont exactement les mêmes, pour mieux servir de terme de comparaison entre les deux genres d'évolution.

L'aile gauche marche jusqu'en *b. b.* à trois pas de l'obstacle : alors le bataillon s'arrête ; le nombre de files qui se trouvent ne pouvoir passer, font à-droite (le bataillon marchant en retraite, le front tourné vers *c. c.*), puis elles font la contre-marche successive, à commencer de l'aile. Le bataillon a dû s'arrêter pendant ce temps-là, et les files qui se sont rompues le précèdent en marchant en potence par le flanc devant lui.

L'aile droite doit s'arrêter en *b. b.* à 8 à 9 pas au moins de l'obstacle ; et puis toutes les sections qui ne sauroient marcher droit se portent en avant, la plus proche de celle sur

laquelle on doit doubler, une épaisseur de peloton, la suivante deux, la suivante trois, etc.; ensuite elles font toutes à-droite, et doublent l'une sur l'autre. On voit cela très-distinctement en *b*.

L'aile gauche en *c. c.* laisse toujours ce qui marche en avant longer l'obstacle. Ici cette partie est entièrement repliée sur le bataillon, et l'obstacle croissant, de nouvelles files font à-gauche, et contre-marchent comme ci-devant; jusqu'à ce que cela soit fait, le bataillon s'arrête.

L'aile droite en *c. c.* doit s'arrêter à une grande distance de la pointe la plus avancée du bois, pour laisser encore doubler deux sections. La colonne de sections se porte en avant, deux épaisseurs de bataillon ou quatre grands pas; alors la seconde section de 2 double sur la troisième, et les quatre sections sur ces deux-là. Quand le bataillon est arrivé en *d. d.*, il y a long-temps que la partie pliée, marchant par le flanc, a rencontré la pointe de l'obstacle, où celui-ci cesse tout-à-coup : elle le longe toujours en marchant par le flanc, tandis que le bataillon avance, jusqu'à ce qu'elle parvienne en *e*, où elle doit s'arrêter et se remettre; les autres files doivent en faire autant à mesure qu'elles avancent, jusqu'à la hauteur de la pointe de l'aile

en *e ;* et alors le bataillon arrivé en *e. e.* se trouveroit être parfaitement formé.

A l'aile droite, en *d. d.*, au moment où la tête de la colonne de sections rencontre le terme de l'obstacle, elle fait à-gauche, et marche par le flanc la longueur d'autant de sections qu'il y en a qui ont doublé. Dès que la première section a marché sa longueur, la seconde avance, et venue au même terrain, elle suit la première. Quand elle a passé, la troisième avance et suit aussi ; ensuite la quatrième, et enfin la cinquième en font de même. Le bataillon ayant avancé pendant ce temps-là toujours à mesure, se trouve alors sur l'alignement *e. e.* entièrement formé.

Or, voici le point de différence entre les deux évolutions. A l'aile gauche, la pointe qui longe l'obstacle ne connoît pas le point *e* où elle doit s'arrêter : si elle reste en-deçà, le bataillon n'aura pas de place pour se former ; si elle pousse au-delà, il y aura des trouées : mais à la droite, le commandant du bataillon avertit celui qui conduit la section de la tête, combien de longueurs de sections il doit marcher, supposé qu'il en ait trop doublé pour qu'il puisse le savoir de lui-même. Cet avantage est réel assurément ; car une évolution n'est parfaite, que quand elle est assurée, et que le mouvement de chaque partie qui doit y

concourir est entièrement assujetti par des points directeurs, ou par la détermination du nombre de pas qu'il faut faire. De plus, rien n'est plus difficile à remettre en ordre, que le flottement qu'occasionne une troupe obligée de se serrer ou de s'ouvrir en marche : malgré cela on peut, ce me semble, balancer entre ces deux évolutions; car celle de la droite a une autre difficulté, c'est qu'il faut connoître l'étendue de l'obstacle à la distance de l'épaisseur de tout autant de sections qu'il y en a qui sont obligées de doubler, et que le bataillon doit s'arrêter à cette distance de l'obstacle, jusqu'à ce que le doublement soit fait. Si un obstacle un peu étendu se rencontroit tout-à-coup, on seroit embarrassé. Il y auroit un moyen sans doute, savoir, celui de faire doubler en une seule ligne toutes les sections que l'obstacle obligeroit de se rompre, sur tout autant de sections du bataillon. Mais toute troupe marchant par le flanc, s'alonge en raison de sa longueur, et cela rendroit ce mouvement sujet au même défaut que celui de l'aile gauche, qui au fond n'est que cette évolution faite de l'autre côté, afin que la partie brisée puisse marcher en potence, lorsque l'obstacle s'étend en longueur. Il paroît qu'avec un coup-d'œil juste, un bon major ou aide-major pourroit empêcher la pointe

de l'aile d'arrêter trop loin en-deçà ou au-delà du juste point, et que le bataillon marchant ensuite posément, rétabliroit aisément en marche un petit dérangement d'ordre; et ces considérations nous feroient presque préférer le mouvement que fait de *a.* en *e.* l'aile gauche du bataillon dans cette figure : cependant nous ne prétendons pas décider.

Dans tout le reste de la figure, les doublemens et dédoublemens se font comme ceux de l'aile droite. Les doublemens sont clairement exprimés, soit en *b.*, soit en *c.*, soit en *f.*, où il est bon d'observer que les deux sections de 3, devant le petit étang, doublent, l'une à droite, l'autre à gauche, pour abréger le mouvement, qui est plus important que de faire doubler toutes les parties d'un peloton les unes sur les autres. De *h.* en *i.*, et de *l.* en *n.*, les dédoublemens sont clairement exprimés : pour plus de clarté, nous avons lavé toujours alternativement les mouvemens, afin qu'on voie ce qui appartient à chacun.

Il y a une autre occasion où cette évolution est nécessaire, et même la seule praticable : c'est lorsque de l'infanterie doit laisser passer de la cavalerie, soit que cette infanterie soit en bataille immobile, ou lorsqu'elle est ainsi en marche. On fait alors doubler deux ou

quatre sections, moitié à droite, moitié à gauche, suivant le front sur lequel la cavalerie doit déboucher.

CINQUANTE-CINQUIÈME PLANCHE.

Le pas oblique avec tout le bataillon, est le mouvement le plus difficile de toute la tactique moderne, sans aucun contredit. Il faut qu'en l'exécutant le bataillon s'aligne et se règle toujours sur le centre; de sorte qu'en tirant vers la droite, l'aile droite, ou vers la gauche, l'aile gauche, marcheront obliquement d'un côté en regardant de l'autre. Aussi n'est-il possible de faire ce mouvement que pour un espace fort borné, comme pour regagner des intervalles un peu perdus entre des bataillons. Dans tous les autres cas, on fait parcourir aux troupes ordinairement les deux petits côtés du triangle rectangle, au lieu de la diagonale.

On a imaginé une autre évolution pour cet effet, que nous n'avons cependant jamais vu pratiquer: elle consiste à faire faire un demi-à-droite ou à-gauche à chaque homme, et à les faire marcher ainsi. Nous ne croyons pas cette évolution bien faisable, au moins à en juger par le dessin que nous donnons dans *fig.* 2. Il seroit, je pense, difficile d'empêcher

les pieds de ces hommes si serrés, de s'entrechoquer en marchant.

Nous avons nous-même conçu une autre évolution à cet effet, que l'on voit *fig.* 139, et qui est très-praticable pour un bataillon: c'est de faire faire un mouvement de conversion qui mette les pelotons en face de la direction de leur marche. Les ailes fixes de chaque peloton viendroient derrière la seconde, troisième, ou quatrième file *f* du peloton devant eux, suivant la grandeur de la conversion. Ces officiers songeroient toujours à conserver les distances que le mouvement de conversion auroit mis entre eux, et à se tenir derrière la file où ils se trouveroient placés par ce même mouvement. Ceux qui seroient chargés de guider la marche du bataillon, se placeroient en *a. a. a. a.* pour guider la marche de l'aile avancée du premier peloton, laquelle arrivant la première dans l'alignement, doit être le point directeur; alors tous les pelotons ayant conservé leurs distances et leur situation respectives, se trouveroient en même temps avec leurs ailes avancées dans la ligne, qu'ils formeroient par une contre-conversion égale à la première qu'ils auroient faite.

Pour un bataillon, la chose est fort aisée; mais pour plusieurs, cela devient beaucoup plus difficile. Nous avons dessiné ici les deux

premiers pelotons d'un autre bataillon, à la gauche de celui de la figure : on voit qu'à cause de l'intervalle, le premier peloton de ce bataillon, qui doit régler la marche des autres, n'a pas de point régulateur lui-même. Un très-excellent tacticien, qui a bien voulu donner de l'attention à cette manœuvre, a conçu, comme le meilleur moyen jusqu'ici, d'envoyer un bas-officier, parfaitement exercé à marcher droit, devant l'aile avancée du premier peloton, aussi loin qu'il faudroit pour qu'il fût parfaitement aligné avec le dernier peloton du bataillon sur lequel il doit se régler; alors s'il sait parfaitement conserver sa distance et son alignement, il conduira juste son bataillon.

Il faut pourtant avouer que cette évolution est encore un peu trop composée, et qu'il n'y a que des troupes parfaites, capables de l'exécuter avec quelque ordre.

QUATRIÈME PARTIE.

Grandes évolutions, ou manœuvres de plusieurs bataillons réunis.

CINQUANTE-SIXIÈME PLANCHE.

La première de toutes les grandes évolutions, c'est de marcher bien droit en avant avec une ligne de plusieurs bataillons; et si on croit cela une chose fort facile, on sait bien peu ce que c'est que troupes et manœuvres.

Une chose absolument nécessaire pour que des bataillons marchent bien droit en avant, c'est qu'ils soient parfaitement alignés. Et il ne s'agit pas que chaque bataillon soit bien aligné en soi-même; cela est bien nécessaire sans doute, parce que sans cela un bataillon ne sauroit bien marcher: mais cela ne suffit pas, parce que chaque bataillon seroit aligné comme une barre de fer en soi même, et marcheroit en avant sur une ligne aussi droite que si elle étoit tirée au cordeau, que s'ils ne sont pas tous également bien alignés entre eux, jamais l'ensemble de la ligne ne pourra

aller. On verra des fautes naître, on n'en conoîtra pas la source ; on voudra y remédier, et plus on se donnera de peines pour y parvenir, plus on augmentera la confusion. *Fig.* 140 montre trois bataillons se portant en avant. Chacun est parfaitement aligné en lui-même; ils marchent en perfection droit devant eux, le long d'une parfaite perpendiculaire s'élevant de leur centre : mais ils n'ont pas d'abord été bien alignés entre eux, et par conséquent, au bout d'une marche de cinq cents pas ou environ, il se trouve un demi-bataillon de distance entre le second et le troisième, et les ailes des deux premiers se sont heurtées au point qu'une division a dû au moins se voir poussée hors de la ligne.

On croira peut-être qu'il est bien aisé d'aligner ainsi plusieurs bataillons sur une ligne parfaitement droite, et que les fautes que nous avons commises dans le dessin de ces trois bataillons contre le vrai alignement ne sauroient avoir lieu dans la réalité. Nous le répétons, quiconque soutient cela, n'entend rien aux manœuvres des troupes. L'inattention, l'ignorance et la mal-adresse sont trois causes qui font journellement commettre des fautes bien plus graves, et en particulier contre le bon alignement.

On trouvera là-dessus d'excellentes instruc-

tions dans l'ouvrage du général Saldern : mais nous comptons en développer les principes les plus généraux, et par-là, faciliter l'intelligence des bonnes choses que cet excellent tacticien a dites dans son livre.

C'est une éternelle vérité en géométrie, que deux points déterminent une ligne droite; que si vous la prolongiez jusqu'aux bornes du monde, elle ne changeroit jamais de direction.

Mais c'est une éternelle vérité de pratique, que les opérations humaines sont sujettes à erreur, et que par conséquent, si vous multipliez les opérations, vous multiplierez les fautes, qui, étant d'abord insensibles, deviennent enfin intolérables. Si en donnant l'alignement d'un bout de ligne, par exemple d'un bataillon, et que là-dessus vous voulussiez file à file aligner les autres bataillons, le moindre tour d'épaule d'un homme vous feroit sortir de la direction, et vous prolongeriez tout-à-fait mal la ligne. Il faut donc simplifier les opérations. Cependant en les simplifiant, il ne faut pas les étendre au-delà des bornes des sens ou de la capacité humaine. En donnant les deux bouts d'une ligne de deux mille pas, qui seroit à-peu-près l'étendue du front de douze ou quinze bataillons ordinaires avec leurs intervalles, on exposeroit ceux qui voudroient la ranger tout d'un seul jet sur

ces deux points, à lui faire décrire une convexe ou une concave, parce que l'œil humain ne sauroit juger juste des choses à de telles distances.

Il faut donc diviser une longue ligne en plusieurs grandes parties, et aligner celles-ci les unes sur les autres, après quoi les troupes doivent s'aligner bien dans l'entre-deux entre elles. C'est le seul moyen d'éviter des fautes sensibles. La division naturelle des troupes formées en corps considérables, c'est celle des brigades commandées par un officier général. Il est bon de les composer d'un nombre impair de bataillons; savoir, de trois ou de cinq, afin que les deux ailes puissent se régler sur le bataillon du centre, ce qui est bien plus aisé que quand on doit se régler d'une aile à l'autre. Chaque brigadier a donc le soin de bien aligner sa brigade sur celle de son voisin.

Il y a ensuite trois méthodes d'indiquer un alignement à des troupes. La première, de donner un objet pour point de vue hors de la ligne, et de fixer ensuite un point quelconque dans la ligne. La seconde, de donner deux points hors de la ligne, entre lesquels elle doit se former. La troisième, de donner deux points dans la ligne. Dans le premier et dernier de ces cas, il est absolument important que les points donnés ne soient pas trop près l'un

de l'autre, ni pourtant non plus trop éloignés, et de façon qu'on puisse les voir tous deux à-la-fois.

Lorsqu'un point hors de la ligne et un point dans la ligne sont donnés, il faut que le premier brigadier au-delà de ce point intérieur commence par ranger et aligner sa brigade; quand cela est fait, la partie de la ligne entre le point extérieur et intérieur peut s'aligner sur ce dernier et sur cette brigade. Les brigades au-delà s'alignent toujours de brigade en brigade, jusqu'au bout de la ligne, car s'ils veulent s'aligner tous à-la-fois, ils ne feront jamais que de la confusion.

Si deux points intermédiaires dans la ligne sont donnés, on s'aligne à-la-fois par brigades de proche en proche aux deux ailes.

Mais si deux points extérieurs sont donnés, alors le brigadier qui devra aligner sa brigade le premier, y travailleroit en vain tout seul. Il faut que deux hommes s'alignent ensemble entre deux points. Ils tâtonnent en avant et en arrière autour de la ligne, jusqu'à ce que celui qui se trouve le plus à droite voie son camarade à gauche en ligne droite avec le point de vue gauche; tandis que celui qui est vers la gauche, voit l'autre en ligne droite avec le point de vue de droite; alors ils sont sûrs que leurs deux points sont dans la ligne droite

qu'on peut tirer d'un de ces points extérieurs à l'autre. Nous prétendons dans nos services que nos aide-majors soient parfaitement exercés à cette manœuvre ; et dans un cas pareil, on en envoie tout de suite au moins deux en avant marquer des points intermédiaires. Cela fait, on a de tous côtés trois points sur lesquels la brigade directrice s'aligne d'abord, et ensuite de proche en proche les autres.

Mais comment les brigadiers alignent-ils, ou font-ils aligner leurs brigades par les commandans des bataillons? Les drapeaux étant les points les plus visibles de chaque bataillon, ce sont eux qu'on commence par aligner. Il faut pour bien aligner un point, s'en placer à quelque distance. Ainsi le premier brigadier se placera à environ quinze ou vingt pas du drapeau de son premier bataillon, de façon que ce drapeau se trouve entre lui et ses deux points de vue ; étant lui-même en ligne bien droite de ces deux points, il placera bien ce drapeau-là ; ensuite le commandant du second bataillon, pour que la chose aille plus vîte, en placera le drapeau en ligne avec ce premier et les deux points de vue, ou seulement l'un des deux, s'il ne peut les voir tous deux. Après cela, le commandant du troisième bataillon pourra aligner le sien sur

sur ces deux drapeaux. Le brigadier, pour examiner si ses officiers ne se sont point trompés, ira de l'autre côté du drapeau qu'il aura placé, et verra si tous les drapeaux sont bien en ligne droite. Si cela est, il peut assez compter qu'ils sont bien alignés ; sinon, il faut qu'il aille au bout de sa brigade, voir quel drapeau est mal aligné pour le bien placer. Nous disons qu'il peut assez compter, car il n'en est pas bien sûr, puisqu'il pourroit lui-même ne s'être pas placé tout-à-fait juste, en allant de l'autre côté du drapeau, entre ce drapeau et les deux points de vue sur lesquels il l'auroit d'abord aligné, et se trouver pourtant juste sur l'alignement des trois drapeaux. Cette erreur, d'abord insensible, pourroit devenir grave par le prolongement de la ligne. Pour en être tout-à-fait sûr, il commencera par placer son aide-de-camp ou un aide-major juste entre son premier drapeau et cet officier, et alors il ira, ou bien au-delà de cet officier, voir si les drapeaux nouvellement placés sont bien alignés avec lui et l'officier qu'il a placé ; ou bien il se laissera aligner lui-même par cet officier, en se mettant entre lui et son drapeau, avant de juger de l'alignement des autres drapeaux. Les trois premiers drapeaux étant ainsi bien placés, si les autres brigadiers entendent un peu leur

métier, ils ne pourront manquer de prolonger juste la ligne.

Mais il ne suffit pas que les drapeaux soient bien placés, il faut que les bataillons entre deux soient bien alignés. Les drapeaux, ou les centres des trois bataillons *fig.* 140, sont parfaitement alignés, mais les bataillons eux-mêmes ne le sont pas. Il suffit qu'un porte-drapeau tourne un peu l'épaule pour que tout son bataillon prenne un faux alignement. Il y a pourtant un moyen facile pour aligner parfaitement les bataillons entre eux, lorsque les drapeaux sont placés. Les drapeaux de deux bataillons forment deux points extérieurs, entre lesquels deux moitiés de bataillon doivent se placer. Le capitaine à l'aile gauche du premier bataillon alignant son camarade à l'aile droite du second sur le drapeau du second bataillon; et ce capitaine-ci alignant l'autre sur le drapeau du premier, les deux points intermédiaires entre ces points extérieurs sont trouvés. Les capitaines des ailes de tous les bataillons font cela en même-temps, en tenant leurs espontons hauts droits au corps, pour mieux marquer les points directeurs. Cela fait, le bataillon qui se trouve un pas ou environ en arrière, avance pour se placer entre ces trois points.

Cette opération, longue à décrire, est

très-courte à éxécuter, lorsque chacun sait bien sa besogne. Bien entendu qu'elle n'est pas nécessaire pour des troupes qui ont bien marché dans l'alignement pour se former par quarts de conversion; ou qui, en plaçant leurs aide-majors pour le déploiement le long de la ligne, ont bien déployé. Si ceux-là ont besoin de cette opération, c'est que la manœuvre précédente a été mal éxécutée.

CINQUANTE-SEPTIÈME PLANCHE.

Les bataillons étant bien alignés, on donne un point de vue à la ligne pour lui servir de direction dans sa marche, mais il ne peut servir de direction qu'à un bataillon, qu'on nomme pour cela le bataillon directeur. Si tous les bataillons vouloient diriger leur marche sur ce point de vue, ils s'entre-choqueroient, comme on le voit dans *fig.* 141, où les trois bataillons sont parfaitement alignés, mais où l'on voit qu'ils ne pourroient pas marcher de cette manière.

CINQUANTE-HUITIÈME PLANCHE.

Fig. 142 montre les divers moyens qu'on a employés dans nos services pour faire avancer parfaitement des bataillons en ligne.

D'abord, une des choses absolument nécessaires pour cela, c'est de dresser parfaitement le soldat, soit comme recrue, soit après l'avoir fait ranger dans le bataillon. Il faut qu'il marche d'un pas parfaitement ferme et égal, soit en longueur, soit en mesure. Les échelles parallèles de M. de Guibert sont le plus absurde des moyens pour cet effet. Cet officier n'a-t-il pas lu l'histoire que rapporte Locke, dans son ouvrage sur l'entendement humain, d'un homme qui ayant appris à danser dans une salle où il y avoit un coffre, ne pouvoit plus danser dès que ce coffre ne se trouvoit pas à sa place? Il en seroit de même des soldats dressés à la Guibert; ils ne pourroient plus marcher, s'ils ne voyoient ces lignes tendues devant eux. Il faut leur rendre la mesure du pas et son étendue absolument machinales par un exercice constant. Il faut donner la plus grande attention à ce qu'ils marchent les épaules bien droites, et à ce qu'ils ne s'appuient pas à leur camarades dans le rang. Pour cela, il faut les faire marcher long-temps avec des distances entre chaque homme, en gardant ces distances par la seule marche directe et ferme sans y regarder. Il faut les faire marcher souvent et long-temps par rangs. Une troupe qui marchera bien sur un rang, marchera encore bien mieux sur trois. Il faut

leur apprendre à se bien placer dans le rang pour n'y pas être trop serrés, ce qui est le défaut le plus dangereux pour la bonne marche.

Il faut sur-tout dresser admirablement les bas-officiers à bien marcher. On va voir qu'ils sont l'ame de la marche du bataillon. C'est à cet effet que dans le temps d'exercice, tandis que le bataillon exerce par compagnies, ou sur la place, le major ou l'aide-major prennent tous les bas-officiers qui n'ont pas place dans le rang, et les font marcher à grandes distances entre eux, un chemin connu qu'ils doivent parcourir dans un certain nombre de pas, d'une certaine mesure, sans y manquer et sans perdre le moins du monde leurs distances. Il faut que les bas-officiers de toute une armée soient exercés sur les mêmes principes, quant à la longueur et la mesure du pas; autrement, quand les bataillons se réuniront, il y aura diversité entre leur marche, et jamais une ligne ne pourra avancer en ordre; il faudra qu'elle s'arrête à tout moment pour se remettre.

Tous ces préparatifs, sans lesquels toutes les règles que nous allons donner seroient inutiles, étant bien et dûment faits, et les bataillons sur la place bien alignés, comme dans *fig.* 142, voici comment on faisoit autrefois.

On donnoit et on donne encore un point de vue au bataillon directeur. Dans la figure, c'est le bataillon du centre, et le point de vue est un clocher. Au commandement: *Bataillon, en avant*, un porte-drapeau avec deux bas-officiers bien exercés à marcher, sortoit six pas en avant de chaque bataillon. Cela se fait encore ainsi, et les brigadiers ont soin de voir si ces drapeaux sont bien alignés entre eux, et parallèlement aux bataillons, car la moindre faute à ce sujet entraîneroit de grands inconvéniens. Cela étant fait, ces trois bas-officiers cherchoient des yeux des points de vue bien droit devant eux, sur lesquels ils pussent diriger leur marche. Un buisson, un arbuste, un piquet, une pierre, une fleur remarquable, enfin le moindre objet leur servoit ainsi de point de vue; et à mesure qu'ils en laissoient un derrière eux, ils en cherchoient vîte des yeux un autre, pour en avoir toujours deux devant eux. Le bataillon directeur cherchoit de même des points intermédiaires entre son point donné et lui, et en ayant un fixe, cela lui étoit plus facile. Cette méthode auroit été parfaite. On la trouve marquée dans la figure, où il y a divers objets dessinés sur le chemin du centre des bataillons. Mais elle étoit sujette à deux inconvéniens. Les bas-officiers pouvoient jeter les

yeux à faux sur un objet s'écartant de l'exacte perpendiculaire. Si les bas-officiers d'un seul bataillon faisoient cela, la marche en étoit sensiblement dérangée ; ou bien ces objets étant souvent presque imperceptibles, les bas-officiers étoient dans le cas de ne pouvoir plus les retrouver, dès qu'ils en détourneroient les yeux un moment : et où est l'homme qui puisse marcher les yeux toujours tendus sur la même place, pendant dix à douze minutes, ce qui est le temps nécessaire pour faire huit à neuf cents pas.

On a donc rejeté ce moyen, et on a imaginé ceux que voici. Au moment où les trois bas-officiers sortent du bataillon, l'aide-major aligne juste sur celui de la droite un bas-officier au premier rang, et un autre au troisième, puis il place un des officiers postés à la queue du bataillon à cinq ou six pas en ligne avec ces trois points. C'est-là que cet officier doit toujours se tenir, et observer si les bas-officiers devant lui restent tous les trois bien alignés. Le major ou l'aide-major à cheval marchent ensuite toujours alternativement derrière cet officier, c'est-à-dire, que si l'un est occupé ailleurs, l'autre se trouve là ; car ces deux officiers doivent toujours jeter les yeux sur tout le bataillon, pour voir la moindre faute qui se glisse dans la marche,

et aller avertir, mais sans crier, le peloton et la file d'où la faute part originairement.

Pour maintenir ensuite les ailes dans l'ordre, les capitaines qui les forment ont les yeux l'un sur l'autre ; et en se faisant des signes, soit d'avancer ou de reculer, ils se tiennent l'un l'autre en ligne avec les drapeaux de leurs bataillons respectifs ; c'est-à-dire que le capitaine de la gauche du premier bataillon voit si le capitaine de la droite du second est en ligne avec le drapeau du second bataillon, et ce capitaine rend le même service à l'autre vis-à-vis du drapeau du premier bataillon.

On évite, lorsqu'on peut, de faire marcher obliquement les bataillons, et on aime mieux laisser une distance se resserrer de quatre ou cinq pas, parce que la marche oblique est le premier moyen de déranger l'ordre de la marche.

Alors, quand le soldat est bien dressé, que les bataillons sont parfaitement alignés, que le major, l'aide-major, les bas-officiers qui marchent devant le centre, et sur lesquels ce centre doit invariablement se régler, l'officier qui marche derrière, les deux capitaines aux ailes, font tous bien leur devoir et y donnent une attention imperturbable ; alors, dis-je, mais alors seulement, on peut parvenir

à faire avancer une ligne de vingt bataillons l'espace de mille ou douze cents pas sans déranger sensiblement son ordre, ainsi qu'on l'a vu souvent aux exercices de Frédéric second. Or, une ligne de vingt bataillons prussiens a près de quatre cents pas ou une demi-lieue d'étendue. Cependant si la moindre chose y manque, il y aura surement une confusion difficile à redresser.

CINQUANTE-NEUVIÈME PLANCHE.

On ne range une armée sur deux lignes qu'afin que la seconde ligne puisse soutenir la première, c'est-à-dire, ou avancer et prendre sa place pour combattre, lorsque la première ligne est lassée, épuisée de forces ou de munitions; ou bien la recevoir dans sa retraite, lorsque la première ligne est forcée et repoussée, et arrêter par ses efforts l'ennemi qui la poursuit. Anciennement on rangeoit à cet effet les bataillons en ce qu'on nomme ligne tant pleine que vide, c'est-à-dire, avec des intervalles égaux entre eux à leur front, puis on les plaçoit en échiquier, toujours un bataillon masquant l'intervalle de deux de l'autre ligne. Cet arrangement étoit nécessaire avec des corps profonds; car par où laisser passer cette foule épaisse d'hommes à travers

des corps trop épais eux-mêmes pour pouvoir aisément faire place, Mais quand on eut dédoublé les rangs jusqu'à n'en plus former que trois, les créateurs de la bonne tactique moderne sentirent que cet arrangement n'étoit plus nécessaire, et ils imaginèrent une évolution pour faire passer les bataillons d'une ligne à travers ceux d'une autre sans confusion. Il y a deux manières de faire ce mouvement; l'une en avançant, c'est-à-dire, lorsque la seconde ligne va prendre la place de la première; l'autre en retirant, c'est-à-dire, lorsque la première ligne se replie derrière la seconde.

Fig. 143, représente la première de ces évolutions. Un bataillon de la seconde ligne posé en *A. A.* directement derrière un de la première, avance sur lui; lorsqu'il en est à dix pas environ, le commandant fait faire à-droite au bataillon de première ligne, et lui ordonne de passer. Alors chaque peloton tourne en quarts de conversion par le flanc droit sur le bataillon qui avance derrière lui, trois files de chaque peloton de ce bataillon sortent vîte, et vont doubler en arrière sur leur peloton. Chaque peloton de l'autre bataillon passe en marche de flanc par ces trouées au pas accéléré, et les trois files les referment dès que cela est fait. Cependant le

bataillon de première ligne continue sa marche par pelotons par le flanc, jusqu'à la distance nécessaire pour se remettre, les officiers ayant toujours la plus grande attention de maintenir leurs distances, et de marcher à même hauteur. Il n'est cependant presque pas possible que cela réussisse parfaitement. C'est pour cela qu'arrivés à la place où le bataillon doit se reformer, ils se portent à l'aile gauche des pelotons, redressent les fautes qui peuvent s'être glissées dans l'alignement et dans les distances; et puis on fait faire aux pelotons un quart de conversion général par lequel le bataillon se trouve reformé. Cette manœuvre le porte, comme on voit, d'un peloton plus sur la droite que n'est le bataillon devant lui. C'est un petit inconvénient; mais si on vouloit l'éviter, il faudroit faire décrire la conversion en arrière aux pelotons, en alignant les droites, et réglant les distances de l'avant en arrière.

SOIXANTIÈME PLANCHE.

Fig. 144, représente ce même mouvement fait en retraite. Le bataillon de première ligne fait demi-tour à droite pour se retirer, et marche vers le bataillon de la seconde ligne. Arrivé à la distance de dix pas de ce même

bataillon, il commande à droite, et il passe de la même manière que ci-dessus, à travers les ouvertures que fait faire l'autre bataillon. Cet à-droite se faisant à front renversé, met le bataillon en colonne comme s'il avoit marché par la gauche. En général, il est indifférent de faire faire à-gauche ou à-droite au bataillon; dans toûs les cas, il faut seulement prendre garde quelle position cela donne au bataillon, ce que nous détaillerons ci-après. Les officiers en passant à travers l'autre bataillon, et dans toute la marche par le flanc, marchent toujours à la tête de leurs pelotons, pour les conduire en conservant leurs distances et marchant à égale hauteur. Arrivés au point où le bataillon doit se former, ils passent à l'autre aile, les àlignent juste et corrigent les distances s'il y a lieu, puis ils forment le bataillon par quarts de conversion. Il faut absolument que les officiers ne se pressent pas dans cette besogne, et que le troisième attende que le second soit aligné et qu'il ait pris sa distance, avant de se ranger lui-même, et ainsi des autres successivement; autrement ils flotteront çà et là avant de s'être bien rangés, et fatigueront leurs gens inutilement.

SOIXANTE-UNIÈME PLANCHE.

Il y a encore un autre cas : c'est lorsque la première ligne a mis l'ennemi en désordre, mais que fatiguée du combat, on fait avancer la seconde, non pas seulement pour prendre la place de la première, mais pour joindre, percer et mettre en déroute l'ennemi. Alors, dans *fig.* 145, la seconde ligne avance, et à dix pas de la première, c'est elle qui commande à-gauche, et c'est la première qui fait doubler en arrière trois files de chaque peloton. Dans ce cas la seconde, au lieu de s'arrêter lorsqu'elle est dehors pour se reformer par quarts de conversion, reste en marche, et se reforme par le déploiement en éventail des files, à mesure qu'elles sortent de l'autre bataillon. La tête a seulement soin de ralentir un peu son mouvement, pour donner le temps aux files de joindre, et à tout le bataillon de bien se remettre.

Fig. 146, montre ce même mouvement, avec cette différence, que le bataillon de seconde ligne fait à-droite, et passe en tournant par quarts de conversion à gauche, et marchant par le flanc, ce qui le met dans l'ordre d'une colonne ayant marché par la gauche;

de sorte que pour se former, les files déploient en éventail à gauche.

En général ces mouvemens ont fourni l'idée d'une autre manière de se mettre en colonne en rompant le bataillon par pelotons, et de la même façon que quand on veut traverser un autre bataillon, sans qu'il y ait lieu à un tel passage. Il y a plusieurs occasions où cette manière est fort utile, lorsqu'on veut porter une colonne promptement quelque part par la marche du flanc; car on voit bien, par exemple, que dans ces deux figures, le bataillon de seconde ligne auroit pu partir tout de suite en se rompant par pelotons, et les faisant marcher par le flanc de son premier emplacement, au lieu d'avancer jusqu'à dix pas du bataillon de première ligne par la marche en bataille. Nous ne l'avons pas dessiné ainsi, parce que ce n'est pas l'usage de le faire. On craint sans doute que les officiers, dans un chemin de deux à trois cents pas par le flanc, ne perdent trop de leurs distances, pour qu'ensuite au débouché, le bataillon se trouve tout de suite en ordre; car sans cela on gagneroit beaucoup pour la rapidité du mouvement, en s'y prenant ainsi, parce que la marche par le flanc se fait au pas accéléré, et la marche en bataille au pas ordinaire.

Cependant, comme il y a d'autres cas où l'on en agit ainsi, il faut savoir les résultats de cette manière de se rompre. On admet pour principe, que quand on commande aux pelotons marchant par le flanc de faire front, c'est toujours vers le premier rang que cela doit se faire. Alors on verra qu'il y a huit manières de se mettre ainsi en colonne; quatre à front direct, et quatre lorsque vous marchez à front renversé pour vous retirer, comme fait le bataillon de première ligne dans *fig.* 144.

Lorsqu'à front direct vous vous portez en avant, et que vous faites faire à-droite au bataillon, alors vous tournerez à gauche avec les têtes de vos pelotons pour les mener par le flanc. Quand ensuite vous commanderez *front*, votre bataillon se trouvera rangé en colonne ayant marché par la gauche.

Ainsi quand dans le même cas vous ferez faire à-gauche au bataillon, vous conduirez les têtes des pelotons en tournant à droite; et quand vous leur ferez faire front, ils seront en colonne qui a marché par la droite.

Lorsqu'à front direct vous vous portez en arrière, et que vous faites faire à-droite au bataillon, vous conduisez les têtes des pelotons par le flanc en tournant à droite; et en faisant front, vous serez en colonne qui a marché par la droite.

Si dans le même cas vous avez fait faire à-gauche au bataillon, vous mènerez les pelotons en tournant à gauche ; et l'ordre de la colonne, lorsque les pelotons feront front, sera comme ayant marché par la gauche.

Supposé que vous ayez fait faire demi-tour à droite au bataillon, et que vous marchiez à front renversé pour vous retirer, alors si vous faites faire à-gauche au bataillon dans cette situation, vous conduirez les pelotons pour continuer votre marche dans la même direction en tournant à droite, et au commandement *front*, la colonne se trouvera dans l'ordre de la marche par la droite.

Si dans le même cas vous faites faire à-droite au bataillon, vous marcherez dans la même direction, en faisant tourner vos pelotons par le flanc à gauche, et en faisant front, la colonne se trouvera comme ayant marché par la gauche.

Mais si dans la même situation vous vouliez rebrousser chemin, et remarcher par le flanc vers la région d'où vous êtes parti avec le bataillon ; alors en faisant faire à-gauche aux pelotons, il faudroit les faire tourner à gauche, et la colonne en faisant front seroit comme ayant marché par la gauche.

Enfin, si alors on fait faire à-droite au bataillon, on conduit les pelotons à droite, et

l'ordre

l'ordre de colonne se trouve celui de la marche par la droite.

SOIXANTE-DEUXIÈME PLANCHE.

L'évolution dont nous venons de parler, a conduit sans doute ceux qui ont perfectionné la tactique moderne, à l'employer à un objet bien important, celui de former une ligne oblique. Dans les planches où nous donnons le détail de cette manœuvre, nous avons toujours dessiné une colonne en marche. Mais elle n'en est pas moins applicable à des bataillons qui seroient en bataille sur la même place. Ils n'auroient qu'à se rompre en colonne d'une des manières que nous venons de décrire. Mais nous avons choisi dans nos dessins le cas le plus usité, et auquel on exerce par conséquent le plus les troupes.

Dans *fig.* 147, deux bataillons marchent par la gauche; ils veulent se placer de façon à former une ligne oblique à celle de leur front, s'ils se formoient sur le terrain où ils se trouvent. Cette ligne oblique peut se former en avant ou en arrière. L'un a lieu communément pour attaquer l'ennemi en se tournant, l'autre pour refuser une aile, la porter hors de combat, et lui faire gagner dans une retraite un terrain avantageux, tandis que

l'autre aile bien postée maintient sa position, ou soutient encore le combat. C'est uniquement à l'égard du premier cas, savoir, de jeter un aile en avant, que nous avons marqué dans tous ces dessins la position ennemie contre laquelle ce mouvement pourroit avoir lieu. Ces deux bataillons veulent donc tourner sur leur gauche, et jeter leur aile droite en avant ou en arrière. Il faut d'abord donner un point de vue qui, avec le point fixe du pivot, doit déterminer la ligne. Ce point de vue doit être donné du côté du premier rang, afin que le pivot qui doit se diriger sur lui l'ait devant les yeux.

Pour porter la droite en avant, le peloton 8 du second bataillon étant le pivot, fait un mouvement de conversion en arrière, aussi grand qu'il faut pour se trouver perpendiculairement sur la ligne de formation. Le peloton après lui, et un ou deux autres encore, se placent par le pas de côté derrière lui, dans le même alignement et à la distance requise. Le chemin de ces pelotons étant assez court, ils n'ont pas de grands préparatifs à faire pour se placer dans la ligne. Tous les autres font à-droite, et marchent par le flanc au pas accéléré, tâchant toujours de bien garder leurs distances, pour se placer perpendiculairement à l'alignement donné. Ils

y entrent successivement sans doute, et ils ne doivent pas courir, pour que les soldats ne soient pas essoufflés, que les pelotons ne se séparent pas, et qu'enfin la confusion ne se mette pas dans le mouvement. Ils ne doivent pas vouloir marcher tous à la même hauteur, mais non pas pourtant d'une manière isolée. L'expérience a fait voir que le mouvement réussit le mieux en rapidité et en justesse, lorsque chaque peloton tient sa tête à hauteur de la sixième file de son voisin du côté du pivot. Dès qu'un peloton entre dans l'alignement, il fait front, s'aligne par le flanc parfaitement avec les autres, et prend sa distance. Lorsqu'ils y sont enfin entrés tous, et bien rangés, ce qui, pour des troupes bien exercées, ne doit pas être une longue affaire, toute la ligne se forme à-la-fois par quarts de conversion.

Quand les deux bataillons veulent jeter leur droite en arrière, tout se fait de même; excepté 1°. que les pelotons font à-gauche; 2°. que devant appuyer la droite à l'alignement, et y entrant le flanc gauche en tête, il faut qu'ils le passent de toute leur longueur; 3°. que les officiers qui ont d'abord marché à la tête de leurs pelotons pour les conduire dans l'alignement, repassent à l'autre aile dès qu'ils leur ont fait faire front pour

les aligner par-là, parce que c'est de ce côté-là que se doit faire le mouvement de conversion pour se former.

SOIXANTE-TROISIÈME PLANCHE.

Dans *fig.* 148, deux bataillons dans le même ordre de marche que les précédens, veulent porter leur aile gauche en avant ou en arrière. Ce mouvement a une difficulté particulière. Le pivot est proprement le point directeur de toutes ces évolutions. Mais ici les pelotons, quand ils entrent dans l'alignement et qu'ils font front, lui tournent le dos. Cependant le cas de faire ainsi cette évolution, paroît plus fréquent que l'autre. On met ses troupes parallèlement en marche vis-à-vis de l'ennemi. La tête le dépasse de loin : il s'imagine qu'on s'en va; mais point du tout; c'est ce moment-là qu'on choisit pour jeter cette tête sur son flanc, et l'attaquer ainsi. Cela paroît devoir arriver beaucoup plus souvent que celui de porter sur l'ennemi une queue qui n'est point arrivée, et contre les intentions de laquelle il doit être beaucoup plus en garde, parce que dans une telle marche on s'approche de lui, au lieu que dans celle *fig.* 148, on s'en éloigne.

Quoi qu'il en soit, on a le moyen dans ce

cas-là d'ordonner à tous les pelotons de se régler sur celui qui fait le grand tour. Il est vrai qu'on risque alors que le pivot ne fût obligé de se déplacer, si le peloton tournant faisoit un trop grand tour, ou terminoit sa marche en-deçà ou en-delà du vrai point. Le pivot sentiroit bien la faute, mais comment, dans cet éloignement, pourroit-il y remédier? Ou bien les officiers pourroient se retourner vers le pivot en alignant leurs pelotons, de sorte que le pivot aligneroit d'abord les trois ou quatre premiers pelotons entre lui et le point de vue, et puis les autres s'aligneroient sur ces trois ou quatre points, à mesure qu'ils entreroient dans la ligne, et après s'être alignés et avoir pris leurs distances, le dos tourné au point de vue sur le pivot, ils se retourneroient et placeroient bien leur peloton, l'homme de l'aile droite du premier rang se mettant bien à côté d'eux. Enfin les commandans des bataillons, les majors et les aide-majors, à commencer par celui du pivot, pourront aisément aider les officiers à se bien placer. C'est aussi à ces officiers de conduire la marche du peloton directeur de leur bataillon, pour qu'il ne se jette ni trop à droite, ni trop à gauche. Du reste, il n'y a point de différence entre ce mouvement et le précédent.

SOIXANTE-QUATRIÈME PLANCHE.

Dans *fig.* 149, les deux bataillons marchent par la droite, et jettent leur aile gauche en avant ou en arrière. Ils se règlent sur le pivot vers lequel leur premier rang est tourné, et où doit se trouver par conséquent le point de vue. Pour jeter l'aile en avant, leurs pelotons font à-gauche, et à-droite pour la jeter en arrière, auquel cas ils passent aussi l'alignement de toute leur longueur. Dans cet ordre, c'est la manière la plus aisée de faire cette évolution.

SOIXANTE-CINQUIÈME PLANCHE.

Dans *fig.* 150, où les deux bataillons marchant par la droite portent leur droite en avant ou en arrière, c'est, par rapport à l'alignement, le même cas que dans *fig.* 148, le pivot se trouvant à la queue de la colonne. L'évolution se fait comme dans *fig.* 149, et il faut prendre les précautions indiquées *fig.* 148, pour la faire réussir juste.

SOIXANTE-SIXIÈME PLANCHE.

Cette évolution se fera beaucoup plus aisément et plus vîte sur le centre que sur l'une des ailes. Dans *fig.* 151, deux bataillons marchent par la droite, et tournent sur le centre, en jetant la droite en avant et la gauche en arrière. Leur centre est le point intermédiaire entre le huitième peloton du premier, et le premier peloton du second bataillon. Ces deux pelotons seront donc obligés de tourner un peu, et alors, à moins qu'on ne fasse marquer le point du pivot, il faudra donner deux points de vue, comme on a marqué dans cette figure ; car deux points mobiles ne sauroient bien s'aligner sur un point fixe, mais bien sur deux points. Ce mouvement est du genre de celui de la figure précédente pour l'aile droite qui tourne le dos au pivot ; il faut donc prendre les mêmes précautions pour la bien aligner. Les pelotons de la gauche font à-droite, ceux de la droite à-gauche, et ces derniers traversent l'alignement de toute leur longueur.

Dans *fig.* 152, les deux bataillons dans le même ordre de marche, jettent la gauche en avant et la droite en arrière, et tournent sur le peloton 7 du premier bataillon, pour

montrer qu'on peut tourner sur tel point intermédiaire de la ligne qu'on veut. Alors on n'a besoin que de donner un point de vue, parce que le pivot est un point fixe. Les mêmes difficultés se rencontrent ici dans le mouvement de l'aile droite qui a le pivot derrière elle, ce qui entraîne les mêmes précautions pour la bien aligner. Ses pelotons font à-droite, et traversent la ligne; les pelotons de la gauche font à-gauche.

Si les deux bataillons avoient marché par la gauche, les pelotons auroient tourné à rebours, pour porter les mêmes ailes en avant ou en arrière; et ç'auroit été le mouvement de l'aile gauche qui auroit eu les difficultés marquées *fig.* 143 à soutenir pour se bien aligner.

SOIXANTE-SEPTIÈME PLANCHE.

La grande difficulté, mais aussi le grand avantage de cette évolution, c'est de la faire en avançant.

Dans *fig.* 153, on la voit s'exécutant par deux bataillons qui marchent par la droite. La moitié de la colonne doit se porter en avant, l'autre moitié en arrière. Au moment où la ligne est parvenue au point où l'alignement qu'on lui veut donner coupe la direction de

marche, le premier peloton fait un mouvement de conversion pour entrer dans la nouvelle ligne de marche; les quatre, cinq, six premiers pelotons de cette partie de la colonne qui doit se porter en avant, suivent ce premier comme à l'ordinaire. Leur nombre dépend de la longueur de cette partie de la colonne. Supposé qu'il y ait dix bataillons qui fassent cette évolution, et que cinq doivent se porter en avant, les deux premiers bataillons pourront fort bien entrer dans l'alignement de la façon usitée. Le reste fera à-droite, et entrera, les polotons marchant par le flanc, dans l'alignement, et le traversant de toute leur longueur. Dans cette marche, bien loin de garder les distances naturelles entre eux, ils se serrent tout de suite à demi-distance. Le premier peloton de ceux qui entrent par le flanc dans l'alignement, tâche d'y entrer aussi près que possible du point où la tête a tourné. S'il y entre avant que le dernier des pelotons qui marchent de la façon usitée dans la ligne, y soit entré, il s'arrêtera et suivra ce peloton en distance dès qu'il passera. Les autres qui se sont serrés, se serviront de ce mouvement progressif pour regagner leurs distances. S'il y arrive après, il se hâtera de le suivre, et de regagner la distance s'il en a perdu. Ce dernier cas est celui qu'il faut

sur-tout tâcher d'éviter; et cela est bien facile, puisque les pelotons qui marchent par le flanc dans l'alignement, marchent au pas accéléré, et les autres au pas ordinaire. Mais au bout du compte, le mal seroit bien moins grand que dans une colonne ordinaire, où la course se communiquant progressivement, augmente pour chaque peloton; au lieu que là où la colonne serrée doit nécessairement s'étendre, la course à faire diminue pour chaque peloton à mesure de son éloignement de la tête. Les derniers pelotons ont moins sujet de se serrer, parce que leur chemin approche plus du chemin qu'il faudroit qu'ils fissent, si la colonne tournoit par cette évolution sur la place; et s'ils serroient trop, ils pourroient aisément entrer dans l'alignement plus près de la tête qu'il ne faudroit. Par exemple, supposons que seulement un quart de la colonne dût avancer dans la colonne, et que les trois quarts dussent se placer en arrière du point d'intersection; si les pelotons serroient alors tous à demi-distance, le dernier peloton se verroit trop près de la tête, et seroit obligé de reculer le quart de la colonne au moins pour se remettre en distances. Mais comme les derniers pelotons arrivent aussi les derniers dans l'alignement, parce qu'ils ont le plus long chemin à faire, les

autres doivent être placés avant qu'ils viennent, et cela doit leur montrer assez tôt la direction de marche qu'ils doivent tenir pour arriver à leur point, supposé qu'ils aient d'abord un peu manqué la vraie direction par un léger mouvement vers un des côtés.

Mais, dira-t-on, pourquoi une évolution sujette à tant de difficultés ? C'est que ces difficultés ne sont point insurmontables pour des officiers bien rompus aux évolutions du genre de celles *fig.* 143—152 ; c'est que l'avantage de cette évolution est immense. Vous marchez devant l'ennemi pour vous former et l'attaquer ; vous voyez jour à le tourner et à le prendre en flanc, mais il faut que cela se fasse vîte, avant qu'il ait le temps de s'opposer à votre mouvement, ou peut-être même de vous en punir. Il vous voit, comme dans cette figure, à hauteur de son flanc gauche, et pense que vous allez vous former pour le charger dans l'ordre parallèle. Au lieu de cela, vous prenez la nouvelle direction sur son flanc. Si vous formez la ligne comme à l'ordinaire, il faudra que tout ce qui doit pousser au-delà du point d'intersection marche, et puis quand le reste de la colonne sera arrivé au point d'intersection, elle se formera, je suppose, par le mouvement *fig.* 149. Mais en agissant comme dans *fig.* 153, tandis que

la tête avance, la queue se range, et votre mouvement n'exige souvent que la moitié ou le tiers du temps. Il y a plus; c'est que si vous en agissez ainsi, il y aura un temps où la colonne se trouvera, partie dans le nouveau et partie dans l'ancien alignement. Si vous débordez l'ennemi d'un côté, il vous débordera de l'autre, à moins que vous n'ayez une supériorité si absolue, qu'elle vous dispense de toutes précautions. Alors, quoi de plus aisé à l'ennemi que de tomber sur cette partie qu'il déborde, et qui se trouvera à sa portée? Mais si vous jetez vîte cette partie en arrière, elle sera en sureté avant que la moindre disposition puisse être faite de sa part pour l'entamer. Voilà comme votre évolution devient sure, de dangereuse qu'elle auroit été de toute autre manière. Un homme qui étudie l'histoire et l'art comparativement, ne pourra s'empêcher de penser que toutes ces évolutions sont l'effet de méditations faites sur la bataille de Leuthen, le plus grand évènement de la guerre de sept ans, et dont il semble que le roi a toujours travaillé à ramener l'époque sous plus de situations différentes.

SOIXANTE-HUITIÈME PLANCHE.

La *fig.* 154 montre la même évolution faite par deux bataillons marchant par la gauche. La différence en est que l'angle de conversion est moins grand que dans l'autre figure, et que le point d'intersection se trouve à la place du peloton 4, de sorte qu'il n'y a qu'un quart de la colonne qui avance dans le nouvel alignement. Par ces raisons, plus de pelotons entrent dans l'alignement par la marche du flanc, et ils se serrent beaucoup moins au second bataillon. Nous avons tracé aussi exactement que nous avons pu, au moyen de l'expérience en fait de manœuvres que nous a donné le temps que nous servons, le chemin que feroient les pelotons en serrant d'abord un peu trop, et en tournant ensuite vers leur vraie place, lorsqu'ils voient les pelotons qui les précèdent placés. Cependant il faut que les officiers sachent que plus l'angle d'intersection est ouvert et s'éloigne du droit, moins les pelotons doivent serrer, et puis ils doivent approcher dans leur marche de la distance naturelle, en raison surtout de leur éloignement de la tête. Cette règle augmente encore à mesure que la partie de la colonne qui se porte en avant est petite.

Ce sont-là de ces choses qu'il faut que les commandans des bataillons et les officiers de l'état-major sachent, pour en pouvoir instruire leurs officiers dans les diverses occasions. Mais il faut aussi que la belle passion du grand de la Duerre, dont MM. les génies militaires aiment tant à se targuer, n'ait pas fait oublier ces minuties aux généraux, afin qu'ils soient en état d'en avertir eux-mêmes les officiers de l'état-major des bataillons, qui, ne voyant et ne devant voir que leurs troupes, ne sauroient deviner ce que fait la tête, lorsqu'ils ne s'y trouvent pas, si on ne les en avertit. Dans une armée bien instruite, ces sortes d'évolutions réussissent très-bien, tandis que dans celle qui est mal dressée, elles jetteroient les troupes toutes en un tas, parce qu'on n'y connoît ni les principes, ni les aides.

SOIXANTE-NEUVIÈME PLANCHE.

Fig. 155 représente une évolution qui a la plus belle apparence, mais qui est peut-être impossible à exécuter avec une ligne de dix à douze bataillons, quoiqu'elle soit assurément très-faisable avec un point d'aile de deux, de trois ou de quatre bataillons, pour la porter inopinément dans le flanc de l'ennemi.

On voit ici deux bataillons marchant droit en avant de *A. A.* en *B. B.* Là, ils veulent former une oblique vers leur droite. Le premier peloton fait la conversion du nombre de pas qu'on lui indique, qui ne peut outrepasser que de très-peu ceux qu'exige l'angle de quarante-cinq degrés. Tout le reste de la ligne marche par le pas oblique de cette façon; dès que le second peloton parvient au bout de l'aile du premier, il se détache de la ligne par un pareil mouvement de conversion, et s'aligne avec le premier. Les pelotons 3, 4, 5, etc. en font de même à leur tour jusqu'au dernier peloton de la ligne. On ne peut décrire par-là qu'une oblique de cinquante degrés avec l'ancienne position, par la nature déja débattue du pas oblique. De plus, on sent combien cela fatigueroit dix bataillons, dont le dernier marchant par la corde de l'angle de quarante-cinq à cinquante degrés, devroit se mouvoir obliquement la longueur de sept à huit bataillons au moins, et toujours dans le plus grand ordre possible, sans quoi le mouvement ne sauroit réussir le moins du monde. Mais pour un petit nombre de bataillons, dont la ligne diminue à chaque pas qu'ils avancent, la chose est possible, même à la guerre.

Et de plus, il faut éprouver toutes les

bonnes évolutions, et ne les rejeter que quand elles se montrent absolument impraticables par des difficultés accessoires.

SOIXANTE-DIXIÈME PLANCHE.

La ligne oblique que nous venons de décrire jusqu'ici, est admirable pour l'attaque à l'arme blanche, et dans tous les cas où, après les premiers feux d'usage, et avec lesquels il faut amuser le soldat en marche, rien ne vous empêche de joindre l'ennemi. Vous le prenez alors en flanc et à dos, et quelque longue que soit sa ligne, en avançant toujours, vous la battrez d'un bout à l'autre. Mais si cet ennemi a un poste dont il faille le chasser à coups de feu, cette oblique ne vaut rien, parce qu'il n'y a qu'une petite partie de vos feux qui agissent sur l'ennemi, attendu que des deux côtés votre ligne s'en éloigne, et qu'il n'y a qu'un bout qui soit à la portée des armes à feu. Mais ce feu est d'écharpe, dira-t-on? A cela nous répondons que le feu d'écharpe n'a pas plus d'effet sur un corps mince, que le feu de front; que pour les balles sur-tout, il ne sauroit y avoir de différence entre les feux sous ce rapport, si ce n'est quant à leur effet sur l'imagination du soldat, sur laquelle le feu de mousqueterie n'a

n'a pas beaucoup de prise, si ce n'est par son effet réel. Cependant il est toujours d'une importance extrême de n'attaquer, tant qu'on peut, qu'avec une partie de l'armée, et de refuser l'autre. C'est ce qui a fait imaginer l'attaque en échelons, dont on voit le dessin *fig.* 156, où on attaque parallèlement un point de l'ennemi, qu'on soutient de proche en proche par d'autres troupes, jusqu'à la partie entièrement hors d'attaque.

Voici quels sont les principes de l'attaque en échelons.

On fixe d'abord la force de l'échelon d'attaque sur les circonstances, il sera d'un, de deux, de trois bataillons, plus ou moins.

On fixe le nombre d'échelons dont sera composée chaque ligne, et la force de chacun, également sur les circonstances. Les échelons les plus proches de celui d'attaque sont souvent plus forts que les plus éloignés, lorsqu'ils sont exposés à quelque grand effort de la part de l'ennemi.

Enfin on fixe la distance de chaque échelon sur leur nombre et sur la distance à laquelle on veut tenir l'aile refusée de l'ennemi. Cependant la distance ne doit jamais outrepasser la petite portée du fusil, c'est-à-dire, cent vingt à cent cinquante pas tout au plus; soit afin que le feu de ces bataillons puisse

empêcher surement l'ennemi de hasarder une attaque en flanc sur l'un des échelons avancés; ou qu'en une ou deux minutes on puisse tomber sur son flanc à lui-même, s'il avoit l'audace, malgré le feu, de hasarder une telle attaque. Plus les distances sont petites, plus l'attaque est forte. Supposons une armée de vingt bataillons à chaque ligne; que les deux premiers échelons soient de trois bataillons, les autres de deux, à cent pas de distance; cela fera neuf échelons pour toute l'armée, et huit distances; de sorte que l'aile refusée sera à huit cents pas de distance du premier bataillon; et celui-ci étant lui-même à deux cents pas de l'ennemi, quand la charge commencera en plein, il y aura mille pas de distance au moment de l'attaque entre l'aile refusée et l'ennemi.

Dans *fig.* 156, on a voulu donner une idée de cette évolution, en dessinant dix bataillons sur deux lignes attaquant en échelon par la gauche. Chaque échelon est composé d'un bataillon de chaque ligne, à quatre-vingt pas de distance ou environ; de sorte que le bataillon de la droite se trouve à trois cent vingt pas du premier échelon. Il faut absolument que les commandans donnent la plus grande attention à compter les pas que fait l'échelon qui les précède, pour commander *marche* au

leur; car quoique quatre à cinq pas de différence ne fissent point un objet fort important, sans cette exactitude on ne pourroit compter sur rien. Quand l'attaque des premiers échelons a réussi, la ligne se reforme communément, soit que le premier échelon s'arrête tout court sur le terrain qu'il vient d'emporter contre l'ennemi, soit qu'il continue à avancer au demi-pas, pour laisser le temps aux autres de le joindre au pas ordinaire.

SOIXANTE-ONZIÈME PLANCHE.

Fig. 157, représente un cas rare, mais qui peut avoir lieu si l'endroit foible de l'ennemi se trouvoit à son centre, et qu'on voulût, ou conserver l'appui de ses ailes, ou ne pas les exposer à un feu trop meurtrier. Faire avancer une pointe au centre, et y attacher les ailes en oblique, seroit certainement une manœuvre très-dangereuse. Ces ailes seroient exposées à une enfilade et à des revers très-meurtriers de la part de batteries convenablement placées; et si la pointe avancée étoit battue, une grande partie de ces ailes se verroit coupée et prise en flanc et à dos. Ce seroit-là justement la manœuvre que firent les Anglois à Fontenoy, où ils furent battus; au lieu que s'ils avoient attaqué alors en échelon, leur

victoire étoit assurée, car la cavalerie auroit eu par-tout des ouvertures pour achever les succès de l'infanterie, et empêcher les troupes françoises battues de se reformer.

Ici dix bataillons sur deux lignes attaquent en échelons par le centre. Le bataillon du centre de chaque ligne marche le premier, et avance le nombre de pas fixé ; ensuite suivent deux autres bataillons de chaque aile, et enfin à leur tour les deux derniers. L'attaque ayant réussi, la ligne se reforme de la manière dessinée dans cette figure, et détaillée dans l'autre. Pour rendre l'évolution plus claire, nous avons, dans ces deux planches, lavé d'abord le mouvement en échelons, jusqu'au moment de la marche des deux derniers bataillons, et ensuite la reformation de la ligne.

SOIXANTE-DOUZIÈME PLANCHE.

Supposons qu'une ligne de cinq bataillons se soit formée en oblique en *A. C.* pour gagner le flanc de l'ennemi ; certainement son aile au point *A*, dépasse le flanc droit de la position ennemie. Cependant si la ligne marchoit ainsi droit en avant à l'attaque, suivant la direction *A. B.*, au lieu de donner sur le flanc de l'ennemi, elle lui présenteroit le

sien à découvert, et en butte aux manœuvres du bout *B. D.* de sa ligne. Dans ce cas-là, il faudra recourir à l'attaque en échelons, et remettre la ligne en parallèle à cet effet. Cela se fera de la manière suivante. L'attaque devant se faire ici par la gauche, chaque bataillon fera une conversion en tournant sur l'extrémité de l'aile gauche; cette conversion se fera comme les conversions de bataillon en général. Le général déterminera le nombre de pas que fera le peloton du pivot; tous les autres feront la moitié, et entreront ensuite successivement dans l'alignement. Alors la ligne se trouvera naturellement en échelons, mais qui ne seront pas assez éloignés: il s'agit donc de savoir combien de pas un bataillon a gagné sur l'autre. Nos bataillons ont huit pelotons, et un peloton d'intervalle, cela fait neuf. Supposons que la conversion totale de chaque peloton ait été de quatre pas; $4 \times 9 = 36$: chaque bataillon sera de trente-six pas plus avancé que l'autre. Si ensuite vous voulez mettre cent vingt pas de distance entre chaque échelon, chaque échelon attendra que le précédent ait fait vingt-quatre pas pour se mettre en marche.

Je n'ai pas pu apprendre si ceux qui ont imaginé cette évolution ont observé que les intervalles s'évanouissent totalement entre les

bataillons, lorsque les conversions se font, pour peu que l'angle soit un peu considérable. Si on regardoit cela comme un inconvénient, il faudroit commencer par faire faire un nombre de pas obliques aux bataillons, nombre que le coup-d'œil des commandans pourroit seul déterminer. Ce mouvement oblique est peu de chose pour les bataillons les plus proches du premier échelon; mais il devient long et incommode pour ceux qui en sont éloignés. Cela pourra faire naître des difficultés dans cette évolution, auxquelles il faudra songer à remédier, soit en faisant d'abord prendre de plus grandes distances aux bataillons en se formant en *A. C.*, soit en faisant doubler un échelon, et en ne faisant mouvoir que les premiers en oblique, qui effectivement sont les plus pressés d'avoir leur distance; soit enfin en laissant marcher les bataillons ainsi, et songeant seulement à empêcher les inconvéniens qui en pourroient naître. Lorsque alors on avance ainsi, les troupes dépassent réellement l'ennemi, et elles peuvent se replier en crochet pour le prendre en flanc et à dos.

SOIXANTE-TREIZIÈME PLANCHE.

La retraite en échiquier qui forme l'évolution représentée *fig.* 159, est une manœuvre assez connue. Elle est dessinée ici comme s'exécutant par sept bataillons sur une ligne. Ils sont numérotés de la droite à la gauche, et non point comme ceux des deux figures précédentes, suivant leur rang dans l'ordre de bataille. On commence communément à faire retirer les bataillons pairs, parce que si le nombre en est impair, comme ici, les ailes restent couvertes et appuyées; et si le nombre est pair, alors une aile étant toujours obligée de quitter son appui, il est, généralement parlant, indifférent que ce soit la droite ou la gauche. Cependant si quelque bataillon pair étoit sensiblement bien posté pour couvrir la retraite, pour soutenir une batterie postée là à cet effet, on sent bien que cela formeroit une exception à la règle observée dans cette figure, où les trois bataillons 2, 4, 6, font d'abord demi-tour à droite pour marcher cent cinquante pas en arrière, qui est la distance usitée, que l'on raccourcit pourtant devant un ennemi très-menaçant. Dès que ces bataillons sortent de la ligne, les autres font ce qu'on nomme des flancs, c'est-à-dire, ils

jettent de chaque côté un peloton en potence en arrière, pour arrêter les escarmoucheurs ennemis qui voudroient pénétrer entre les bataillons immobiles, afin d'arrêter et harceler ceux qui se retirent. Quand les bataillons pairs sont arrivés à leur distance, ils font volte-face vers l'ennemi. Alors les bataillons impairs commencent leur retraite, et marchent, avec les pelotons des ailes qui les précèdent en potence, cent cinquante pas derrière les bataillons pairs. Dès qu'ils ont passé les bataillons pairs, ceux-ci font des flancs, mais non auparavant; par ce qu'auparavant, leurs flancs ne sont pas sujets à être attaqués, et qu'au contraire ils ne doivent songer qu'à bien couvrir tout l'intervalle entre les bataillons qui sont en marche de retraite. C'est pour cela que ceux-ci se mettent aussi à front étendu sur leur second emplacement, lorsqu'ils doivent couvrir la retraite des bataillons pairs. De cette façon, cette retraite alternative continue toujours, jusqu'à ce que la ligne arrive, ou à une place de sureté, ou devant un défilé où elle se reforme, soit pour se jeter dans le défilé avec les précautions nécessaires devant un ennemi qui serre, soit pour se mettre en marche d'une façon plus commode.

Il faut noter que dans la retraite, on ne

doit jamais s'astreindre si fort, ni à la direction, ni aux distances, qu'on n'occupe les hauteurs avantageuses propres à couvrir efficacement la retraite. Dans le troisième mouvement, le bataillon 6 voyant en se retirant une hauteur vers sa gauche, s'y porte par le pas oblique: pour dégager ensuite son front autant que possible, le bataillon 5 marche obliquement, afin de passer dans l'intervalle qui reste entre 4 et 6, ce que ces deux bataillons peuvent faciliter en jetant des flancs sur les ailes, au moment ou 5 arrive. Hors de là, cela ne seroit même pas nécessaire, parce que si une partie d'un bataillon donnoit contre l'autre dans la retraite, elle pourroit le traverser par le mouvement du passage d'une ligne à travers l'autre. Dans le quatrième mouvement, 5 trouvant à sa droite une autre hauteur, s'y porte également par le pas oblique; et 3 rencontrant une hauteur sur sa marche, à cinquante pas en-deçà du chemin qu'il devroit proprement faire, s'y arrête. Enfin, dans le cinquième mouvement, 4 trouvant également une hauteur sur sa droite, s'y porte par le pas oblique.

SOIXANTE-QUATORZIÈME PLANCHE.

La *fig.* 160, représente la retraite en échiquier, exécutée par un corps de quatorze bataillons sur deux lignes : nous les supposons à trois cents pas de distance, comme celle qu'on leur donne ordinairement. Les bataillons impairs de la seconde ligne répondent aux bataillons pairs de la première. Le premier mouvement commence par les bataillons pairs de la première ligne, qui marche cent cinquante pas en arrière, pour se placer entre la première et la seconde. Le second mouvement se fait par les bataillons impairs de la première ligne, qui font six cents pas en arrière, pour se porter à trois cents pas de la seconde. Le troisième mouvement se fait par les bataillons pairs de la première ligne, qui font trois cents pas pour se porter à cent cinquante pas derrière la seconde, et à autant en avant des bataillons impairs de leur ligne. Le quatrième mouvement est exécuté par les bataillons impairs de la seconde ligne, qui vont se placer à cent cinquante pas en arrière de leur emplacement. Par le cinquième mouvement, les bataillons pairs de la seconde ligne vont se porter à six cents pas de leur emplacement, et à trois

cents pas derrière les bataillons correspondans de la première ligne. Dans le sixième mouvement, les bataillons impairs de seconde ligne marchent six cents pas en arrière, et se trouvent par-là à cent cinquante pas derrière les bataillons les plus reculés de la première ligne. Par le septième mouvement, les bataillons pairs de seconde ligne font également six cents pas en arrière, et se trouvent par-là à cent cinquante pas derrière les bataillons impairs de leur ligne : alors la retraite se trouve dans l'ordre où elle doit continuer jusqu'à son dernier terme, chaque partie de ligne continuant à marcher six cents pas en arrière alternativement dans l'ordre où elle se trouve. Lorsque les lignes doivent se reformer, comme ici, les bataillons pairs de seconde ligne marchent à leur emplacement six cents pas en arrière, où ils restent, et sont joints par les bataillons impairs de la même ligne, qui ne font alors que quatre cent cinquante pas : ensuite les bataillons impairs de la seconde ligne marchent à six cents pas sur leur emplacement ; et les bataillons pairs vont les joindre en marchant quatre cent cinquante pas. Il se trouve que dans cette figure, les deux lignes ont fait de cette manière treize cent cinquante pas en retraite.

Les bataillons se retirent toujours à travers

se trouvât menacée par de la cavalerie ennemie. Mais le mouvement de la seconde ligne est embarrassant. Si on fait tourner les deux lignes chacune sur leur centre, ou sur tel autre point correspondant, non-seulement l'une débordera de beaucoup l'autre d'un côté, et en sera également débordée de l'autre, mais encore elles se rapprochent considérablement. Dans la *fig.* 161, le tour des deux lignes est d'environ soixante degrés, et elles se sont rapprochées de près de la moitié, en se débordant de près d'un bataillon à chaque aile. Si elles avoient fait un quart de conversion entier, elles seroient tombées l'une dans l'autre, et se seroient débordées mutuellement de tout ce qui peut tenir de troupes en bataille dans leur intervalle.

Voici donc, ce me semble, les principes qu'il faut fixer; et il est d'autant plus nécessaire de les fixer, et de se les familiariser, que ceci n'est jamais une de ces évolutions qu'on puisse préparer à l'avance. Sans cela, on n'auroit qu'à éloigner d'autant les lignes, et les faire déborder à proportion, en les rangeant d'abord, après quoi elles se trouveroient, la conversion faite, dans la distance et la situation respective convenable; mais dans la réalité, ce mouvement n'est presque jamais l'effet que de deux causes; savoir,

lorsqu'il se fait offensivement, de ce qu'après s'être rangé sur deux lignes dans une certaine situation, on voit qu'en postant obliquement ces troupes, on pourroit attaquer l'ennemi avec plus d'avantage; et lorsqu'il se fait défensivement, c'est que l'ennemi vous menace tout-à-coup d'une attaque très-dangereuse, si vous ne changez de position. Si à la bataille de Leuthen, les Autrichiens, en voyant le roi tirer vers leur gauche, avoient su faire habilement une conversion sur leur centre, le beau projet de ce grand monarque échouoit infailliblement; mais il falloit la faire sans doute avant l'attaque, et la faire assez vîte pour n'être pas pris sur le temps; car des troupes en déroute, quand elles seroient les mieux exercées du monde, ne sauroient exécuter des évolutions en bon ordre.

Dans une conversion ordinaire, le dernier rang doit faire un mouvement de côté, en même temps qu'il se porte en ayant. C'est donc là aussi le cas de la seconde ligne dans ce genre d'évolutions; avec cette différence, que l'intervalle entre les trois rangs d'une troupe est très-petit et rempli, et que celui entre deux lignes est très-grand et vide; de sorte que le mouvement de côté est dans les mêmes proportions, et beaucoup plus vague et difficile.

La première chose sera donc de fixer combien de pas en avant et à côté il faudra que le point de la seconde ligne, correspondant au pivot de la première, fasse dans tous les degrés de conversion, pour qu'ils se retrouvent dans leur situation respective. Cela différera selon les distances entre les deux lignes; mais en les calculant pour une distance donnée, comme ces mouvemens seront toujours proportionnels, une simple règle de trois suffira pour les trouver pour toutes les distances possibles. Nous avons donc calculé la table suivante, fixant l'intervalle entre les deux lignes à deux cents pas : alors le point correspondant devra faire, vers le côté où se fait la conversion,

Pour 5 degrés.....	17 pas de côté.	
10.....	34.....	3 pas en avant.
15.....	51.....	7
20.....	68.....	13
25.....	84.....	19
30.....	100.....	28
35.....	104.....	37
40.....	128.....	47
45.....	141.....	59
50.....	153.....	72

Pour	55 degrés.	163 pas de côté. .	86 pas en avant.
	60.	172.	100
	65.	181.	116
	70.	187.	132
	75.	193.	149
	80.	197.	166
	85.	200.	183
	90.	200.	200

Cette table paroîtra également longue et difficultueuse ; mais il faut songer que quelque pas de plus ou de moins ne font pas une affaire ; que pour toute conversion au-dessous de vingt-cinq degrés, le rapprochement des lignes sera insensible, et leur débordement peu de chose; de sorte que là, les deux lignes peuvent tourner sur le même pivot; qu'à soixante-quinze degrés et au-delà, le nombre de pas de côté est toujours à-peu-près égal à la distance entre les lignes. On voit donc que la table pourroit très-bien se raccourcir et se faciliter de la manière suivante, et de plus, s'exprimer en pas de conversion, comme une chose plus connue dans nos services. Le quart de conversion total exigeant, je suppose, douze pas, voici quelle seroit la table qu'auroient nos aide-maréchaux-des-logis ou nos aide-de-camps, et suivant laquelle ils

ils seroient en état d'instruire les troupes du centre de ce qu'elles auroient à faire.

Pour une conversion	Les troupes du centre feroient	
de 3 pas.....	80 pas de côté ..	20 pas en avant.
4.....	100.....	36
6.....	140.....	60
8.....	170.....	100
9.....	200.....	150
10.....	200.....	170
12.....	200.....	200

Le centre peut tomber au milieu d'un bataillon, ou dans l'intervalle de deux bataillons : dans le premier cas, il n'y auroit que ce bataillon qui parcourroit les deux petits côtés du triangle des deux mouvemens en avant et de côté ; dans le second, cela se feroit par les deux bataillons entre lesquels le centre tombe.

Cela fixé, on envoie d'abord un drapeau porté, s'il le faut, par un homme à cheval, marquer le point où le centre de la seconde ligne doit se trouver dans la nouvelle position. En même temps les aide-majors des bataillons partent de là pour marquer les ailes de leurs bataillons le long de la nouvelle ligne;

ceux des bataillons de l'aile droite, marquant l'aile gauche de leurs bataillons, et ceux de la gauche, à compter du point de conversion, l'aile droite des bataillons.

D'après ces principes, nous allons, en expliquant les figures, faire concevoir l'ordre de ces évolutions.

Fig. 162, montre quatre bataillons de chaque ligne faisant cette évolution à droite. L'angle est de vingt-deux degrés et demi, c'est-à-dire qu'un peloton, tel que nous le supposons, feroit trois pas pour l'exécuter; ainsi les troupes du centre feront quatre-vingts pas de côté et vingt en avant. Les deux bataillons *g. g.* et *f. f* se rompront donc par conversions à gauche des pelotons en colonne à gauche, et marcheront ainsi quatre-vingts pas vers la gauche, ce qui forme le second emplacement de *g. g.* et de *f. f.* tel qu'on le voit dans la colonne : ensuite observant où le nouvel alignement coupe leur colonne, ils s'y forment par l'évolution correspondante à *fig.* 152 : par ce moyen, ils n'ont pas besoin de faire de pas en avant. En attendant, tous les bataillons des deux lignes font à-gauche, et se rompent en colonne par le mouvement d'une ligne qui en traverse une autre, non pas pourtant de façon à sortir perpendiculairement de leur ligne, mais

obliquement, pour que le peloton de la tête de leur colonne, celui qui aura le plus court mouvement à faire, arrive à la distance d'un peloton de son aide-major *a* ; les autres accompagnent sa marche de façon à se mettre en distance avec lui. Les bataillons de la droite, qui se meuvent ici en arrière, traversent l'alignement de toute leur longueur : s'étant ensuite bien placés en distance, ils se reforment par un quart de conversion dans la ligne *e. e. f. f g. g. h. h.*, distinguée par le lavis. Cette évolution est très-aisée à faire, parce que les deux lignes ne se coupant pas, ne sauroient s'embarrasser l'une l'autre. Il y a plus, c'est qu'en général ce mouvement devient plus aisé pour chaque bataillon, dans tous les cas, à mesure qu'il est plus éloigné du centre : aussi n'avons-nous dessiné que ceux qui en sont les plus proches.

SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME PLANCHE.

Dans cette *fig.* 163, huit bataillons font une conversion équivalant à six pas vers la gauche : le centre a par conséquent cent quarante pas à faire de côté, et trente pas en avant.

Alors le drapeau étant placé, les bataillons *g. g. f. f.* marchent en avant trente pas

moins la longueur d'un peloton, qui, étant supposé de douze pas de longueur, ils feront dix-huit pas en avant, et puis cent vingt-huit de côté, après s'être rompus par quarts de conversion à droite en colonne de pelotons, parce qu'ils doivent marcher de côté, la distance fixée dans la table, moins la longueur d'un peloton : alors ces deux bataillons entreront par l'évolution de *fig.* 151 dans leur alignement, et s'y formeront ; en même temps le bataillon *e. e.* sortira en colonne de sa ligne par un à-droite en avant, comme *h. h.* dans la figure précédente ; et *h. h.* fera également à-droite, et sortira en arrière de sa ligne, comme *e. e.* dans l'autre figure. Ces deux bataillons se porteront, *e. e.* avec son peloton 8, et *h. h.* avec 1, à la distance d'un peloton de leur aide-major *a. a.*, les autres pelotons dirigeant leur marche sur celui-ci, pour entrer avec les distances convenables dans la ligne, où ils se formeront par un quart de conversion général le long de la ligne *h. e.*

SOIXANTE-DIX-HUITIÈME PLANCHE.

Dans *fig.* 164, le mouvement devient plus difficile, parce que la conversion est plus grande : elle répond à celle de neuf pas dans la table. Le point du pivot répond au centre

d'un bataillon, le corps étant composé de dix bataillons sur deux lignes.

Ce bataillon *H. H.* marche donc en avant 138 pas, = 150 — 12, et se rompant ensuite en colonne de pelotons par quarts de conversions à gauche, il marche vers le côté 188 = 200 — 12 pas: alors son peloton 5 se trouve toucher au drapeau; il entre dans la ligne par l'évolution dessinée *fig.* 151, pour deux bataillons. Les bataillons *I. I.* et *L. L.* font à-gauche, et tournent en colonne vers la droite, pour marcher à la distance requise de leurs aide-majors *a. a.* On observera que la conversion étant grande, les pelotons doivent se serrer, sur-tout ceux du bataillon *I. I.* comme plus proche du centre. L'aide-major de *I. I.* doit aussi se hâter de se placer, afin que ce bataillon soit à sa place avant que le peloton de la tête de *H. H.* arrive au drapeau, car sans cela le mouvement de ces deux bataillons s'enchevêtreroit l'un dans l'autre.

P P et T T font également à-gauche; mais le mouvement de P P, qui est le plus proche du centre, est également un peu embarrassé. Les premiers pelotons ne pourront pas d'abord se dégager; ils longeront la ligne, et il n'y aura pas même de mal que le bataillon s'étende en marchant par le flanc, parce

qu'alors les pelotons pourront mieux voir où ils doivent diriger leur marche, lorsque le premier se trouvera près de sa place. Le mouvement de T T, est beaucoup moins difficile. Les pelotons voyant leur aide-major *a*, peuvent tout de suite diriger leur marche sur lui. Cette aile de la seconde ligne doit se hâter de déblayer son terrain, que coupe l'alignement de la première ainsi que l'aile opposée de la première ligne, doit se hâter de faire place à celle de la seconde, qui doit également manœuvrer sur l'emplacement que cette aile occupe.

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME PLANCHE.

Enfin le mouvement le plus difficile, c'est celui du quart de conversion entier, représenté dans *fig.* 165. Chaque ligne est également composée de cinq bataillons, et le pivot tombe sur le centre du bataillon H H. Le mouvement se fait vers la gauche. Le bataillon H H commencera d'abord par se rompre en colonne vers la droite, pour ne pas embarrasser l'évolution de la première ligne, comme il feroit s'il se portoit d'abord en avant. Il marche vers le côté droit l'espace de 188 pas = 200 — 12; ensuite ses pelotons font tous à-gauche, et se portent en marchant par le

flanc droit l'espace de 188 pas. Alors le peloton 4 se trouvera au drapeau, et le bataillon entrera dans son alignement, où il se formera par un mouvement semblable à celui de *fig.* 151 ou 152.

Tous les autres bataillons feront à-droite. Les pelotons de G G, se resserreront considérablement, et marcheront presque côté à côté, le peloton 8 qui forme la tête de la colonne, passant dès qu'il le peut derrière le nouvel alignement, à un peloton de distance au moins de H H; le mouvement des pelotons de F F est moins gêné, et s'il y avoit encore d'autres bataillons à cette aile, leur marche seroit encore plus aisée.

Il en est de même de la marche de J J: ce bataillon longe l'ancien alignement, jusqu'à ce qu'il aperçoive son aide-major *a*, vers lequel le peloton 1 dirige son mouvement, qui se fait ici en avant; les autres se détachent ensuite, à mesure que par le chemin de celui qui les précède, chacun voit celui qu'il a lui-même à prendre. Le mouvement de L L, et des bataillons plus éloignés, s'il y en avait, est beaucoup plus aisé. On voit que les pelotons 8, 7 et 6 de G G, sont obligés de se tenir fort à droite pour passer derrière la ligne de la nouvelle position; et que les pelotons 1, 2 et 3 de J J,

vont se placer en avant de leur ancienne position, quoiqu'ils appartiennent proprement à l'aile qui se porte en arrière. Nous avons fixé la longueur d'un bataillon avec son intervalle à 200 pas, et établi un intervalle pareil entre les deux lignes; mais si la distance des deux lignes étoit de 300 pas, ou si les bataillons étoient moins étendus, et encore plus si ces deux causes se réunissoient, il se pourroit que tout GG, et même une partie de FF, tombât entre les deux lignes de la nouvelle position; alors cela gêneroit beaucoup plus ce mouvement. Il faudroit que toute la partie enclavée entre les deux lignes de l'aile qui se jetteroit en avant, se serrât pour passer derrière le nouvel alignement de HH, et il faudroit que le même nombre de pelotons de l'aile qui se jette en arrière, allât se porter en avant de l'ancienne ligne, comme font ici les pelotons 1, 2 et 3, de JJ. Cela n'est pas fort difficile, sans doute, si vous supposez que tous les majors et commandans des bataillons connoissent à fond les propriétés de cette évolution; et ils la connoîtront lorsqu'ils voudront l'étudier: mais cette supposition est toujours un peu forte. A ce propos, nous noterons que c'est au major à conduire le peloton de la tête de la colonne de son bataillon, à un peloton de

distance de l'aide-major qui marque l'aile.

Mais si on veut éviter ces difficultés, qui n'ont lieu que lorsque le point de l'axe ou du pivot tombe sur le centre d'un bataillon, que la distance des lignes est de 500 pas, et que la conversion est de 75 degrés et au-delà, on n'a qu'à faire mouvoir les trois bataillons du centre GG, HH, JJ, comme fait le seul bataillon H H, ce qui est fort aisé, et alors rien n'arrêtera le reste de l'évolution. Il faut encore noter à ce sujet, que les bataillons qui entrent ainsi dans le nouvel alignement, font constamment marquer à leurs aide-majors l'aile opposée à celle vers laquelle se fait l'évolution, ou pour mieux dire encore, l'aile qui se porte en avant.

Il n'est pas besoin de dire à un lecteur intelligent, que quoique nous ayons supposé que cette évolution se fasse toujours sur le centre exact de toute la ligne, nous avons donné des éclaircissemens suffisans pour montrer comment elle doit se faire sur tel point intermédiaire ou extrême de tel corps, sur deux lignes qu'on voudra. Car supposez dans *fig.* 162, que les bataillons qui y sont dessinés sur chaque ligne, soient les septième, huitième, neuvième et dixième d'un corps sur deux lignes de 12 bataillons chacune, à compter

de la gauche vers la droite; on voit que les bataillons 1, 7 de la seconde ligne de ce corps, se meuveront comme H H, 8 et 9 comme GG et FF, et 10, 11, 12, comme EE. Si dans *fig.* 164, le corps avoit 20 bataillons dans chaque ligne, et que FF, GG, HH, JJ et LL fussent les bataillons 5, 6, 7, 8 et 9 de la seconde ligne, à compter de la droite à la gauche, les bataillons 1, 2, 3, 4, 5, 6, feroient leur évolution comme la font ici FF et GG; 7 la feroit comme HH, et les 13 autres bataillons comme JJ et LL. Si la pointe de l'aile gauche formoit le pivot, on n'a qu'à couvrir tout le mouvement de ce qui se trouve dans ces figures à droite du pivot, pour savoir ce qu'auroit à faire toute l'armée, et ainsi du reste.

Quiconque voudra faire exécuter ces mouvemens à ses troupes, doit les rompre parfaitement à tous ceux de *fig.* 146 à 154; faire mettre sous les yeux, aux commandans de ses bataillons, diverses figures de cette évolution, sous différentes circonstances, et exiger qu'ils les étudient, et alors on peut compter qu'elles s'exécuteront très-bien, très-promptement et sans confusion.

QUATRE-VINGTIÈME PLANCHE.

L'évolution représentée *fig.* 166, consiste à former promptement de nouveaux bataillons des troisièmes rangs de ceux que l'on a, et à prolonger ainsi sa ligne. Elle est fort facile, et elle peut être applicable à bien des cas; par exemple, à celui d'induire l'ennemi en erreur sur la force dont on est; ou encore, dans une attaque en échelons, où on n'auroit pas assez de bataillons pour tenir la partie refusée aussi loin qu'il le faudroit de l'ennemi. Alors les échelons attaquans, et les plus voisins de l'ennemi, consisteroient en bataillons de trois rangs; mais ceux qui seroient plus éloignés, consisteroient en bataillons sur deux rangs, formés tout de suite de la manière marquée dans cette figure.

Les quatre bataillons sur trois rangs, dont on en veut former 6, font d'abord faire demi-tour à droite à tous leurs troisièmes rangs dans le premier mouvement.

Dans cette situation, comme on veut prolonger la ligne vers la gauche, les troisièmes rangs de chaque peloton font quart de conversion à droite dans leur situation; et c'est-là le second mouvement.

Dans le troisième mouvement, tout se met

en marche, le troisième rang du peloton qui est à la tête des autres, au pas ordinaire; tout le reste au pas alongé et accéléré. La symétrie nous a engagé à dessiner les deux nouveaux bataillons en masse, comme si le premier rang du peloton de la tête s'étoit arrêté tout court, pour que les autres quinze rangs le joignissent; mais il n'en est pas ainsi. Tout avance, et dès que le troisième rang de 8 du quatrième bataillon dans cette figure, a marché la longueur d'un intervalle de bataillon au pas ordinaire, il tourne sans s'embarrasser combien il a de rangs derrière lui, sûr que les autres ne tarderont pas à joindre; chaque rang, à mesure qu'il arrive, tourne derrière lui, et la masse se forme comme on le voit dans le quatrième mouvement, où elle tire ensuite les divisions par l'évolution *fig.* 84, qui est celle qui convient à sa situation; et puis se trouvant comme ayant marché par la gauche, elle déploie à gauche. Les petits chiffres devant le front des troisièmes rangs, marquent de quels pelotons des bataillons originaires, les pelotons des bataillons de prolongement sont composés.

En attendant, l'autre bataillon des troisièmes rangs a toujours marché, et s'il arrive à l'aile du précédent avant que celui-ci ait fini de déployer, il s'arrêtera un moment

jusqu'à ce que cela soit fait, et puis il passera derrière ce nouveau bataillon, jusqu'à un intervalle de bataillon au-delà : là il fera la conversion en masse, et déploiera ensuite comme l'autre, ce qui fera le cinquième et dernier mouvement.

S'il y avoit eu plus de bataillons, ils répéteroient tous la même manœuvre jusqu'au dernier. On observera qu'on place les bataillons de prolongement dans l'ordre contraire à celui que tiennent leurs chefs bataillons dans la ligne; mais c'est afin que l'évolution n'éprouve pas de retard. Il faut aussi observer de désigner auparavant les officiers, tant majors que subalternes, qui commanderont ces nouveaux bataillons, ainsi que les bas-officiers.

Pour se remettre sur trois rangs, on fera faire demi-tour à droite aux bataillons de prolongement, et puis quart de conversion à gauche par pelotons, ce qui forme le premier mouvement.

Ensuite les pelotons marchent droit le chemin par lequel ils sont venus, et par-là, le cinquième bataillon, composé des derniers rangs du troisième et du quatrième, arrive le premier à son emplacement. Alors les derniers rangs de chaque peloton se séparent, et vont à leur place, où ils se reforment en

troisièmes rangs derrière le peloton auquel ils appartiennent, à mesure qu'ils y arrivent, et que ce qui les précede leur a fait place. C'est le second mouvement.

Le troisième marque la même manœuvre de la part du sixième bataillon, après avoir longé la queue du troisième et du quatrième, et être arrivé au second et au premier, auxquels il appartient.

Enfin on voit les bataillons reformés dans leur ordonnance primitive.

QUATRE-VINGT-UNIÈME PLANCHE.

La *fig.* 167 représente la formation d'un bataillon carré, composé de deux bataillons. Il y a plusieurs manières d'exécuter cette évolution, que l'on trouve dans différens livres de tactique. On en a représenté quelques-unes dans l'*Essai sur l'influence de la poudre à canon dans l'art de la guerre moderne*, pl. 7, fig. 2. Nous les avons omises ici, et nous avons choisi celle-ci uniquement, comme la plus parfaite, parce qu'elle peut seule s'exécuter en présence de l'ennemi, ce qui est communément le cas où on y a recours.

Dans n°. 1, d'abord les deux pelotons de l'aile font demi-tour à droite, et se forment en potence à front renversé sur la queue de

tout le reste de la troupe, qui reste immobile. Cette formation se fait par le déploiement en éventail, file à file, comme la manière la plus prompte. Le premier homme marche deux pas en avant, afin que le peloton se trouve de toute sa profondeur derrière celui qui est à côté de lui.

Ensuite ces deux pelotons longent la queue des bataillons, en marchant l'un vers l'autre. Dès que 1 a passé derrière 2, et 2 derrière 7, 2 et 7 de chaque côté font demi-tour à droite, et se forment en arrière de la même façon. Cependant 8 et 1 continuent leur marche, et 7 et 2 les suivent à la distance usitée. Lorsque 7 est passé derrière 6, et 2 derrière 3, 8 se trouve à la place où il doit rester dans le carré. En voici les raisons.

Lorsqu'on forme un carré, la partie qui reste sur la place vers l'ennemi, se nomme la tête du carré; la partie opposée, la queue, et les deux autres côtés se nomment les ailes ou les flancs du carré. C'est un usage constant, que les mêmes troupes qui se trouvent sur le flanc d'une ligne, formeront aussi les flancs du carré. Ainsi dans le cas présent, les pelotons 5, 6, 7 et 8 du second bataillon, formeront le flanc gauche; et 1, 2, 3 et 4 du premier, le flanc droit du carré; 1, 2, 3 et 4 du second bataillon en feront la tête,

et 5, 6, 7 et 8 du premier, la queue. Suivant ce principe, pour que chaque côté du carré soit composé de moitié des mêmes bataillons, 8 se trouve à sa place au moment marqué ici, et fait volte-face sans marcher plus loin. C'est le moment où est dessiné n°. 1 de cette évolution.

Dans n°. 2, on voit la formation de l'aile gauche du carré. 8 étant placé, 7 fait un grand quart de conversion à droite à front renversé; et pendant ce mouvement, 6 ayant fait demi-tour, se forme en potence derrière 5. Ensuite 7 fait tout de suite une contre-conversion à gauche, pour se mettre à côté de 8, faisant d'abord après volte-face. Dans le même temps, 6 fait la même conversion à droite qu'avoit faite auparavant 7, et 5 fait alors demi-tour. Après cela, 6 suivi de 5, marche la longueur d'un peloton jusqu'à l'aile découverte de 7. Arrivé là, 6 fait une conversion à gauche pour se mettre à côté de 7, et puis volte-face pour présenter le front en dehors du carré. 5 ayant toujours suivi 6 en distance, marche la longueur d'un peloton encore, et parvenu par-là au bout de l'aile de 6, il fait la conversion pour se placer à côté de 6, et volte-face. Cependant, à l'autre aile, 1 passe derrière les pelotons 5, 6, 7 et 8 de son bataillon, et se trouve alors

à

à sa place. Alors 2 fait une conversion à gauche, et après cela, tout de suite une contre-conversion à droite, pour se placer à côté de 1. 3 a dû faire alors la conversion à-gauche, 4 se trouver au moment de la commencer, 5 avoir passé derrière 6.

Dans n°. 3, le front et le flanc gauche du carré étant formés, tout le mouvement se fait à la droite; 3 marche la longueur d'un peloton, 4 fait la conversion à-gauche, 5 vient à la place de 4, et 6 se forme en potence. Ensuite 3 fait la conversion à droite pour entrer à sa place, et puis volte-face; 4 avance de la longueur d'un peloton, 5 fait la conversion à gauche, et 6 passe derrière 7. Ensuite quatre avance la longueur d'un peloton, 5 après 4; de même 6 fait la conversion à gauche, et 7 se forme en potence. Enfin 4 entre à sa place dans le carré par la conversion à droite, 5 et 6 marchent la longueur d'un peloton, 7 fait la conversion à gauche, et 8 fait volte-face. De cette façon, le flanc droit du carré est formé.

Dans n°. 4, on voit la formation de la queue. 5, 6, 7 et 8 avancent la longueur d'un peloton. 5 arrivé par-là au bout de 4, fait une demi-conversion à droite pour se mettre à sa place. Durant ce temps, 6 avance la longueur d'un peloton, et fait un quart de

conversion, et 7 et 8 avancent la longueur de deux pelotons. Enfin 6 marche jusqu'au bout de l'aile de 5, et fait un quart de conversion à droite, pour entrer dans sa place. 7 en fait ensuite de même, et puis 8; après quoi le carré est formé.

Mais, à dire le vrai, l'évolution de former un carré en général, nous paroît avoir plus de réputation que d'utilité réelle. S'il ne s'agissoit que d'une retraite devant de la cavalerie, nous aimerions beaucoup mieux former une colonne serrée, qui fait une masse impénétrable. Il est vrai qu'on peut avoir en même temps quelque chose d'important à couvrir, qu'on place dans le centre du carré vide, et qu'on ne sauroit avoir dans une colonne serrée. Encore si cet objet n'exigeoit pas un grand espace, le couvriroit-on peut-être mieux par quatre masses, composées d'un demi-bataillon chacune, entre lesquelles il marcheroit, que par le carré que nous avons dessiné. Cependant nous ne voulons pas décider.

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME PLANCHE.

Pour compléter ce qui concerne cette fameuse évolution, nous avons dessiné dans *fig.* 168, la marche d'un carré, et la manière

dont il passe un défilé. De quelque côté qu'il marche, la disposition est toujours la même; ainsi quoique nous l'ayons représenté marchant en avant, ce qui est assurément le cas le plus rare, cela ne fait aucune différence.

On fait marcher les flancs du carré, soit par sections, soit par des à-droite et à-gauche par deux, évolution dessinée *fig.* 72, 73, parce qu'on a reconnu qu'en les faisant marcher comme autrefois simplement par le flanc, ils s'alongeoient toujours, et il y avoit là toujours des trouées très-dangereuses, lorsque le bataillon se reformoit. Dans l'un et l'autre cas, les flancs se reforment par des conversions en arrière. Nous avons dessiné ici, dans n°. 1, le bataillon carré marchant avec ses flancs rompus par sections, parce que l'autre évolution auroit été d'une difficulté extrême à représenter sur une petite échelle: d'ailleurs c'est la même chose; la seule différence, c'est que dans l'autre évolution, les petits rangs séparés de 6 hommes, font à peu de chose près ce que font ici les sections.

On voit dans n°. 1, le bataillon en marche s'approchant du défilé. La tête et la queue sont en blanc, et les flancs aussi, excepté les parties occupées par des sections du second mouvement, qui est lavé; mais on a marqué

dans ces sections, le chiffre du mouvement non lavé.

Dès que le carré arrive à une section de distance du défilé, 4 qui peut y entrer en entier avance, et les trois sections de 5 font quart de conversion à droite dès que 4 a passé; la première section de 5 fait une conversion à gauche pour suivre 4, mais en accélérant le pas, afin de marcher derrière 4 sans intervalle. Les autres sections de 5 se hâtent aussi, afin de se mettre en distance de la première. Les sections de 8 et de 7 suivent ensuite à leurs rang et distance. A l'autre flanc, les sections qui marchoient en dehors du carré, se placent en dedans à mesure qu'elles approchent du défilé; la première de toutes immédiatement derrière 4, les autres à la distance convenable.

Dans n°. 2, le mouvement lavé de la précédente est représenté en blanc, et le mouvement progressif du passage est lavé. A la queue, nous avons pourtant cru devoir représenter la manière dont le peloton 6 de la queue, répondant à 5 de la tête, entre dans le défilé. La queue étant arrivée de *aa* en *bb*, à un peloton de distance du défilé ou environ, la section extrême de 6 avance et marche de la manière la plus commode à l'entrée du défilé. En *c c*, la section suivante

de 6 se détache, et suit celle qui s'est détachée la première ; enfin en *dd*, position de la queue du carré dans le moment de ce n°. de la figure, à une section de distance du défilé, la dernière section de 6 va marcher en avant. Au débouché, les sections de 5 se sont vîte reformées par le même mouvement, mais du côté et dans l'ordre opposé par lequel 6 s'est rompu. Les sections des pelotons du flanc vont gagner leurs places en conservant toujours leur distance ; car c'est ce soin-là qui doit tantôt leur faire accélérer, tantôt ralentir un peu le pas.

N°. 3, marque la progression de ce mouvement, et la seule inspection de la figure suffit pour la concevoir.

Dans n°. 4, les trois sections de 6 étant hors du défilé, se reforment par un quart de conversion général en avant, pendant lequel 3 avance jusqu'à leur hauteur, et de cette façon la queue se trouve reformée. Voilà la raison pour quoi 6 a dû se rompre en sections, à commencer par la section la plus éloignée ; car sans cela la queue n'auroit pu se reformer que successivement par le même mouvement, et à la même distance du défilé à laquelle la tête s'est formée. Or la queue est la partie la plus inquiétée par

l'ennemi, lorsqu'il s'agit pour un carré de passer un défilé; ainsi elle doit manœuvrer de façon à être le plus tôt possible en état de se reformer.

Telles sont les évolutions principales et les plus utiles de l'infanterie, qui sont parvenues à notre connoissance.

APPENDICE

Concernant les particularités de la Tactique de la cavalerie.

La tactique de la cavalerie seroit absolument la même que celle de l'infanterie, sans deux différences capitales, qu'on doit regarder comme les causes foncières de toutes les diversités qui règnent entre les évolutions de ces deux armes.

La première de ces causes, c'est que le cheval est beaucoup plus long qu'il n'est large, et que par conséquent, serré des deux côtés par d'autres chevaux, il ne sauroit tourner sur lui-même en tout sens, comme fait le fantassin.

La seconde, que le cheval étant une brute, ne sauroit être dressé que par certains signes qu'on lui donne, qu'on nomme aides, et qui lui font faire ce qu'on veut de lui; mais ces aides ne le lui font jamais exécuter avec cette précision et ce compassement dont l'homme est susceptible. Il faut apprendre à connoître par l'expérience, ce que le cheval peut faire,

et compasser ainsi là-dessus les évolutions qu'on veut faire exécuter à une troupe à cheval.

Il y a encore jusqu'ici un grand défaut dans la tactique de la cavalerie, et il est cause qu'elle n'a point encore été poussée aussi loin, ni fixée comme celle de l'infanterie. Nous avons dit que toute tactique porte sur l'ordonnance comme sur sa base unique et constante. Or l'ordonnance de la cavalerie n'a point encore été inaltérablement déterminée. On la range tantôt sur deux, tantôt sur trois rangs, dans le même service. Chaque rang de cheval équivaut au moins à quatre de nos rangs serrés de fantassins. On sent donc bien que l'addition d'une telle profondeur, doit rendre certaines évolutions impossibles, qui ne le sont nullement lorsqu'on est rangé sur une profondeur si considérablement moindre.

Il y a encore une autre différence, qui n'est pas proprement du ressort de la petite tactique, mais qui multiplie pourtant les inconvéniens, lorsqu'on l'applique à la grande tactique : c'est celui de ranger les escadrons souvent en muraille sans intervalle. Les Prussiens sont dans cet usage lorsqu'ils escadronnent sur deux rangs. Mais non-seulement les intervalles sont nécessaires, lorsqu'on se trouve en bataille, sur-tout pour une arme qui est encore

moins maîtresse de ses mouvemens et des petits dérangemens qui peuvent s'y glisser que l'infanterie, et qui par conséquent a plus besoin de ressources pour y remédier, qui est bien plus embarrassée à former des ouvertures, pour laisser passer une ligne, dont la retraite est toujours une déroute complète : ils sont encore très-utiles pour toutes les évolutions, sur-tout à l'égard d'une arme souvent obligée d'alonger sa colonne outre mesure, de façon que ces intervalles couvrent au moins une partie de ce prolongement.

Ainsi avant d'examiner les particularités de la tactique de la cavalerie, telles qu'elles dérivent de la nature des choses, il faudra fixer une ordonnance. Nous nous en tiendrons à celle sur deux rangs : 1°. parce qu'elle est la plus usitée, celle que la nature des choses tend de jour en jour à rendre la plus universelle, et dans peu vraisemblablement la seule : 2°. parce que les plus habiles officiers de cavalerie se réunissent à la juger la meilleure. Un intervalle de 15 à 20 pas entre chaque escadron, est également une disposition dont on reconnoît généralement la nécessité.

Les Prussiens chargent à la vérité en muraille, c'est-à-dire, les 5 escadrons d'un régiment ne formant qu'une seule ligne continue,

avec un petit intervalle de régiment à régiment ; et rien n'est plus beau et plus terrible à voir, que le choc d'un tel corps de chevaux réunis, qui se fait communément avec beaucoup d'ordre aux exercices. Or, de même qu'un homme accoutumé à marcher avec des souliers pesans, se trouvera, en escarpins, léger comme un oiseau ; ainsi des troupes capables de faire avec ordre une charge pareille, en feront une avec des intervalles entre les escadrons bien plus facilement encore. On peut d'ailleurs compter qu'à la guerre, on sera presque toujours dans le cas de ranger les escadrons avec des intervalles, parce que les troupes n'y suffisent presque jamais au terrain qu'on voudroit garnir. Ainsi laissons cette manœuvre aux revues ; mais admettons comme principe de tactique guerrière, que la cavalerie se range avec des intervalles égaux à 12 et 15 files entre chaque escadron.

Le cheval a communément huit pieds de long ; chaque cavalier occupe en rang un espace de trois pieds. Voilà d'abord sur quoi il faut tabler.

Notre dessein n'est pas ici de donner des détails sur les évolutions de la cavalerie, comme nous avons fait sur celles de l'infanterie. A plusieurs égards nous serions obligés de nous répéter, parce que la cavalerie a

des manœuvres en grand nombre absolument semblables à celles de l'infanterie, si ce n'est que les unes s'exécutent à cheval, et les autres à pied; les unes rapidement, les autres avec la lenteur du pas de l'homme. Nous ne voulons que faire connoître l'esprit de la tactique cavaleresque; et des principes nets, joints aux détails que nous avons donnés, suffiront pour mettre un lecteur studieux, qui aura suivi attentivement notre ouvrage jusqu'ici, au fait de toutes les évolutions utiles que l'on peut faire exécuter à des troupes à cheval. Nous nous fonderons, dans ce que nous dirons à ce sujet, principalement sur deux points: la nature sensible des choses, et la configuration ainsi que les propriétés de l'animal qui porte le cavalier.

QUATRE-VINGT-TROISIÈME PLANCHE.

La cavalerie se range également de deux manières comme l'infanterie.

Savoir, comme dans *fig.* 1, en ordre de parade, ou à rangs ouverts. On voit dans cette figure un escadron de 64 maîtres dans cet ordre sur deux rangs. Il y a entre chaque rang, 12 pieds de distance de la croupe des chevaux du premier rang à la tête de ceux du second. Cela fait la longueur de quatre

files, ou la longueur d'un cheval et demi. Les officiers se tiennent alors à la même distance en avant de l'escadron sur la ligne A B. Il y a cette différence entre la cavalerie et l'infanterie, que celle-ci ne fait jamais d'évolutions dans son ordre de parade, et que la cavalerie en fait beaucoup, comme nous le ferons voir en son lieu.

Dans *fig.* 2, l'escadron est en ordre de combat. Nous avons placé les officiers dans le rang, cela nous paroissant plus raisonnable que de les faire tenir en dehors, comme c'est l'usage. Entre chaque rang, il y a un pied d'intervalle, tant parce que cela est nécessaire pour plusieurs évolutions, que parce que la marche des deux rangs en est plus libre et plus aisée; ce qui détermine la profondeur de deux rangs à dix-huit pieds, ou égale à la largeur de 6 chevaux. En fixant à 21 pouces la profondeur de chaque rang de fantassins, on voit que la cavalerie sur deux rangs a la même profondeur qu'auroit un corps d'infanterie sur dix rangs serrés comme le sont les nôtres. Ce principe, qu'il ne faut pas perdre de vue, détermine bien des choses dans la tactique de la cavalerie, comme la suite le fera voir. Le porte-étendard est au centre de l'escadron, ayant deux officiers ou deux bas-officiers, également braves et

robustes, à ses côtés. Derrière l'escadron, quelques officiers et bas-officiers, ayant la tête de leurs chevaux sur la ligne C D, veillent au bon ordre dans le second rang.

L'escadron se divise, comme les bataillons, en deux ailes, quatre divisions, et huit pelotons ou brigades; mais pour cet effet, il faut qu'il soit composé au moins de 128 maîtres, afin que chaque peloton soit de huit files. La raison en est palpable. Si l'escadron doit se rompre en pelotons par quarts de conversion, comment le pourroit-il avec moins de huit files, puisque la profondeur des deux rangs équivaut à la largeur de six files? Il en faut donc deux de plus, pour faciliter le dégagement des parties qui doivent se rompre par conversions; encore n'y auroit-il pas l'espace nécessaire entre les parties, pour que les officiers pussent marcher entre deux, sans prolonger la colonne, si outre les huit files de maîtres, on devoit compter le bas-officier qui marque chaque peloton, et qui fait la neuvième file. Alors un escadron peut marcher à rangs serrés, sans s'alonger, après s'être rompu par pelotons, avec les officiers dans l'intervalle; aussi l'espace nous ayant obligé de ne donner que 32 files à l'escadron dans la figure, nous ne lui avons donné dans *fig.* 3, qui le représente

dessiné en caractères de tactique, que quatre parties, qu'on nommera, ou divisions, ou pelotons, à volonté. Dans quelques figures suivantes, on le trouvera divisé en huit pelotons, et là nous le supposons au moins de la force que nous venons de dire, laquelle est nécessaire lorsqu'on veut le subdiviser en autant de parties. Il suit de là, que quand on place la cavalerie sur trois rangs, il faut, ou faire les escadrons d'une force extraordinaire, ou ne les diviser qu'en quatre parties; car alors ils ne peuvent se rompre que par parties de douze files chacune, attendu que les trois rangs occupent en profondeur la largeur de neuf files. Ainsi pour la partager en quatre parties, il faut qu'il soit au moins de 150 chevaux, et de 300 si on veut le diviser en huit.

QUATRE-VINGT-QUATRIÈME PLANCHE.

Le fondement de toute tactique, c'est la manière dont une troupe fait les à-droite ou les à-gauche, et les demi-tours.

La cavalerie a deux manières, l'une dans l'ordre de parade, à rangs ouverts, l'autre dans l'ordre de combat, à rangs serrés.

Dans *fig.* 4, on voit une troupe de 16 files à rangs ouverts, faisant à-droite par quatre,

c'est-à-dire, quatre hommes de chaque rang font ensemble un quart de conversion à droite. Voilà comme on a coutume de faire ce mouvement. Il est clair qu'il ne peut se faire à rangs tout-à-fait serrés, parce qu'il n'y auroit de la place que pour trois files dans l'espace que le premier rang quitte en tournant; mais il est clair aussi qu'on n'auroit pas besoin de laisser un si grand espace entre les rangs pour l'exécuter; la moitié seroit plus que suffisante. Par cette conversion, chaque rang est de huit chevaux, avec une longueur de cheval entre les quatre du premier et les quatre du second rang. Ils peuvent marcher ainsi parallèlement à cette distance. Mais si le chemin se resserre, ils peuvent se joindre; et dans l'un et l'autre cas, se reformer par une conversion contraire à celle par laquelle ils se seront rompus, sans avoir besoin, s'ils se sont serrés, de s'ouvrir de nouveau pour se remettre. Cela est évident, parce que la longueur du cheval n'égale pas tout-à-fait la largeur de trois files, et que là, il y en a toujours quatre qui font une conversion pour se reformer.

Fig. 5, montre un demi-tour à gauche fait ainsi par quatre. L'ordre des files est absolument changé par-là, comme les numéros par lesquels on les a désignés dans les deux

rangs le font voir. Cette impossibilité de faire tourner chaque homme sur lui-même, est cause que la cavalerie n'est pas, à beaucoup près, aussi attachée au même arrangement des files que l'infanterie, et cela lui facilite un grand nombre d'évolutions, qu'on a dû entièrement rejeter à l'égard de celle-ci.

Ces mouvemens par quatre sont faciles, et peuvent se faire rapidement au galop. Il n'en est pas ainsi de ceux par trois, que l'on trouve *fig.* 6 et 7.

Dans *fig.* 7, on voit l'à-droite par trois. Toutes les files de chaque rang tournent trois à trois, comme il est marqué pour les files 1, 2, 3 dans le premier rang, et pour 28, 29, 30 dans le second. Le cheval 1 décrit un quart de cercle en arrière; 3 en avant et 2 sur lui-même, savoir, la partie de l'avant-main en avant, et la croupe en arrière. On a marqué par un point le centre de ce tour dans toutes ces files. Nous avons représenté la figure de chaque cheval par un parallélogramme dans lequel il pourroit être emboîté. Mais le cheval ne forme pas un tel parallélogramme, sans quoi ce mouvement seroit impossible. Non-seulement il est ployable, mais encore il est beaucoup moins large par la tête que par la croupe, de sorte que le cheval 30 du second rang, en ployant sa tête

vers

vers 29, ne heurte point la croupe de 13 dans le premier rang, lorsque celui-ci tourne en arrière dans le même temps que lui-même tourne en avant. C'est ainsi encore que 27 et 28 du même rang, se dégagent dans le tour opposé qu'ils font. Il en est de même de toutes les autres files, dont le mouvement se choqueroit sans cette conformation du cheval.

Dans *fig.* 6, on voit le demi-tour à-droite par trois. Ce n'est absolument qu'un double à-droite, qui s'exécute de la même manière, et dont la possibilité roule par conséquent sur les mêmes principes. L'arrangement des files en est également changé, ainsi que dans le demi-tour par quatre, mais d'une autre manière.

Voici les observations que nous fournissent ces deux mouvemens. Il paroît qu'il faudroit absolument en choisir un, et s'y tenir, parce que la multiplicité des manières d'exécuter la même évolution, jette de la confusion. Il faut à présent leur inculquer une double manière de se partager : on leur épargneroit la moitié de cette peine, en n'en adoptant qu'une. Les tours par trois sont lents, pénibles, dangereux même à certains égards. Mais, toute réflexion faite, il y a tant de cas où ils sont si commodes, où l'action d'ouvrir les

rangs en avant ou en arrière entraîneroit plus de dérangemens et de longueurs, que nous ne croyons pas qu'on puisse bien les bannir entièrement. Notre opinion est pourtant que toutes les fois que l'on peut, on doit préférer les changemens de front par quatre, comme plus prompts et plus aisés.

Dans les demi-tours *fig.* 5 et 6, on voit que le premier rang vient à la queue du second. Si cela occasionnoit des inconvéniens, on pourroit rompre l'escadron par pelotons, comme dans *fig.* 8; et faire décrire à chaque peloton une demi-conversion à droite comme ici, ou bien à gauche. Si l'escadron n'est pas assez nombreux pour le rompre en huit parties, on peut faire cette évolution par quarts d'escadrons entiers, si le temps, le lieu et la longueur de l'escadron rendent cette dernière manière praticable. On peut encore tourner par escadrons entiers sur le centre, une des ailes faisant demi-tour à-droite, et faisant la conversion à front renversé pour se remettre ensuite; et c'est-là, entre autres, un des cas où le volte-face par trois est de beaucoup préférable, tandis que celui par quatre occasionneroit bien des dérangemens difficiles à remédier.

Il faut observer ici, que pour toutes les évolutions possibles, soit de changemens de

front, soit de marche, soit de formation, les mouvemens de conversion conviennent singulièrement à la cavalerie. Nous les avons suffisamment détaillés pour n'avoir pas besoin d'y revenir ici. Nous observerons seulement, 1°. qu'on ne peut pas les compasser par le nombre de pas, comme celles de l'infanterie; rmais que c'est le coup-d'œil des officiers qui doit uniquement décider là-dedans. 2°. Qu'on peut faire ces évolutions avec une très-grande apidité et sur un grand front. Le cheval, par son aptitude à la course, rend le premier point possible, et la profondeur de l'ordonnance, l'autre. Pourvu qu'on ait attention à ne pas trop serrer, il n'est pas possible qu'avec une profondeur de dix-huit pieds, on perde absolument l'alignement; mais si on serre trop, l'insupportable douleur de ceux qui souffrent la pression, les fera sortir à force du rang. C'est pour cela que dans tous les mouvemens ou de marche, ou de charge, ou de conversion, il faut toujours tenir les files à l'aise. A ce propos, il faut observer qu'on peut se rompre par quarts de conversion sur huit files, ainsi que nous l'avons dit. Mais si on veut se rompre par demi-quart de conversion, il faudra que cela se fasse sur 12 et même sur 16 files, pour que chaque partie se trouve entièrement et

bien dégagée de celle qui la suit. De-là vient que les évolutions *fig.* 8, 9, 10, 15, 16 et 17 de la tactique de l'infanterie, dont l'usage est très-grand pour la cavalerie à la guerre, se font d'une manière moins composée. Si elles n'avoient lieu que pour un ou deux escadrons, elles se feroient tout simplement par escadrons ou demi-escadrons; mais si on suppose que c'est une ligne de douze, quinze à vingt escadrons qui doit les faire, alors ils se rompront à la vérité par demi ou par quart d'escadron, si l'angle de la conversion est de plus de quarante-cinq; mais au lieu de compasser leur mouvement comme là, dès que l'officier d'une section pareille jugera qu'elle a assez tourné, il la mènera droit en avant à sa place, où il la fera entrer de front. Si l'angle est audessous de quarante-cinq degrés, chaque partie d'escadron partira droit de sa place, et tournera en marchant pour entrer dans le nouvel alignement à l'endroit convenable. Nous le disons encore une fois, c'est dans ces sortes d'évolutions qui doivent absolument se faire à rangs serrés, et où une partie de la ligne doit faire son mouvement à front renversé, que les demi-tours par trois sont infiniment commodes, et c'est sans doute là une forte raison pour les conserver.

QUATRE-VINGT-CINQUIÈME PLANCHE.

La cavalerie ne pouvant se rompre par quarts de conversion et même par des à-droite ou à-gauche, que sur huit files, ou au moins sur six, il lui faudroit partout des chemins de vingt à vingt-quatre pieds de large pour marcher. Or de tels chemins ne se trouvent pas par-tout : ils s'agit de savoir comment la cavalerie doit se rompre, pour marcher sur un front plus étroit, soit en avant ou en arrière, soit sur l'un des flancs. Nous commencerons par ce dernier cas.

Le plus petit front sur lequel on puisse supposer la cavalerie obligée de rompre, c'est sur deux, ce qui exige un chemin de six pieds de large, tel qu'il en faut à l'infanterie pour marcher par le flanc. *Fig.* 9, montre une troupe de seize files se rompant par deux pour marcher vers le flanc droit. Les deux hommes de la première file tournent leurs chevaux à droite, de façon à se ranger à côté l'un de l'autre, et marchent dans cette direction : dès qu'ils ont fait place, les deux de la seconde file suivent, ensuite ceux de la troisième file, et puis file à file jusqu'à la dernière. La figure représente les quatorze files en marche, la quinzième ayant justement

tourné pour suivre, et la seizième sur sa place, attendant que son tour vienne. On voit que par-là, la colonne s'est étendue trois fois la longueur de son front.

Fig. 10, montre la manière de se reformer. Le chef de la première file mène son cheval en petite courbe, de façon à lui porter la croupe à-peu-près où il avoit la tête; le serre-file se place derrière lui, en obligeant son cheval à tourner sa croupe en arrière: les autres, à mesure qu'ils arrivent, se rangent à côté de cette file par un mouvement pareil.

Supposons que ce soit une ligne de vingt escadrons qui défile ainsi; que chaque escadron, y compris officiers, bas-officiers, trompettes, et l'intervalle, occupe l'espace de quatre-vingts files seulement: cela fera deux cent quarante pieds pour chaque escadron, et quatre mille huit cents pour les vingt: alors, s'ils défilent ainsi, ils occuperont cent quarante-quatre mille pieds, ou $\frac{3}{7}$ d'un mille d'Allemagne; alors aussi il faudra que, pour se reformer comme dans *fig.* 10, la dernière file parcoure l'espace de neuf mille six cents pieds, ou $\frac{2}{7}$ d'un mille d'Allemagne avant que cela soit fait. Il faudroit à l'infanterie, pour achever une pareille évolution au pas ordinaire, cinquante-cinq minutes; et au pas accéléré,

trente-huit. Combien la cavalerie peut-elle y mettre? il est impossible de déterminer cela au juste; car le cheval a trop d'allures variées : il y a le pas, le petit trot, le grand trot, le petit galop, le grand galop, et la carrière; on ne peut pas même assujettir chacunes de ces allures à une mesure exacte : tout ce qu'on peut fixer, en forme d'aperçu, c'est que le grand trot est double en vîtesse du pas accéléré de l'infanterie, ou même un peu davantage, et qu'en le mêlant de galop, la cavalerie peut se mouvoir pendant un espace pareil, environ trois fois plus vîte que l'infanterie marchant au pas de déploiement. Assurément cette supposition est la plus forte qu'on puisse raisonnablement admettre, et même elle l'est peut-être trop pour des chevaux aussi chargés que ceux de nos cavaliers; mais enfin on verra que, dans cette supposition, il faudra à une ligne de vingt escadrons, marchant dans l'ordre marqué, douze à quinze minutes pour être entièrement formée, en employant même la plus grande vîtesse praticable. Ceci peut servir de base à tous les calculs pareils que l'on voudra faire.

La cavalerie peut tout aussi aisément se rompre par le flanc sur quatre. Deux chevaux de chaque rang tournent vers le côté, et s'accouplent pour marcher ainsi : les autres

suivent deux à deux chacun à leur tour. On voit cela dans *fig.* 11, où une troupe de seize files se met ainsi en marche. Les deux dernières files sont marquées sur leur place, attendant qu'elles aient l'espace nécessaire pour tourner aussi et suivre : par ce moyen, la colonne ne s'alonge que de la moitié au-delà de sa longueur naturelle.

La manière de se reformer est tout aussi aisée, comme le montre *fig.* 12 : les deux hommes du premier rang font tourner leurs chevaux en avant, ceux du second rang en arrière; et à mesure que ceux qui suivent approchent de leur place, ils en font de même.

Pour se rompre par trois, il n'y a pas de moyen moins sujet à inconvéniens que celui de faire faire à-droite (ou à-gauche) par trois, comme dans *fig.* 13; ensuite la première terzaine du premier rang se met en mouvement; dès qu'elle a avancé l'espace d'un rang, la première terzaine du second rang plie un peu ses chevaux à gauche pour la suivre : alors la seconde terzaine du premier rang se met en mouvement, et la seconde terzaine du second rang s'emboîte ensuite à son tour dans la colonne; toutes les terzaines des deux rangs font alternativement la même chose. La colonne est ici en marche, excepté la dernière terzaine du second rang, que nous avons

laissée ici à sa place, pour montrer que les terzaines du second rang ne vont pas prendre, en traversant, la place exacte de celles du premier rang, ce qui non-seulement les retarderoit, mais ce qu'il faut éviter encore, parce qu'on ne doit faire traverser la cavalerie, que lorsqu'il est absolument impossible de faire autrement. Ces terzaines attendent donc que celles qui doivent les précéder avancent davantage pour entrer dans la colonne plus avant que la place que la terzaine du premier rang à côté d'elles vient d'abandonner. Lorque la cavalerie défile ainsi sur trois de front, elle se trouve alongée du double de l'étendue de son front.

La manière de se reformer est aussi aisée, puisqu'il ne faut pour cela rien, sinon que les terzaines du premier rang portent leurs chevaux en tournant de toute leur longueur en avant, et les terzaines du second de même en arrière; cependant cela s'exécutera encore plus aisément, si les cavaliers du premier rang se portent de deux ou trois pas plus en avant, parce qu'alors ceux du second rang tourneront aussi en avant, ce qui est plus facile que de tourner en arrière, ainsi que le dernier cheval de chaque terzaine seroit toujours obligé de faire, si on se reformoit exactement de la manière dessinée dans *fig.* 14.

En général, il n'est pas besoin que les chevaux tournent exactement sur le point que nous avons marqué dans les figures : tous ces mouvemens leur deviendront bien plus aisés, en leur faisant décrire de petites courbes, au lieu de les faire tourner tout court, ce que la cavalerie fait aussi presque toujours machinalement.

QUATRE-VINGT-SIXIÈME PLANCHE.

La rapidité étant la première loi dans tous les mouvemens de la cavalerie (car pourquoi faire la dépense de monter des hommes sur des animaux aussi chers à se procurer et à entretenir que les chevaux, si ce n'est pour les faire aller plus vîte? de sorte qu'une cavalerie lente dans ses mouvemens, est la chose du monde la plus absurde), elle doit saisir tous les moyens d'abréger ses évolutions. Voilà ce qui a introduit chez elle l'usage de se rendre par le centre pour marcher en avant, ce qu'elle fait fort fréquemment, parce que par-là elle gagne le double du temps à se reformer.

Fig. 15, montre une troupe de dix-huit files se rompant ainsi par deux : les deux files du milieu 9 et 10, suivies de leurs serre-files 27 et 28, se portent droit en avant; ensuite,

dès qu'ils ont fait place, les files 8 à droite et 11 à gauche se joignent et suivent avec leurs serre-files derrière eux. Après cela viennent 7 et 12, puis 6 et 13, et enfin 5 et 14, que l'on voit ici en mouvement pour suivre; les autres sont à leur place, et attendent leur tour pour s'ébranler. Nous les y avons dessinés immobiles, parce que le moment où elles doivent se mouvoir est impossible à déterminer; mais du reste, il faut remarquer qu'à mesure que plus de files sortent du rang, les autres se rapprochent du centre, pour être à portée, dès qu'elles auront la place nécessaire pour passer.

Fig. 16, montre le mouvement s'exécutant par la droite : là, les files se suivent dans leur rang accoutumé deux à deux. Cette figure suffit pour indiquer la manière dont il faudroit procéder, supposé qu'on voulût se rompre sur trois, quatre, cinq ou six hommes de front, hors que le nombre fût assez considérable pour rompre l'escadron tout à-la-fois par quarts de conversion, parce qu'alors cette dernière méthode seroit de beaucoup préférable.

Mais si on veut se rompre par le centre sur trois, ou en général sur un nombre impair de files, on fait comme dans *fig.* 17 : il y a une troupe composée de dix-huit files; le

chemin est supposé se trouver devant les files 7, 8 et 9; celles-ci ouvrent d'abord la marche en se portant en avant : ensuite, comme il reste trois sections de trois files sur la gauche, et seulement deux sur la droite, une des sections de la gauche, 10, 11 et 12, suit; ensuite vient une de la droite, 4, 5 et 6; là-dessus la suivante de la gauche s'ébranle, savoir, 13, 14 et 15 : voilà le moment où l'on a dessiné la figure. Les autres sont encore à leur place; cependant 3, 2 et 1, doivent déja s'être ébranlés pour suivre; mais on ne les a pas dessinés ainsi, parce que les figures précédentes montrent assez comment cela doit se faire. Il est vrai que si la marche se prolonge, et que le terrain soit libre, ces files attendront toutes que la colonne s'éloigne un peu, pour s'y joindre par un mouvement moins oblique, parce que cela est plus commode.

En se rompant par le centre sur quatre de front, comme dans *fig.* 18, ou même sur un nombre pair en général, on compose les sections à moitié de files de droite et de gauche.

QUATRE-VINGT-SEPTIÈME PLANCHE.

Il est vrai que lorsqu'il s'agit de marcher sur quatre de front, on pourroit aussi, en ouvrant les rangs, se rompre par les à-droite ou à-gauche par quatre, comme on le voit dans *fig.* 19, pour marcher par la droite; et dans *fig.* 20, pour se rompre par le centre. Cette manière est plus prompte et plus aisée que l'autre, et elle est préférable, lorsqu'il s'agit de marcher par une des ailes, parce qu'alors elle ne fait aucune différence quand on doit se reformer; mais lorsqu'on veut se rompre par le centre, on se reforme plus aisément, au moins dans certains cas, quand les sections sont composées mi-parti de files de droite et de gauche, comme on le verra lorsque nous parlerons de la reformation.

Fig. 21, montre comment un escadron peut se rompre en colonne de pelotons par le centre: le peloton qui doit avoir la tête, marche en avant, tandis que ceux à sa droite font quart de conversion à gauche, et ceux à sa gauche, quart de conversion à droite; ensuite ils les suivent en faisant alternativement des contre-conversions, pour se placer derrière lui; si ce peloton de la tête appartient à l'aile

droite de l'escadron, c'est le peloton à sa gauche qui le suit le premier; s'il appartient à l'aile gauche, ce sera le peloton à sa droite.

Cette évolution est également applicable à un nombre quelconque d'escadrons qui se rompent par le centre de la ligne, soit par divisions, ou même par demi-escadrons.

QUATRE-VINGT-HUITIÈME PLANCHE.

Cette planche représente comment on se reforme après s'être rompu par nombre pair ou impair pour marcher en avant, ainsi que nous l'avons dit.

Fig. 22, marque une troupe de seize files ayant défilé sur deux par le centre, et se reformant: la tête arrivée sur la place de l'alignement, tous les chefs de file, suivis des serre-files, s'écartent à-la-fois à droite et à gauche, et marchent aussi droit que possible à leurs places. D'après le calcul ci-dessus, vingt escadrons défilant ainsi, auroient besoin au moins de vingt minutes pour se former de cette manière; il ne leur en faudra que dix, s'ils ont défilé sur quatre de front: alors les rangs de la colonne se séparent par paires de files de droite et de gauche; et voilà la raison pourquoi il vaut mieux les composer ainsi

en défilant, parce que si la tête s'arrête tout court, les files immédiatement suivantes pourront plus tôt se dégager deux à deux, que quatre à quatre; mais si on suppose que la tête avance seulement trente, quarante ou cinquante pas, plus ou moins, alors cela revient au même, parce que toutes les files auront par-là de la place autant qu'il faut pour se dégager.

Fig. 23, montre la manière dont une troupe se reforme, lorsqu'elle a défilé par l'une des ailes sur deux, la tête s'arrêtant tout court. La troupe ayant défilé en avant par la droite, les files sortent et se dégagent deux à deux à gauche : si la colonne s'étoit formée sur quatre ou davantage de front, ce dégagement seroit beaucoup plus pénible; pour le faciliter, il faudroit que la tête avançât de trente à quarante pas.

Fig. 24, montre la formation d'une colonne qui s'est rompue sur trois de front par le centre; alors les sections se dégagent et sortent alternativement à droite et à gauche : trois files peuvent se dégager de derrière un rang sur lequel elles sont serrées; mais s'il y en avoit davantage, il faudroit faire avancer la tête pour faciliter le dégagement des sections.

Ces mêmes figures mettent en état de juger comment il faudroit s'y prendre, lorsque la cavalerie, s'étant rompue pour marcher par le flanc sur deux, sur trois, sur quatre, ou même sur six, en faisant à-droite ou à-gauche par trois, comme dans la planche 85, voudroit se reformer, non du côté où elle faisoit face avant de se rompre, mais vers la tête de sa marche.

Le rang de la tête, dans une telle marche, s'il est formé de files accouplées du premier et du second rang, comme dans *fig.* 9 et 11, rendra la chose plus aisée en faisant avancer les chefs de files de la longueur d'un cheval, pour que les serre-files n'aient pas besoin de faire reculer leurs chevaux, dans la vue de se placer à côté d'eux. Tous les chefs de files sortiront en même temps à gauche, si on a marché par la droite, et à droite, si on a marché par la gauche, comme ils font dans *fig.* 22 ou 23; et leurs serre-files attendront qu'ils aient passé, pour les suivre et se ranger derrière eux.

Dans *fig.* 13, où les sections sont toutes composées de gens du même rang, les chefs de files suivis de leurs serre-files, se dégageroient comme les files de la gauche dans *fig.* 24, ou comme celles de la droite, si on avoit

avoit marché par la gauche. Il est bon encore que la tête fasse quelques pas en avant pour faciliter ce dégagement.

On me demandera raison de la manière de se former vers la queue de la marche, ou vers l'un des flancs, lorsqu'on s'est rompu pour marcher en avant. Cela est un peu difficile : le meilleur parti sera toujours de faire former d'abord, ou les divisions ou les demi-escadrons, et puis de leur faire faire ainsi volte-face par des demi-conversions ; après quoi toute la ligne pourra aisément se former par quelqu'un des déploiemens dont nous parlerons. Lorsqu'on aura formé les divisions et pris les distances, il sera encore bien plus aisé de se former vers celui des flancs qu'on voudra, si on veut bien ne pas regarder absolument à l'ordre dans lequel les escadrons et leurs divisions se trouveront, ce qui également n'est pas estimé aussi essentiel pour la cavalerie que pour l'infanterie.

QUATRE-VINGT-NEUVIÈME PLANCHE.

Lorsque la cavalerie a un défilé à passer, elle ne peut pas toujours s'étendre de toute la longueur de la colonne avant de se reformer ;

Il faut souvent qu'elle se forme devant le défilé, ou au moins à une petite distance : rien n'est plus aisé.

Dans *fig.* 26, une troupe de seize files se trouve avec un pont devant sa droite : les deux premières files y passent, et avancent seulement autant qu'il faut pour laïsser passer commodément les autres files deux à deux derrière elles, lesquelles tournent au sortir du défilé à gauche successivement, pour courir jusqu'à leur emplacement et y entrer. Si une partie de cette troupe avoit dû se porter vers la droite, les deux premières files auroient dû commencer à tourner de ce côté-là, et marcher ainsi, non pas jusqu'à ce que toute la colonne eût été hors du défilé, mais jusqu'au lieu où elles devront se trouver lorsque la troupe sera en bataille. Si ce lieu n'avoit pas été déterminé, le commandant auroit dû mesurer, au moins des yeux, l'espace du nombre de files qu'il auroit voulu avoir placées de ce côté-là; et alors, dès que la première file seroit venue au bout de cet espace, il leur auroit commandé de se ranger tout de suite, deux à deux, comme les files font trois à trois dans *fig.* 14. Dès qu'elles auroient été rangées, les deux files qui auroient dû avoir le défilé derrière elles,

auroient justement débouché, et toutes les suivantes seroient venues se ranger comme elles font dans cette figure. Ce que nous disons ici d'une troupe de seize files, dont quatre, six ou huit doivent se porter à droite du défilé, peut s'appliquer à une ligne de seize escadrons qui devront se ranger devant un défilé, mi-parti à gauche et à droite; mais alors il faudra que le général qui les commande envoie un officier mesurer l'espace pour les escadrons qui devront se porter à droite, si l'on a défilé par la droite, ou à gauche lorsqu'on a défilé par la gauche, afin que la tête, arrivée-là, se range tout de suite, et ne se porte pas trop loin, ou ne s'arrête pas en-deçà.

Fig. 25, montre une troupe ayant défilé par le centre sur trois, et se formant au sortir, la tête continuant à avancer au petit pas. Cette évolution devient par-là beaucoup plus facile.

Enfin, dans *fig.* 27, un escadron ayant marché par pelotons du centre, se reforme également comme il devoit le faire devant le débouché de quelque passage. Il faut d'abord que le peloton de la tête avance autant

qu'il est besoin, pour laisser les autres derrière lui; alors quand un peloton qui doit se ranger à sa gauche débouche, il fait un quart de conversion à gauche : le premier fait d'abord une contre-conversion à droite, et avance pour se placer à côté du peloton de la tête ; les autres vont jusqu'à leur place, et font là la même contre-conversion pour y entrer : ceux de la droite en agissent de même, mais du côté opposé.

QUATRE-VINGT-DIXIÈME PLANCHE.

La cavalerie peut se mouvoir, même en grandes parties, obliquement, par un mouvement qu'on nomme le tête à botte, et dont il est nécessaire de donner ici le détail.

Lorsqu'un certain nombre de figures d'une certaine largeur se placent obliquement, elles occupent un plus grand espace en large, que quand elles sont rangées en ligne directe l'une à côté de l'autre; et plus cette augmentation d'étendue croîtra, plus l'obliquité sera grande.

D'après ce principe, une troupe de cavalerie qui tournera la tête de ses chevaux

obliquement vers la droite ou vers la gauche, sera obligée de s'élargir. Les cavaliers ne pourront donc pas tourner à-la-fois ces têtes de côté, et il faudra qu'ils le fassent successivement; il faudra encore qu'ils commencent ce mouvement en s'élargissant du côté vers lequel ils voudront aller, parce que le premier cheval à droite, par exemple, ne pourra pas pousser vers la gauche, par sa croupe, les croupes de tous les autres chevaux. Si le premier cheval faisoit son mouvement tout-à-fait de côté, alors tous les chevaux pourroient garder leurs têtes à même hauteur; mais dès que ce premier cheval aura été tourné vers le point où il doit diriger sa marche, il avancera; alors le second pourra tourner, et puis le troisième, et puis le quatrième, et ainsi successivement des autres. Aussi la troupe s'alongera non-seulement par le côté en largeur, comme dans *fig.* 28; mais encore en longueur, comme dans *fig.* 29; encore faudra-t-il que les cavaliers fassent grande attention à ne pas tourner trop tard, et que ceux de l'aile qui se meut la première, mènent leurs chevaux d'abord plus de côté qu'en avant, si le prolongement en longueur ne doit pas surpasser celui que nous avons marqué dans *fig.* 29.

Dans ces deux figures, le mouvement du tête à botte se fait sous l'angle de quarante-cinq degrés : c'est bien là le *non plus ultrà*. Ainsi nous croyons que M. le comte de Melford, dont au reste l'ouvrage est ce que nous connoissons de meilleur sur la cavalerie (1), se trompe, quand il pense qu'on peut employer ce mouvement, pour qu'une colonne marchant avec distance, se forme, la tête restant sur la place. Il blâme avec raison ceux qui ont voulu s'en servir, pour former par-là une colonne qui se trouve en masse et sans distance. Cela est absolument insensé ; mais en supposant même une colonne de divisions ou de quart d'escadrons avec distance, la profondeur de la cavalerie sur deux rangs est trop grande, pour admettre la formation par le tête à botte, en supposant la tête immobile. Il faudroit alors que ce mouvement se fît sous un angle de cinquante à cinquante-cinq degrés, ce que

(1) Nous le regardons comme excellent, car il est fondé sur de vrais principes, qu'on n'a qu'à suivre pour découvrir même les petites erreurs qui peuvent s'y être glissées : au lieu que celui de la Balme n'est qu'un tissu de choses vagues et sans fondement.

nous regardons comme une obliquité trop grande pour pouvoir bien l'exécuter. Nous croyons même que sous un angle de quarante-cinq degrés, le tête à botte est fort difficile à bien exécuter; mais il est sûr pourtant que la cavalerie peut se mouvoir par ce moyen plus obliquement que l'infanterie. On en trouvera la preuve dans *fig.* 30, où une troupe de cavalerie de seize files part ainsi sous l'angle de trente-cinq degrés; et le dessin fait voir qu'elle peut l'exécuter avec aisance. Après avoir marché ainsi, soit au pas ou au trot, ou même au galop, quoique dans ce dernier cas l'ordre soit plus difficile à maintenir, on voit la manière dont la troupe se reforme en ligne.

QUATRE-VINGT-ONZIÈME PLANCHE.

Par ce moyen, le déploiement en éventail est une évolution d'un grand usage pour la cavalerie; et il n'est pas nécessaire que, comme dans l'infanterie, la tête avance de toute la longueur de la colonne. Si le déploiement doit se faire tout entier d'un côté comme dans *fig.* 31, il suffira qu'elle avance environ du tiers de sa longuenr; et s'il se

fait des deux côtés, les troupes s'étant rompues par le centre, elle n'aura pas besoin, à beaucoup près, d'avancer si loin, sur-tout si les parties d'escadrons sur lesquelles la colonne s'est rompue, ne sont pas trop grandes; parce que plus la troupe est petite, plus le mouvement oblique est facile. Son prolongement est moindre, et il est alors aisé à celui qui règle la troupe, et qui doit toujours en avoir la tête, de juger s'il est assez loin vers le côté, pour changer le mouvement oblique en mouvement direct; car comme la troupe s'alonge, il ne faut pas attendre pour cela que la dernière file d'une section soit dégagée de la section qui marche devant; autrement on se trouveroit jeté trop loin vers le côté, et c'est ce qu'il faut éviter, non-seulement parce que cela dérange l'ordre du mouvement à l'égard de cette section, mais encore parce que cela dérangeroit à proportion celui de toutes les autres après elle.

QUATRE-VINGT-DOUZIÈME PLANCHE.

La cavalerie pouvant faire à-droite et à-gauche par trois dans l'ordre serré, les

déploiemens en tiroir sont également à son usage : elle peut les faire exactement comme l'infanterie. On voit cela dans *fig.* 33, où un escadron ayant marché par la droite, et rangé par division en masse, déploie à gauche ; et dans *fig.* 34, où un escadron dans le même ordre déploie à droite.

Mais on sent bien que s'il y avoit plusieurs escadrons, l'arrangement de les faire placer l'un à côté de l'autre, et de les faire déployer ensuite ainsi, comme cela se fait à l'égard de l'infanterie (voy. pl. 35—38), entraîne beaucoup trop de longueurs, et ne sauroit s'appliquer à la cavalerie, dont le premier objet est toujours la vîtesse. Ainsi il faudroit qu'une colonne d'escadrons déployât toujours comme dans *fig.* 94, ou *en marche*, suivant le nom qu'on donne à cette manière. Mais cela peut avoir plusieurs inconvéniens : une colonne de vingt escadrons en masse par divisions, avec seulement la distance d'une longueur et demie de cheval entre chaque masse d'escadrons, occupe une profondeur de huit à neuf cents pas. Non-seulement le terrain empêchera souvent une colonne si longue de sortir par le flanc tout à-la-fois ; mais quand même cela ne seroit pas, comment les derniers escadrons pourroient-ils, à cette distance, distinguer le point

où ils doivent faire front et entrer dans la ligne? Ainsi il vaudra beaucoup mieux déployer de la manière dessinée ici dans *fig.* 35 et 36.

Dans *fig.* 35, l'escadron ayant marché par la droite, et s'étant formé en masse, déploie à gauche. Alors la première division reste immobile; la seconde fait seule à-gauche par trois, et part pour sortir de la colonne; lorsqu'elle s'est dégagée, elle fait front et avance pour s'aligner sur la première. Au moment où la seconde a quitté sa place, la troisième, suivie de toutes les autres de la colonne, avance pour s'y mettre, fait à-gauche par trois, marche le long de la queue de la seconde, et va se placer à côté d'elle; alors la quatrième vient à la place où s'étoit trouvée originairement la seconde.

Elle fait à-gauche par trois, et va jusqu'à sa place, où elle fait front et entre dans sa ligne.

Dans *fig.* 36, où l'escadron déploie à droite, la première division marche le long de la ligne; la seconde prend sa place, fait à-droite, et suit la première; la troisième suit de même la seconde, et ainsi des autres.

Ces mouvemens sont sans doute plus

longs que les précédens ; sur-tout celui de *fig.* 35 est plus long que celui de *fig.* 33 : mais pour y remédier, à l'égard d'une colonne de plusieurs escadrons, voici comment on peut faire. Le premier escadron, ou pour mieux dire, chaque escadron déploie en lui-même comme dans *fig.* 33; le second escadron part en masse de derrière le premier, pour aller à sa place et y déployer de la même manière : alors le troisième escadron avance, prend la place du second, fait à-gauche, et marche après lui sur la même ligne sur laquelle le second a marché, et gagne sa place pour y déployer; enfin tous les escadrons de la colonne font successivement la même manœuvre, et vont tous se rendre à leur emplacement, sur la même ligne sur laquelle le second a marché. De cette façon l'évolution ne sauroit souffrir aucun retard essentiel, lequel outre cela se trouveroit aisément réparé par la vélocité naturelle du cheval ; d'ailleurs, nous l'avons dit, la grande profondeur d'une colonne de cavalerie de plusieurs escadrons, obligera toujours de se servir d'une manière analogue pour la faire déployer en tiroir.

QUATRE-VINGT-TREIZIEME PLANCHE.

Comme les à-droite et à-gauche par trois doivent toujours se faire lentement, le déploiement ira plus vîte si on le fait à rangs ouverts, et par des à-droite ou à-gauche par quatre.

La manière de le faire est dessinée dans *fig.* 37, pour un escadron à rangs ouverts, ayant marché par la gauche et déployant à-droite : le premier rang de quatre reste sur sa place, et le second serre sur lui; alors les deux rangs de la division 3 marchent en *a. a*, où ils font à-droite par quatre, et marchent jusqu'au point où, en se reformant, ils se trouveront vis-à-vis de leur place; là ils se reforment, le premier rang avance, et le second serre sur lui tout de suite. Ensuite 2 et puis 1 marchent en *a. a.*, où ils font la même évolution.

Dans *fig.* 38, où le même escadron déploie à-gauche, les deux rangs de la division 4 arrivés en *b. b.*, font à-gauche par quatre, marchent en *c. c.*, et y font front; en attendant, les deux rangs de 3 sont arrivés en *b. b.*, et tournant du même côté que 4, la

suivent : ainsi la division 2 suit 3, et la division 1 suit 2 : il n'est pas nécessaire pour cela que la colonne soit à rangs ouverts ; elle peut être en masse, pourvu que les deux rangs de la première division avancent autant qu'il faut pour s'ouvrir eux-mêmes, ou pour laisser ceux de la division suivante s'ouvrir derrière eux, et que chaque division, en arrivant sur la même place, ouvre aussi ses rangs de la même manière.

Nous pensons que ceci suffit pour marquer les caractères distinctifs des manœuvres de la cavalerie, et que tout officier qui aura étudié les détails que nous avons donnés sur la tactique de l'infanterie, sera en état de fixer, d'après ces notions, non-seulement lesquelles des évolutions qu'on y trouve la cavalerie est en état d'exécuter ou non ; mais encore, comment elle doit et peut faire celles qui ne répugnent point à sa nature.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

612605

ERRATA

Du quatrième volume in-8°. de la Monarchie Prussienne.

PARTIE II.

PAGE 4, lig. 9, fermes *lisez* fermés.

Pag. 20, lig. 15 de la note, promettoit, *lisez* avoit promis.

Pag. 38, lig. 14, parmi, *lisez* entre.

Pag. 53, lig. 3, de chose, *lisez* de travail.

Pag. 90 lig. 1 et 2, surpassent-elles de beaucoup toutes, *lisez* l'emporte-t-elles de beaucoup sur toutes.

Pag. 112, lig. 7 et 8, et les moyens de la recruter, *lisez* considéré dans ses recrutemens.

Pag. 127, lig. 2, fixés sur, *lisez* fixés d'après.

Ibid. lig. 4, fixera d'après, *lisez* déterminera sur.

Pag. 315, lig. 13, le, *lisez* se.

Ibid. lig. 16, il n'est, *ajoutez* en politique.

Ibid. ligne dernière, auxquels, *lisez* auxquelles.

Pag. 320, lig. 18, n'est rien, *lisez* est nulle.

Ibid. ligne dernière, de peuples, *lisez* de nations.

Pag. 323, lig. 10 et 11, ce n'est plus cette armée réduite à la paix, et à laquelle, *lisez* ce ne sont plus les troupesréduites à la paix; et auxquelles.

Pag. 337, lig. 3, des états autrichiens, *lisez* des possessions autrichiennes.

Pag. 346, lig. 9 et 10, élevés dans le métier des armes, ignorans tous les autres, *lisez* élevés dans la profession des armes, ignorans tout autre métier.

Pag. 347, lig. 6, dans le moment, *lisez* soudain.

Ibid., lig. 13 et 14, n'arrivera pas précisément

au même instant pour tous, *lisez* ne sera pas le même pour tous.

Pag. 351, lig. 2, alors, *lisez* et.

Pag. 602, lig. 21, huit, *lisez* neuf.

Pag. 633, lig. 17, en marche, *lisez* en masse.